PUBLICATIONS DE LA SORBONNE
Université de Paris I - Panthéon-Sorbonne
Série BYZANTINA SORBONENSIA-7

GÉOGRAPHIE HISTORIQUE DU MONDE MÉDITERRANÉEN

SOUS LA DIRECTION

d'Hélène AHRWEILER

PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS DE LA FONDATION EUROPÉENNE DE LA SCIENCE
«ACTIVITÉ BYZANTINE»

1988
14, rue Cujas, 75231 Paris Cedex 05

DANS LA MÊME COLLECTION

1. Jean-François VANNIER, *Familles byzantines : les Argyroi (IXe-XIIe siècles).*
2. Michel KAPLAN, *Les propriétés de la Couronne et de l'Église dans l'Empire byzantin (Ve-VIe siècles). Documents.*
3. *Geographica byzantina* sous la direction d'Hélène AHRWEILER.
4. *Philadelphie et autres études.*
5. *Études prosopographiques* par Jean-Claude CHEYNET, Jean-François VANNIER.
6. *Les Italiens à Byzance. Édition et présentation de documents* par Michel BALARD, Angeliki E. LAIOU, Catherine OTTEN-FROUX.

ISBN 2-85944-152-2

Hélène AHRWEILER

INTRODUCTION : BILAN ET PERSPECTIVES DE RECHERCHES EN GÉOGRAPHIE HISTORIQUE DU MONDE MÉDITERRANÉEN

Quand la Fondation Européenne de la Science décida d'inscrire à son programme, comme activité additionnelle, la géographie historique du monde byzantin, certains ont pensé que cet organisme s'éloignait de ce qui constitue sa vocation : étudier l'Europe et ses préoccupations actuelles ; c'est dire qu'ils ignoraient que Byzance fut, comme l'a souligné P. Valéry, le premier Empire européen dans le plein sens du terme. En effet elle fut héritière à la fois de Rome et de l'esprit grec tout en se fondant sur la spiritualité chrétienne. Mais surtout ils oubliaient que la géographie historique, science nouvelle, permet non seulement de déceler les permanences qui expliquent les réalités de notre temps mais aussi que, se situant à l'intersection de plusieurs disciplines (l'archéologie, la démographie et l'anthropologie au sens moderne du terme, entre autres), elle fournit l'occasion d'une recherche apportant des éclairages inattendus et multiples. Utilisant, en outre, des méthodes et des instruments nouveaux, elle conduit à des résultats que l'on n'aurait pu atteindre par les modes d'investigation traditionnels.

Ajoutons immédiatement que le désir d'obtenir dans le temps imparti des résultats significatifs a justifié la décision de limiter la recherche entreprise sous l'égide de l'E.S.F., au monde insulaire et au littoral, notamment celui du bassin oriental de la Méditerranée ; cela a permis de révéler — dans ces zones marquées par le passage de populations d'origines et de traditions variées — les raisons anciennes de conflits nouveaux. On comprendra pourquoi le Steering Committee s'est préoccupé de recruter des chercheurs de tous les pays concernés et d'assurer, non sans difficulté quelquefois, leur travail dans des régions dont certaines sont considérées comme «stratégiques». De même, parmi les premières tâches des équipes et centres de recherches

affiliés au programme, figurèrent le choix de jeunes chercheurs de qualité, pouvant travailler sur le terrain ainsi que la conduite d'entreprises de sauvegarde dans des régions menacées par les aléas du temps, la modernisation et surtout les conflits qui secouent cette partie du monde. Les résultats de ces travaux furent immédiatement diffusés parmi les spécialistes grâce à la photocopie des rapports puis, dans un second temps, au monde scientifique en général, au moyen de publications traditionnelles plus coûteuses.

Ces remarques m'ont semblé nécessaires avant de présenter les éléments qui permettent de situer et d'apprécier les résultats de l'activité additionnelle dont le déroulement fut suivi, comme il est de coutume à l'E.S.F., par des spécialistes de renom international. Ceux-ci ont accepté de participer au Steering Committee que j'ai eu l'honneur et le plaisir de diriger : je ne sacrifie nullement à l'usage en exprimant ici mes profonds remerciements aux collègues qui formèrent ce comité et dont la plupart ont collaboré à ce volume. Ils ont surtout veillé à ce que le matériel collecté par les chercheurs choisis par eux, reste définitivement à la disposition des centres de recherches de leur pays — cela s'il n'intervient pas de publication rapide — et que par leur intermédiaire, il soit également à la disposition des scientifiques des autres pays qui exprimeraient le désir de l'utiliser.

Il va sans dire que la préparation de publications, notamment celle de monographies sur la géographie historique incluant, pour une partie souvent modeste, le matériel réunî grâce à l'aide de l'E.S.F., exige un temps souvent long; il serait injuste, voire impossible, de demander aux chercheurs de se dessaisir du matériel que d'autres travaux menés par eux éclairent d'une manière significative : cette remarque pour souligner que le présent volume, ainsi que le prochain déjà sous presse, consacré à l'étude du monde égéen, sont les fruits de travaux scientifiques qui dépassent largement les activités financées par l'E.S.F. Ils témoignent, par leur qualité, de l'excellence des travaux effectués par les centres de géographie historique des divers pays membres de l'E.S.F. et révèlent l'intérêt que montrent les jeunes pour des recherches difficiles et souvent ingrates mais nécessaires au progrès de la science, dans une optique interdisciplinaire.

Dans notre cas, l'archéologie fut complétée par la lecture des textes. L'histoire et l'économie bénéficièrent non seulement de l'étude des outils et de tous les vestiges matériels mis au jour grâce à une exploration attentive du sol mais aussi des observations climatologiques, des rapprochements linguistiques et des recherches en géologie (nous pensons surtout au rôle de l'activité humaine sur les transformations des terrains).

Enfin les recherches menées dans le cadre de l'E.S.F. ont encore une fois apporté la preuve que seul le travail en équipe est

aujourd'hui susceptible de faire avancer nos connaissances dans des domaines concernant l'homme et son activité, c'est-à-dire en histoire, celle-ci étant comprise comme le fondement des sciences humaines en général.

Dois-je encore ajouter que nos travaux et recherches ont souligné que la collaboration confiante transnationale, voire internationale est indispensable pour mener à bien des études dont le résultat prouve d'une manière irréfutable que l'histoire d'un pays est le plus souvent le fruit de labeurs multiples, ou plus exactement des peuples qui s'y sont succédés dans un face à face qui presque toujours finit dans un côte à côte : je laisse bien entendu à l'appréciation des spécialistes de l'acculturation l'étude des effets actuels dûs aux réalités passées et je me contente, en ce qui me concerne, de souligner avec force et conviction que c'est grâce à l'esprit qui anime l'E.S.F., que des jeunes chercheurs de pays aussi divers que l'Albanie, Israël, la Grèce ou la Turquie ont pu collaborer à l'étude d'une région que tous, et chacun pour soi, considèrent comme leur patrie : ne fut-ce que pour ce résultat-là, l'activité additionnelle sur Byzance constitue, à mon avis, une entreprise heureuse qui souligne l'utilité des organismes tels que l'E.S.F.

Je rappellerai ici certains éléments concernant les personnes, les missions et les publications afin de mieux saisir l'œuvre accomplie grâce à l'E.S.F. Commençons en premier lieu par le nom de mes 11 collègues, membres du Steering Committee que j'ai eu l'honneur de diriger, et des centres de recherches qu'ils représentent et qui ont collaboré à l'exécution du programme : Catherine Asdracha (Centre de Géographie Historique du Monde Byzantin, Université de Paris I), Anna Avramea (Fondation Nationale de la Recherche Scientifique Hellénique), A. Bryer (Centre for Byzantine Studies, The University of Birmingham), Rosa-Maria Carra Bonacasa (Institut d'Archéologie, Université de Palerme), J. Ferluga (Seminar für Byzantinistik, Westfälische Wilhelms-Universität Münster), R. Harrison (Department of Archaeology, University of Newcastle-upon-Tyne), Jovanka Kalić (Institut d'Études Byzantines, Académie Serbe des Sciences et des Arts), J. Koder (Fachbereich Geschichtswissenschaft, Johannes-Gutenberg-Universität Mainz), G. Papathanassopoulos (Ephoria Enaliôn Archeotitôn), J.-P. Sodini (Centre de Géographie Historique du Monde Byzantin, Université de Paris I) et Vasilka Tapkova-Zaïmova (Institut d'Études Balkaniques, Académie Bulgare des Sciences). Ce groupe d'experts scientifiques a choisi les projets de recherche et décidé en dernier lieu des missions qui ont été effectuées grâce à l'aide de l'E.S.F. J'aimerai aussi souligner l'intérêt qu'ont porté les personnalités nommées par le «Standing Committee» des Humanités de l'E.S.F. pour suivre le développement de l'Activité

Byzantine : MM. G. L. Huxley et J.-M. Spieser. En ce qui concerne G. Huxley, ajoutons qu'il a bénéficié durant une année de la bourse Leverhulme, afin de coordonner les activités des centres de recherche impliqués dans la réalisation du programme sur la géographie historique de Byzance. Grâce à cette bourse, G. Huxley a rédigé son travail «Topics in Byzantine Historical Geography» publié dans les *«Proceedings of the Royal Irish Academy»* (volume 82, C, Number 4, 1982), avec l'aide de l'E.S.F.

De 1980 à 1983, l'Activité Byzantine de la Fondation Européenne de la Science a subventionné 74 missions réparties entre 52 chercheurs de 11 nationalités différentes. Ces missions se sont déroulées sur un vaste territoire incluant 9 pays (Albanie, France, Grèce, Israël, Italie, Syrie, Tunisie, Turquie, Yougoslavie) et englobant, en ce qui concerne les périodes étudiées, l'ensemble de l'époque byzantine.

Toutes les missions ont fait l'objet de rapports regroupés par année dans quatre volumes photocopiés à une centaine d'exemplaires et diffusés à des personnalités scientifiques, aux centres de recherches et à des bibliothèques concernées par la géographie historique du monde byzantin[1]. Il s'agit là d'un succès de l'Activité Byzantine car chacun connaît la lenteur de la diffusion des résultats scientifiques dans nos disciplines. Les volumes des rapports de missions ont d'ailleurs été très bien accueillis dans le monde scientifique. En témoigne, à titre d'exemple, le compte rendu particulièrement élogieux paru dans le numéro 47 (1986) de la revue de byzantinologie *«Vizantijskij Vremennik»*.

Ainsi peut-on dire sans risque de se tromper que l'Activité Byzantine a donné incontestablement une impulsion au développement de la géographie historique byzantine, mais cette action d'incitation ne portera véritablement ses fruits que si elle est continuée au-delà, ce que s'apprêtent à faire et font déjà des équipes de recherche travaillant dans divers pays et non seulement européens. En effet, plusieurs institutions scientifiques se consacrent depuis longtemps à cette discipline (l'existence d'un groupement scientifique sur la géographie historique du monde byzantin à Paris en témoigne) ; elles prolongent ainsi l'action promue par l'E.S.F. Mentionnons à titre d'exemple le programme de recherche encouragé et mis en place par la Commission Internationale de Géographie Historique au sein de l'Association Internationale des Études Byzantines illustré, entre autres, par la monumentale *Tabula Imperii Byzantini* dont l'élaboration est entreprise par l'Institut byzantin d'Autriche. Signalons aussi les recherches archéologiques, en archéo-

1. Nous reproduisons à la suite de cette introduction, pour information, la liste de l'ensemble des rapports publiés dans ces quatre volumes (1980, 1981, 1982 et 1983).

logie spatiale qui permettent de connaître avec précision habitats et agglomérations grâce surtout à l'étude des vestiges mis au jour par des fouilles minutieuses. En témoigne le travail effectué au Liban et en Syrie sous l'autorité de G. Tate dont la thèse sur le massif calcaire de la Syrie du Nord reste exemplaire. Les investigations archéologiques entreprises de vieille date dans des sites situés dans les campagnes en Asie Mineure (notamment en Lycie par R. Harison et ses collaborateurs), en Israël, en Yougoslavie et en Grèce par des équipes nationales mais aussi par des équipes françaises, anglaises, allemandes, italiennes et autrichiennes restent par leurs résultats, la meilleure illustration de l'apport de l'archéologie à l'étude de la géographie historique et de l'anthropologie au sens actuel du terme. Ajoutons que les études d'onomastique et d'anthroponymie dont les progrès sont fortement facilités par des moyens modernes (cf. par exemple le programme d'informatique du centre de géographie historique byzantine de Paris) viennent compléter nos connaissances notamment en ce qui concerne les mouvements des populations et la composition ethnique. Faut-il dire que ces éléments importants permettent d'éclairer le problème des agents qui ont façonné le territoire : tout ce qui touche à la géographie historique se trouve, de ce fait, précisé et mieux situé dans le cours du temps qui marque les hommes et les espaces.

Terminons en soulignant que l'intérêt que les médiévistes en général et les byzantinistes en particulier portent à tout ce qui concerne l'étude de l'environnement spatioculturel permet, à notre avis, de se montrer particulièrement optimiste sur l'avenir de la géographie historique de Byzance, cette science qui a vu officiellement le jour lors du congrès d'Oxford en 1966 avec son homologue et complémentaire, la démographie historique, et qui a acquis sa maturité grâce assurément à l'aide substantielle que l'E.S.F. lui accorda pendant la durée de l'Activité Additionnelle sur Byzance.

LISTE DES MISSIONS PUBLIÉES DANS LES RAPPORTS ANNUELS DE L'ACTIVITÉ BYZANTINE (1980, 1981, 1982 et 1983)

I. — Missions en Italie

Christie (N.). — The late antique defensive system in N.-E. Italy (1983).

En Sicile

Carra Bonacasa (R. M.). — Recensement et catalogue des vestiges byzantins de la Sicile occidentale (1980, 1981, 1982).
Filangeri (C.). — Relazione consuntiva sulla campagna di rilievi architettonici dei ruderi giacenti a quota 1298 sulle « Rocche di Crasto » (1982).
— Due siti del territorio di san Marco Riferibili al tempo di Demenna (1983).
Giustolisi (V.). — Prospection dans la région d'Agrigente (1981).
Lima (M. A.). — Progetto relativo al salvataggio del complesso di S. Maria della Grotta a Marsala (1982).
Tullio (A.). — Preesistenze bizantine del Duomo di Cefalu (1983).

II. — Missions en Grèce

Bakirtzis (C.). — Fouilles d'un kastellion maritime près de Porto-Lago (Département de Xanthos, Thrace) (1980, 1981, 1982).
— Recherches archéologiques au Nord de la mer Égée (Anaktoropolis et la tour de guet d'Apollonia) (1983).
Delaportas (C.). — Problèmes de topographie à l'Ouest de l'île de Céphalonie (1983).
Dunn (A.). — The survey of Khrysoupolis (1980).
— Palaeogeographic investigation of the Strymonic coastal plain (1982).
— Medieval fortified settlements in Southeastern Macedonia (1983).
Etzeoglou (R.). — Recherches archéologiques à Karyoupolis dans le Magne (1983).
Gregory (T.). — A Byzantine survey of the Corinthia (1980).
— Survey of Akra Sophia, Korinthia (1982).
— Southeast Korinthia exploration project-field season (1983).
Hadji-Minaglou (G.). — Prospection et relevés d'architecture dans la région du Magne (1981).

— Prospection et relevés d'architecture dans le Magne et en Béotie (1982).
— Recherches sur l'architecture des XIe-XIIe s. dans le Sud de la Grèce (1983).

HALDON (J.). — Prospection sur l'île de Lemnos (1981).

KARLIN-HAYTER (P.). — Voyage d'étude dans la péninsule Chalcidique (1981).

KRAVARI (V.). — Mission en Macédoine orientale (1983).

KODER (J.). — Chios-Lesbos-Thasos. Vorläufiger Bericht über eine Bereisung im Herbst 1983 (1983).

LEFORT (J.). — Missions en Macédoine orientale (1980, 1981).
— Recherche sur l'organisation de l'espace rural en Macédoine orientale au Moyen Âge (1982).

PAPAZÔTOS (A.). — Recherches topographiques au Mont Athos (1983).

PENNAS (C.). — Recherches archéologiques préliminaires dans la forteresse de «Kotjinon» à Lemnos (1982).

STYAN (M.). — Report and Travels in Asia Minor and Greece (1983).

THÉODORIDÈS (P.). — La liste des propriétés byzantines de la plaine de Vassilikon (1982).

VELISSARIOU (P.), PETRONOTIS (A.). — «Paliochôra» Kaltezôn (1981).

WINNIFRITH (T. J.). — Beritoarie-no roman site to explain vlach origins (1983).

III. — MISSIONS EN YOUGOSLAVIE

FLEDELIUS (K.). — Byzantine monuments in Serbia (1982).
— The refortification of the Danube limes at the iron gates in the sixth century (1983).

IV. — MISSION EN ALBANIE

MEKSI (A.), DHAMO (D.). — Contribution à l'établissement d'un catalogue des monuments byzantins d'Albanie (1981).

V. — MISSIONS EN TURQUIE

BELKE (K.). — Untersuchungen in Galatien (1982).

DREW-BEAR (T.). — Recherches sur le terrain en Phrygie (1983).

FOSS (C.). — The coasts of Caria and Lycia in the middle ages — a preliminary report (1983).

GREENHALGH (J.). — Prospection en Pisidie (1981, 1982, 1983).

HELLENKEMPER (H.). — Byzantinische Siedlungen in Kilikien und Isaurien (1983).

PRALONG (A.). — Recherches sur les forteresses byzantines de Thrace orientale (1983).

SAUNDERS (W.). — Expedition to Eastern Turkey and Northern Syria (1980).

SINCLAIR (T.). — The 10th century border zone, from Anzitene to Derxene (1982).
— Sites in the Anti-Taurus and Taurus (1983).
SPIESER (J.-M.). — Recherches sur la céramique byzantine (1982).
— Étude de la céramique byzantine d'Asie mineure (1983).
STYAN (M.). — Report on Travels in Asia Minor and Greece (1983).
WHITBY (J.-M. et L.). — Late Roman public buildings in Western Turkey described by Procopius and Paul the Silentiary (1983).
WHITTOW (M.). — Report on Travels in the Meander region of Turkey (1982).

VI. — MISSIONS EN SYRIE

BELKE (K.). — Bericht über die Bereisung des Haurān (Südsyrien) (1980).
DUFAŸ (B.). — Les baptistères des villages «antiques» de la Syrie du Nord (1982).
— Mission de prospection en Syrie du Nord (1983).
FEISSEL (D.). — Mission en Syrie du Nord (1980).
— Recherches épigraphiques au Sud-Est d'Alep (1982).
SAUNDERS (W.). — Expedition to Eastern Turkey and Northern Syria (1980).
SURREL (N.). — Relevés architecturaux d'édifices religieux en Syrie du Nord (1980).
— Relevés d'architecture en Syrie du Nord (dans le Ǧebel Barīša et dans le Ǧebel Alā) (1981).
TATE (G.). — Rapport sur les campagnes de prospection dans le Ǧebel Barīša (Syrie du Nord) (1980).
— Rapport sur une mission de prospection dans le massif calcaire de la Syrie du Nord (1982).
VILLENEUVE (F.). — Recherches sur la vie rurale dans le Hauran (1982).

VII. — MISSIONS EN ISRAËL

BURNS (J. R.). — Field survey in the Negev desert (1983).
DAUPHIN (C.). — La basilique de Dor (1983).
LEVINE (L.). — Onomasticon for Hebrew and Aramaic Sources to Greco-Roman Palestine (1982).
PRINGLE (D.). — Interim report on the excavations at Al-Burj Al-Ahmar (the red tower) (1983).
TSAFRIR (Y.). — Annotated map of archaeological discoveries of Byzantine antiquities in Israel (1982).

VIII. — MISSION EN TUNISIE

RUSHWORTH (A.). — Late antique fortifications in North Africa (1983).

IX. — Mission en France

(Recherches en bibliothèque et dans les archives)

Todorova (E.). — The Economic Activity of the Balkan Ports during the Five Last Centuries of the Existence of the Byzantine Empire (Eleventh-Fifteenth Centuries) (1982).

X. — Méthodologie

Liritzis (Y.). — Sampling from Byzantine churches for archaeomagnetic dating (1983).

Première partie

CONTRIBUTIONS SUR LE MONDE MÉDITERRANÉEN

Anna AVRAMÉA

LA GÉOGRAPHIE HISTORIQUE BYZANTINE ET LE PRINCIPE DE L'INTERDÉPENDANCE. DEUX NOUVEAUX EXEMPLES

En 1962, Louis Robert écrivait, dans la postface de la seconde édition de son livre *Villes d'Asie Mineure*, p. 427 et sq. : «du côté 'byzantin' on observe une volonté d'autonomie, un appétit d'avoir le droit d'être une science à part et parfois même comme une sorte de complexe obsidional ou de Cendrillon. Le 'byzantinisme' ne gagnera rien à se couper de la science de l'antiquité comme certains de ses adeptes le font pratiquement de plus en plus. Je parle ici d'abord de la géographie». Tout en soulevant le problème de la dépendance du byzantin par rapport à l'antiquité, le même savant ne manquait pas de souligner qu'il a toujours utilisé les documents byzantins, indispensables à la géographie antique et qu'un document du XIVe s. peut éclairer la question du site d'une ville de l'époque impériale ou hellénistique. Il posait de la sorte clairement le principe de l'interdépendance dans la recherche et les études de géographie historique. Quelques années plus tard, Hélène Ahrweiler, exposant les problèmes essentiels de la géographie historique byzantine[1], signalait que l'approche de la géographie historique de Byzance ne peut se faire qu'à partir de l'époque antérieure, l'époque gréco-romaine.

Loin de vouloir ranimer une polémique depuis longtemps apaisée, je ne peux pourtant pas passer sous silence le fait que si les byzantinistes d'antan ont parfois négligé de se rapporter aux textes et documents de l'antiquité, ils ont en revanche subi des pertes considérables dans la documentation archéologique, fort utile pour

1. Les problèmes de la géographie historique byzantine, *Proceedings of the XIIIth International Congress of Byzantine Studies*, Oxford 1967 (= Variorum Reprints, London 1976, no 11), p. 465.

leurs recherches. Je pense notamment à ce qu'écrivait Dionyssios Zakythinos[2] : «On ne regrettera pas assez les principes avec lesquels les fouilles de grands centres de la culture grecque ont été menées par la vieille génération des chercheurs. Des archéologues férus d'Hellénisme ont négligé et laissé périr des monuments et des vestiges postérieurs...». Malgré les difficultés et les controverses, les études de géographie historique byzantine ont, depuis, marqué un progrès considérable tant dans le domaine des publications que dans celui de l'organisation internationale.

Tout en acceptant sans discussion la valeur théorique du principe de l'interdépendance, je voudrais souligner les difficultés que le chercheur rencontre sur le plan pratique pour dompter le matériel immense et varié. Bien que les résultats des recherches historiques et archéologiques de l'époque antérieure à Byzance soient mieux organisés, nous sommes encore loin de disposer d'un ensemble qui faciliterait la tâche du byzantiniste. Le projet international de la *Tabula Imperii Romani*, pour ne parler que d'un projet de géographie historique, est encore loin de couvrir les régions englobées par l'empire byzantin qui lui a succédé. Je ne critiquerai pas ici la méthode adoptée par ce projet qui consiste à classer par ordre alphabétique les éléments géographiques d'une aire limitée dans le temps. Si incontestablement utile qu'elle soit, cette présentation — à supposer que les données qui y figurent soient complètes — reste une simple énumération, utile pour la recherche verticale. De ce matériel muet, qu'on pourrait comparer à un trésor exposé mais invisible, celui qui en profite le premier c'est évidemment le chercheur qui rassemble les données et qui est récompensé ainsi pour son travail dur et je dirais même ingrat. Laissant donc de côté le «complexe obsidional» du byzantiniste, je présenterai ici deux nouveaux exemples qui illustrent le principe de l'interdépendance.

L'identification des noms de lieux est le domaine qui a été le plus développé, grâce au recours aux sources antérieures ou postérieures et à cause du phénomène de la persistance. Dernièrement encore Louis Robert[3] a identifié l'évêché byzantin de Lornaia (xᵉ s.), à partir de l'édition des *Notitiae* épiscopales publiées par J. Darrouzès. Il a rapproché le toponyme de Lornaia et l'ethnique Lyrnitès de la façon la plus étroite. *Λυρνίτης* apparaît gravé en caractères du IIᵉ ou du Iᵉʳ s. sur les côtés d'un pilier, dans un décret du conseil et du peuple des Hippokomitai en Lycie occidentale. C'est dans le domaine de la

2. La grande brèche dans la tradition historique de l'Hellénisme du VIIᵉ au XIXᵉ siècle, dans *Χαριστήριον εἰς Ἀ.Κ. Ὀρλάνδον*, t. III, Athènes 1966 (= Variorum Reprints, London 1973, nᵒ V), p. 301.

3. Documents d'Asie Mineure. XIX. Un évêché de Lycie, *BCH*, 106, 1982, p. 309-319.

toponomastique que je vais commenter un nouvel exemple puisé dans une épitaphe paléochrétienne.

L'apothécarios de Phrygie.

Une épitaphe grecque, trouvée à l'Est de Sélymbria, aujourd'hui Silivri, sur la côte Nord de la Propontide[4] est gravée sur une plaque de 0,505 m de hauteur, 0,35 m de largeur et 0,35 m d'épaisseur ; elle est datée du v[e] s.[5]. Son texte est le suivant :

\+ Ἐνθάδε κατά-
κιτη ὁ τῆς μακα-
ρίας μνήμης Φ(λ)α-
βιανὸς ἀποθη-
κάριος Φρυγί-
ας, κτήματος
Βούζις τῶν Αὐ-
χενίου. Ἐτελ-
εύτησεν μηνί
Ἰουλίῳ ηι' ἰνδ(ικτιῶνο)
ε' +   ς

« Ci-gît Flavianos de bienheureuse mémoire, apothécarios de Phrygie, du domaine Vouzis appartenant aux Αὐχενίου. Il est mort le 18 juillet, 5[e] indiction ».

Le sens de ce texte épigraphique, qui renferme pourtant bon nombre d'éléments, reste obscur. Il fut, dès sa publication, commenté comme suit : Flavianos qui fut enterré à Sélymbria a exercé son activité comme apothécarios de la province de Phrygie. De plus, Seure identifia le *κτῆμα Βούζις* avec *Βουζαῖα* près de Gordion de Phrygie, identification acceptée par Millet et Mentzou.

On a peu de données sur les fonctions de l'apothécarios — la

4. La plaque inscrite appartenait à la collection de A. K. Stamoulis et elle a été trouvée en 1809 au lieu-dit Kouyoum-déré, près de la côte, entre Silivri et Epivatae. Cette information est fournie par les volumes 105 et 166 A de la collection manuscrite de A. K. STAMOULIS, *« Θρακικά », ἤτοι Συλλογὴ Εἰδήσεων περὶ Θρᾴκης καὶ Θρᾳκῶν*, déposée à l'Académie d'Athènes. Selon A. PASPATIS, *Ἑλλ. Φιλ. Σύλλογος Κωνσταντινουπόλεως*, 12, 1877-1878, p. 41, Kouyoum-déré se trouve près de la côte, à un quart d'heure à l'Ouest de Ag. Stéphanos ; il y signale un grand nombre d'antiquités byzantines et suppose qu'il y avait là un bourg byzantin.

5. Publiée par G. SEURE, *BCH*, 36, 1912, n° 87, p. 633 (avec dessin et transcription). Cf. G. MILLET, Apothécarios, *BZ*, 30, 1929-1930, p. 432-433. L. ROBERT, Noms de métiers dans des documents byzantins, *Χαριστήριον εἰς Ἀ.Κ. Ὀρλάνδον*, t. I, Athènes 1965, p. 333, n. 42. L'article est repris dans *Opera Minora Selecta*, t. II, 1969, pp. 915-938. C. MENTZOU, *Συμβολαὶ εἰς τὴν μελέτην τοῦ οἰκονομικοῦ καὶ κοινωνικοῦ βίου τῆς πρωΐμου βυζαντινῆς περιόδου*, Athènes 1975, n° 128 et p. 57-60.

personne à qui est confié un entrepôt, un magasin privé, d'un grand domaine ou de l'État – malgré le nombre assez considérable d'inscriptions où figure ce terme. Ces inscriptions proviennent de Constantinople[6], de Pylai de Nicomédie[7], de Panormos de Cyzique[8], de Korykos de Cilicie[9], de Sélymbria[10], de Thessalonique[11] et de Thessalie[12]. Il est remarquable que toutes les inscriptions des

6. Th. MACRIDY-J. EBERSOLT, *BCH*, 46, 1922, p. 357. Grande stèle, en forme de croix trouvée à Top-hané. «'Ενθάδ(ε)/κεῖ(ται) Ἄμαχις ἀποθηκάριος πιστὸς υἱὸς/'Αλεξάνδρου κ(αὶ) 'Αμμιανῆς τῶν μακαριω/τάτων χωρ(ίου) 'Ανδαειτõν ὅρ(ων) Κοτιαέον. Cf. MILLET, *BZ*, 30, 1929-1930, p. 431 et ROBERT, Noms de métiers, p. 333, n. 41.

7. Cette inscription, en forme de croix aussi, ne provient pas de Constantinople comme l'écrivait ROBERT, Noms de métiers, p. 332, pl. II et IVβ. La dernière édition par Sencer ŞAHIN, *Bilhynische Studien, II Strobilos und Pylai*, Bonn 1978, nº 17, place sa provenance au village Karakilisse près de Çiftlik köy, sur la côte Sud du golfe de Nicomédie, site identifié avec Strobilos-Pylai. Cf. J. et L. ROBERT, *Bull. ép.* 1979, nº 548. Son texte est le suivant : 'Ενθάδε κατά / κιτ(ε) Μενᾶς / ἀποθικάρι/ος υἱὸς Αὐ/ξάνοντος τοῦ μα[κα]/ριοτάτου, ὁρμούμενος ἀ/πὸ χωρίου Μαλινõν τῆς / Φρυγõν Σαλουταρίον [ἐ]/παρχίας, γενάμενος [ἀ]/νὶρ Συνπλικίας κ(αὶ) αὐ/τῖς μακαριο/τάτις Τελευτ[ᾶ] / ἰ̣ν̣(δικτιῶνος ?) : .. [. ŞAHIN date cette épitaphe vers la fin du VIᵉ s.

8. H. GRÉGOIRE, *Recueil des inscriptions grecques-chrétiennes d'Asie Mineure*, fasc. 1, Paris 1922, nº 10 : [τοῦτο το ὑπό]μνημα/σὺν τῷ ὑποσπιρίτῃ καὶ βάθροις διαφέρι ὀκτα/[β]ερήο .../[ἀπ]οθηκαρίω τοῦ κατὰ Ἄττου κώμη[ν ὡρίου] / [καὶ] κληρονόμων αὐτοῦ. Χριστὲ ἀν[άπ]α[υσον] / τὴν ψυχὴν αὐτῶν] / X̄M̄Γ̄[ϛ]Θ. L'inscription est datée de la fin du IVᵉ ou du début du Vᵉ s. MILLET, *BZ*, 30, 1929/1930, p. 433-436, traite du rôle fiscal que peut avoir cet entrepôt, rejette la restitution de Grégoire *ὡρίου (horreum)* et propose *ἐμπορίου* ou *κομμερκίου*. Cf ROBERT, Noms de métiers, p. 333, n. 43

9. J. KEIL-A. WILHELM, *Denkmäler aus dem Rauhen Kilikien. Monumenta Asiae Minoris Antiqua*, t. III, Manchester 1931 (= MAMA III). Nº 426 : + Σωμ(α)τοθίκη / 'Ιακώβου ἀπ/οθεκαρίο. [Θ]ε(ὸς) ν(ικ)ᾶ ; nº 431 : + Δόξα σοι ὁ Θ(εὸ)ς ὁ μόνος ἀθ(ά)νατος. Σωματοθ(ή)κη 'Ιακκώβου/Ζωσίμου ἠποθηκ(α)ρίου + ; nº 459 : + Θίκη 'Ιω(άννου Στεφάνου πάν/δοχος. σχιρας / .ν [ἀ]πωθηκ(αρί ..) ; nº 534 : Κόνονος ἀποθικαρίου / [καὶ] τῆς αὐτοῦ μιτρὸς Μαρ/θάνας ; nº 715 : + Δώξα σοὶ ὠ θεὼς ὁ μόνος ἀθάνατος + / Σωματοθήκι διαφέρουσα Σμαράγδου / ἀποθηκαρίου ; nº 736 : + Συμεωνίου ἀποθεκαρίου/υἱοῦ 'Αν + αστασίου. Cf. MENTZOU, *op. cit.*, nºˢ 120-125.

10. Mis à part l'épitaphe de l'apothécarios Flavianos de la région de Sélymbria, nous connaissons une autre épitaphe copiée à l'Église de la Panaghia de Sélymbria : A. DUMONT, *Mélanges d'archéologie et d'épigraphie*, publiés par Th. HOMOLLE, Paris 1892, nº 62ᵇ, p. 372. Cf MILLET, *BZ*, 30, 1929-1930, p. 431 : ['Ενθά]δ[ε κατάκει / [ται ὁ τῆς <τις> [μνή]μης Κῶμις ὅ[ς] / καὶ 'Ιωσὴφ [πιστὸ]ς υἱὸς Συμ[εὼ] / τ]οῦ μακαρ[ίου] / ἀποθηκάριο[ς, τελ]/ευτᾶ μη(νὸς) νοε[μβρίου] / κε' ἡ(μέρᾳ), α' ἰνδ(ικτιῶνος).

11. D. FEISSEL, *Recueil des Inscriptions chrétiennes de Macédoine du IIIᵉ au VIᵉ siècle*, Bulletin de Correspondance Hellénique, Supplément VIII, École Française d'Athènes, 1983, nºˢ 155 et 155*bis*, p. 144-146 · [Κο]ιμητήριο̣ν [διαφέρον Δημ]/[η]τρίου ἀνα<π> [γνώστου καὶ ἀ]/[πο]θηκαρίο̣[υ .... το]-/[ῦμ]ακαριω[τάτου]. L'épitaphe date probablement du VIᵉ s.

12. L'inscription provient du lieu-dit Théotokou, à l'extrémité Sud-Est de la péninsule de Magnésie en Thessalie, près de la mer. C'est une inscription mutilée, découverte dans l'abside de la basilique paléochrétienne de Théotokou, datée avant 570-571 : A.J.B. WACE-J.P. DROOP, *BSA*, 13, 1906-1907, p. 318. Les éditeurs ne commentent pas le texte, qui doit être restitué : [ἀπ]οθηκά[ριο]ν (cf. fig. nº 1).



Fig. 1. — Inscription de la basilique de « Theotokon » en Thessalie, déposée au musée d'Almyros.

apothécarii proviennent de villes ou de bourgs côtiers connus pour leur activité comme poste de commerce maritime. Robert, commentant le lieu de provenance exacte de l'apothécarios Μηνᾶς (Pylai, et non pas Constantinople) signale combien la fonction de «garde d'un entrepôt» convient à un lieu comme Pylai[13].

La plupart de ces épitaphes associent le nom et le patronyme du défunt au terme d'apothécarios. Deux d'entre elles mentionnent une autre occupation, à côté de celle de l'apothécarios : celle de *πάνδοχος* à Korykos[14] et peut-être celle de lecteur à Thessalonique[15]. Les deux inscriptions provenant de Constantinople et de Pylai de Nicomédie, gravées sur des stèles en forme de croix citent le pays d'origine du défunt[16]. Deux inscriptions seulement signalent le lieu où le défunt exerça son activité. Celle de Panormos de Cyzique, où la personne mentionnée était octavarius et apothécarios de *Ἄττου κώμη*, c'est-à-dire titulaire de charges publiques, gardien du magasin fiscal, qui établit une sépulture pour lui-même et ses héritiers, preuve qu'il était originaire du lieu ou qu'il y était durablement installé[17]. Le second exemple qui rapporte le lieu de l'activité de l'apothécarios, est l'épitaphe de Flavianos qui nous préoccupe ici.

Il me paraît difficile, sinon impossible, d'adopter l'interprétation communément acceptée, à savoir que Flavianos était apothécarios de toute la province de Phrygie. Le fait que des gens originaires de Phrygie[18] étaient installés en Propontide ne facilite pas l'explication de l'expression *ἀποθηκάριος Φρυγίας*. La difficulté provient non seulement de la formulation du texte mais du sens lui-même. Constantina Mentzou émet des réserves, tout en écrivant que Flavianos était apothécarios de Phrygie, et se demande à juste titre comment Flavianos a pu être nommé apothécarios d'une énorme province, comme la Phrygie : dans ce cas-là il devait être fonctionnaire d'État. Mais comme tout de suite après, le texte rapporte le nom du domaine *(Βούζις)*, où Flavianos était assigné ainsi que la propriété des *Αὐχενίου*, ce devait être un fonctionnaire privé.

13. *Bull. ép.* 1979, n° 548.

14. Cf. ci-dessus, note n° 9 : MAMA III, n° 459.

15. Cf. ci-dessus, note n° 11.

16. Cf. ci-dessus, notes n^{os} 6 et 7. Sur les stèles en forme de croix cf. en dernier D. Feissel, *Aquileia Nostra*, 47, 1976, col. 155-157.

17. E. Patlagean, *Pauvreté économique et pauvreté sociale à Byzance, IV^e-VII^e siècles*, Paris 1977, p. 61-62, 265 et note 217, qui qualifie l'activité d'apothécarios comme élémentaire.

18. Nous connaissons des immigrants provenant des provinces intérieures de l'Asie Mineure installés à Constantinople, sur la côte de la mer Noire et en Propontide. Une épitaphe copiée à Silivri mentionne un prêtre originaire de Nétos, village du territoire de Nacoleia en Phrygie : L. Robert, *A travers l'Asie Mineure. Poètes et prosateurs, monnaies grecques, voyageurs et géographie*, Paris 1980, p. 309-310.

Cette inscription problématique est éclaircie par un texte de géographie ancienne. Dans le *Périple du Pont Euxin* d'Arrianos[19], entre autres, nous lisons : «ἀπὸ δὲ Σαλμυδησσοῦ εἰς Φρυγίαν στάδιοι τριάκοντα καὶ τριακόσιοι. Ἐνθέδε ἐπὶ Κυανέας εἴκοσι καὶ τριακόσιοι». Les distances données par ce passage pourraient au premier abord paraître comme une faute du scribe. Comment Salmydessos (Médée byzantine, aujourd'hui Serves burnu) sur la côte thrace de la mer Noire, peut-elle être distante de Phrygie de 330 stades seulement, soit à peu près 42 milles? Cette prétendue erreur est vite rectifiée par le texte de l'*Anonyme*[20] attribué, lui aussi, à Arrianos. Nous y lisons : «ἀπὸ δὲ Σαλμυδησσοῦ εἰς Φρυγίαν τὴν καὶ λεγομένην Φιλίαν καὶ Βυζαντίων χωρίον καὶ ἀκρωτήριον στάδιοι δέκα καὶ τριακόσιοι, μίλια τεσσαράκοντα ἕνα, τρία. Ἀπὸ δὲ Φρυγίας τῆς καὶ Φιλίας εἰς Κυανέας στάδιοι εἴκοσι καὶ τριακόσιοι» : «De Salmydessos à Phrygie, qu'on appelle Philia, bourg des Byzantins et qui est un cap, 310 stades. Et de Phrygie qu'on appelle aussi Philia jusqu'aux pierres Kyanéas 320 stades».

Phrygie est donc identifiée à Philia ou Philéa, sur la côte thrace de la mer Noire, à 40 km des détroits du Bosphore, aujourd'hui le cap Karaburnu et le village de Jeniköy (cf. fig. 2). C'est Philéas ou Phinéas de Skymnos, d'Étienne de Byzance et *Φιλία ἄκρα* de Ptolémée, station de route signalée par les itinéraires du IVe s.[21]. C'est Philéas de Théophane (382_{22}) et le *χωρίον Φιλέα* de la Vie de Saint Cyrille le Philéote[22]. En 1161 Philéa est mentionné comme «ἐμπόριον»[23]. Le texte d'Arrianos est clair et nous devons accepter l'identification de Phrygie avec Philéa. Ainsi pouvons-nous expliquer le terme «ἀποθηκάριος Φρυγίας», c'est-à-dire de Philia ou Philéa, localité pas très éloignée de Sélymbria, au Nord-Est de celle-ci, et située près de la côte. Sa situation et sa fonction justifient l'existence d'un entrepôt de marchandises. Il est probable que cette épitaphe provient de Philéa même et que la pierre, de dimensions moyennes, a été transportée à Kouyoum-deré où elle fut découverte. Si j'avance cette hypothèse c'est que l'épitaphe de Flavianos n'est pas la seule pierre inscrite découverte dans la région de Sélymbria et contenant un

19. G. Müller, *Geographi Graeci Minores*, I, Paris 1855, § 37, p. 401.
20. Müller, *op. cit.*, § 90, p. 422. Cf. aussi *Tabulae*, pl. n° XVII.
21. *Tabula Peutingeriana* VIII f. dans K. Miller, *Itineraria Romana*, Stuttgart 1916, p. 515. *Geogr. Rav.* IV, 6; *Guido*, 106, dans J. Schnetz, *Itineraria Romana II*, Leipzig 1940, pp. 48, 135
22. Ed. E. Sargologos, «Subsidia Hagiographica», n° 39, Bruxelles 1964, 2, 1; 32, 1; 50, 1.
23. Γ. Ραλλη - Μ. Ποτλη, *Σύνταγμα τῶν θείων καὶ ἱερῶν κανόνων*, t. III, Athènes 1853, p. 487 : *ὁ ἀρχιεπίσκοπος Δέρκου ζητήσας πολλάκις μεταπεσεῖν ἀπὸ Δέρκου εἰς τὸ ἐμπόριον τὸν Φιλέα, διὰ τὸ πολυανθρωπότερον εἶναι τοῦτο...*

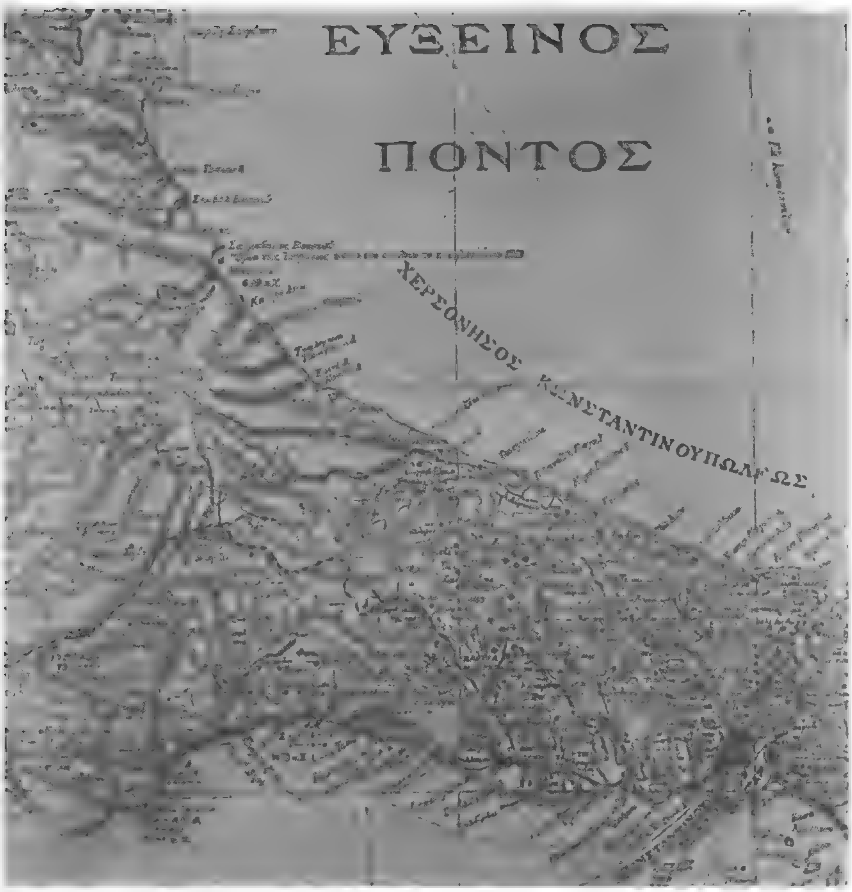


Fig. 2.

texte qui se rapporte à Philéa[24]. D'autre part nous ne pouvons pas exclure la possibilité que Flavianos ayant exercé à Philéa ait été enterré dans sa région natale, près de Silivri.

D'après notre texte l'apothécarios Flavianos était affecté à un domaine du nom de *Βούζις*[25]. La localisation à Philéa explique aussi la

24. Nous connaissons deux bornes de délimitation de Philéa et de Derkos se rapportant aux propriétés d'un même personnage, découvertes à Tchataldja et à Tchaouli, près de Silivri : G. Seure, *Revue Archéologique*, 1912, nos 31-32, pp. 331-333. Nous discuterons ces textes épigraphiques dans un autre article qui paraîtra prochainement.

25. Millet, *BZ*, 1929-1930, p. 432, n. 4, signale que la forme *Βούζις* suppose que le nom du domaine soit resté au nominatif; il le corrige en *Βούζης*, génitif de Βούζη ou Βοῦζα et arrive ainsi à la forme Βουζαΐα, attestée à Gordion de Phrygie.

provenance thrace du nom, signalée par Detschew[26] à propos d'un général de Justinien nommé Βούζης. Le domaine de *Βούζις* faisait partie d'un ensemble dénommé *τὰ Αὐχενίου*. Nous connaissons un grand nombre d'exemples de ces dénominations composées de l'article pluriel neutre et du génitif d'un nom propre, provenant de Constantinople et du Bosphore. Millet avait remarqué que *τὰ Αὐχενίου*, ne se rencontre pas dans les *Πάτρια Κωνσταντινουπόλεως* et supposait une fondation provinciale. L'identification proposée vient le confirmer. *Τὰ Αὐχενίου* s'ajoute ainsi à d'autres exemples connus de la Thrace, où la propriété foncière restait à la base de l'économie du pays durant la période protobyzantine. Les territoires des grands propriétaires étaient exactement délimités par des bornes inscrites qui nous renseignent sur les propriétés thraces *τῶν Ζημοκάρτου, τῶν Δαμαστόρων*[27].

Pour terminer nous formulerons quelques remarques générales sur l'apothécarios. Deux exemples nous apprennent son lieu d'exercice : ce sont des *kômai* ; l'un octavarius et apothécarius de *Ἄττου κώμη* de Cyzique, l'autre de Philéa, affecté à un domaine. Deux sceaux seulement de l'époque méso-byzantine nomment l'apothécarios, mais comme l'a expliqué Millet, il s'agit d'un fonctionnaire de la cour[28]. Aucun exemple ne donne, à côté du terme d'ἀποθηκάριος, celui d'ἀποθήκη. Quand ce dernier apparaît sur les sceaux (de la fin du VIe s. jusqu'à 728/9) il est précédé de la fonction de commerciaires (*κομμερκιάριοι ἀποθήκης — γενικοί κομμερκιάριοι ἀποθήκης*). Ces fonctionnaires portant de hauts titres sont chargés de la supervision des *ἀποθῆκαι* de l'État et leur responsabilité s'étend à de grandes circonscriptions géographiques ou à de grandes villes[29].

A propos de saint Léon de Modon.

Le second exemple que je présenterai est fondé sur l'interprétation d'un texte hagiologique byzantin, mis en relation avec des données

26. *Die thrakischen Sprachreste*², Wien 1976, p. 79. La forme *Βουσσις* est attestée dans une inscription de Tyr : J.-P. REY-COQUAIS, Inscriptions de la nécropole de Tyr (*Bulletin du Musée de Beyrouth*, XXIX), Paris, 1977, nº 9, rapprochée par l'éditeur de *Βουσιν* du papyrus de Nessana (VIe s.). Il est également intéressant de noter le site et le couvent de *Βούζη* à Merbaka en Argolide mentionnés en 1144 : MM V, p. 179-182, ainsi que le nom de *Μαρία Βουζηνή*, mentionné en 1291 à Mantaia à l'Est de Smyrne : MM IV, p. 140.

27. G. SEURE, *BCH*, 1912, nos 29-30, pp. 574-575. ID., *Revue Archéologique*, 1912, nº 29, p. 330. Cf. V. VELKOV, *Byzantinobulgarica*, I, 1962, p. 62.

28. G. SCHLUMBERGER, *Sigillographie*, p. 325 ; ID., *Revue Numismatique*, 9, 1905, nº 275. G. MILLET, Sur les sceaux des commerciaires byzantins, *Mélanges G. Schlumberger*, II, Paris 1924, p. 316, 325, et ID., *BZ*, 30, 1929-1930, p. 434, n. 12.

29. G. ZACOS - A. VEGLERY, *Byzantine Lead Seals*, vol. I$_1$, Basel 1972, p. 135 et suiv., pl. nos 1-32.

topographiques antérieures et des éléments cartographiques modernes. Cet exemple nous ramène à l'autre extrémité de l'Empire, dans le Sud-Ouest du Péloponnèse, à Modon.

Dans son excellent travail relatif aux saints de Modon, Enrica Follieri[30] présente en détail toutes les relations des voyageurs qui mentionnent le culte de saint Léon le thaumaturge et de l'évêque Athanase à Modon, échelle vers la Méditerranée orientale et vers l'Occident. Un des mérites de cette étude réside dans l'édition de textes grecs inédits concernant saint Léon.

Dans la tradition hagiographique sur ce saint qui est assez confuse, surtout en ce qui concerne le lieu et la date de la construction de son église, je ne m'arrêterai que sur les données de sa mort, l'ensevelissement et la découverte du corps. Sur ce point particulier, la relation du pèlerin français Nompar II, seigneur de Caumont, écrite en 1418, en vieux français[31], est la plus intéressante des sources occidentales. Je résume brièvement : saint Léon (saint Lion) qui était sabotier venait du saint sépulcre, mais il tomba malade et mourut sur le bateau ; on le jeta à la mer, dans une caisse ... la mer le porta à terre, près de Modon ; quelques personnes le trouvèrent et, émerveillées, allèrent l'enterrer dans une fosse qu'elles creusèrent. Chaque nuit il y avait des feux allumés sur cette fosse. L'évêque de la cité eut une vision, alla «par-delà» et le fit déterrer. Avec tous les honneurs on le porta en ville, sur une charrue tirée par des bœufs...

En 1494 Pietro Casola[32] répète que saint Léon était un pèlerin qui mourut sur le bateau et fut enterré près de la côte.

Les textes grecs concernant saint Léon rapportent davantage de détails ; ils se composent d'un synaxaire et d'une acolouthie, déposés dans des codex des XV^{e} et XVI^{e} s. Le synaxariste est inconnu mais le canon et les stichera furent écrits par Nicolas, évêque de Modon, sous Manuel Comnène, mort avant 1165. C'est probablement lui qui instaura le culte et la commémoration de saint Léon à Modon[33].

Le synaxariste grec[34] raconte que saint Léon était originaire de Calabre — c'était donc un orthodoxe —, que, dès l'âge le plus tendre, il se voua à Dieu. Désirant visiter la Terre sainte, il se mit en route mais, avant d'arriver à destination, du côté du Péloponnèse, dans un

30. Mémoires et Documents. Santi di Metone : Atanasio vescovo, Leone taumaturgo, *Byzantion*, 41, 1971, pp. 378-451.

31. Marquis de La Grange, *Voyage d'oultremer en Jhérusalem par le Seigneur de Caumont l'an MCCCCXVIII*, Paris, 1858, pp. 89-91. Cf. Follieri, *loc. cit.*, pp. 390-392.

32. G. Porro, *Viaggio di Pietro Casola a Gerusalemme tratto dall'autografo esistente nella Biblioteca Trivulzio*, Milano 1855, p. 38. Cf. Follieri, *loc. cit.*, p. 396-397.

33. Follieri, *loc. cit.*, pp. 402-430 ; pp. 438-450 (les textes).

34. Follieri, *loc. cit.*, pp. 441-443.

port situé près de la ville de Modon, il tomba malade et mourut. Les marins sortirent du bateau et enterrèrent le corps avec tous les honneurs, en un lieu appelé *Ῥῶσον Χῶμα* : ἔν τινι τόπῳ καλουμένῳ Ῥώσῳ Χώματι. Plusieurs années plus tard, un évêque de la ville, nommé Nicolas, fut avisé par le saint de procéder à la translation de son corps. Nicolas se hâta, accompagné de l'ensemble du clergé, trouva la sainte relique intacte et la déposa dans une caisse.

Les deux textes principaux, à savoir celui de Nompar *II* de Caumont et le synaxaire grec rapportent à quelques détails près, les mêmes choses : saint Léon, mort sur le bateau, à une époque indéterminée, fut enterré près de la côte de Modon, au lieu-dit Ῥῶσον Χῶμα ; son corps fut découvert d'une manière miraculeuse dans la première moitié du XII^e s., probablement par Nicolas, évêque de Modon qui institua son culte.

Une étude de reconstructions géologiques de la surface et des couches sous-jacentes, qui a signalé les changements côtiers survenus dans la baie de Modon, mise en relation avec les documents historiques et les données archéologiques, s'avère très utile pour l'explication du texte hagiographique qui nous occupe. L'étude a été effectuée par John Kraft et Stanley Aschenbrenner[35], mais malgré un dépouillement exhaustif des sources, elle ignore le texte sur saint Léon.

Les deux savants américains pensent que les changements géomorphologiques ont constitué un facteur important dans la nature de l'occupation humaine de la baie de Modon ; ils ont signalé des modifications dues à l'intervention humaine dans la partie Nord-Ouest depuis l'époque gréco-romaine. Ailleurs, c'est la nature, sans l'intervention humaine qui a altéré l'aspect géomorphologique. Des vestiges de l'époque romaine ont été signalés au Nord - Nord-Est de la baie. Un mur en briques, une conduite d'eau, un four à chaux et des tessons ont été repérés sur la côte, à 9 km à l'Est de la forteresse. La partie orientale de la baie de Modon est une région où les rochers sont soumis à une érosion rapide. Ce phénomène a été démontré par l'étude des restes d'une église paléochrétienne datée du VI^e s. par le pavement de mosaïque conservé (cf. fig. 3).

Il n'est pas sans intérêt pour notre sujet de souligner que cette ruine est appelée par les habitants Agios Ilias, appellation étroitement liée phonétiquement à Agios Léos — c'est ainsi que les Grecs nomment saint Léon. La confusion entre les deux noms est attestée en Grèce[36] ; Valmin, l'auteur des *Études Topographiques en Messénie*

35. Paleogeographic Reconstructions in the Methoni Embayment in Greece, *Journal of Field Archaeology*, 4, 1977, pp. 19-44.

36. G. PENTOGALOS, *Παρνασσός*, 16, 1974, pp. 34-51, expose cette confusion à propos de Ilias ou Léos Moschos peintre-hagiographe en Céphalonie. Je remercie M. Manoussakas pour cette information.

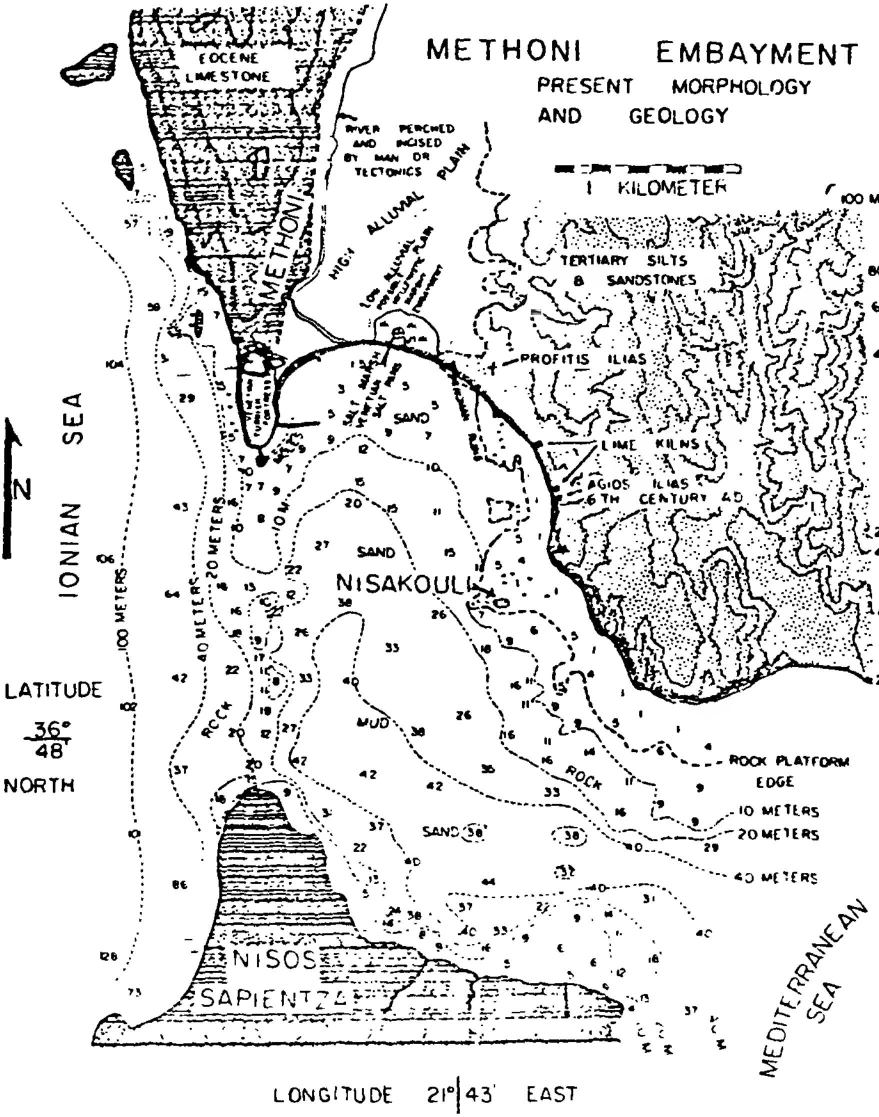


Fig. 3. — Journal of Field Archaeology, 4, 1977, p. 22.

décrivant en 1930 l'église vouée à saint Léon à Palaiométhoni, l'appelle Ag. Ilias[37]. Il faut d'autre part rappeler que les églises de Agios Ilias, ou plus souvent du Prophitis Ilias, se trouvent presque toujours au sommet des collines ou des montagnes, loin de la mer.

37. M. N. Valmin, *Études topographiques sur la Messénie ancienne*, Lund 1930, p. 122, 153.

La ruine de Ag. Ilias de Modon était perchée sur le sommet d'un rocher qui tombe abruptement dans l'eau. Toute la partie occidentale de l'église a complètement disparu, à une profondeur de 12 m, comme le rocher escarpé s'est déplacé vers l'Est. Higgins[38], qui compare ces ruines avec des plans de basiliques analogues, a effectué une estimation approximative de l'érosion à laquelle le rocher côtier a été soumis depuis le VI^{e} s.; d'autre part, des témoignages tels que les rapports de l'Expédition scientifique de Morée en 1835 et de Tod[39], à la fin du XIX^{e} s., conduisent à la conclusion que Ag. Ilias fut construit au VI^{e} s. quand la ligne côtière se trouvait à quelques centaines de mètres vers l'Ouest.

Il me semble probable que le corps de saint Léon ait été enseveli près de la côte, dans une région où il y avait un lieu de culte chrétien. Et celui-ci pouvait bien être la basilique paléochrétienne et sa région employée pendant l'époque méso-byzantine, comme c'est souvent la règle. Serait-il d'autre part audacieux de penser que l'apparition miraculeuse du corps résulte de l'érosion? Je crois que non. Mais, c'est le nom de lieu *Ῥῶσον Χῶμα*, mentionné par le synaxariste grec qui m'amène à proposer avec plus de sûreté cette identification, à savoir que c'est à l'emplacement de Ag. Ilias que saint Léon fut enterré et puis découvert. Follieri qui discute cette appellation et souligne que c'est une formation vénétogrecque, n'arrive pas à l'identifier. Ce sont les documents cartographiques qui donnent la clé pour son identification. Sur les cartes très détaillées de l'État-major grec (1 :25.000, 1 :50.000), juste au-dessus de la ruine de Ag. Ilias, la colline porte le nom significatif de *Κοκκινιά*. Il n'est pas difficile d'en déduire qu'avec le temps le nom vénétogrec de *Ῥῶσον Χῶμα* a été tout à fait grécisé et est devenu *Κοκκινιά*.

Si j'ai choisi de présenter ce sujet, ce n'est pas pour convaincre des spécialistes avisés, qui connaissent de près les difficultés de la recherche en géographie historique. J'ai donné quelques aspects de la perplexité qu'engendre cette recherche dans ses promenades dans le temps, diachroniques et interdisciplinaires. Face à la clôture d'un programme international et devant les projets qui seront formulés à l'avenir il n'est pas inutile de rappeler les difficultés que l'on rencontre. Surtout parce que le temps presse et que nous sommes obligés de partager la pensée pessimiste de Voltaire à savoir que «l'ambition humaine a mis jusqu'ici plus de soins à dévaster la terre qu'à la décrire».

38. C. G. Higgins, *American Journal of Archaeology*, 70, 1966, p. 27.
39. M. N. Tod, *Journal of Hellenic Studies*, 25, 1905, p. 34

Anna AVRAMÉA et Maro KYRKOU

INVENTAIRE TOPOGRAPHIQUE DE CORINTHE ET SA RÉGION À L'ÉPOQUE CHRÉTIENNE ET BYZANTINE*

ABRÉVIATIONS

AD : *'Αρχαιολογικόν Δελτίον*
AE : *'Αρχαιολογική 'Εφημερίς*
AJA : *American Journal of Archaeology*
Avraméa, *Nomismata* : 'Αβραμέα "Αννας, Νομισματικοί «Θησαυροί» καί μεμονωμένα νομίσματα ἀπό τήν Πελοπόννησο (ΣΤ'-Ζ' αἰ.). *Σύμμεικτα*, t. V, Athènes 1983 (Centre d'Études Byzantines).
BCH : *Bulletin de Correspondance Hellénique*
Corinth : *Results of Excavations conducted by the American School of Classical Studies*
Corinth, I : H.N. Fowler, R. Stillwell, *Introduction, Topography, Architecture*, Cambridge Mass. 1932.
Corinth, III_2 : R. Carpenter, A. Bon, *The Defenses of Acrocorinth and the Lower Town*, Cambridge Mass. 1936.
Corinth, $VIII_3$: J.H. Kent, *The Inscriptions, 1926-1950*, Princeton 1966.
Corinth, XIV : C. Roebuck, *The Asklepieion and Lerna*, Princeton 1952.
Corinth, XVI : R. Scranton, *Mediaeval Architecture in the Central Area of Corinth*, Princeton 1957.
Corinth, XVII : Jane C. Biers, *The Great Bath on the Lechaion Road*, Princeton 1985.

* Ce travail fait partie d'une recherche plus étendue, entreprise par le Centre National de la Recherche Hellénique (A Avraméa) avec l'assistance de l'Éphorie des Antiquités sous-marines (M. Kyrkou), dans le cadre du programme de l'E.S.F. Le matériel que nous présentons se limite au rassemblement des données des fouilles parues après la publication du livre de R. Scranton, *Corinth*, XVI (Princeton 1957). Le lecteur peut se référer aux plans de *Corinth* XVI. Un plan de la ville de Corinthe au XIIe s. a été dressé par M. Ch. K. Williams II, qui a eu l'amabilité de le déposer au Centre National de la Recherche Scientifique Hellénique (sans droits de publication).

EEBS : *Ἐπετηρίς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν*
PAA : *Πρακτικά Ἀκαδημίας Ἀθηνῶν*
PAE : *Πρακτικά τῆς Ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρείας*
Pallas, *Les monuments paléochrétiens* : D. Pallas, *Les monuments paléochrétiens en Grèce découverts de 1959 à 1973*, Città del Vaticano, 1977.
RAC : *Rivista di Archeologia Cristiana*
Wiseman, *The Land* : J. Wiseman, *The Land of the ancient Corinthians*, Sweden 1978 (Studies in Mediterranean Archaeology, vol. L).

FORTIFICATION DE LA VILLE

— Reconstruction de la muraille à la fin du IVe s. ou juste après. *Corinth*, III_2, pp. 46, 127. J. Wiseman, *Hesperia*, 38, 1969, pp. 87-92; 41, 1972, pp. 1-7. Id., *The Land*, p. 63, n. 107. T. Gregory, *Hesperia*, 48, 1979, pp. 264-280.

— Monnaies : Trésor de 742 «minimi». Avraméa, *Nomismata*, nº 2, p. 52-53.

ROUTE DE LÉCHAION

— Sur le côté Est de la route : boutiques reconstruites vers la seconde moitié du IVe s. Ch. K. Williams II, *Hesperia*, 43, 1974, pp. 25-33. *BCH*, 98, 1974, p. 601.

— Monnaies : Ch. K. Williams II, *Hesperia*, 38, 1969, p. 63, n. 30. J. E. Fisher, *Hesperia*, 43, 1974, pp. 73-76 (provenant du Forum et de la route de Léchaion). Trésor de monnaies trouvé dans la chambre d'un bâtiment à l'Ouest de la route de Léchaion. Avraméa, *Nomismata*, nº 1, p. 52.

AU NORD DU PÉRIBOLE D'APOLLON

— Bain romain en désuétude dans la seconde moitié du IVe s. (tremblement de terre ou sac d'Alaric). La partie occidentale, près de la route de Léchaion, semble avoir été reconstruite aux Ve et VIe s. Habitation du VIe s. Établissement industriel de verrerie. Ch. K. Williams II, *Hesperia*, 38, 1969, pp. 62-63. *BCH*, 92, 1968, pp. 788, 790.

— Monnaies de bronze (dernière émission : Justin II). J. E. Fisher, *Hesperia*, 43, 1974, pp. 25, 32-33.

FONTAINE SACRÉE

— Monnaies provenant de la région fouillée, d'époque byzantine et franque. J. E. Fisher, *Hesperia*, 40, 1971, pp. 47-51 ; 42, 1973, pp. 43-44.

COLLINE DU TEMPLE

— Basilique paléochrétienne au Nord-Est du temple d'Apollon, détruit définitivement au VIe s. par les tremblements de terre. L'église est datée de la fin du VIe ou du début du VIIe s. ; ruinée vers la fin du VIIe s., une petite église fut construite à sa place au XIIe s. Fragments de fresques (un avec les lettres ΙΩ(άννης?); de la céramique et quelques monnaies prouvent qu'elle était en usage pendant les premières années de la période franque. Hors d'usage vers la fin du XIIIe s. Dans le narthex et à l'Ouest de celui-ci : tombes (VIe-XIIIe s.) avec plusieurs inhumations; boucles de ceinture en bronze du type «Avar». Tombeaux de plusieurs personnes (ossuaires) au Nord-Est de la colline, dont quelques-uns sont datés du VIIe s. Constructions byzantines à l'extrême Ouest de la colline. H. Robinson, *AD*, 26, 1971, B'1, p. 100. Ch. K. Williams II, *AD*, 27, 1972, B'1, pp. 221-223. H. Robinson, *AD*, 30, 1975, B'1, pp. 60-62. Id., *Hesperia*, 45, 1976, pp. 203-239. *BCH*, 95, 1971, p. 861 ; 96, 1972, p. 638; 97, 1973, p. 290 ; 99, 1975, p. 604 ; 101, 1977, p. 539. D. Pallas, *Byzantinobulgarica*, VII, 1981, pp. 296-297.

— Inscriptions : *Corinth*, $VIII_3$, nos 649-651.

FORUM SUD-OUEST

A. Au Sud du Portique Sud et à l'Ouest de la «Basilique Sud».

— Route vers Kenchreai, sur le même tracé de l'époque romaine jusqu'à l'époque franque. Sur ses deux côtés, maisons nombreuses et grandes du XIIe-XIIIe s. Plus à l'Ouest restes du quartier commercial — large construction avec four circulaire (boulangerie?) de la première moitié du XIIe s. Fragments de céramique du Proche-Orient.

— Route de l'époque franque de direction Nord/Ouest, Sud/Est. A la partie Ouest de cette route : maisons de l'époque franque sur des couches romaines, absence d'activité byzantine?

— Route de direction différente. Est/Ouest, parallèle à la ligne de la stoa Sud. Constructions du VIe s. Teinturerie. Le tracé de la route ne change pas après la destruction — fin VIe s. Monnaie du Xe s. provenant de cette route. Aux XIe et XIIe s. nouvelles constructions de maisons au Sud de la route.

— Trésor des monnaies de l'époque des Comnènes. H. Robinson, *AD*, 17, 1961-2, B'1, p. 61; 19, 1964, B'1, p. 100; 21, 1966, B'1, pp. 133-136. *BCH*, 86, 1962, pp. 691-692; 88, 1964, pp. 701-703, fig. 2; 90, 1966, p. 751.

B. A l'Ouest de la Stoa Sud et au Sud du Temple F et des «Boutiques Ouest».

— Le long du côté Ouest de la Stoa Sud et de vestiges de colonnes archaïques, réutilisées pour la construction d'un aqueduc romain, route de direction Nord/Sud du XIIe s., vers l'Acrocorinthe, sur le même tracé que la route romaine et classique. Au Nord de la Stoa la route tournait vers l'Est et entrait dans l'Agora de la ville byzantine (cf. Corinth XVI, pl. VI, L-M, 4). Dans les couches antérieures de la route, monnaies, des IVe, Ve, VIe s. (dernière émission : 541-549). Trafic intense aux XIIe et XIIIe s. Probablement hors d'usage vers la fin du XIIIe s. (période franque). Grand nombre de monnaies.

— Sur le côté Ouest de la route, différentes phases de constructions byzantines : Xe s. (monnaies), XIe s. Complexe de bâtiments du XIIe s. Indices d'activité industrielle (bronze). Au Sud de ce complexe, le plus grand bâtiment séculier de Corinthe byzantine de la première moitié du XIIe s., de fonction indéterminée (atelier de soierie?), détruit autour du milieu du XIIe s. (Normands?). Restes d'autres bâtiments du XIIIe-XIVe s. Monnaies XIIe-XIIIe s.

— A l'Ouest de ces constructions, juste au Sud des «Boutiques Ouest», restes de constructions des XIIe et XIIIe s.

— H. Robinson, *Hesperia*, 29, 1960, pp. 225-236, pl. 57-60; 31, 1962, pp. 95-116, 130-132, pl. 33-34. *BCH*, 84, 1960, p. 676; 85, 1961, pp. 651-653. Ch. K. Williams II, *Hesperia*, 44, 1975, pp. 1-17, fig. 1; 47, 1978, pp. 25-39, fig. 7-10, pl. 4-5.

C. Au Sud-Ouest du Temple F.

— Vers la fin du IVe s. destruction due aux tremblements de terre de 365, 375 ou au sac d'Alaric. Nouvelles constructions. Tombe voûtée du deuxième quart du VIe s. De la même époque deux tombes à chambre et d'autres à ciste. Dans une de ces dernières, boucle de ceinture (type «Avar») — VIIe s.

— Indices d'une activité sous le règne de Théophile. Monnaies du IXe-début Xe s. Constructions du Xe, XIe s. (pendant le début de ce siècle, abandon dû peut-être à un tremblement de terre).

— Nouvelles constructions au XIIe s. qui se rapprochent probablement de celles plus au Sud (à l'Ouest de la Stoa Sud et au Sud du Temple F et des «Boutiques Ouest»).

— Ch. K. Williams II, *Hesperia*, 43, 1974, pp. 7-13, fig. 2-3, pl. 1-2. *BCH*, 98, 1974, p. 601. Pour le XIIe s. cf. *Hesperia*, 29, 1960, pp. 225-236; 31, 1962, pp. 95-116.

D. Au Sud des «Boutiques Ouest».

— Double tombe voûtée paléochrétienne sur construction romaine détruite.

— Du VIIe s. au Xe s. : restes de constructions indéterminées. Complexe de bâtiments du Xe-XIe s. Indices d'une destruction du milieu du XIe s., signalée d'ailleurs dans toute la région Sud-Ouest du Forum, due peut-être à un tremblement de terre. Reconstruction au XIIe s.

— Restes de l'époque franque. A cette époque changement de l'orientation du tracé urbain.

— Ch. K. Williams II, *Hesperia*, 44, 1975, pp. 1-6, 15-17; 46, 1977, pp. 63-67 (Céramique : pp. 79-81); *BCH* 101, 1977, p. 538.

— Monnaies : H.J. Price, *Hesperia*, 36, 1967, pp. 387-388 (Stoa Sud). J.E. Fisher, *Hesperia*, 41, 1972, pp. 174, 184 (Forum Sud-Ouest); 44, 1975, pp. 30, 46-50 (angle Nord-Ouest de la Stoa Sud); 45, 1976, pp. 138, 159.

— Inscriptions (Stoa Sud, «Boutiques Ouest», région Sud-Ouest) : *Corinth*, $VIII_3$, nos : 501, 503-506, 514, 568, 573, 575-577, 582-583, 585, 587-589, 603, 606, 609, 615, 618, 621, 624-626. Th. Martin, *Hesperia*, 46, 1977, nos 13, 14, 16, 196-197.

TEMPLE E

— Tombe voûtée du Ve-VIe s. La région fut employée comme cimetière. Tombes, tessons du XIe s. Au Nord-Ouest du temple E : maisons de l'époque franque, monnaie. J.K. Anderson, *Hesperia*, 36, 1967, pp. 1-12, fig. 1-6. H. Robinson, *AD*, 21, 1966, A'1, p. 136.

— Inscriptions : *Corinth*, $VIII_3$, no 656.

ODÉON

— Dans la région Sud-Ouest de l'Odéon, qui fut détruit au IVe s., près d'une ancienne carrière : céramique byzantine; fragments de

murs de la même époque. Maisons des XII^e et XIII^e s., sur le niveau du VI^e s. H. Robinson, *AD*, 18, 1963, B'1, p. 79; 21, 1966, B'1, pp. 135-136. *BCH*, 87, 1963, pp. 726-727 (cf. Broneer, *Corinth*, X, *The Odeum*, Cambridge Mass., 1932).

– Inscriptions : *Corinth*, $VIII_3$, n° 652.

HAGHIA PARASKEVI

— Près de l'église moderne de Hag. Paraskevi, «intra muros», à 350 m à l'Ouest de l'Odéon, au lieu-dit «Koutchouk-Mahala» : fragments architecturaux d'époque paléochrétienne et byzantine; tombes des XII^e-XIII^e s.; poterie. H. Robinson, *AD*, 22, 1967, B'1, pp. 218-219. Ph. Drossoyianni, *ibid.*, p. 222. Pallas, *Les monuments paléochrétiens*, p. 164.

THÉÂTRE

– Les fouilles de la région située à l'Est du théâtre ont démontré que le secteur fut détruit par Alaric (396) et ensuite remblayé; grande activité de reconstruction qui dura jusqu'au début du VII^e s. La céramique avec engobe rouge indique un changement de l'axe commercial dirigé vers les marchés de la Méditerranée orientale et de l'Égée, plutôt que vers les villes de l'Afrique du Nord. Tronçons de murs, céramique abondante du XII^e s., établissement industriel. Quelques tessons de l'époque franque ne justifient pas l'existence d'un établissement contemporain.

— Une route de direction Est/Ouest relie une cour dallée située à l'angle Nord-Est du théâtre à la route de Léchaion. Réoccupation de ce secteur entre le VI^e et le milieu du VII^e s. Démantèlement du théâtre au VII^e s. ou plus tard; la cavéa survécut jusqu'à l'époque byzantine tardive.

– Au Sud de la rue Est six phases stratigraphiques ont été distinguées. La cinquième phase ne se prolonge pas au-delà du V^e s. et la sixième correspond à la réoccupation des lieux pendant l'époque byzantine tardive.

— Du côté Est de la rue, au bâtiment 1 : installation du XI^e s. La huitième phase du côté Ouest de la rue est marquée par la destruction et l'abandon. Ch. K. Williams II, *Hesperia*, 51, 1982, pp. 115-144; 52, 1983, pp. 1-32; 53, 1984, pp. 83-122; 54, 1985, pp. 55-80. *BCH*, 106, 1982, pp. 543-545; 107, 1983, pp. 755-756; 108, 1984, p. 755; 109, 1985, p. 772.

— Monnaies : O. Zervos, *Hesperia*, 51, 1982, pp. 145-148, 158-163 ; 52, 1983, pp. 33-35, 43-47 ; 53, 1984, pp. 109-111, 119-122 ; 54, 1985, pp. 81-84, 94-96.

— Inscriptions : *Corinth*, $VIII_1$, n^{os} 513, 642-647.

— Au Nord-Est du théâtre, «intra muros» : *a)* dans le terrain de Ch. Lekkas, construction paléochrétienne (mosaïques, inscription «ΚΑΛΟΙ ΚΑΙΡΟΙ»). Ph. Drossoyanni, *AD*, 22, 1967, B'1, p. 222. Ch. K. Williams, *ibid.*, p. 185, pl. 135. *BCH*, 91, 1967, p. 635. *JHS*, 87, 1967, p. 8. Pallas, *Les monuments paléochrétiens*, p. 164 ; *b)* dans le terrain de M. Daphnis : trois sections de murs, dont l'un fait suite au mur de la construction paléochrétienne, découverte dans le terrain de Lekkas, mentionnée ci-dessus. E. Kounoupiotou-Manolessou, *AD*, 27, 1972, B'1, p. 292, pl. 228.

ASKLÉPIEION - LERNA - GYMNASE

— Destruction du sanctuaire d'Asklépios et de Lerna vers la fin du IV^e s. La région se transforma en cimetière chrétien. Chapelles byzantines. Grand nombre de tombes (IV^e-VI^e s.). Extension vers l'Ouest du cimetière chrétien de la région d'Asklépieion. Le cimetière de «Lerna Hollow» avait comme limite Sud les soubassements Nord de la Stoa du Gymnase. Traces de dévastations du Gymnase vers la fin du IV^e s. Tombes du V^e-VI^e s. Habitations. L'examen anthropologique montre le type nord-africain des défunts enterrés sur cette nécropole. Monnaies : cent pièces d'argent de Henri II de Saxe (1004-1024).

— «Fontaine aux Lampes» : dans une grotte naturelle, reliée par un conduit souterrain au complexe hydraulique de Lerna. Lampes de la fin du IV^e-milieu du V^e s., avec symboles païens et chrétiens. Graffiti, inscriptions, monnaies. *Corinth*, XIV, pp. 162-171. H. Robinson, *AD*, 21, 1966, B'1, p. 141. J. Wiseman, *Hesperia*, 36, 1967, pp. 31-41, 402-422 ; 38, 1969, pp. 65-92 ; 41, 1972, pp. 1-33. *BCH*, 92, 1968, pp. 791-792 ; 94, 1970, pp. 953-957 ; 95, 1971, p. 858 ; 96, 1972, p. 638. Ch. K. Williams II, *AD*, 27, 1972, B'1, pp. 223-224.

— Inscriptions : *Corinth*, XIV, pp. 165-167 ; *Corinth*, $VIII_3$, pp. 522-567. J. Wiseman, *Hesperia*, 36, 1967, pp. 422-424 ; 38, 1969, pp. 92-94 ; 41, 1972, pp. 33-42. Pallas-Dantis, *AE*, 1977, n° 9, pp. 70-71.

— Monnaies : *Corinth*, XIV, pp. 169-170. J. Dengate, *Hesperia*, 50, 1981, pp. 147-188.

— Céramique : J. Wiseman, *Hesperia*, 36, 1967, pp. 424-426. Objets divers : *ibid.*, pp. 427-428.

BAINS D'APHRODITE

— Grotte naturelle et source à 200 m à l'Est de l'Asklépieion, près du lieu-dit Bains d'Aphrodite : salle souterraine, taillée dans le rocher, de l'époque romaine tardive ou paléochrétienne. Lampes et vases de la fin du VI^e s. ou du début du VII^e s., chandelier de la même période. *BCH*, 81, 1957, p. 532. *JHS*, 77, 1957, pp. 5-6. D. Pallas, *RAC*, 35, 1959, pp. 203-204. H. Robinson, *Hesperia*, 31, 1962, pp. 120-130, fig. 8.

— Monnaies : Trésor de 169 monnaies (dernière émission : Anastase) ; trésor de 41 monnaies de bronze du XII^e s. Robinson, *o. c.*, pp. 131-132.

— Inscriptions : Pallas-Dantis, *AE*, 1977, n° 16, p. 74.

AMPHITHÉÂTRE

— A l'Est de la ville, « intra muros ». Mentionné dans *Expositio Totius Mundi et Gentium*, LII, éd. J. Rougé. (« Sources chrétiennes », n° 124), Paris 1966, p. 189. A l'Ouest de l'Amphithéâtre, murs appartenant à une basilique paléochrétienne : restes de marbre, chapiteau, « mensa » de martyrs. Probablement martyrium et baptistère. *Corinth*, I_1, p. 80. D. Pallas, *RAC*, 35, 1959, pp. 205-207, fig. 20, 21.

— Inscription (du Nord-Est de la construction). Pallas-Dantis, *AE*, 1977, n° 2, pp. 63-64.

ARCHAIA KORINTHOS (EX PALAIA KORINTHOS)

— Dans le centre du village Archaia Korinthos, au Nord-Est de la région archéologique centrale, on a signalé les restes d'une basilique paléochrétienne (?), qui fut fouillée provisoirement pendant la première guerre mondiale. Aujourd'hui, on ne connaît que son emplacement, dans la région de la maison Sp. Contou. D. Pallas, *PAE*, 1953, p. 182, n. 2.

— Au Nord de la place du village, bain romain, abandonné vers la fin du VI^e s. Tessons et monnaies de la fin du VI^e ou début du VII^e s. Voûte du frigidarium intacte jusqu'au X^e s. Partie occupée par des maisons. H. Robinson, *AD*, 21, 1966, B'1, pp. 136-138. Ch. Williams

II, *AD*, 22, 1967, B'1, p. 184. *BCH*, 90, 1966, pp. 753-754 ; 91, 1967, pp. 634-635, fig. 6 ; 92, 1968, pp. 788-791, fig. 6-8. *Corinth*, XVII, p. 62.

— Monnaies : *ibid.*, Appendix II, III.

— Au Nord-Est de la région archéologique centrale à la place où fut construite la nouvelle église paroissiale du village Archaia Korinthos, sur une butte en face de la colline du temple d'Apollon, la recherche sur les soubassements de la nouvelle église a mis au jour : restes de murs du xie-xiie s. Tombeaux datés avant le vie s. Tessons. Monnaies du ive, xe, xie, xiie s., ainsi que de l'époque franque et vénitienne. D. Pallas, *AE*, 1956, Archaiologika Chronika pp. 13-21.

— A 75 m du coin Sud-Est de la région archéologique centrale, sous l'église moderne de Panaghia, détruite lors des tremblements de terre de 1928 et 1930 : restes impotants d'une large construction romaine ou paléochrétienne. Complexe de murs byzantins. Monnaies d'or de Jean II Comnène (1118-1143). Linteau byzantin. O. Broneer, *Hesperia*, 16, 1947, pp. 243-244. D. Pallas, *EEBS*, 30, 1960-1961, pp. 413-452.

— Terrain de J. M. Lekkas : petit bain hypocauste ; apothèque : trois petites citernes. Probablement maison du ive-ve s. E. Kounoupiotou-Manolessou, *AD*, 27, 1972, B'1, pp. 292-293.

— Monnaies : Trésor composé de 626 «minimi» Mina Krikou-Galani, *AD*, 27, 1973, A', pp. 138-158. Avraméa, *Nomismata*, n° 6, p. 55.

— Terrain de P. Marinos, au Sud-Est de Archaia Korinthos ; restes de maison de l'époque romaine tardive. Pavé de mosaïques. Le bâtiment fut ruiné au début de l'époque byzantine et sur celui-ci, on en construisit un autre. Sceau du xe-xie s. (Théodore protospathaire, chartulaire et archonte du Péloponnèse). Ch. Kritzas, *AD*, 29, 1973-1974, B'2, p. 212. *BCH*, 104, 1980, p. 593.

— Terrain de S. Tsimbouri : bâtiment paléochrétien. Membres architecturaux, monnaies. Couche de catastrophe du iiie s. Construction faisant partie d'un quartier de la ville. Ph. Drossoyianni, *AD*, 23, 1968, B'1, p. 164 ; 28, 1973, B'1, p. 228.

— Terrain de G. Dimas. Couches de l'époque romaine et paléochrétienne. Peut-être près de l'emplacement d'une basilique paléochrétienne (?). N. Zias, *AD*, 29, 1973-1974, B'2, pp. 412-413.

CIMETIÈRE NORD

— Au lieu-dit Kritika (4e km de la route Corinthe-Patras). Cimetière ancien utilisé par les chrétiens, hypogées païennes utilisées

comme ossuaires (IVᵉ-VIᵉ s.) ; grand bâtiment détruit au VIᵉ s. J. Papachristodoulou, *AD*, 22, 1967, B'1, pp. 166-169. E. Protonotariou-Deilaki, *AD*, 23, 1968, B', 1, pp. 124-125 ; 24, 1969, B'1, p. 102. D. Pallas, *PAE*, 1969, pp. 121-134. Id., *Cahiers Archéologiques*, 24, 1975, pp. 9-14. *BCH*, 94, 1970, p. 957 ; 95, 1971, p. 861. Pallas, *Les monuments paléochrétiens*, p. 153.

BASILIQUE DE SAINT KODRATOS

– Basilique paléochrétienne du cimetière Nord, du début du VIᵉ s., à trois nefs (37,94 × 19,52), en fonction pendant l'époque paléochrétienne et byzantine et jusqu'au XIIᵉ s. Tombes sur et autour de l'église. Tombes dans la petite chapelle absidiale, couvertes de plaques de marbre avec inscriptions (entre autres : pierre tombale inscrite de l'évêque Eustathios). Inscriptions sur un fragment de linteau mentionnant saint Kodratos. A l'époque byzantine l'église était utilisée comme église du cimetière. E. Stikas, *PAE*, 1961, pp. 129-136 ; 1962, pp. 51-56. Id., *Atti del VI Congr. Intern. di Archeologia Cristiana*, 1965, pp. 471-479. *BCH*, 86, 1962, pp. 695-703, fig. 1-18 ; 87, 1963, pp. 728-736, fig. 14-28. Pallas, *Les monuments paléochrétiens*, pp. 156-163.

— Monnaies : E. Stikas, *PAE*, 1962, pp. 51-56 (IIIᵉ-XIIᵉ s., monnaie d'or de Justinien).

CHÉLIOTOMYLOS

— Au lieu-dit Chéliotomylos, au Nord-Ouest de la ville «extra muros» : hypogée, tombes du IVᵉ-Vᵉ s. S. Charitonidis, *AD*, 21, 1966, B'1, pp. 121-122. D. Pallas, *PAE*, 1969, p. 121-134. Wiseman, *The Land*, p. 83.

— Inscriptions : Pallas-Dantis, *AE*, 1977, nº 4, pp. 65-66.

SKOUTELA

— Basilique paléochrétienne, à 2 km au Nord-Ouest du village Archaia Korinthos, «extra muros», sur la route qui conduit à Périyali ; du premier quart du VIᵉ s., avec trois nefs et baptistère. L'église fut endommagée peu après sa construction (probablement à cause des tremblements de terre), puis totalement ruinée. Grand nombre de fragments architecturaux. Tombes sur la nef centrale.

D. Pallas, *PAE*, 1953, pp. 175-183, fig. 1-4 ; 1954, pp. 210-218, fig. 1-7 ; 1955, pp. 193-200, fig. 1, pl. 66-69.

BAROUXITIKA

— Au lieu-dit Barouxitika (à 200 m à l'Ouest du Gymnase ancien) : complexe de bains à hypocauste ; ensemble du IIe s. remanié au IVe s. ; mosaïques, bulle de plomb : θεο(τό)κε βο/ήθει τῷ σῷ δούλῳ [Βάρδ]ᾳ πραίτορι Ἑλλάδος κ(αί) Πελοποννήσ(ο)υ τῷ ἱκανάτῳ. *BCH*, 83, 1959, pp. 604-606.

AÉTOPETRA

— Colline à l'Ouest de l'ancienne ville de Corinthe, au Sud de la route Corinthe-Sikyon. Tessons de l'époque romaine tardive. Wiseman, *The Land*, pp. 99-100, fig. 128-129.

— Inscription : Pallas-Dantis, *AE*, 1977, no 13, pp. 72-73. Wiseman, *o.c.* p. 100, fig. 130 (les publications citées donnent une lecture différente).

KALDERIMI

— Au Nord-Est de l'ancienne ville, au lieu-dit Tsolia : restes des bâtiments du VIe s. D. Pallas, *PAE*, 1969, p. 121.

CORINTHE — VILLE MODERNE

– Dans une rue qui unit les rues Vas. Sophias et Dervenakion (no 80) : construction byzantine. J. Wiseman, *Hesperia*, 32, 1963, p. 262.

KRANEION

— Faubourg de Corinthe, près de la porte de la muraille ancienne dite «porte des Kenchréai», sur la route qui se dirige vers l'Est.

— Basilique paléochrétienne, «extra muros», construite vers 500, érigée sur le cimetière ancien, en l'honneur d'un ou plusieurs martyrs.

La basilique a succédé à un autre bâtiment chrétien. Narthex, exo-narthex, cour, portique à l'Ouest du narthex. Mausolées en annexe à la nef Sud. Annexes Nord : complexe du baptistère avec le lavacrum. Remaniements après les tremblements de terre de 550/1 ; différentes parties ont été employées comme maisons (nef centrale, baptistère). Tombes. Four à chaux - catastrophe du matériel de marbre de la basilique au xe s. - Construction de deux églises pendant la période franque.

— Cimetière oriental (dans le vallon de Kraneion), ancien, réutilisé par les chrétiens.

— Inscriptions : sceau du xe s. de l'évêque Nicolas de Lacédémone, blocs architecturaux sculptés; objet métalliques; verrerie. R. Carpenter, *AJA*, 33, 1929, pp. 345-360. J.M. Shelley, *Hesperia*, 12, 1943, pp. 166-189. D. Pallas, *RAC*, 53, 1959, pp. 204-205. E. Kounoupiotou, *AD*, 25, 1970, B'1, p. 200. D. Pallas, *PAE*, 1970, pp. 98-117; 1972, pp. 205-250; 1976 A, pp. 163-195; 1977 A, pp. 162-183. Id., *Les monuments paléochrétiens*, pp. 153-156. *BCH* 95, 1971, p. 861 ; 97, 1973, p. 281 ; 99, 1975, p. 604; 101, 1977, p. 539; 102, 1978, p. 660; 104, 1980, p. 593.

— Monnaies : M. Karamessini-Oikonomidou, *AD*, 26, 1971, B'1, p. 10; 28, 1973, B'1, pp. 6-10 (sceau de l'évêque Nicolas); 31, 1976, B'1, p. 4; 32, 1977, B'1, p. 2.

— Inscriptions : D. Pallas, *PAE*, 1977 A, pp. 172-175. Au lieu-dit Petra Diavolou, Pallas-Dantis, *AE*, 1977, no 11, p. 32.

KENCHRÉAI

— Sur la recherche archéologique autour du port : R. Scranton-J.W. Shaw-Leila Ibrahim, *Kenchreai. Eastern port of Corinth*, I. *Topography and Architecture*, Leiden 1978, fig. 4.

Secteur A : à l'extrémité Sud-Ouest du port.
Secteur B : au Nord-Ouest du port.
Secteur E : au Nord du port.
Secteur C : à l'extrémité Nord-Est du port.

— Secteur A.

Vestige d'une basilique érigée sur le temple d'Isis : basilique à une nef avec deux ailes, narthex et exonarthex, pavés de mosaïques; petite chapelle au Sud, bâtie sur le «sanctuaire de la Fontaine» d'Isis, avec des mosaïques. Ce complexe chrétien fut construit à la fin du ive s. (après les tremblements de terre de 365 ou de 375) et resta en

usage jusqu'à la fin du VI^e s. Tombes nombreuses sur les ruines de la basilique, boucle de ceinture (type «Avar»).

— Secteur B.

Restes d'établissements commerciaux; parties de bâtiments anciens en usage à l'époque byzantine. Longue période d'habitation. Céramique, monnaies qui prouvent l'activité de la région au IV^e et V^e s. Trésor de monnaies (dernière émission de Justin II).

— Secteur E.

Restes de murs parallèles à la côte; constructions romaines et paléochrétiennes. Monnaies du IV^e-VI^e s. Cimetière sur la colline Nord-Ouest du port, complexe chrétien, base de table d'offrandes. Céramique.

— Secteur C

Bâtiment de briques de l'époque romaine dont la dernière phase est du V^e et VI^e s.

— Sur la colline qui s'élève au Nord du port des recherches topographiques signalent les restes d'une église byzantine et d'habitations. T. Grégory, *Activité byzantine*, 1980, Fondation Européenne de la Science, p. 95sq.

A.K. Orlandos, *PAA*, 1935, pp. 55-57. D. Pallas, *Peloponnesiaki Protochronia*, I, 1957, p. 54. Scranton-Ramage, *Hesperia*, 33, 1964, pp. 134-145, pl. 23, 24, fig. 1-5. *BCH* 88, 1964, pp. 710-719, fig. 1-10; 89, 1965, pp. 695-703, fig. 1-7; 90, 1966, pp. 770-775, fig. 1-5; 91, 1967, pp. 630-642, fig. 1-3. Scranton-Ramage, *AD*, 19, 1964, B'1, pp. 103-106. J. Hawthorne, *Archaeology*, 18, 1965, pp. 191-200. Scranton-Ramage, *Hesperia*, 36, 1967, pp. 124-186, pl. 33-54, fig. 1-6. *BCH*, 94, 1970, pp. 707-708; *ibid.*, 952. Pallas, *Les monuments paléochrétiens*, pp. 171-172. Archontidou-Argyri, *AD*, 31, 1976, B'1, p. 65.

— Monnaies : R.L. Hohlfelder, *Hesperia*, 39, 1970, pp. 68-72; id., *Actes du Congrès International des Études Byzantines*, Bucarest 1971, vol. III, 1976, pp. 333-338; id., *Hesperia*, 42, 1973, pp. 89-101, pl. 18; id., *Byzantine Studies* Ii, 1974, pp. 73-77. Id., *Kenchreai, Eastern port of Corinth*, III. *The Coins*, Leiden 1978, Byzantine Catalogue, pp. 63-92.

— Inscriptions : R. Scranton - E. Ramage, *Hesperia*, 33, 1964, pp. 139. D. Feissel, *Travaux et Mémoires* 9, 1985, n° 33, pp. 293-294.

— Céramiques : Beverley Adamsheck, *Kenchreai, Eastern Port of Corinth* IV : *The Pottery*, Leiden 1979, 82-140.

— Lampes : Hector Williams, *Kenchreai, Eastern Port of Corinth*, V : *The Lamps*, Leiden, 1981, pp. 69-88.

LÉCHAION

— Grands travaux d'aménagement à l'ancien port de Léchaion pendant l'époque impériale; dédicace d'une statue du proconsul Hermogénès (avant 358), bienfaiteur et fondateur du port. D. Feissel, *Travaux et Mémoires*, 9, 1985, n° 23, p. 285.

— Ancrage vénitien à l'Ouest du port, au lieu-dit Karavostassi; pour sa défense : butte de sable, fossés au lieu-dit Palaiopolis. Colonel Squire, ed. R. Walpole, London 1820, p. 347. A. Skias, *PAE*, 1982, p. 117, n. 1; 1906, p. 153, pl. E. Carte 1:20000.

— Au lieu-dit Diavatiki, à l'Est du port : bâtiment romain du IIIe s., probablement nymphée, transformé au VIe s. en fontaine. Trouvailles : relief avec la tête de Méduse portant en arrière la croix chrétienne, chapiteaux, colonnes, monnaies (Marc-Aurèle, Justin Ier, Justinien). *AJA*, 9, 1894, pp. 427-428. A. Philadelpheus, *AE*, 1917, p. 108; id., *AD*, 4, 1918, pp. 125-135, fig. 1-9. *Corinth*, I_1, pp. 94-95. E. Stikas, *PAE*, 1957, pp. 89-94, fig. 1-2, pl. 35-37. D. Pallas, *PAE*, 1959, pp. 212-213, fig. 28.

— A 300 m à l'Ouest du nymphée sus-mentionné : cimetière de l'époque romaine, monnaies du IVe au XIe s. Ph. Drossoyanni, *AD*, 25, 1970, B'1, p. 206.

— Au Sud-Est du port : partie d'un bâtiment avec mosaïque; sur le pavé, monnaies byzantines (Xe, XIIe s.). Ph. Drossoyanni, *AD*, 23, 1968, B'1, p. 200.

— Bâtiment paléochrétien, construit luxueusement, à dallage de marbre polychrome, fragments d'architectures, monnaies (XIe s.), bulle de plomb, lampes (Ve-VIIe s.), chapiteau, colonnes, chancel d'ambon. E. Kounoupiotou-Manolessou, *AD*, 27, 1972, B'1, pp. 293-294. *BCH*, 101, 1977, p. 539.

— Basilique paléochrétienne, dite du martyr Léonide, au lieu-dit Diavatiki, au bras Ouest du port : vaste édifice à trois nefs, fondé sous Marcien (450-457) ou juste après, dallage complété sous Anastase (491-518), addition de l'atrium avec la cour sous Justin Ier (518-527). La basilique fut détruite par les tremblements de terre de 550/1. Maisons construites sur ses ruines. Tombeaux, fragments architecturaux de marbre, céramique (plats, lampes, objets provenant des ateliers de l'Afrique du Nord), monnaies, inscription. D. Pallas, *PAE*, 1956, pp. 164-178, fig. 1, pl. 65-73; 1957, pp. 95-104, fig. 1, pl. 38-45; 1958, pp. 119-134, fig. 1-2, pl. 90-107; 1959, pp. 126-140, fig. 1-2, pl. 108-120; 1960, pp. 144-170, fig. 1-2, pl. 117-135; 1961, pp. 137-154, fig. 1-2, pl. 92-102; 1965, pp. 137-166, fig. 1-5, pl. 181-209; id.,

AD, 17, 1961-1962, pp. 69-78, pl. 80a-82b, 84a-86c, 87. *BCH*, 83, 1959, p. 606; 84, 1960, pp. 676-678, fig. 1-7; 85, 1961, pp. 655-659, fig. 1-7; 86, 1962, pp. 704-707, fig. 17-24; 90, 1966, pp. 767-770. Pallas, *Les monuments paléochrétiens*, pp. 165-171.

— Grand bâtiment d'époque romaine tardive, découvert au lieu-dit Tagara, entre la ligne du chemin de fer et la vieille route nationale Corinthe-Patras, détruit probablement par Alaric (396). Monnaies du VIe s. E. Kounoupiotou-Manolessou, *AD*, 28, 1973, B'1, pp. 228-229.

— Monnaies : M. Karamessini-Oikonomidou, *AD*, 21, 1966, B'1, p. 9; 27, 1972, B'1, pp. 5-6; 33, 1978, B'1, p. 1.

— Au Nord de la colline Hag. Gerassimos, à 2,5 km de Léchaion, entre la ligne du chemin de fer et la mer, agglomération du VIe s., établie probablement après les tremblements de terre de 550/1 : soubassements, riche matériel architectural, plaque de chancel inscrite, monnaies, tessons. D. Pallas, *PAE*, 1956, p. 165; 1959, pp. 138-139, n. 1. Wiseman, *The Land*, p. 99, fig. 125-127.

R. M. CARRA BONACASA

TESTIMONIANZE BIZANTINE NELLA SICILIA OCCIDENTALE: SITUAZIONE DEGLI STUDI E PROSPETTIVE DI RICERCA

Nell'arco di tempo di oltre quattro secoli compreso tra il 535, anno dello sbarco di Belisario in Sicilia, e il 965, anno della caduta di Rometta in mano araba, l'Isola ebbe un ruolo importante nell'impero bizantino, per essere al centro del Mediterraneo e costituendo il passaggio obligato tra la penisola italiana e l'Africa.

Eppure, nonostante il lungo periodo di dominazione, che culmina tra il 692 e il 695 con la creazione del *tema* di Sicilia, alquanto scarse e discontinue appaiono le testimonianze della cultura artistica bizantina nell'Isola, specialmente se confrontate con quelle di altre aree del Mediterraneo.

Un dato assai significativo ci sembra che emerga dalla lettura del volume di recente pubblicazione «I Bizantini in Italia» (Libri Scheiwiller, Milano 1982, pp. 272-294), dove Raffaella Farioli Campanati dedica agli aspetti della cultura artistica della Sicilia poche pagine.

* Ringrazio il Prof. Bruno Lavagnini per il cortese interessamento con cui ha reso possibile il rapporto di collaborazione tra la Cattedra di Archeologia Cristiana di Palermo ed il Centre de Géographie Historique du Monde Byzantin

Ai Soprintendenti Dott. V. Scuderi, Prof. V. Tusa ed all'amica Dott. C.A Di Stefano va il mio grazie per avere agevolato le mie ricerche sui monumenti paleocristiani della Sicilia occidentale.

** La documentazione grafica e fotografica, realizzata con finanziamenti del Centre de Géographie Historique, è dell'Istituto di Archeologia dell'Università di Palermo. Fa eccezione la fotografia dello stipite di Cefalù, che è della Soprintendenza ai Beni Artistici di Palermo. Le planimetrie sono state eseguite dagli architetti R.L. Rinella (Palermo) ed E. Caruso (Marsala), V. Brunazzi ha eseguito la restituzione grafica del mosaico di Cefalù.



Fig. 1. — Pianta generale di Palermo antica fino all'età normanna.

Se da un lato tale mancanza di documenti trova una sua giustificazione plausibile nelle dolorose distruzioni e negli estenuanti assedi di cui furono vittime i principali centri dell'Isola durante la lenta e progressiva conquista araba, protrattasi per quasi un secolo e mezzo, dall'827 al 965, d'altra parte la loro limitata diffusione è imputabile anche allo scarso interesse dimostrato, nel passato, per i monumenti della tarda antichità e dell'età bizantina.



Fig. 2. — Palermo, tratto della cinta muraria punico-romano-bizantina lungo il Corso Alberto Amedeo.

Esiste, è vero, un netto divario tra le conoscenze che abbiamo della cultura artistica della Sicilia orientale — soprattutto di Siracusa e delle aree limitrofe — e quelle della Sicilia occidentale. Ma tale divario va addebitato al fatto che la Sicilia occidentale non ha avuto archeologi militanti quali Paolo Orsi, Guido Libertini, Giuseppe Agnello, Santi Luigi Agnello i quali hanno saputo cumulare gli interessi dell'archeologia preistorica e classica con quelli dell'archeologia tardo-romana e bizantina.

A questa sfortunata circostanza si assommano, da una parte lo stato di abbandono in cui versa la quasi totalità dei monumenti paleocristiani e bizantini della Sicilia occidentale e, dall'altra, l'assoluta genericità con cui la letteratura archeologica è stata solita fissare la cronologia, usando impropriamente il termine «bizantino» per definire l'età di quelle testimonianze che andavano collocate nell'arco dei secoli IV e V.

Per questi motivi, fin dal 1980, la Cattedra di Archeologia Cristiana dell'Università di Palermo ha collaborato con il Centre de Géographie Historique du Monde Byzantin, con lo scopo di promuovere il censimento e la catalogazione degli avanzi paleocristiani e bizantini della Sicilia occidentale, per redigere in futuro una carta archeologica completa e aggiornata.

Le ricerche condotte in questi ultimi anni sono state indirizzate principalmente verso i centri di Marsala, l'antica Lilibeo, Palermo e Cefalù.

E incominciamo subito da Palermo.

Come si sa, dopo la conquista di Belisario, la città mantenne invariata l'estensione raggiunta in età punico-romana entro la cerchia delle possenti mura *(fig. 1)* e non è da escludere l'ipotesi che queste ultime, proprio in età bizantina, abbiano subito massicci rifacimenti *(fig. 2)*[1].

Alla situazione topografica suddetta è venuta una conferma indiretta dalle ultime ricerche condotte dall' Istituto di Archeologia dell'Università di Palermo, in accordo con la Soprintendenza ai Beni Archeologici, nell'area di un isolato per civile abitazione, ubicato nel quartiere Zisa *(figg. 3-4)*. La zona era già nota agli archeologi perchè in essa si estende il complesso delle catacombe di Porta d'Ossuna[2]. Si

1. B. PACE, *Arte e civiltà della Sicilia antica*, IV, Roma 1949, p. 185 ss., G. AGNELLO, *Palermo bizantina*, Amsterdam 1969, p. 1 ss.; R. LA DUCA, *Quaderno n. 2-3 della Facoltà di Architettura di Palermo*, 1964, p. 12; L. SCIASCIA - R. LA DUCA, *Parlermo felicissima*, Palermo 1963, p. 17 ss.; C. DE SETA - L. DI MAURO, *Palermo* (Le città nella storia d'Italia), Bari 1980, p. 15 ss.

2. J. FUEHRER - V. SCHULTZE, *Die Altchristlichen Grabstätten Siziliens* (Jahrb. d. Inst. VII Ergänz.), Berlin 1907, p. 224 ss.; O. GARANA, *Le catacombe siciliane e i loro martiri*, Palermo 1964, pp. 39-40; DE SETA - DI MAURO, *op. cit.*, p. 17.



Rilievo S.A.S. (1973)

scala 1: 2.000

Fig. 3. - Palermo, quartiere Zisa : l'isolato tra le vie Mosca, Imera e Colonna Rotta

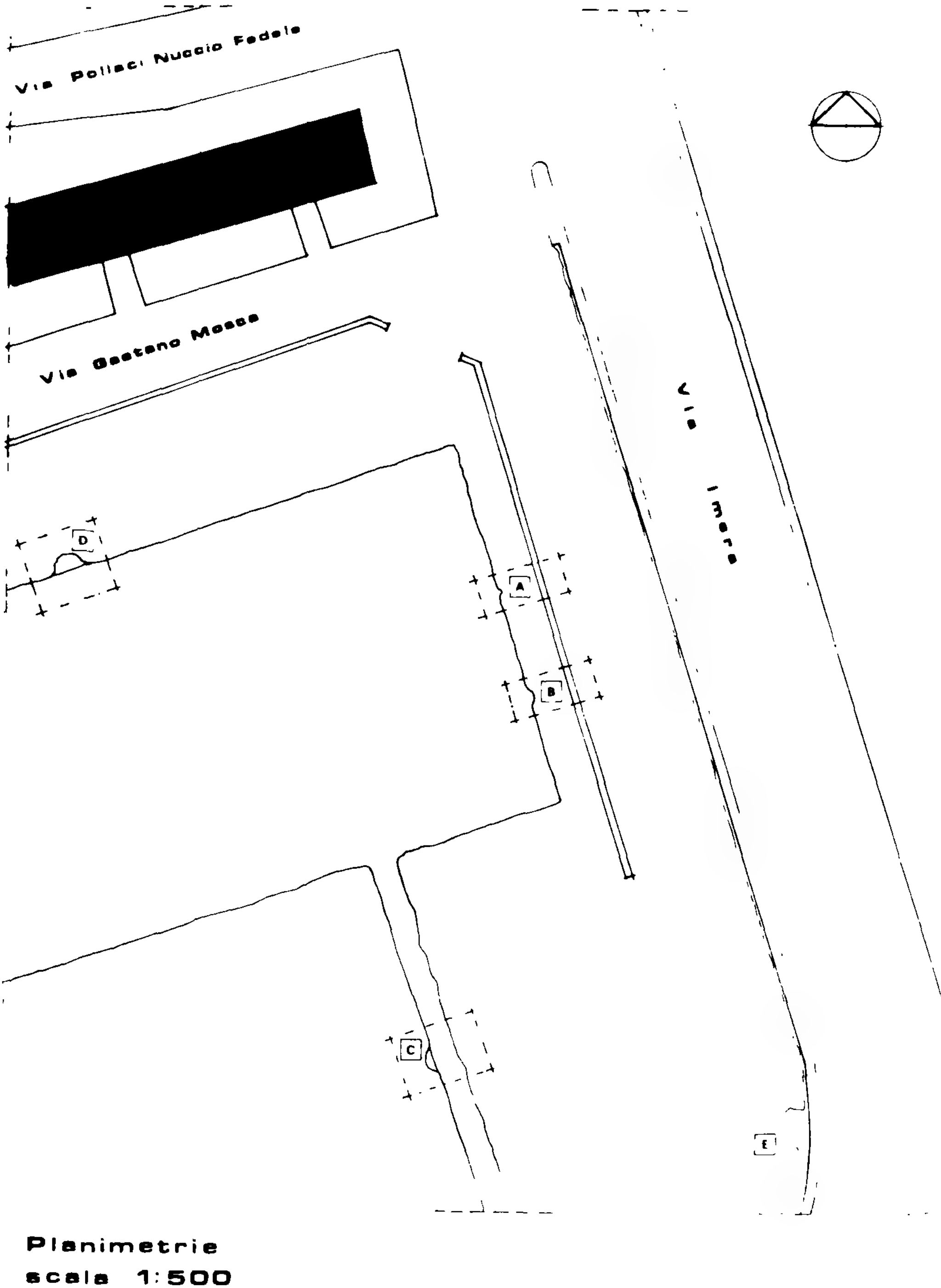


Fig. 4. — Palermo, quartiere Zisa : planimetria dell'area con i quattro sili (A-D) ed i resti di una camera ipogeica (E).

è potuto, in tal modo, verificare che il vasto sistema catacombale palermitano, sorto *extra moenia*, si estendeva fino ad occupare l'estrema propaggine nord-occidentale del pianoro sede della città punico-romano-bizantina, immediatamente a ridosso della vasta depressione di Denisinni, da cui nasceva il fiume Papireto *(figg. 1 e 5)*[3].

Inoltre, nell'area interessata dallo scavo, sono venuti in luce quattro sili ricavati nella roccia *(fig. 6)*, che, probabilmente insieme ad altri analoghi, distrutti dai mezzi meccanici e purtroppo sfuggiti alle nostre indagini, dovevano far parte di un articolato sistema di depositi sotterranei per grano o per cereali in genere. La capacità media di ciascuno si calcola che fosse di 37,22 metri cubi circa[4]. Durante lo svuotamento dei quattro sili è stata recuperata una notevole quantità di frammenti ceramici, che appartengono per la maggior parte a vasellame acromo di uso domestico. A questi si aggiungono alcune lucerne, integre e in frammenti, a vasca chiusa, con lungo beccuccio e minuscola presa, ricoperte da un leggero strato di vernice giallo- verdognola trasparente, e a vasca aperta, con largo bordo svasato rivestito di vernice bianco- latte. Con le lucerne erano associati diversi frammenti di ceramica invetriata di importazione e di produzione locale, che ripetono tipologie e motivi decorativi ampiamente documentati da ritrovamenti compiuti sia a Palermo, sia in altre località siciliane, e che sono assegnabili ai secoli XI-XIII *(figg. 7-9)*[5].

3. R. M. Bonacasa Carra, in *Atti VI Conv. Int. «La Sicilia rupestre nel contesto delle civiltà mediterranee»* (Catania, 7-12 sett. 1981), Galatina 1986, p. 213 ss.; in *Boll. Beni Culturali Sicilia*, V, 1985 (in corso di stampa).

4. Tali depositi dovevano essere certo connessi alla presenza nel luogo, che rientrava nell'ambito del quartiere arabo-normanno degli Schiavoni, di ampi spazi destinati alle colture più varie, nonchè di mercati ricchi di merci di provenienza varia. Sulla questione si vedano G. M. Columba, Per la topografia antica di Palermo, in *Centenario della nascita di M. Amari*, II, Palermo 1910, p. 402 ss.; A. De Simone, in *Studi Magrebini*, II, Napoli 1968, p. 168 ss.

5. Per i rinvenimenti ceramici di età normanna nell'area palermitana si vedano: F. D'Angelo, in *Atti IV Conv. Int. Ceramica*, Albisola 1971, p 395 ss.; in *Atti V Conv.*, Albisola 1972, p. 129 ss.; in *Faenza*, LVIII, 1972, p. 27 ss; in *Atti Congr. Int. Sicilia normanna* (Palermo 4-8 dic. 1972), Palermo 1973, p. 433 ss.; in *Atti Coll. Int. Archeol. Medievale* (Palermo-Erice 20-22 sett. 1974), Palermo 1976, p. 517 ss.; in *Atti X Conv Int. Ceramica*, Albisola 1977, pp. 141 ss., 453 ss; in *Boll. Beni Culturali Sicilia*, I, 1980, p. 11 ss.; *Aspetti della vita materiale in epoca normanna in Sicilia* (Catalogo della Mostra esposta in Francia nel 1984), Palermo 1984, pp. 24, n. 11; 30, n. 17; 33 s., nn. 22-25; 37, n. 29.

Per la produzione e la diffusione della ceramica invetriata in età normanna si confrontino, anche, A Ragona, in *Rassegna Istruzione artistica*, 2, 1966, pp. 11 26; Id., *La maiolica siciliana dalle origini all'Ottocento*, Palermo 1975, pp. 21, 23 ss., figg. 4-6; B. Maccari-Poisson, in *Brucato*, I, Roma 1984, pp. 322 ss., tavv. 38, c 39, c; 347, tav. 49, e; 356 ss., tav. 53.

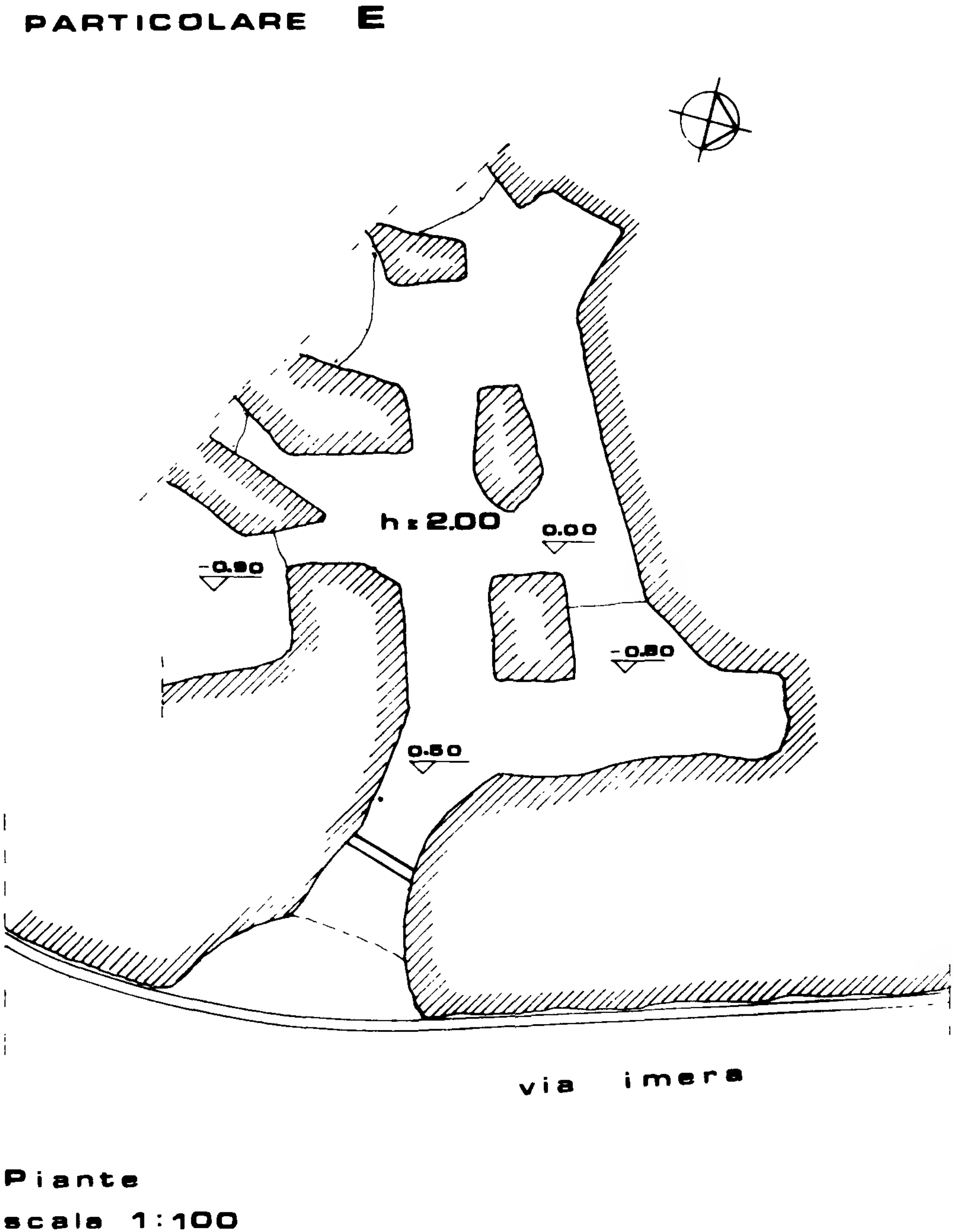


Fig. 5. — Palermo, quartiere Zisa : pianta dei resti della camera ipogeica.

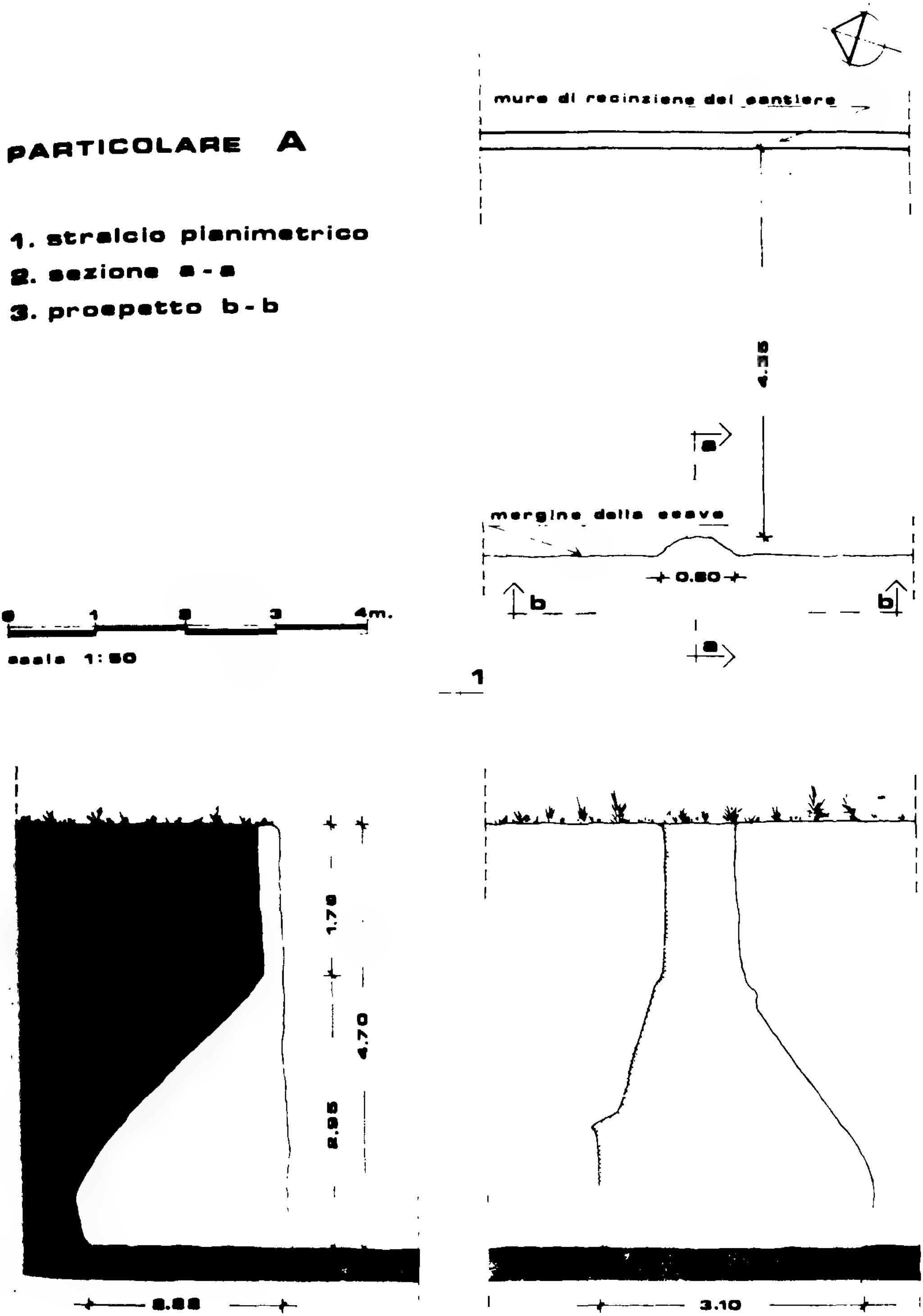


Fig. 6. — Palermo, quartiere Zisa . pianta, sezione e prospetto di uno dei sili.

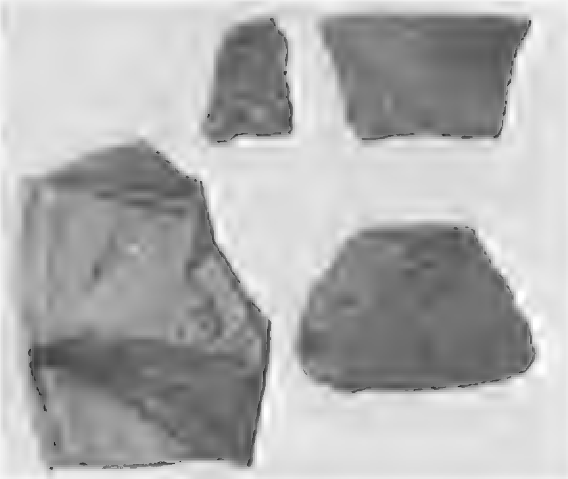


Fig. 7.



Fig. 9.



ig. 8.

Fig. 7-9. — Esemplificazione di frammenti ceramici dell'XI-XIII secolo, dai sili.

La scoperta dei quattro sili prova la continuità di frequentazione della zona del Transpapireto, anche dopo l'abbandono della necropoli paleocristiana, e l'utilizzazione dell'area per scopi diversi. Del resto, abbiamo potuto constatare che l'intera area da noi saggiata, situata ai margini nord-occidentali di quello che fu il quartiere arabo-normanno del Seralcadi, si configura con aspetti analoghi a quelli riscontrati nella parte sud-orientale della città, e precisamente nel quartiere dell'Albergheria[6]. E' qui, lungo la direttrice dell'attuale Corso Tukory, da Porta Mazara attraverso la Piazza San Francesco Saverio fino alla Piazza Sant'Antonino, che in anni passati è stata localizzata una fitta serie di cavità sotterranee, di forma circolare o campanata, provviste di pozzi di adduzione verticali, alcune delle quali erano intercomunicanti o collegate mediante gallerie[7].

L'abbandono della necropoli paleocristiana, una volta che era venuta meno la consuetudine di seppellire i defunti dentro le catacombe, portò alla creazione, in età bizantina, di un nuovo cimitero *sub divo* più a Nord-Est, nell'area compresa tra le attuali Vie Roma e Cavour e la Piazza Tredici Vittime *(fig. 1)*[8].

L'ubicazione di questa nuova necropoli era nota fin dal 1863, quando, durante i lavori di costruzione del palazzo Saponara, venne recuperata un'iscrizione marmorea (CIL, X n. 7730) posta sulla tomba di un certo *Petrus Alexandrinus*, commerciante di lini, morto a Palermo nel ventesimo anno di regno dell'imperatore Maurizio Tiberio, il 22 gennaio del 602[9].

Antonio Salinas, che per primo diede notizia del recupero dell'importante epitaffio (in *Rivista Sicula*, I, 2 1869, pp. 530-532), accennava anche al rinvenimento di tombe dello stesso tipo negli scavi per le fondazioni del palazzo Marvuglia sulla Via Cavour, nonchè nel giardino del palazzo Galati — De Spuches, lasciando intendere che l'area occupata dal cimitero si estendesse tra la Via

6. Seralcadi è il toponimo normanno del quartiere degli Schiavoni, ritenuto dal Columba (*op. cit.*, pp. 402-403) «il rifugio degli abitanti cristiani dopo l'occupazione musulmana, come lo fu dei musulmani dopo l'occupazione normanna». Separato dal Cassaro dalla bassura nella quale scorreva il fiume Papireto, era uno dei quartieri, più popolosi della città. Ricco d'acqua, era sede di «mulini, bagni, fondachi e soprattutto di mercati ricchi di merci della più svariata provenienza» (De Simone, *art. cit.*, pp. 146 s., 165 s.; De Seta - Di Mauro, *op. cit.*, pp. 30-31, 41-42).

7. R. La Duca, *Il sottosuolo di Palermo*, Palermo 1974, p. 45; D'Angelo, in *Faenza*, LVIII, 1972, p. 27 ss.; in *Boll. Beni Culturali Sicilia*, 1, 1980, p. 11 ss.; C. A Di Stefano - G. Mannino, *Carta archeologica della Sicilia* (C.I. F. 249) (Quaderno n. 2 del Boll. Beni Culturali Sicilia), Palermo 1983, pp. 46, 47, 61.

8. Garana, *op. cit.*, p. 170; De Seta - Di Mauro, *op. cit.*, p. 17; Di Stefano-Mannino, *op. cit.*, p. 64.

9. L. Bivona, *Iscrizioni latine lapidarie del Museo di Palermo*, (Sikelika, V), Palermo 1970, p. 54 s.

Ruggero Settimo ad Ovest e la Piazza Tredici Vittime ad Est. In considerazione dell'importanza che la scoperta veniva ad assumere per le conoscenze della topografia di Palermo antica, l'illustre Studioso auspicava che venissero condotti al più presto dei saggi esplorativi nelle aree ancora libere, prevedendo già allora, nella seconda metà dell'Ottocento, che la zona sarebbe stata poi intensamente urbanizzata.

Purtroppo l'esplorazione sistematica del sito non è mai stata condotta, sicchè le altre scoperte furono del tutto casuali, avvenute in occasione di scassi per la costruzione di nuovi edifici o per la riedificazione di altri demoliti in precedenza. Degli stessi ritrovamenti fortuiti ed occasionali mancano adeguate relazioni archeologiche. Notizie vaghe vennero pubblicate il più delle volte sui due quotidiani palermitani il Giornale di Sicilia e il L'Ora. La più recente è quella fornita da Rosario La Duca (Giornale di Sicilia, 17 giugno 1984, p. 8), che, da fine conoscitore qual'è dei problemi di topografia storica palermitana, insiste con pungente ironia sulla «riscoperta» di alcune parti della necropoli bizantina del VI e VII secolo nell'area della Piazza Tredici Vittime, in occasione di lavori di sbancamento condotti di recente per una nuova sistemazione della zona, lamentando, nel contempo, la mancanza di un programma organico di interventi in un'area, la cui importanza archeologica era nota da oltre un secolo.

Certamente più ricche di esiti positivi si sono rivelate le ricerche condotte in collaborazione con il «gruppo di studio» diretto dal Prof. Roberto Calandra per la catalogazione di documenti e testimonianze figurative della Basilica Ruggeriana di Cefalù.

I saggi stratigrafici condotti all'interno ed all'esterno della chiesa, sotto la vigile direzione di Amedeo Tullio, che da oltre dieci anni si occupa dei problemi dell'archeologia cefaludese, hanno fornito una ricca messe di dati storico-archeologici sul monumento normanno e sulle sue preesistenze. In alcuni casi è stata riportata in luce un'interessante stratificazione delle varie fasi della antica *Kephaloidion*, dal IV sec. a.C. fino a tutto il VI sec. d.C.[10].

Come si sa, nell'editto noto sotto il nome di *Dispositio* e attribuito all'imperatore Leone il Sapiente, nel quale è riportato un vasto catalogo delle gerarchie della chiesa siciliana quando era già passata alle dipendenze del Patriarcato di Costantinopoli, Cefalù figura tra le sedi vescovili siciliane dipendenti dal metropolita di Siracusa. Le fonti storiche ci dicono che la città cadde in mano agli Arabi dopo due lunghi assedi, nell' 838 e nell'858; nel 1063 fu riconquistata dal Conte Ruggero.

10 A. TULLIO, in *Catalogo della Mostra Documenti e Testimonianze figurative della Basilica Ruggeriana di Cefalù*, Palermo 1982, p. 45 ss.; ID., *Cefalù antica* (Lions Club di Cefalù), Palermo 1984, pp. 36 ss., 41; ID., in *La basilica cattedrale di Cefalù 3. Preesistenze e materiali reimpiegati*, Palermo 1985, pp. 13-19.

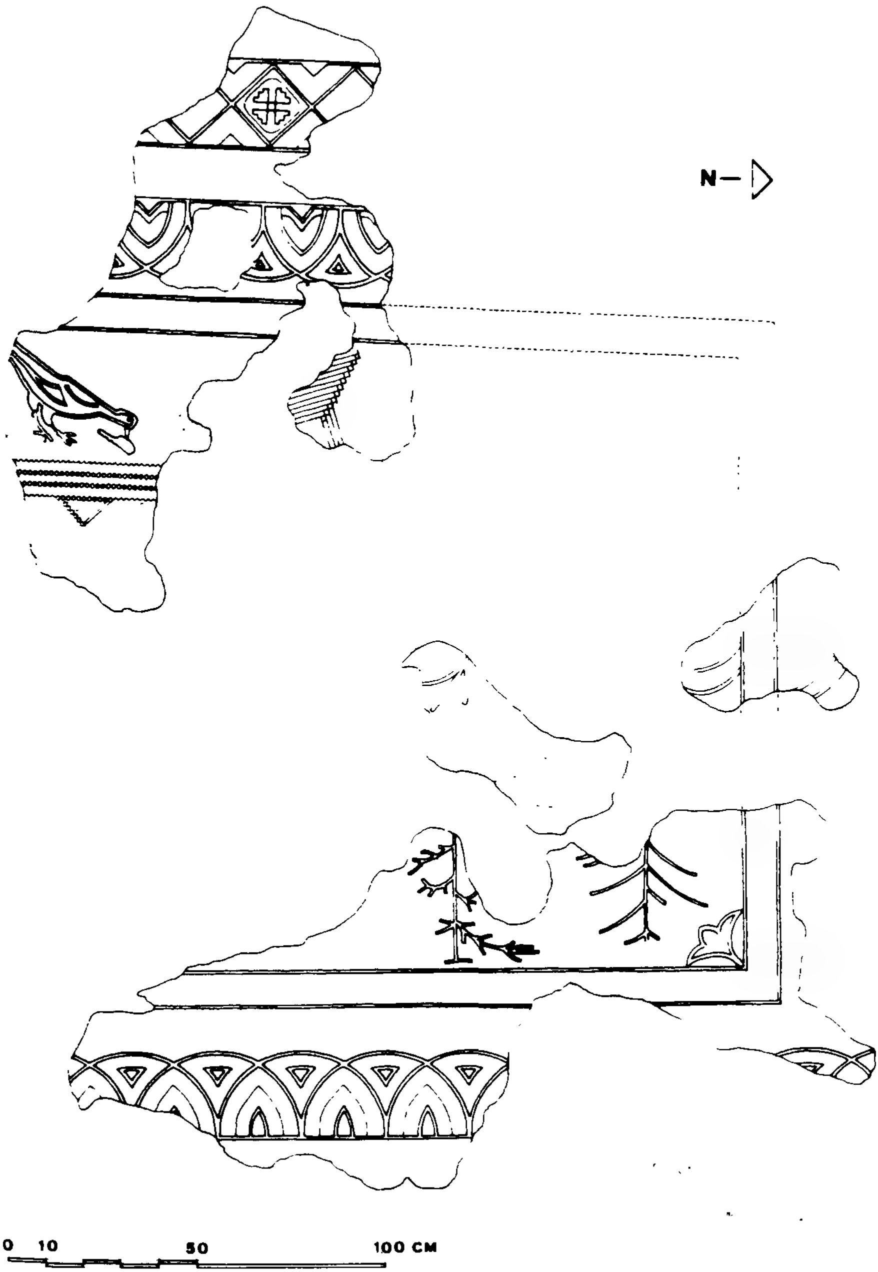


Fig. 10. — Restituzione grafica del mosaico scoperto nel saggio presso il prospetto del Duomo di Cefalù.

Fino ad oggi le testimonianze relative al «periodo bizantino» di Cefalù apparivano piuttosto scarse ed inconsistenti, se come tali debbono intendersi i brevi cenni riportati da B. Pace nel IV volume della sua *«Arte e Civiltà della Sicilia Antica»*, Roma 1949, p. 191 s. L'Autore accenna soprattutto alla presenza di edifici religiosi bizantini sulla Rocca, menzionando le chiese di S. Anna e S. Venera e l'adattamento a chiesa dell'edificio megalitico pre-ellenico, noto come tempio di Diana. Un breve accenno è dedicato, altresì, alla presenza di «capitelli romani e bizantini» nel Duomo. Sicchè, i nuovi dati emersi in seguito alle recenti indagini stratigrafiche ed allo studio dei materiali antichi reimpiegati nella costruzione della chiesa normanna, appaiono oggi come testimonianze importantissime di un aspetto della storia di Cefalù finora rimasto sconosciuto[11].

Il reperto certamente più interessante è un lacerto di mosaico pavimentale policromo, scoperto nel saggio presso il prospetto del Duomo, insieme ad un troncone di muro, che va riferito con molta probabilità allo stesso edificio di appartenenza del mosaico, ed a tre sepolture. Il pavimento — la cui lettura tecnico-stilistica è stata perfezionata grazie alla restituzione grafica del motivo decorativo *(fig. 10)* — è di un tipo piuttosto comune nel VI secolo. Alle figure di volatili ed agli elementi vegetali estremamente stilizzati si associano motivi geometrici impiegati in larghe bande che delimitano il campo. Spiccano una fila di semicerchi, che intersecandosi formano una fila di ogive e di squame adiacenti, in tricromia : rosso, bianco e nero ; e una fila di quadrati tangenti sulla diagonale, all'interno dei quali è iscritta una rosetta cruciforme, in bicromia : bianco e nero. Del motivo decorativo all'interno del campo rimangono la figura di un colombo nell'atto di abbeverarsi, all'estremità meridionale, i resti di almeno altri due volatili, nella parte centrale, due alberelli stilizzati ad Est, e, all'angolo nord-est, un fiore gigliato. Le tessere, irregolarmente quadrangolari (da 1 a 2 centimetri di lato), sono di materiale litico di provenienza siciliana. Sono state impiegate anche alcune tessere di terracotta ed una soltanto di vetro azzurro per l'occhio del colombo.

Il repertorio figurativo trova riscontri in monumenti siciliani quali le notissime basiliche di Salemi e di Santa Croce Camerina[12], nonchè in ambiente nord-africano, nella basilica IV di Sbeitla e a Timgad[13].

11. Per le novità emerse dallo studio e dalla catalogazione dei materiali antichi reimpiegati nella fabbrica ruggeriana cfr. R. M. Bonacasa Carra, in *Catalogo Mostra Cefalù cit.*, p. 58 ss., e in *La Basilica cattedrale di Cefalù cit.*, p. 115 ss.

12. B. Pace, in *Mon. Lincei*, XXIX, 1917, coll. 697-736 ; G. V. Gentili, *La basilica bizantina della Pirrera*, Ravenna 1969, pp. 44 ss. ; 91 ss.

13. C. Balbelle - H. Stern ed altri, *Le décor géométrique de la mosaique romaine*, Paris 1985, pp. 44, 48, tavv. 15, 49, N. Duval, *Sbeitla et les églises africaines à deux absides*, I, Paris 1971, pp. 105 s., fig. 99; 359, fig. 398; S. Germain, *Les mosaïques de Timgad*, Paris 1969.



Fig. 11.

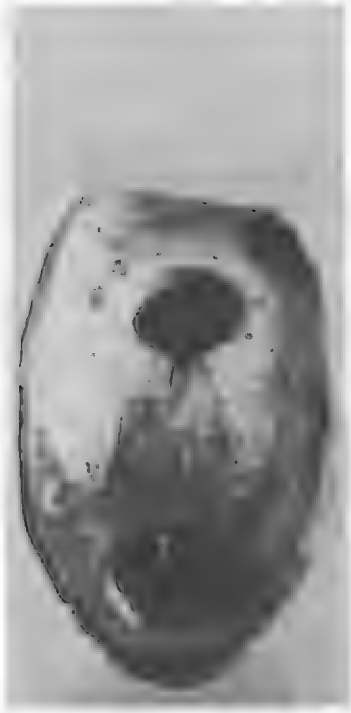


Fig. 12.

Fig. 11-12. — Lucerne a scarpa dai saggi del Duomo di Cefalù.



Fig. 13. — Sigillo bizantino di piombo della prima metà dell'VIII secolo.

La presenza bizantina nell'area poi occupata dal Duomo di Cefalù è attestata pure dal rinvenimento di un congruo gruppo di lucerne a scarpa *(figg. 11-12)*, di un tipo documentato in Sicilia anche dai rinvenimenti di Sofiana e di Kaukana[14]; da alcune mattonelle fittili a squama di pesce, che dovevano essere impiegate come pavimentazione, e da diversi elementi della copertura a tegoli curvi con la caratteristica decorazione a solchi, impressi a mano libera, in modo grossolano[15].

Ma il reperto certamente più significativo è un sigillo bizantino di piombo di un certo Antioco, patrizio e diochete *(fig. 13)*. Dello stesso personaggio si conoscono altri sigilli datati alla prima metà dell'VIII secolo, uno dei quali è conservato nel Museo Archeologico di Siracusa (inv. 46169)[16].

Non v'è dubbio, secondo noi, che esiste una stretta connessione tra il mosaico pavimentale ed i reperti di scavo testè menzionati, anche se l'uno e gli altri provengono da saggi stratigrafici diversi. Tutti documentano una continuità di frequentazione dal VI all'VIII secolo. In questo lasso di tempo vanno collocati anche due stipiti di marmo *(fig. 14)*, decorati con un motivo a tralci, grappoli d'uva e melograni, che furono reimpiegati nella costruzione del Duomo normanno[17]. Per la tecnica con cui è stato eseguito il rilievo, per la stilizzazione degli elementi decorativi, per i confronti stilistici che è possibile reperire a Costantinopoli, a Ravenna, a Siracusa[18], nonchè tra gli esempi, più tardi, della scultura campana e sarda dei secoli IX-X, i due stipiti cefaludesi, come abbiamo già avuto modo di dimostrare, trovano una loro giusta collocazione tra i prodotti della cultura artistica bizantina della metà del VII secolo[19].

A conclusione di questa breve nota, ci resta ancora da dire del progetto relativo al salvataggio del complesso di Santa Maria della

14. D. Adamesteanu, in *Boll. d'Arte* 1963, p. 259 ss.; L. Bonomi, in *Riv. Arch. Cristiana*, XL, 1964, p. 174 ss.; P. Pelagatti, in *Archiv. Stor. Siracusano*, XII, 1966, p. 23 ss.; in *Sicilia Archeol.*, 18-20, 1972, p. 90 ss.

15. Tullio, in *Catalogo Mostra Cefalù cit.*, pp. 51, 55-56; in *La basilica cattedrale di Cefalù cit.*, pp. 49, 94 ss.

16. G. Zacos - A. Veglery, *Byzantine Lead Seals*, Basel 1972, I, n. 749, p. 557; II, n. 1724, p. 988; per il sigillo del Museo di Siracusa S. Borsari, in *Riv. Storica Italiana*, 66, 1954, p. 157, n. 19.

17. Bonacasa Carra, in *Catalogo Mostra Cefalù cit.*, p. 61 s.; in *La basilica cattedrale di Cefalù cit.*, p. 120 ss.

18. G. Mendel, *Catalogue des sculptures grecques romaines et byzantines*, III (ed. anastat.), Roma 1966, p. 424 ss., n. 1179; G. Agnello, *Le arti figurative nella Sicilia bizantina*, Palermo, 1962, p. 85 ss., nn 5 e 7; P. Angiolini Martinelli, *Corpus della scultura paleocristiana bizantina e altomedievale di Ravenna*, 1, Roma 1968, pp. 12, 46, n. 48

19. R. Farioli Campanati, in *I Bizantini in Italia*, Milano 1982, pp. 216 ss., 255 s., nn. 75, 77, 79, figg. 138, 139, 141, 143.



Fig. 14. — Stipite di marmo con un motivo a tralci, grappoli d'uva e melograni, reimpiegato nel Duomo di Cefalù.

Grotta a Marsala, per il quale l'Istituto di Archeologia dell'Università di Palermo, in collaborazione con il Centre de Géographie Historique du Monde Byzantin, ha promosso di recente l'esecuzione dell'intera documentazione grafica e fotografica, dato che il monumento sarà oggetto di studio, per una ormai prossima pubblicazione, da parte di M. A. Lima.

L'impianto di Santa Maria della Grotta, in parte ipogeico ed in parte sopra terra, è di grandissimo interesse storico per la documentata frequentazione del sito, dall'età punica sino quasi alla fine del XVIII secolo. La chiesa, che fu progettata dall'architetto G. B. Amico nel 1714, per incarico dei Padri Gesuiti, risulta iscritta nell'ampio complesso delle catacombe lilibetane, note come catacombe dei Niccolini[20], e per la sua costruzione fu necessario operare massicci interventi di sbancamento che, senza dubbio, alterarono l'originaria fisionomia di tutta la zona adiacente *(fig. 15)*[21].

Del resto, interventi meno massicci di quelli settecenteschi, ma ugualmente lesivi dell'integrità geo-topografica del sito, dovettero avvenire già nel 1098, com'è attestato dai documenti, con la fondazione della chiesa e del monastero basiliani[22]. Proprio alla presenza di monaci basiliani a Marsala, secondo noi, è dovuta l'esecuzione di alcuni degli affreschi che decorano le pareti degli ambienti ipogeici, che furono risparmiati dall'impianto della chiesa settecentesca e sono comunicanti con essa *(fig. 15)*. Al XII secolo è infatti riconducibile l'affresco della parete ovest della cripta meridionale nel quale è raffigurata la Madonna in trono col Bambino e, alla sua sinistra, San Giovanni *(fig. 15, G)*. L'impostazione rigidamente frontale delle figure e taluni particolari tecnici, nella resa degli abiti e delle capigliature, avvicinano il nostro affresco ai dipinti delle cripte di San Nicola dei Greci e del Peccato Originale a Matera, nonchè ai mosaici con la storia di Rebecca della Cappella Palatina di Palermo e alla Madonna in trono con Bambino del Duomo di Monreale[23]. All'incirca coevi sono da ritenere sia la teoria dei tre Santi, entro

20. Fuehrer-Schultze, *op. cit.*, pp. 238-252; Pace, *Arte e civiltà*, IV, p. 183, Garana, *op. cit.*, p. 159ss.; B. Patera, in *Boll. Beni Culturali Sicilia*, II, 1981, p. 55ss.; M. A. Lima, in *Lilibeo, testimonianze archeologiche dal IV sec. a.C. al V sec. d.C* (Marsala 3 dic. 1984), Palermo 1984, p. 196ss

21. V. Scuderi, in *Palladio*, 1961 (I-II), pp. 56-65; Id., *Architettura e architetti barocchi del trapanese* (Lions Club Trapani), Trapani 1973, p. 39.

22. M. Scaduto, *Il monachesimo basiliano nella Sicilia normanna*, Roma 1947, p. 132ss.; B. Lavagnini, in *Byzantino Sicula*, Palermo 1966, p. 51ss.

23. V. Scuderi, *Arte medievale nel trapanese* (Trapani Kiwanis Club), Trapani 1978, p. 39; V. Pace, in *La Puglia tra Bisanzio e l'Occidente*, Milano 1980, p. 338, fig. 443. C. D'Angela, *ibid.* p. 115, fig. 132; P. Toesca, *La Cappella Palatina di Palermo*, Milano 1955, tavv. XL-XLI; E. Kitzinger, *I mosaici di Monreale*, Palermo 1960, tav. 86.

istituto di archeologia
– marsala –
la chiesa ipogeica di santa maria della grotta

sezione orizzontale a quota +1.30 dalla pavimentazione della chiesa (0.00 mt)
posta alla quota –9.50 mt dal pianerottolo superiore della scala settecentesca nella latomia

rilievo a cura dell'arch. enrico caruso

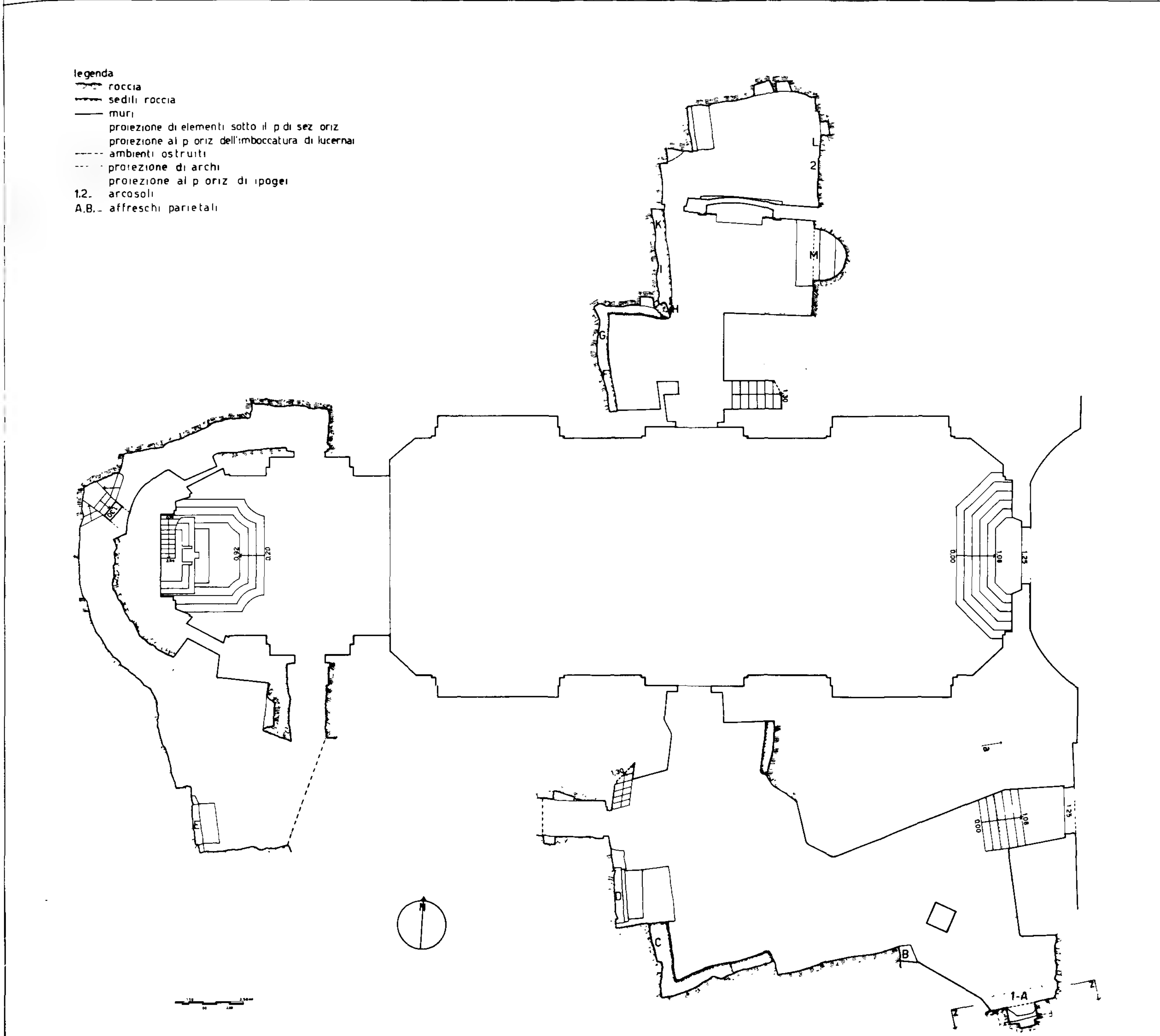


Fig. 15. — Planimetria generale della chiesa ipogeica di Santa Maria della Grotta a Marsala.

cornici semicircolari, che il Santo Monaco della cripta settentrionale *(fig. 15, B-C)*. Entrambi richiamano, ancora una volta, possibili confronti iconografici e stilistici con talune raffigurazioni di Santi degli ambienti cenobitici siracusani e pugliesi[24], che suggeriscono una ripresa di caratteri bizantini in età normanna.

Quanto abbiamo accennato meriterebbe uno studio globale attento e approfondito, che metta a fuoco l'importanza storico-artistica dell'intero complesso di Santa Maria della Grotta, insieme ai molteplici aspetti di frequentazione del sito. Un avvio per questa auspicabile ricerca potrebbe trarre lo spunto, in futuro, dalle ormai necessarie opere di consolidamento e di tutela di cui abbisogna il monumento dopo quasi due secoli di deplorevole abbandono.

24. G. Agnello, *Le arti figurative cit.*, pp. 185-189, figg. 190 e 192; M. Rotili, *Arte bizantina in Calabria e Basilicata*, Cava dei Tirreni, 1980, p. 158, tav. LXI; A. Medea, *Gli affreschi delle cripte eremitiche pugliesi*, Roma 1939, pp. 138-139, fig. 72.

Bruno DUFAŸ

LES BAPTISTÈRES PALÉOCHRÉTIENS RURAUX DE SYRIE DU NORD

La région d'Antioche, et en particulier son arrière-pays de collines calcaires, fut une région pilote à l'époque paléochrétienne : en témoignent le nombre et l'importance des vestiges encore visibles. C'est plutôt son étude socio-économique qui fut privilégiée, depuis les travaux de Georges Tchalenko[1] jusqu'aux récentes missions dirigées par J.-P. Sodini et G. Tate, Directeur de l'Institut Français d'Archéologie du Proche-Orient[2].

Cependant, un programme concernant l'aspect religieux du domaine envisagé fut également mis en place, concrétisé dans un premier temps par la publication, en 1979, de deux volumes de G. Tchalenko sur les églises de village dites « à bêma central »[3]. En 1982, J.-P. Sodini a commencé la fouille du baptistère de Qal'at Sem'an, à laquelle il a bien voulu m'associer.

Dans ce cadre, grâce au financement de deux missions de prospection par la Fondation Européenne de la Science, je me suis intéressé à ces annexes des églises que sont les baptistères : j'ai ainsi pu relever, dessiner et photographier, parfois fouiller partiellement, plus d'une trentaine de ces monuments. La mise en forme de ce travail a constitué une thèse de troisième cycle soutenue en 1984 à l'Université de Paris I, dirigée par M^me^ Hélène Ahrweiler et M. J.-P. Sodini ; la publication est en préparation à l'Institut de Beyrouth.

Relevés succinctement, et souvent approximativement, à la fin du

1. *Villages Antiques de la Syrie du Nord*, Paris, 1953-1958.
2. Cf. *Déhès. Campagnes I-III (1976-1978). Recherches sur l'habitat rural*, Paris, 1981.
3. *Églises de Village de la Syrie du Nord*, Paris, 1979.



Photo 1. — Le baptistère de Basmisli, vu du sud-ouest, l'un des plus décorés du Massif Calcaire. Il a été surhaussé à l'époque moderne et sert maintenant de maison d'habitation.

siècle dernier par les missions américaines de H.-C. Butler[4], et accessoirement par G. Tchalenko, ils n'ont pas en réalité été étudiés pour eux-mêmes jusqu'à ce jour. Peu de ces baptistères sont totalement inédits, mais l'ancienneté et la minceur de la documenta-

4. *American Archaeological Expedition to Syria in 1899-1900, II, Architecture and other Arts*, Princeton, 1903; *Princeton University Archaeological Expeditions to Syria, II B, Ancient Architecture in Syria*, Leyden, 1907. Noter que le seul article récent sur les baptistères de Syrie du Nord est rempli d'inexactitudes et n'apporte guère d'éléments nouveaux : J.-H. Emminghaus, Die Gruppe der frühchristlichen Dorfbaptisterien Zentralssyriens, *Römische Quartalschrift* 55 (1960), pp. 85-100.



Photo 2. — Babutta, la cuve baptismale et la niche ménagée dans le mur est, avec les encastrements d'un baldaquin en bois.

tion justifiaient une reprise complète de la question. J'ai par ailleurs mis l'accent sur les aménagements liturgiques intérieurs, qui pour l'essentiel n'avaient pas été décrits, autant que sur l'architecture proprement dite.

Sur le plan architectural, les baptistères des Massifs Calcaires de Syrie du Nord sont fortement individualisés, et traités avec une monumentalité certaine. Même si leur conception est relativement élémentaire, ils constituent un type original qui se distingue avantageusement des simples annexes flanquant l'église, semblables à d'autres pièces aux fonctions indéfinies, dont se contentent nombre d'églises paléochrétiennes autour du Bassin Méditerranéen. Inverse-

ment d'ailleurs, on ne trouve pas de monuments sophistiqués à plan rayonnant, comme dans les métropoles occidentales ou africaines : cela reste une architecture villageoise, paysanne.

C'est presque un modèle unique qui a servi à l'édification de tous ces baptistéres : un plan carré, mais interprété en élévation de deux manières.

La manière la plus parfaite est de développer en cube ce plan carré ; le baptistère est alors muni d'un étage de petites fenêtres, plus ou moins nombreuses. Ce sont toujours des monuments indépendants de l'église, bien dégagés, et imposant avec force leur simplicité géométrique. Il est intéressant de remarquer que les deux seuls baptistères construits comme des cubes parfaits (Dar Qita, église des Saints Paul et Moïse — cf. pl. IV, 2; XI; XX, 2, et Herbet Hatib — cf. pl. I; XIV, 1; XX, 1) ont une géométrie plus soignée, basée sur un module qui régit toutes leurs dimensions (respectivement de 4 pieds et de 1,5 pas)[5].

Plus modestes, en général sans fenêtres, les autres baptistères forment des parallélépipèdes; s'ils sont parfois indépendants de l'église, comme à Sarfud, ils y sont le plus souvent accolés (cf. pl. II-III).

Accolés ou indépendants, il faut noter qu'ils sont en règle générale situés au sud-est de l'église. Les deux seules exceptions, en Antiochène, sont dues à des contraintes imposées par la configuration du terrain (Herbet Sarqiye, et à l'église des Saints Paul et Moïse, à Dar Qita) (cf. pl. IV). C'est là une règle inverse de celle du Patriarcat d'Antioche dans son ensemble, qui place ses baptistères au nord-est des églises : mais c'est que, dans les Massifs Calcaires, la façade principale des églises est celle qui est au sud, et devant s'étend une cour, qui permet d'y bâtir toutes les annexes désirées ; le mur nord est aveugle au contraire, ou donne directement sur la rue.

La couverture de ces édifices dépend de leur situation par rapport à l'église : indépendants, ils sont coiffés d'un toit pyramidal (sauf celui de Ba'uda, en Apamène, qui avait un toit à double pente) (cf. pl. V); accolés à l'église, leur toiture s'adapte à la toiture de celle-ci.

Sur ce modèle de base simple, des nuances interviennent cependant à tous les niveaux, et ce n'est pas la moindre réussite de cette architecture que d'avoir su éviter la monotonie, malgré la simplicité des éléments mis en œuvre.

Le rythme des façades est plus ou moins travaillé : depuis les plus

5. L'étude métrologique de ces bâtiments a été faite à l'aide d'un logiciel écrit par moi-même (cf. B. Dufaÿ, «METRO», un logiciel de recherches sur la métrologie d'un monument», *Panorama 1985 des traitements de données en archéologie*, Juan-les-Pins, 1985, pp. 145-163). Elle constitue le premier élément d'un programme plus ambitieux de recherches sur ce thème.



Photo 3. — Bamuqqa, baptistère de l'église sud, vu du nord-ouest. Cet édifice présente la particularité d'être précédé d'un portique similaire à ceux des maisons.



Photo 4. — Le baptistère de Rb'ea, vu du sud-ouest. Notez, en saillie par rapport au mur sud, le *mirhab* aménagé lors de la transformation du bâtiment en mosquée, au Moyen Âge.

sobres, comme à Bettir (cf. pl. VI), qui ne comportent que l'indispensable corniche faisant larmier, à la naissance du toit, jusqu'aux compositions les plus riches, où les panneaux sont encadrés de moulures et de plinthes, divisés par des pilastres et des corniches intermédiaires (à Baqirha, à Déhès par exemple). Dans la plupart des cas, le ou les portails d'accès sont assez richement traités, à proportion de l'ensemble (noter par exemple celui de Basmisli) (cf. pl. VII et VIII).

L'inflexion majeure apportée à cette structure simple est l'abside saillante qui dans certains cas marque la direction de l'orient (à Taqlé, cas unique, elle est masquée d'un chevet plat) (cf. pl. IX). De dimensions plus ou moins réduites, elle abrite la cuve baptismale. Mais il y a deux conceptions de cette disposition : la cuve est l'abside elle-même, ou bien l'abside contient une cuve, plus petite.

La cuve absidale, c'est-à-dire qui occupe toute la cavité de l'abside, semble bien être caractéristique du Patriarcat d'Antioche, qui a dû l'emprunter aux aménagements des thermes[6]. Deux exemples seulement sont connus en dehors : à El Flusiye (cf. pl. X, 1), l'ancienne Ostracine, à l'est du delta du Nil[7], et à Emmaüs sans doute, dans un premier état du baptistère[8]. On peut y ajouter, quoique moins typique, la cuve de Nessana, dans le sud de la Palestine[9] (cf. pl. X, 2).

Dans sa version la plus simple, elle était connue depuis les travaux de J. Lassus à Antioche, au martyrion de Saint Babylas, où le baptistère date du début du v^{e} siècle[10], et à Séleucie de Piérie, le port d'Antioche, un siècle plus tard[11]. Dans les Massifs Calcaires, une cuve du même type avait été dégagée par H.-C. Butler dans le village de Dar Qita (église des Saints Paul et Moïse) (cf. pl. XI)[12]. J'en ai découvert une, plus petite, dans le village de Qasr Iblisu, village qui n'avait pas été visité depuis Butler (cf. pl. XII).

6. On sait en effet que la société gréco-romaine a développé à partir des III^{e}-IV^{e} siècles un nouvel art du bain, autour de petites baignoires individuelles semi-circulaires, aménagées comme de petites absides, en perçant les murs des salles de thermes traditionnelles (cf. R. GINOUVÈS, *BCH* 79 [1955], pp. 135-152).

7. Cf. J. CLÉDAT, *ASAE* 16 (1916), pp. 29-32, fig. 21 et planche 3 ; L.-H. VINCENT, *RB* 31 (1922), pp. 584-589, fig. 1-2.

8. A cette époque d'ailleurs, où le Patriarcat de Jérusalem n'avait pas été créé, Emmaüs faisait partie du Patriarcat d'Antioche ; cf. L.-H. VINCENT, *Emmaüs*, Jérusalem, 1932, pp. 138 sq et 237 sq.

9. A. OVADIAH, *Corpus of the byzantine churches in the Holy Land*, Bonn, 1970, pp. 145-147, pl. 59.

10. Dans R. STILLWELL, *Antioch-on-the-Orontes*, *II*, 1938, pp. 5-44.

11. Cf. W.-A. CAMPBELL, dans R. STILLWELL, *Antioch-on-the-Orontes*, *III*, 1941, pp. 36-37, 48-49.

12. *American Archaeological Expedition ...*, *II*, pp. 138-140 ; *Princeton Expedition ...*, *II B*, pp. 178-184.

Dans sa version plus perfectionnée, la cuve absidale est munie d'escaliers latéraux qui permettent d'y accéder commodément : dans les Massifs Calcaires, ce type est représenté au baptistère de Qal'at Sem'an, mais qui n'est pas un monument rural à proprement parler. Il appartient en effet au centre international de pèlerinage qui s'est développé sur le lieu de l'ascèse de Saint Syméon le Stylite, fondé vers la fin du v^e siècle.

On ne le retrouve ailleurs que dans les villes, et dans des monuments d'une certaine ampleur : en Jordanie à Gerasa (Jerash), au martyrion de Saint Théodore[13], et à Apamée, à la cathédrale dite de l'est (ce baptistère est inédit). Il est vraisemblable qu'Antioche possédait également de tels baptistères, particulièrement bien adaptés à la liturgie du baptême[14].

Mais l'abside peut n'être qu'une indication dans le mur, faiblement ou pas du tout saillante. Malheureusement, les baptistéres pourvus d'absidiole saillante sont trop encombrés, ou transformés en habitations, et n'ont pu être visités (Ksegbe, Basmisli) (cf. pl. XIII) ; mais il est exclu, à cause de leur faible saillie à l'extérieur, que la cavité elle-même de ces absidioles ait pu constituer la cuve, qui n'était donc pas de type absidal.

Quand l'absidiole ou la niche sont simplement creusées dans l'épaisseur du mur, la cuve, elle, est creusée dans un bloc d'assise, en saillie vers l'intérieur du baptistère. Deux exemples sont particulièrement bien conservés : Herbet Hatib (cf. pl. XIV, 1), où le mur a été épaissi en partie basse pour que l'on puisse y ménager une absidiole assez profonde ; à Babutta (cf. pl. XIV, 3 ; XV, 2), en revanche, c'est un simple renfoncement, qui est complété d'ailleurs par l'adjonction d'un baldaquin en bois. Ces deux exemples permettent de restituer sans trop d'hésitations les aménagements des baptistères de l'église nord de Bamuqqa et de celui de Seih Sleiman (cf. pl. XIV, 4, 2).

Enfin, la manière la plus simple et la plus fréquente de procéder, consiste à placer une cuve sur le sol, devant la paroi, après l'achèvement du bâtiment. La cuve est alors un monolithe à peu près cubique, dans lequel est inscrite la demi-sphère du bassin proprement dit ; ses faces peuvent être décorées (à Qirkbize) (cf. pl. XV, 1).

13. C.-H. Kraeling, *Gerasa*, 1938, p. 179

14. Il est possible que cette solution ait été empruntée aux baptistères de Chypre : dès la fin du iv^e siècle en effet, celui de la cathédrale de Salamine possédait un tel système d'accès, où deux escaliers latéraux issus de petites salles annexes débouchent dans la cuve, elle-même logée dans une abside ; la seule différence est qu'à Chypre cette cuve est cruciforme et non absidale (cf. A. H. S. Megaw, *DOP* 28 [1974], pp. 62-63). Sur l'île même, ce baptistère donna naissance à une lignée homogène d'édifices : Yalousa (*ibid.*, p. 67), Carpasia (*ibid.*, pp. 64-67), Kourion (*ibid.*, pp. 59-64), et *DOP* 30 (1976), pp. 348-371).

Éventuellement, un léger creux pourra être aménagé dans le mur, soulignant l'emplacement de la cuve et permettant l'installation d'un baldaquin. Bien entendu, c'est ce type de cuve, mobile, qui a le plus fréquemment disparu : dans le meilleur des cas, il nous reste l'aménagement de la paroi (Herbet Sarqiye ou Baqirha, par exemple) (cf. pl. XVI-XVII).

Ces aménagements, plus ou moins facilement restituables grâce aux encoches encore visibles dans les murs, étaient essentiellement constitués, on en a vu plusieurs exemples, par de petits baldaquins de bois. On peut sans doute voir un lointain ancêtre de cette disposition dans la cuve rectangulaire surmontée d'un baldaquin, plutôt semblable à un arcosolium d'ailleurs, du baptistère de la «Maison des Chrétiens» à Dura Europos, qui date des années 230[15] (cf. pl. XVIII). On connaît par ailleurs deux baldaquins en pierre surmontant des cuves baptismales installées dans des églises : à Kafr Nabo[16], et à l'église dite «des Moines» de Qal'at Sem'an, qui est inédite.

La plupart de ces baptistères, tous peut-être, étaient divisés en deux parties inégales : la zone de la cuve était isolée par une clôture. Pour deux édifices nous sont parvenues des plaques de chancel (Déhès, Bamuqqa, église nord — inédites) (cf. pl. XIX); dans d'autres cas, on peut restituer des barrières en bois. Il est intéressant de noter que ce dispositif n'était pas qu'une simple limite, puisqu'il dissimulait dans certains cas à la vue, comme une iconostase, l'ensemble des installations liturgiques. Des poutres en effet barraient souvent le baptistère à mi-hauteur : des rideaux ou des panneaux de bois pouvaient y être accrochés.

Plus encore, derrière ce premier dispositif, un rideau pouvait masquer entièrement la cuve elle-même : des trous de scellement de tringles sont parfois visibles (à Dar Qita ou Herbet Hatib par exemple) (cf. pl. XX); on peut supposer également que des rideaux étaients suspendus aux baldaquins[17]. Si l'on se rappelle que les fenêtres sont étroites et haut perchées, on appréciera l'atmosphère de mystère qui présidait à l'initiation chrétienne, le centre du rite étant dévoilé *in extremis*.

15. C.-H. Kraeling, dans C. Hopkins, *The Excavations at Dura-Europos, Final Report, VIII, The Christian Building*, New Haven-New York, 1967, pp. 20-29.

16. Cf. G. Tchalenko, *Églises de village*, I, 1979, pp. 84-86, II, p. 28, fig. 79-80

17. Ces «rideaux, barrières contre l'absence de foi du profane» (Clément d'Alexandrie, *Stromate* V, chap. VI, 33, 3; *SC* 278 [1981], p. 79), décrits par le *Testamentum Domini* (I, 19), et Paul le Silentiaire (*Ekphrasis sur l'Église de Sainte Sophie*, éd. P. Friedländer, Hildesheim-New York, 1969, vers 755-805; commentaire pp. 290-291). A partir du vi^{e} siècle d'ailleurs, tous les baldaquins et *tholoi* sont représentés munis de tels rideaux (cf. P. Underwood, The Fountain of Life, *DOP* 5 (1950), pp. 43-138; E. Baldwin-Smith, *The Dome*, Princeton, 1950).

Je n'ai pas perçu d'évolution chronologique nette des types fonctionnels de ces baptistères[18]; leur décoration suit l'évolution générale, à moins qu'elle n'imite, avec un bonheur inégal, celle de l'église dont ils dépendent; il n'y a d'ailleurs pas de répertoire spécifique aux baptistères. La date la plus haute fournie par l'épigraphie est 441, à Qasr Iblisu; seul celui de Ksegbe doit être antérieur, d'une quinzaine d'années environ; mais c'est dans les premières décennies du VIe siècle que se situent les plus belles réalisations. Il faut constater d'autre part que les baptistères sont toujours postérieurs aux églises dont ils dépendent : ils furent construits auprès de l'église la plus ancienne et la plus vénérable du village, quand celui-ci en possède plusieurs, notamment auprès de celle qui est dotée d'un bêma central.

C'est à une étonnante floraison de ces baptistères que nous assistons entre 450 et 530 environ. Cela demande explication. Outre la prospérité croissante de la région à cette époque, qui a pu pousser tel notable à doter son village d'un monument qui lui manquait[19], c'est d'un changement de mentalité religieuse que me paraît relever ce phénomène.

Il est plus que probable que toutes ces petites cuves (60 à 80 cm de diamètre pour autant de profondeur) n'ont servi qu'au baptême des nouveau-nés. Si l'on admet en effet que l'immersion complète du candidat était le mode de collation du sacrement normal dans le Patriarcat d'Antioche, de telles cuves ne permettent que celle de tous petits enfants. Je ne fais pas mienne en effet une opinion trop générale qui estime que la taille des cuves est liée au mode de collation (aspersion/immersion) : elle est bien plutôt liée à la taille de leurs utilisateurs[20].

Dans les églises du Diocèse d'Orient, jusqu'au début du Ve siècle, toutes les cuves retrouvées permettent l'immersion d'un adulte, celui-ci s'accroupissant dans l'eau, ou s'y allongeant, aidé par un ou deux

18. Contrairement à J.-H. EMMINGHAUS, *l. c.*, qui série les baptistères selon la présence et la taille de l'abside (qui irait en disparaissant), et selon un diffusionisme à partir de la route d'Antioche à Chalcis, discutable à l'échelle d'un si petit territoire, et qui ne tient pas compte de la géomorphologie réelle et du réseau des voies de pénétration des Massifs Calcaires.

19. Cf. P. BROWN, Ville, village et saint homme, le cas de la Syrie, in *Assimilation et Résistance à la culture gréco-romaine dans le monde ancien*, Bucarest, 1976, pp. 213-220, repris dans *La société et le sacré dans l'Antiquité Tardive*, Paris, 1985, pp. 107-118. On dispose maintenant de la thèse pour le Doctorat d'État de G. TATE, *Le Massif Calcaire de la Syrie du Nord du IVe au VIe siècle : conquête des terroirs et enrichissement paysan*, Mémoire dactylographié, Université de Paris I, 1986.

20. Ce point de vue ne peut être développé dans le cadre de cette communication : il l'est naturellement dans ma thèse.

diacres[21]. La symbolique développée par les textes patristiques, comme les indications liturgiques des catéchèses, prouvent le caractère normal de la pratique de l'immersion.

Non que l'aspersion simple fût inconnue ; elle est attestée de toute antiquité (en particulier dans les Actes des Apôtres). C'est cependant toujours à titre exceptionnel, en manière de dernier recours[22]. Elle n'apparaît pas dans les collections canoniques ni dans les catéchèses. Ce n'est qu'au travers d'anecdotes, ou par déduction (lors de cas d'urgence : baptême des mourants, invasions, tremblements de terre, épidémies...), que l'on peut retrouver la trace d'une telle pratique.

Or les baptistères étaient bien évidemment conçus en vue de la pratique normale du sacrement ; de petites cuves l'étaient donc pour l'immersion des nouveau-nés. Elles apparaissent à partir du Vᵉ siècle, fleurissent au VIᵉ, et sont surtout le fait de baptistères ruraux, même si de grands centres urbains ou religieux se voient dotés d'une cuve supplémentaire de taille réduite (à Jerash, à Jérusalem ou à Qal'at Sem'an par exemple...).

A cette époque, après avoir au IVᵉ siècle subi une crise grave, le baptême des enfants devient une pratique courante[23]. Bien intégré à la vie paroissiale, cet acte pouvait avoir lieu dans le village même du baptisé : nul besoin de catéchèse, et l'on reculait devant un voyage à la ville à seule fin de faire baptiser son dernier-né[24]. Dans ces villes, par contre, on continue à baptiser également des adultes, puisque l'évêque ou le prédicateur célèbre sont là pour enseigner, mais aussi un baptistère matériellement suffisamment développé ; de même dans les grands centres de pèlerinage, foyers privilégiés de conversion (Qal'at Sem'an, Alahan en Isaurie).

Plutôt qu'à une différence de rite (aspersion/immersion), il me semble que c'est à un changement de la sociologie du sacrement que renvoient ces baptistères ruraux de Syrie du Nord. La ville perd le

21. Aucune de ces cuves en effet ne permet une immersion totale si le candidat reste debout. La manière dont ce dernier se baissait sous la main du prêtre est bien décrite par Théodore de Mopsueste, *Homélie Catéchétique*, XIV, traduction de R. TONNEAU et R. DEVREESSE, Vatican, 1949. Que des clercs puissent descendre dans la cuve avec le futur baptisé est attesté en particulier par la *Tradition Apostolique*, 21 (traduction B. BOTTE, *SC* 11 *bis*, 1968, p. 85).

22. Cf. la *Didachè*, VII, 2-3 : «si tu n'as pas d'eau vive, baptise d'une autre eau ; à défaut d'eau froide, prends de l'eau chaude ; si tu n'as assez ni de l'une ni de l'autre, verse trois fois de l'eau sur la tête, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit» (traduction F. QUERE, *Les Pères Apostoliques*, Paris, 1980, p. 97).

23. Cf. J. JEREMIAS, *Le Baptême des Enfants dans les quatre premiers siècles*, 1958, trad. franç., Le Puy, 1967.

24. Un des arguments invoqués pour retarder le baptême était justement le désagrément du voyage à accomplir pour aller à la ville : cf. GRÉGOIRE DE NYSSE, *Contre ceux qui diffèrent leur baptême*, PG 46, col. 421 D.

monopole de l'initiation chrétienne au profit d'un arrière-pays où les communautés s'affirment, prenant en main la totalité de l'itinéraire religieux de chacun. Et pour cela furent édifiés ces petits monuments cubiques, lieux d'accès à une société bien structurée autant qu'au Royaume des Cieux.

Seules des fouilles pourraient nous indiquer à partir de quel moment ces baptistères cessèrent d'être utilisés. Le furent-ils avant les églises? Retourna-t-on à la ville quand les clergés locaux s'effilochèrent sous la pression des circonstances? Quoi qu'il en soit, il est intéressant de constater que plusieurs d'entre eux furent transformés en mosquée, sans doute aux XIIe-XIIIe siècles, mais peut-être plus tôt, par le creusement dans le mur sud d'un petit mirhâd (Sarfud, Dar Qita, église des Saints Paul et Moïse, Rbe'a)[25]. Par leur forme ramassée, leur petite taille et leur caractère sacré, ils étaient tout indiqués pour devenir les lieux de culte des communautés musulmanes naissantes.

25. Seul le mirhâb du baptistère de Rbe'a, en Apamène, a été mentionné à ce jour (H.-C. BUTLER, *American Archaeological Expeditions ...*, *op. cit.*, p. 102 et p. 239).

ILLUSTRATIONS

Sauf mention contraire, toutes les photographies et tous les dessins sont de l'auteur du présent travail.

Échelles

— Les plans, élévations, coupes et axonométries des baptistères sont à l'échelle du 1/90e.
— Les plans et axonométries d'ensemble sont à l'échelle du 1/500e.
— Les dessins de détails divers sont à l'échelle du 1/25e.

Conventions graphiques

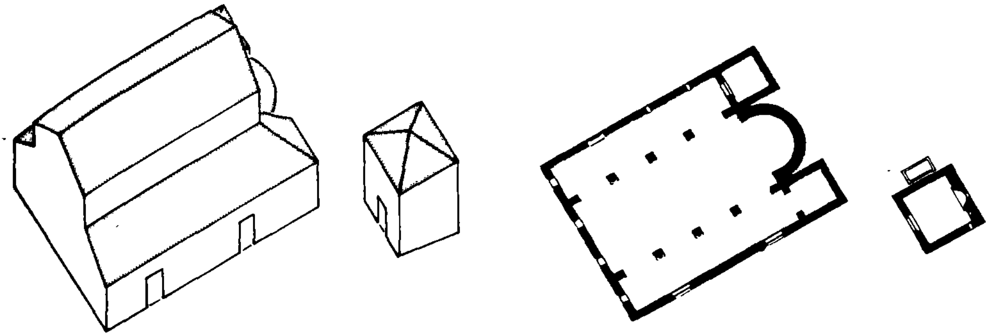
Plans :

— Murs en poché noir plein, sans figuration de blocs : le relevé bloc à bloc n'a pas été possible.
— Murs tramés en grisé : édifices jouxtant le baptistère, d'époque paléochrétienne (église, tombeaux, murs de clôture notamment).
— Murs hachurés : murs tardifs (médiévaux ou modernes).
(L'assise représentée n'est jamais celle où sont percées les fenêtres, beaucoup plus hautes.)

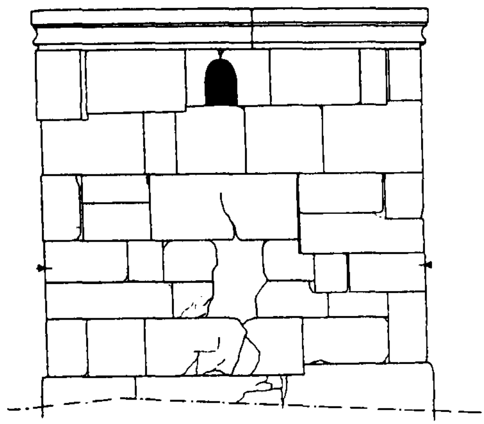
—- —- - —— : axe du baptistère.
—— —— —— : structure en partie haute (arc, poutre).
--------------------- : éléments restitués.

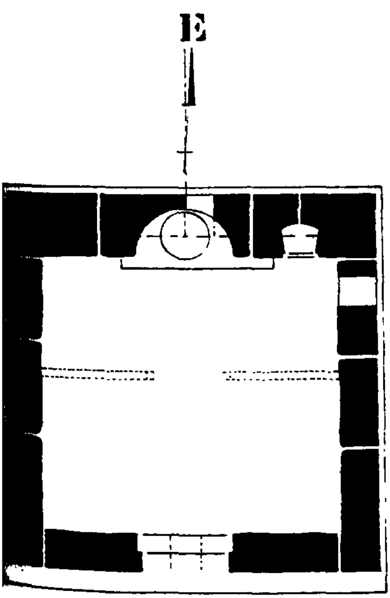
Élévations :

.... : éléments restitués.
--------------------- : éléments cachés.
—- —— - —— : niveau actuel du sol.



FAÇADE EST

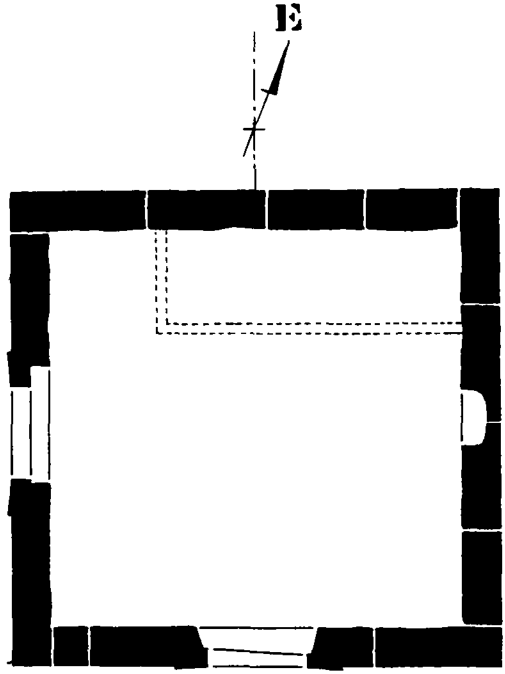




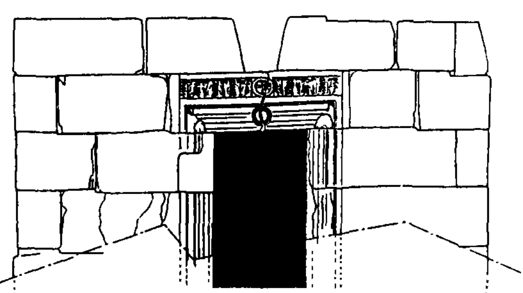


ḫerbet ḫaṭīb
532/3

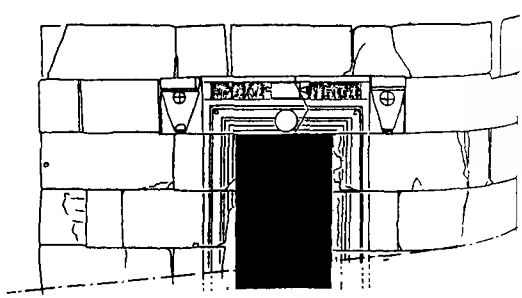
VUE DU SUD-OUEST



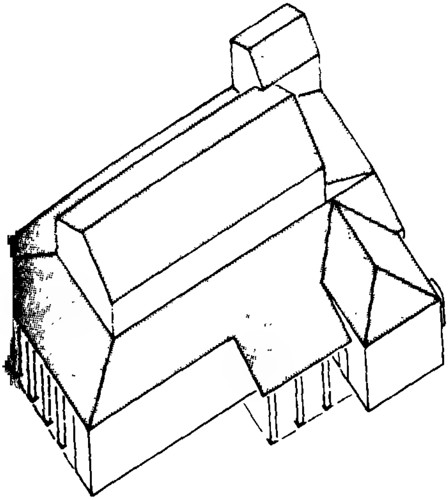
sarfūd
début du VIe s.



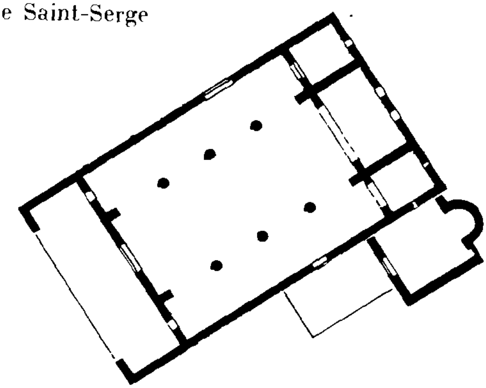
FAÇADE NORD

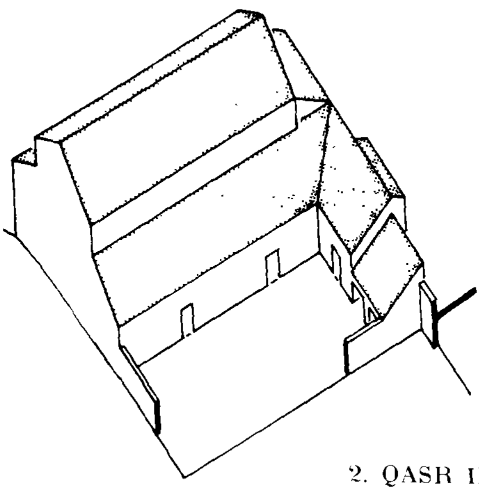


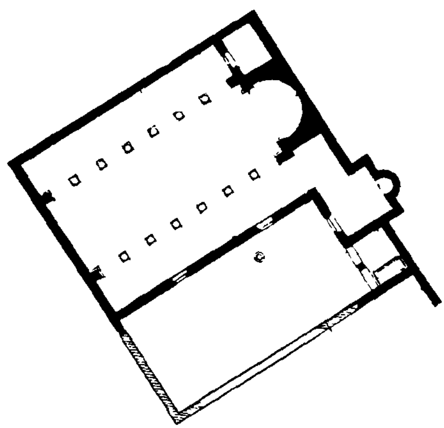
FAÇADE OUEST



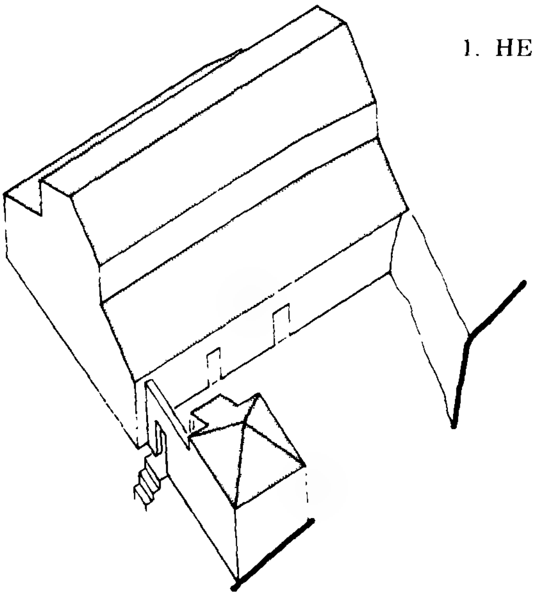
1. DAR QITA
Église Saint-Serge



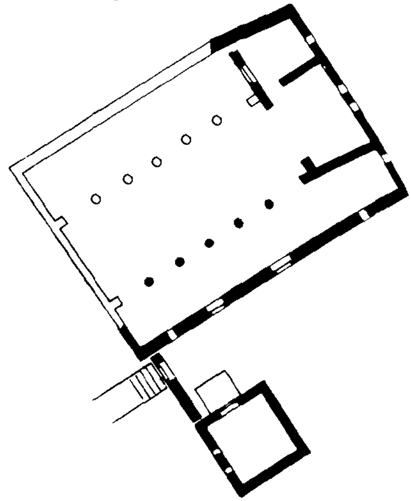


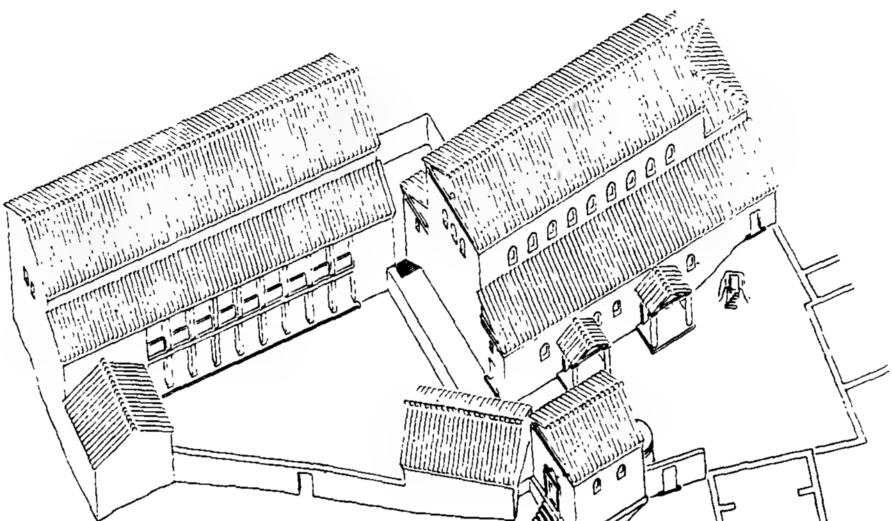


2. QASR IBLISU



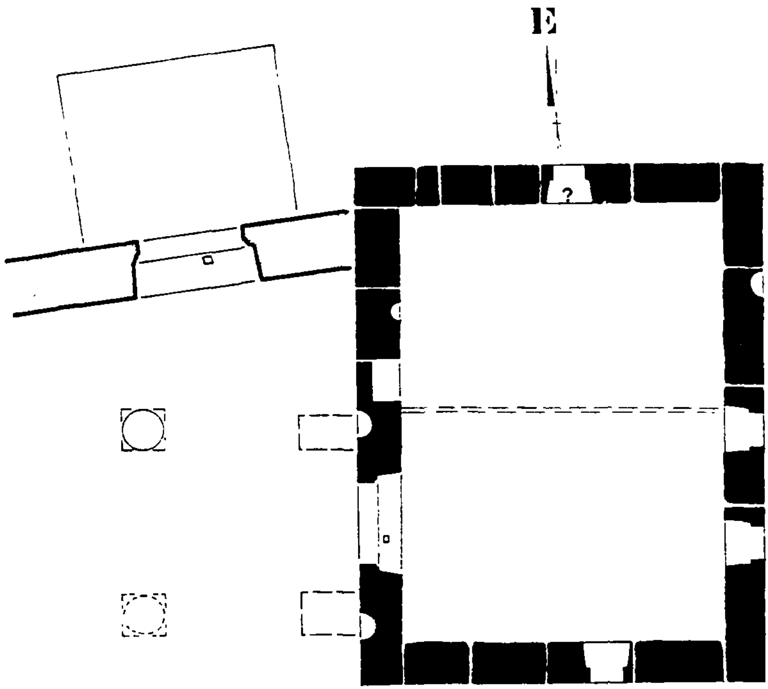
1. HERBET ŠARQIYE

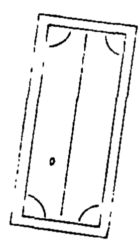




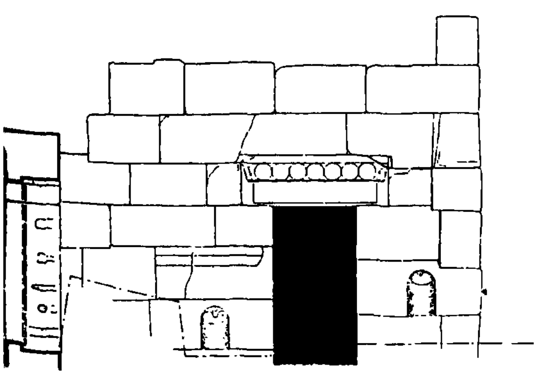
2. DAR QITA

Saints Paul et Moïse (G. TCHALENKO) : le toit en bâtière du baptistère est une erreur de dessin.

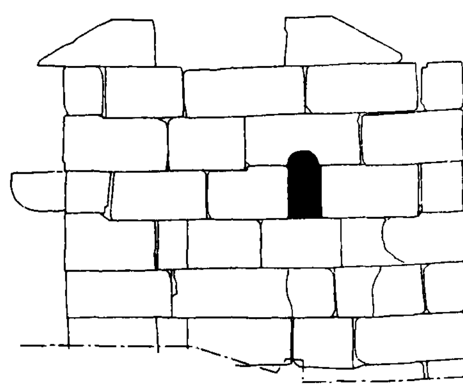




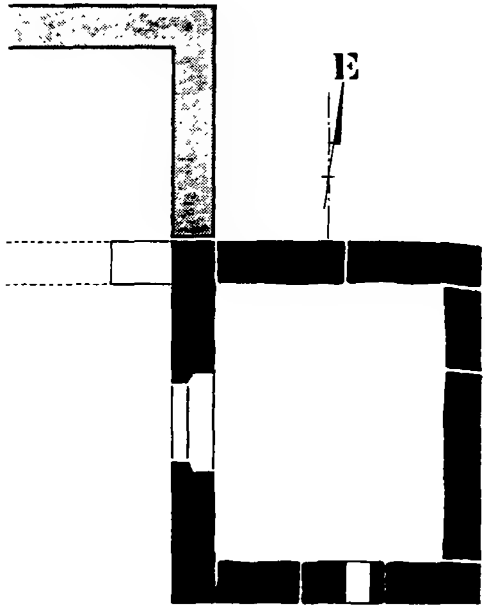
bāʿūdā
2e moitié Ve s.



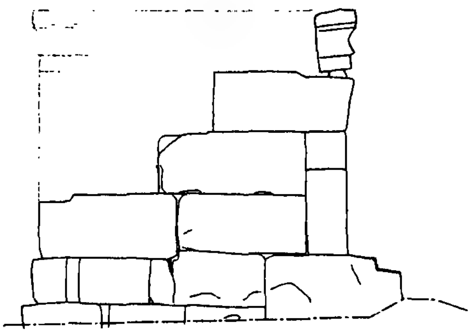
FAÇADE NORD



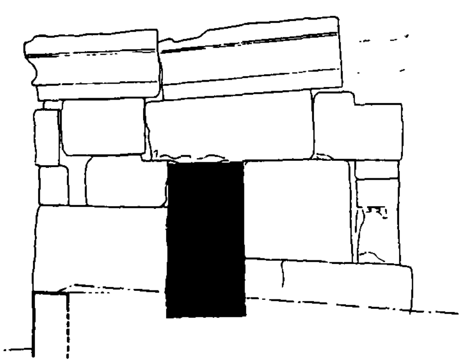
FAÇADE OUEST



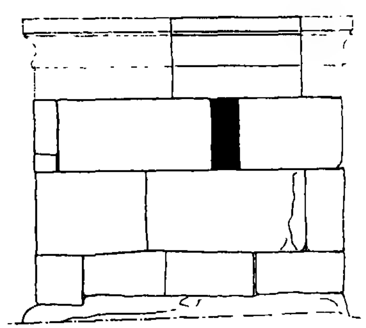
FAÇADE EST



bettir
VIe s.



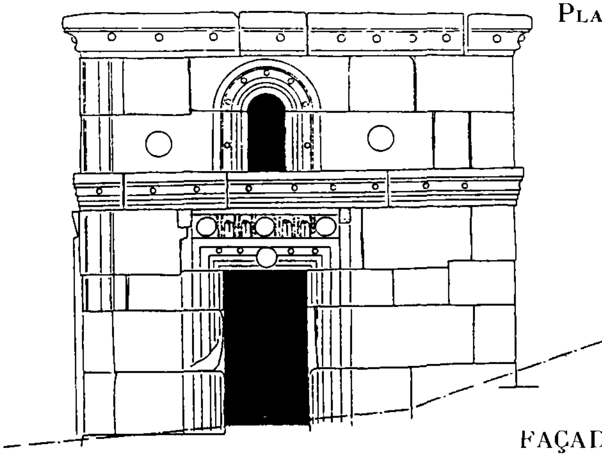
FAÇADE NORD



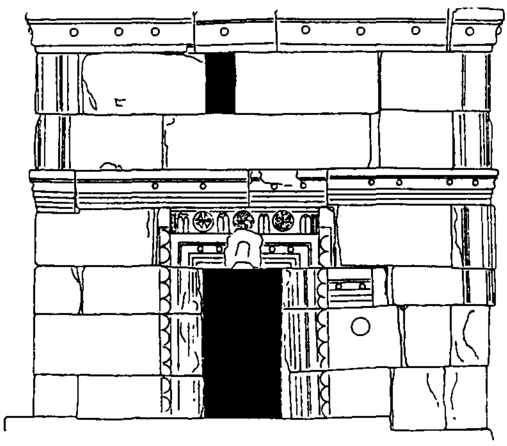
FAÇADE OUEST

PLANCHE VII

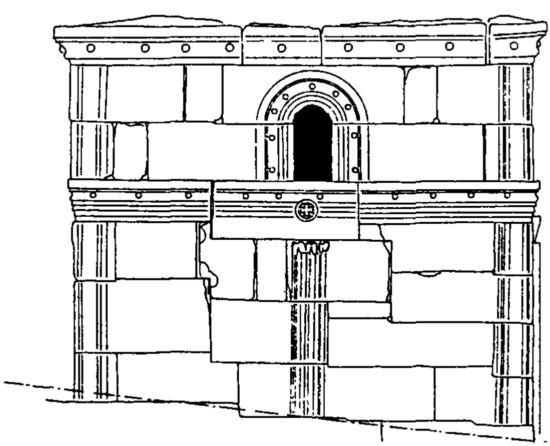
BAQIRHA



FAÇADE OUEST



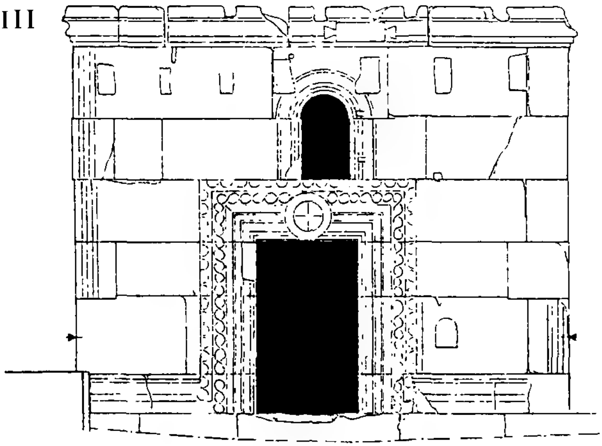
FAÇADE NORD



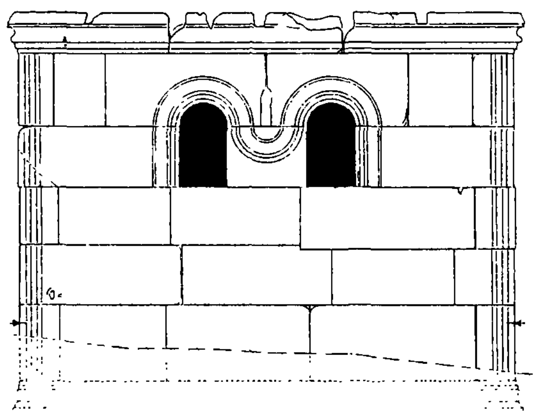
FAÇADE EST

PLANCHE VIII

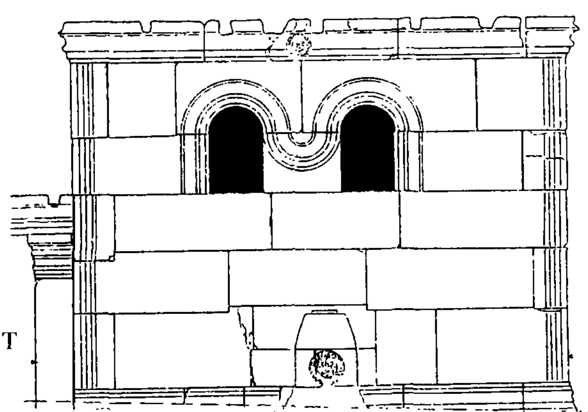
BAŠMIŠLI



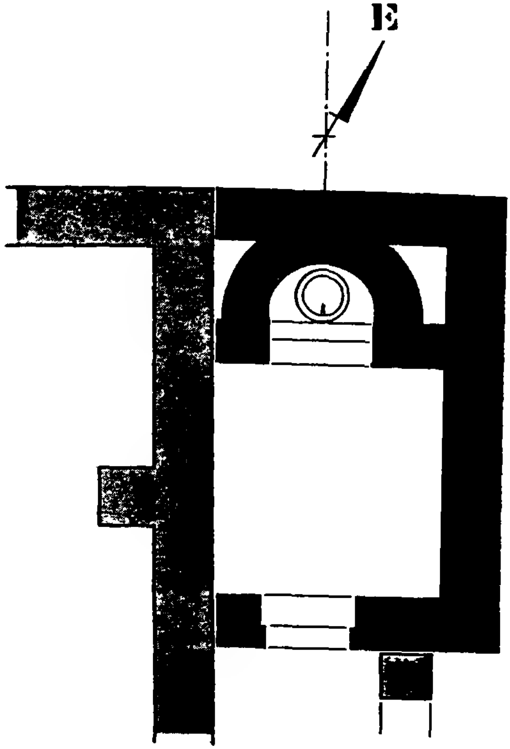
FAÇADE OUEST



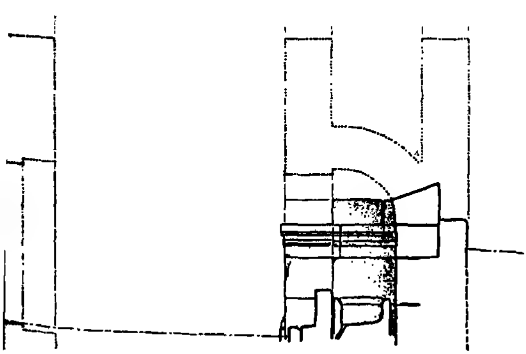
FAÇADE NORD



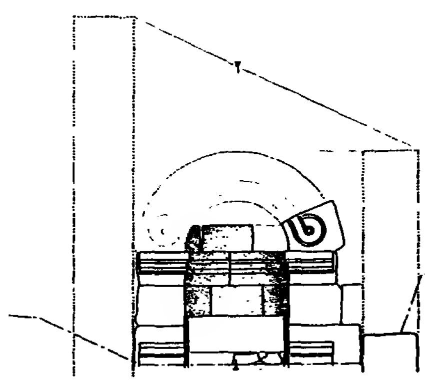
FAÇADE EST



taqle
VIe s.

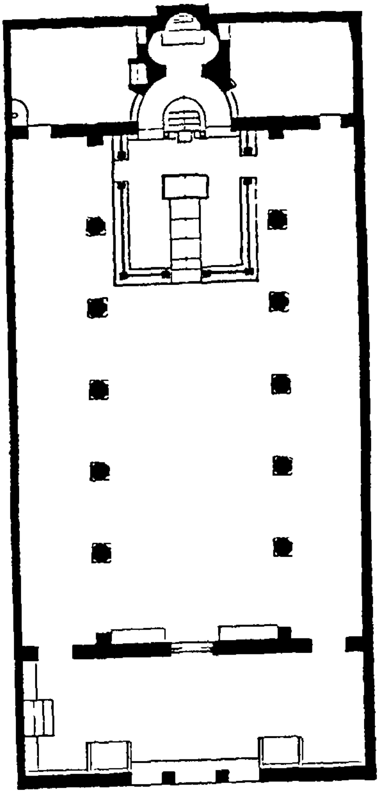


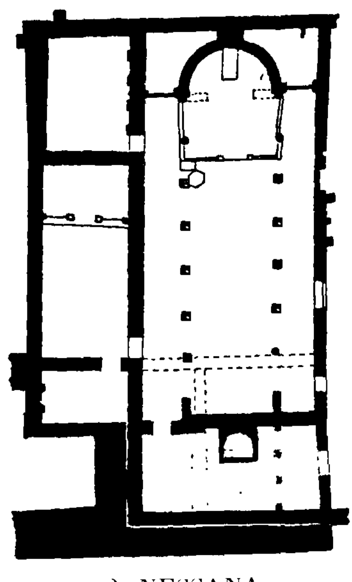
COUPE EST-OUEST



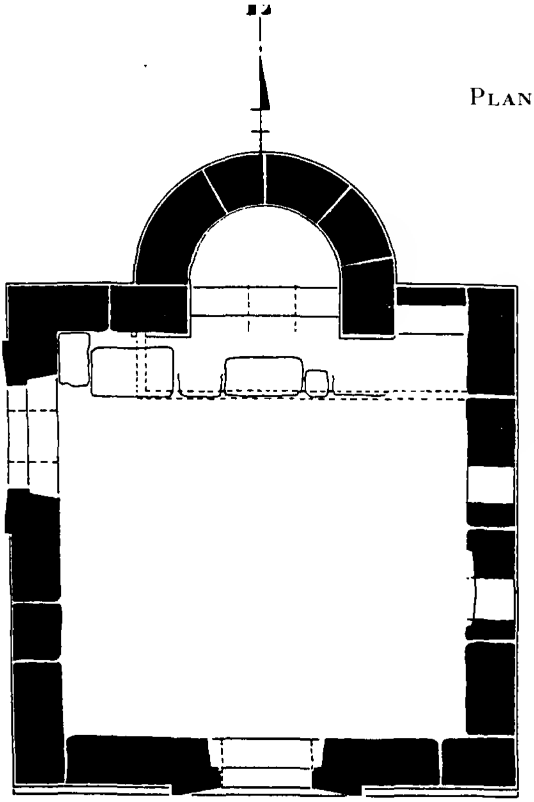
COUPE NORD-SUD

1. EL FLUSIYE
(ASAE 16 [1916] pl. 3)





2. NESSANA
(A. Ovadiah, *Corpus* ..., pl. 59



dār qitā
sts. paul et moïse
515

COUPE EST-OUEST

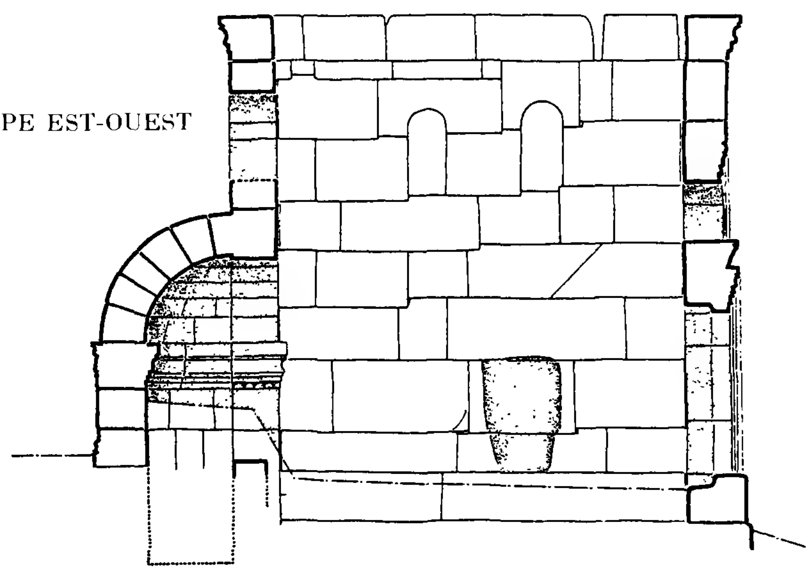
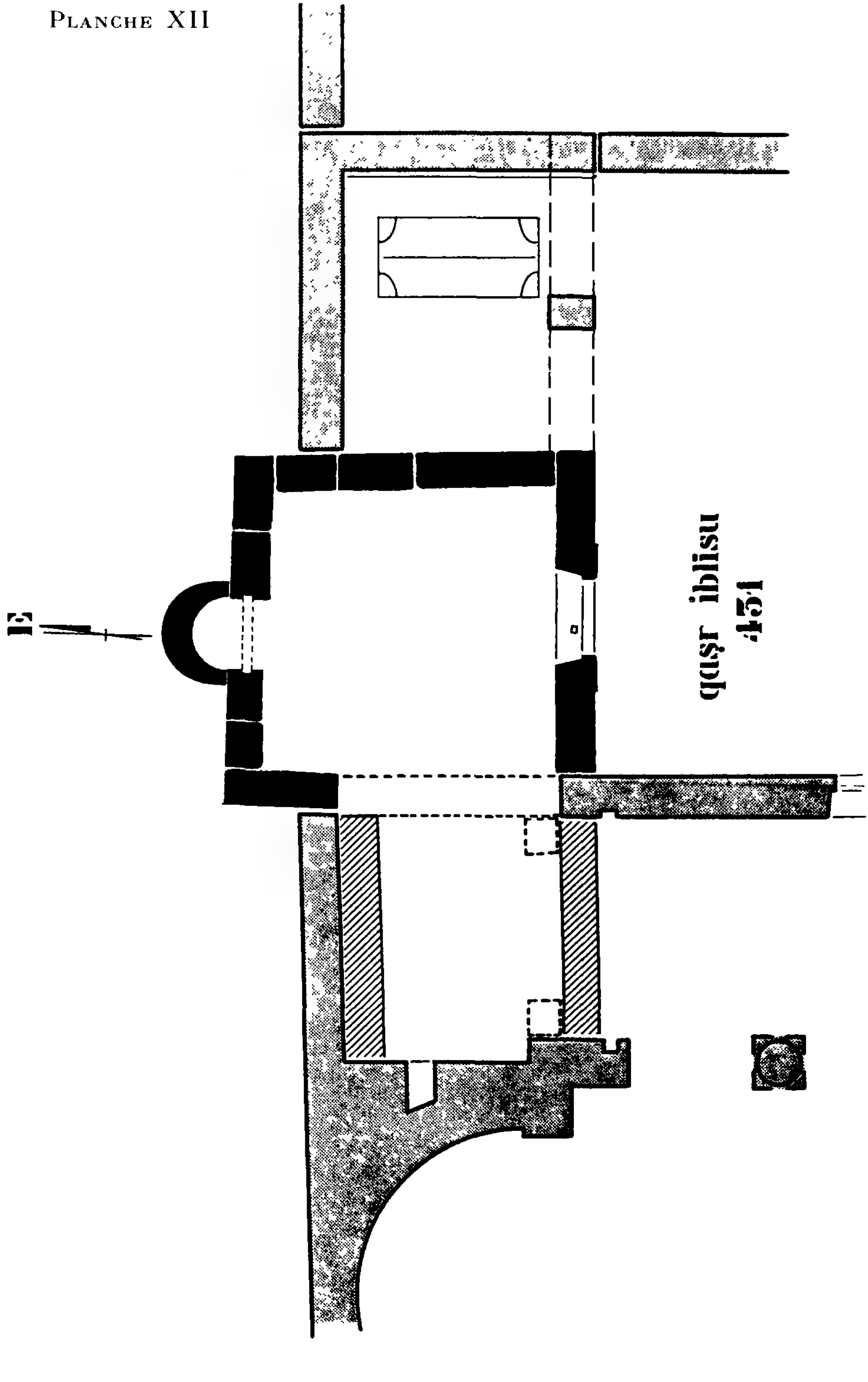
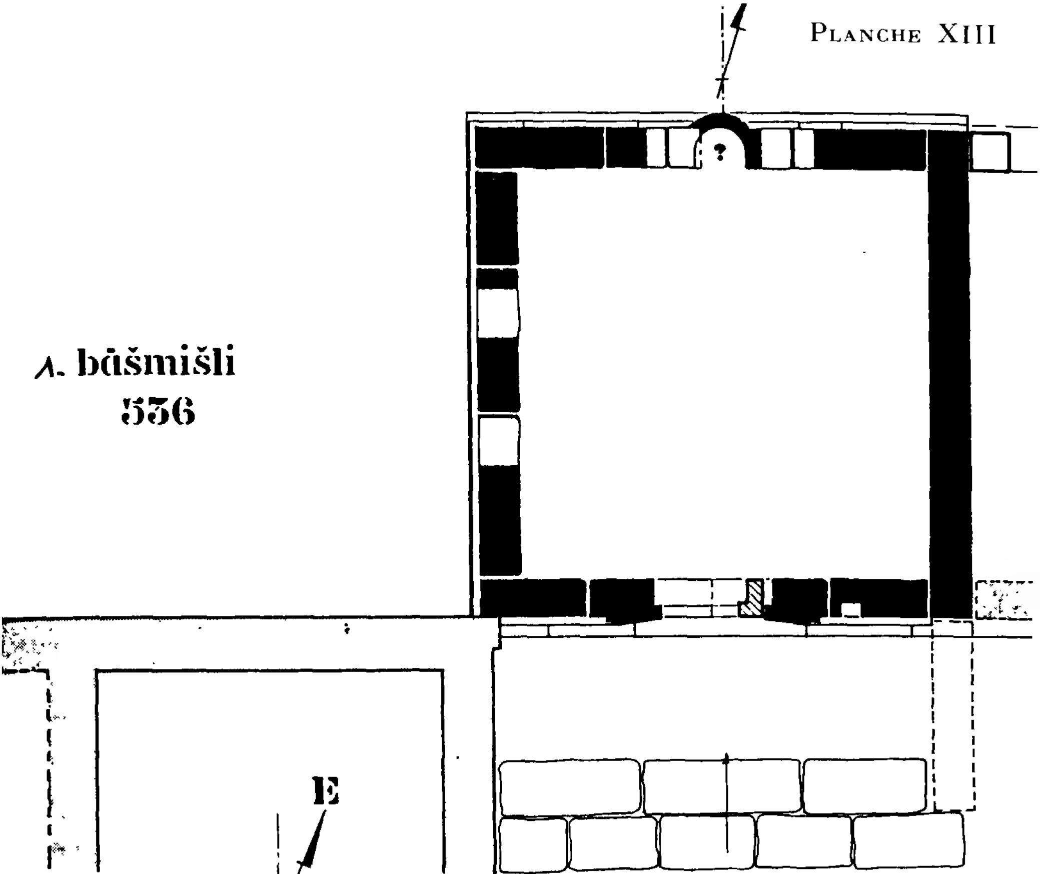
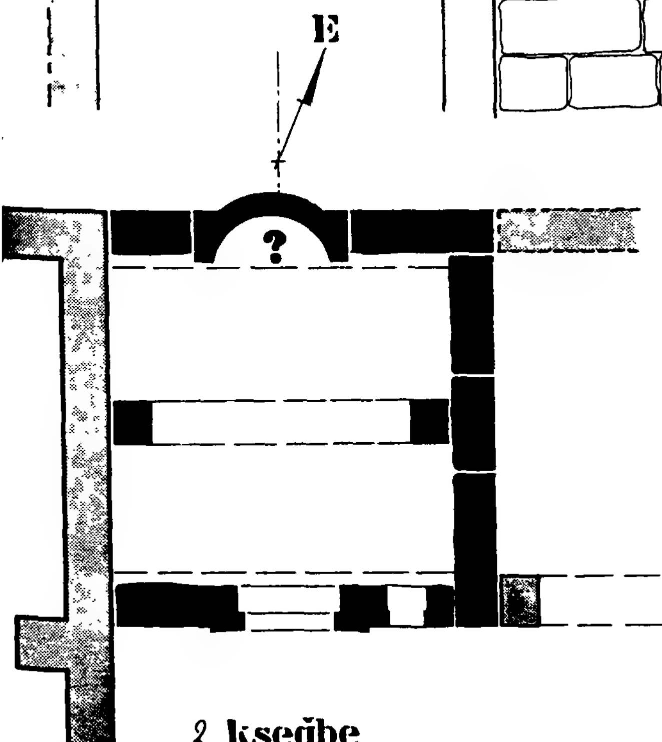


Planche XII

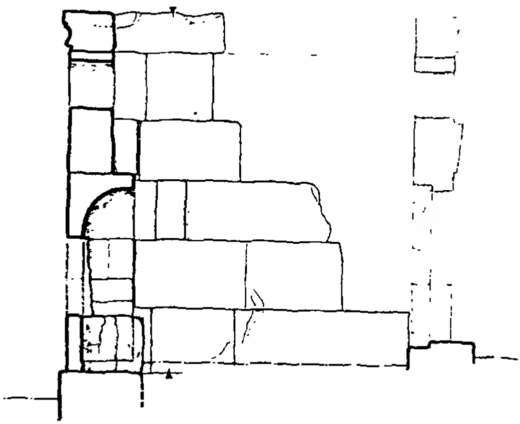




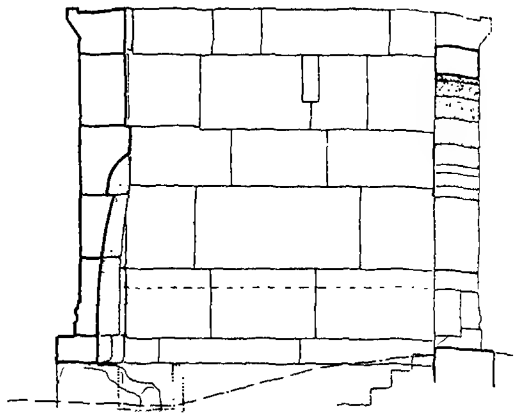
1. bāšmišli
536



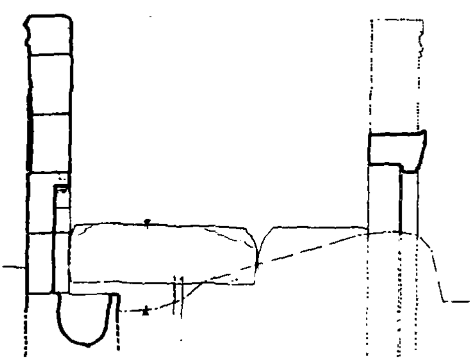
2. kseğbe
c.425



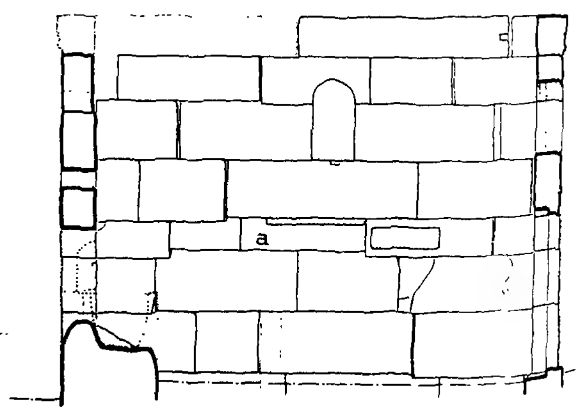
1. HERBET HATIB



2. SEIH SLEIMAN

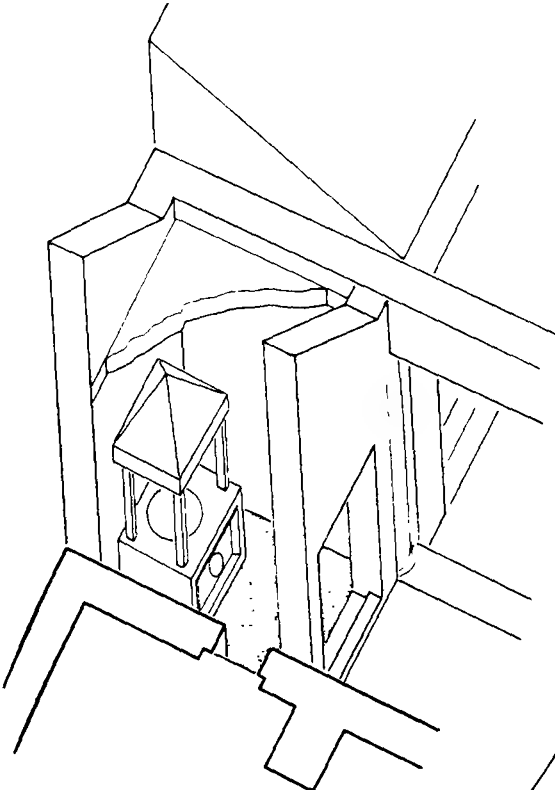


3. BABUTTA

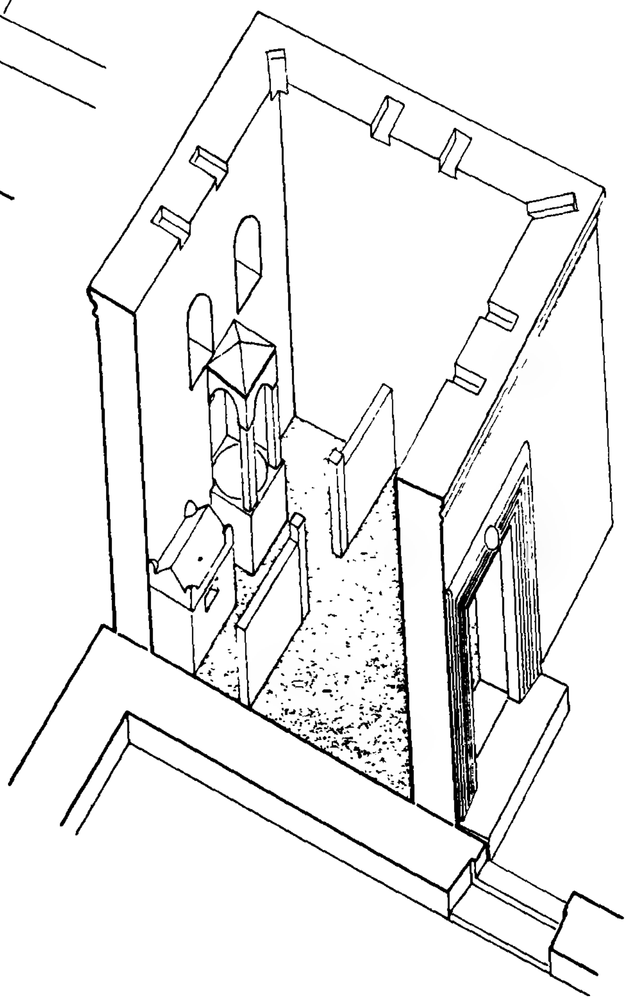


4. BAMUQQA
Église Nord

COUPES EST-OUEST



1. QIRQBIZE

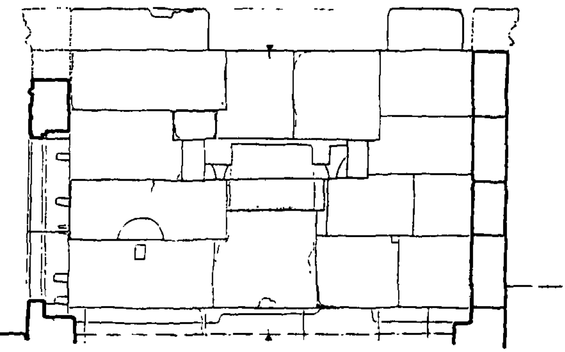


2. BABUTTA

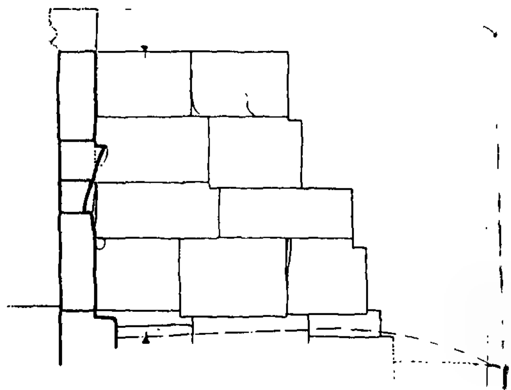
Planche XVI

1. HERBET ŠARQIYE

COUPE NORD-SUD

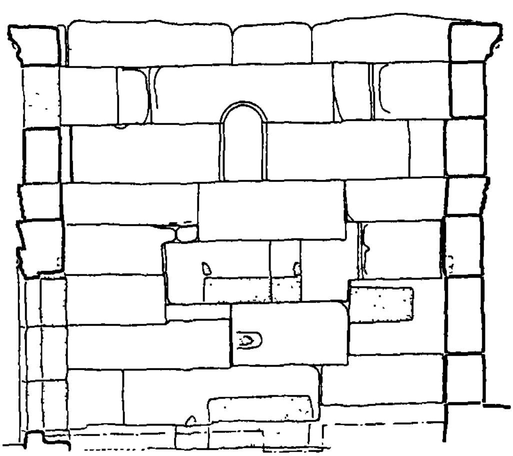


COUPE EST-OUEST

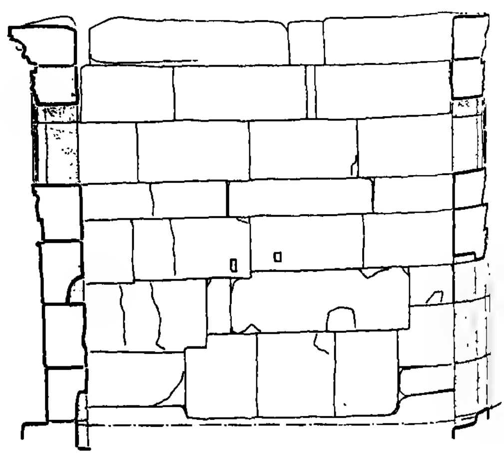


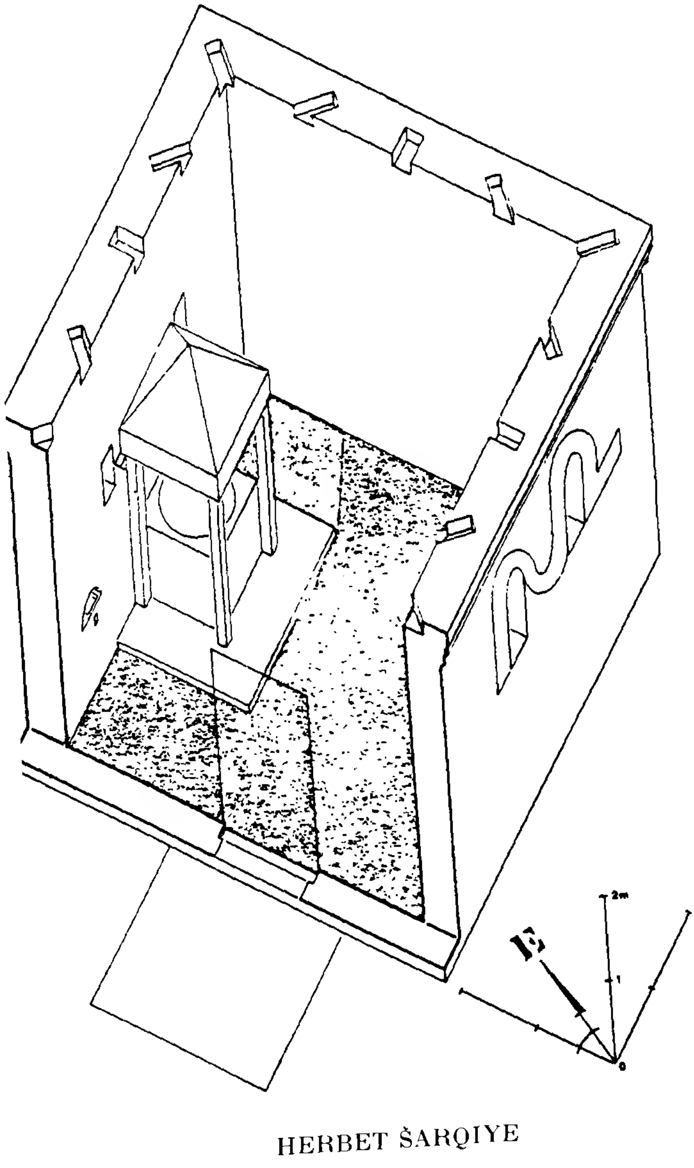
2. BAQIRHA

COUPE NORD-SUD

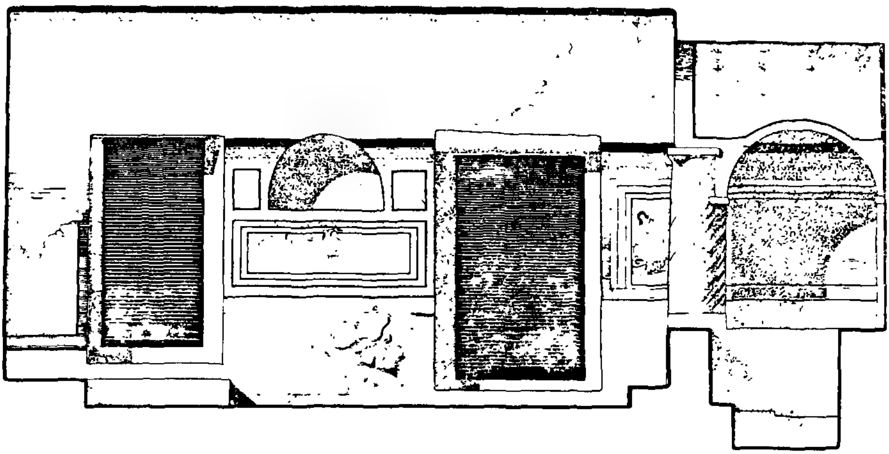


COUPE EST-OUEST

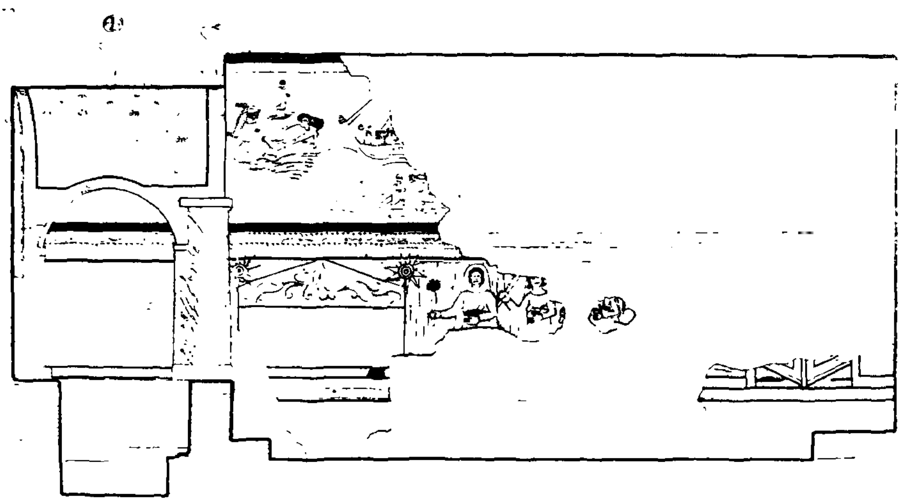




HERBET ŠARQIYE

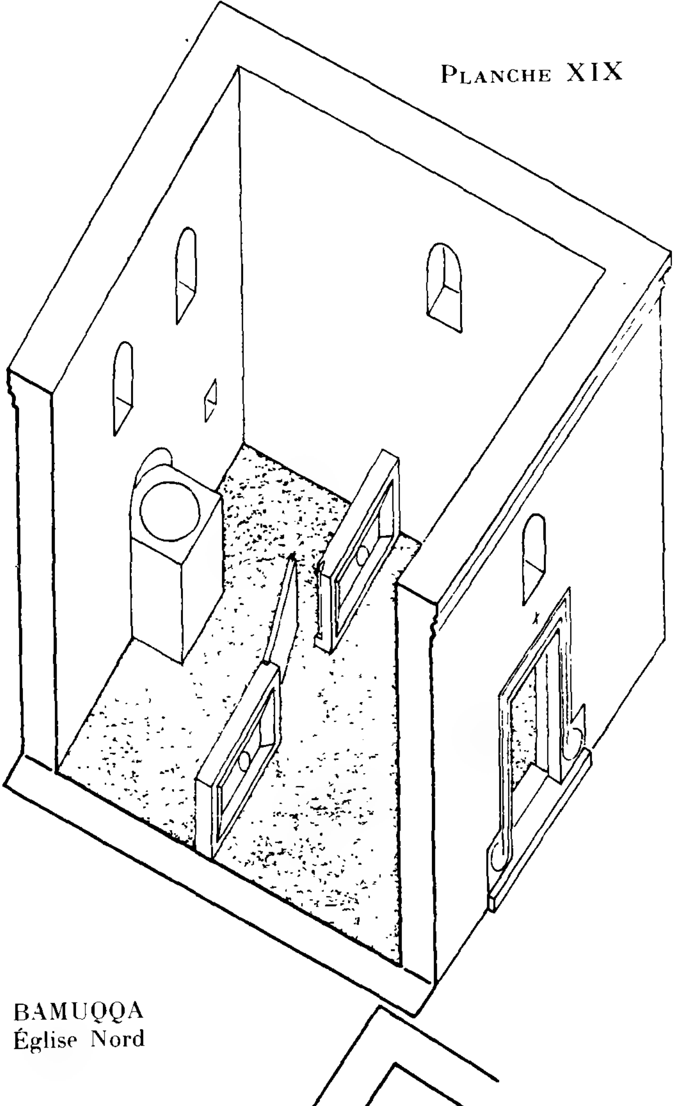


SOUTH WALL

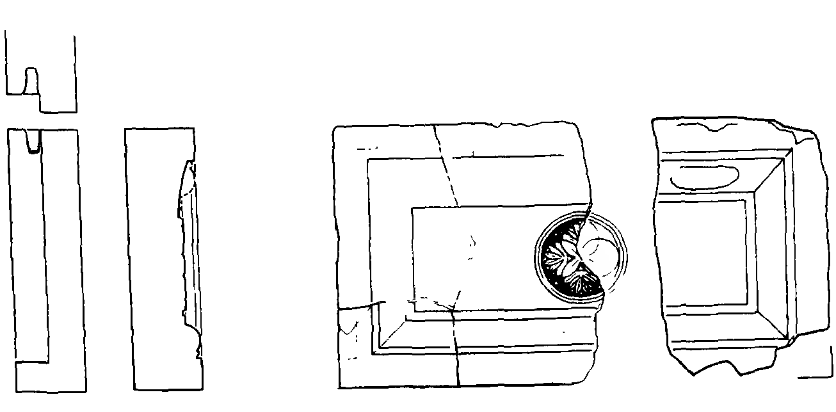


NORTH WALL

DURA-EUROPOS
(C.-H. Kraeling)

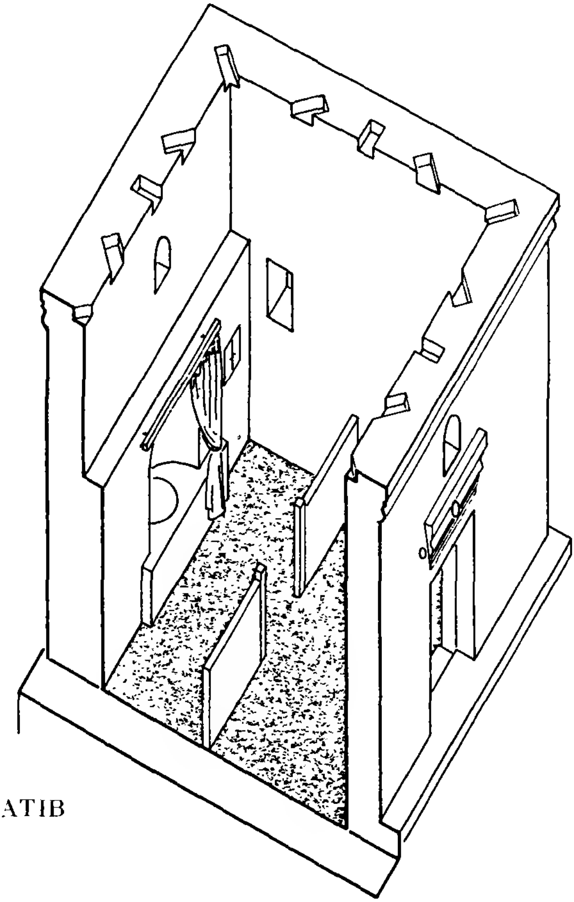


BAMUQQA
Église Nord

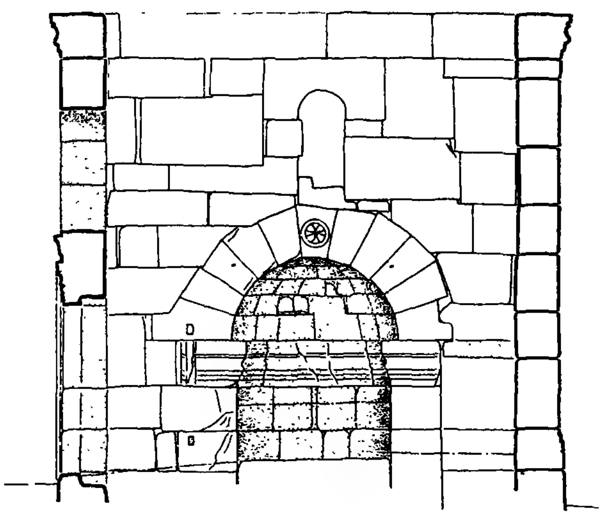


BAMUQQA. Église nord : plaque de chancel

Planche XX



1. HERBET HATIB



2. DAR QITA
Église Saints Paul et Moïse (coupe Nord-Sud).

RODONIKI ETZÉOGLOU

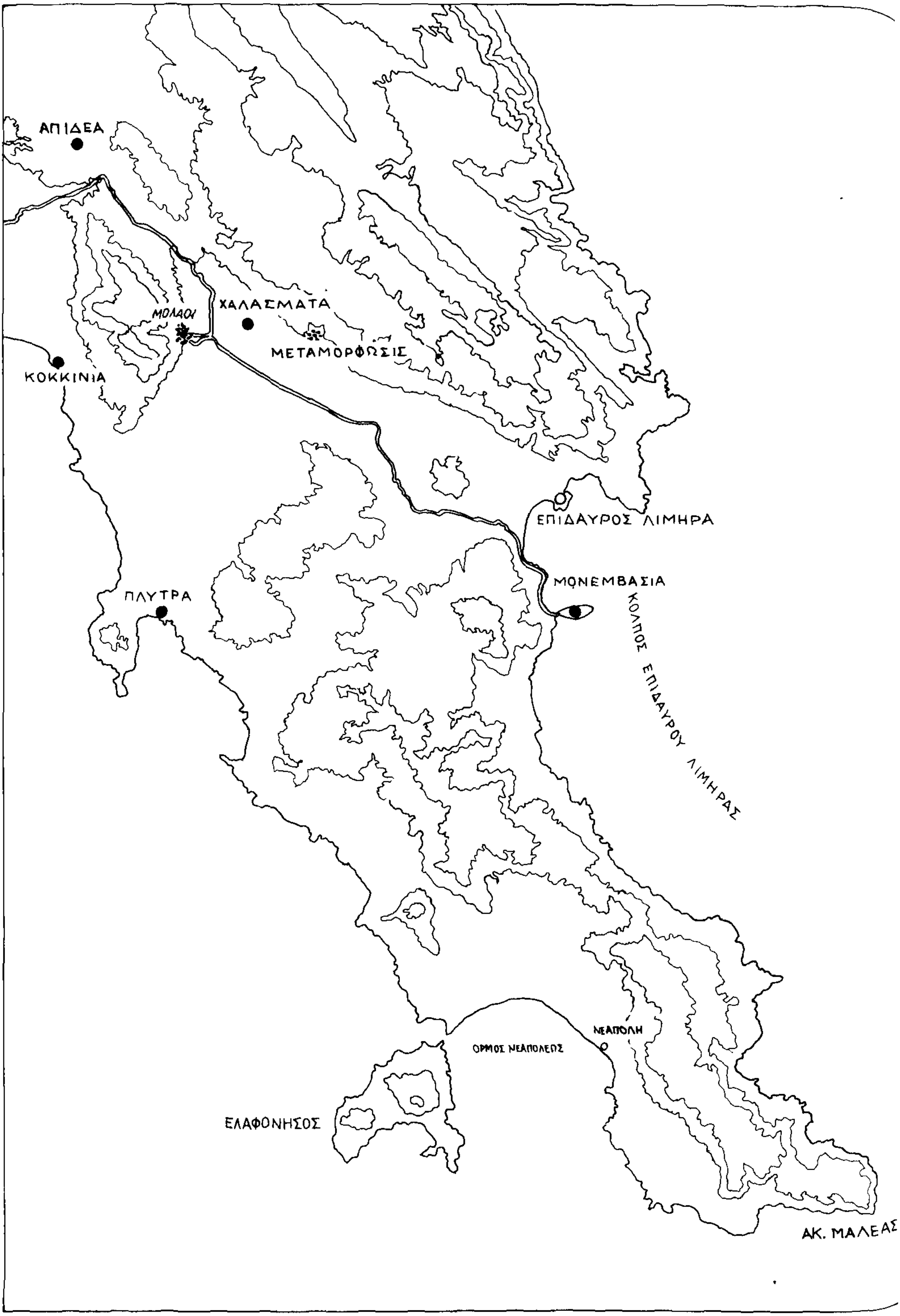
QUELQUES ASPECTS DES AGGLOMÉRATIONS PALÉOCHRÉTIENNES AU SUD-EST DE LA LACONIE

Les recherches récentes au Sud-Est de la Laconie (la région de l'Épidaure Liméra) viennent d'enrichir nos connaissances, très pauvres d'ailleurs, sur les agglomérations paléochrétiennes de la région (fig. 1). Dans les sources littéraires de l'époque et spécialement dans le Synecdèmos d'Hiéroclès on ne trouve que deux villes : 'Ασωπός et 'Ακρεαί[1]. Ces villes-là, mentionnées déjà dans les écrivains anciens Strabon, Ptolémée et Pausanias, ont été identifiées aux villages actuels Πλύτρα et Κοκκινιά[2] ; les vestiges signalés datent de l'époque hellénistique et romaine, mais des données qui prouvent la continuité de la vie à l'époque paléochrétienne y manquent presque totalement[3].

1. *Ville de Παλαιά ou Πλειαί.*

Ce n'est pas le cas de la ville Παλαιά ou Πλειαί mentionnée par Pausanias et Tite-Live ; celle-ci, située plus au Nord et localisée près du village actuel 'Απιδιά[4], a sauvegardé des traces de vie continue

1. A. BON, *Le Péloponnèse byzantin jusqu'en 1204*, Paris 1951 p. 23.
2. A. J. B. WACE - F. W. HASLUCK, Laconia, *BSA* 14 (1907-8), p. 161-162, 163-165
3. A noter que pendant des recherches sous-marines récentes dans la région de Plytra, de nombreuses constructions grecques et romaines ont été signalées ; parmi celles-ci il y a des vestiges qu'on a datés de l'époque paléochrétienne. Voir l'article de E. HADJIDAKI - N. LIANOS - M. EDWARDS, A Preliminary report on an underwater survey at Plitra, South Laconia, Greece : 1980, *The International Journal of Nautical Archaeology and Underwater Exploration*, 14 (1985), p. 227-236 (spécialement p. 232, 234)
4. WACE and HASLUCK, Laconia, *BSA* 15 (1908-9), p. 162-163


ΑΠΙΔΕΑ
ΧΑΛΑΣΜΑΤΑ
ΜΟΛΑΟΙ
ΜΕΤΑΜΟΡΦΩΣΙΣ
ΚΟΚΚΙΝΙΑ
ΕΠΙΔΑΥΡΟΣ ΛΙΜΗΡΑ
ΜΟΝΕΜΒΑΣΙΑ
ΚΟΛΠΟΣ ΕΠΙΔΑΥΡΟΥ ΛΙΜΗΡΑΣ
ΠΛΥΤΡΑ
ΝΕΑΠΟΛΗ
ΟΡΜΟΣ ΝΕΑΠΟΛΕΩΣ
ΕΛΑΦΟΝΗΣΟΣ
ΑΚ. ΜΑΛΕΑΣ

jusqu'à l'époque paléochrétienne et byzantine. Dans une bulle d'argent du despote Théodore II Paléologue (1407-1443) on trouve la même nomination — «ἡ περιοχή τῶν 'Απιδέων»[5] — et la présence d'une basilique paléochrétienne[6] témoigne de l'occupation du site dès ce temps-là. L'église actuelle, consacrée à la Dormition de la Vierge, est une basilique voûtée à trois nefs et trois absides semi-circulaires, mais l'édifice primitif a dû être une basilique à charpente avec une seule grande abside, selon le plan des basiliques paléochrétiennes.

Cette hypothèse s'appuie sur les faits suivants : *a)* Les grandes dimensions de l'abside semi-circulaire centrale. *b)* Les dimensions inégales des absides latérales et leur disposition différente par rapport à l'abside centrale qui témoignent d'une construction postérieure. *c)* Le blocage postérieur qui a permis de transformer en piliers quatre colonnes de chaque côté de la colonnade, et qui révèle donc une intervention par rapport au plan original de l'église ; les colonnes élancées de la phase antérieure suffisaient pour une charpente mais étaient faibles pour soutenir une voûte.

Bien que cette basilique à charpente soit datée par A. Orlandos entre le v^e^ et le ix^e^ siècle, je crois qu'elle appartient plus précisément au vi^e^ siècle, période de la construction de la plupart des basiliques de l'Hellade. Les chapiteaux ioniques à imposte donnent par leur type un élément de plus pour cette datation. Les remaniements de la deuxième phase sont datés de l'époque médio-byzantine et le templon en marbre sculpté de l'époque des Paléologues.

2. *Site de Λεῦκαι?*

Un autre site paléochrétien a été localisé récemment dans la plaine au Nord-Est de Molaoi (l'actuelle capitale de la région d'Épidaure Liméra). Les fouilles commencées il y a 15 ans sur le site appelé Χαλάσματα, qui s'étend sur un espace de 90 000 m², m'ont amenée à découvrir trois basiliques paléochrétiennes aussi bien que les vestiges de trois bâtiments romains et d'un autre, pour la datation duquel nous ne disposons pas encore des données des fouilles (fig. 2). L'usage abondant du matériel antique dans l'une des basiliques, joint à l'existence des tessons hellénistiques et des bâtiments romains, aussi bien qu'une stèle funéraire de l'époque romaine trouvée au début du siècle[7], témoignent de la continuité de la vie. En étudiant les problèmes de l'identification de ce site, j'ai pensé à le rapprocher de l'ancienne ville de Λεῦκαι, mentionnée par Polybe et Tite-Live et qui

5. A. Orlandos, 'Εκ τῶν Βυζαντινῶν 'Απιδεῶν, *ABME* 1 (1935), p. 125, note 1.
6. A. Orlandos, 'Ανατολίζουσαι βασιλικαί τῆς Λακωνίας, *EEBS* 4 (1927), p. 346-348
7. Wace and Hasluck, Laconia, *BSA* 14 (1907-8), p. 162-163.

d'après F. W. Walbank[8], est située au Nord-Est de la plaine de Λεύκη, tout près du village Καταδόθρα (l'actuel Μεταμόρφωσις).

La première basilique, présentée déjà[9], semble avoir été faite d'après un plan de basilique à cinq nefs. La chapelle au Sud-Est de l'abside — le diaconicon — fut ajoutée postérieurement. Du matériel antique a été en abondance utilisé pour la construction des deux stylobates Nord, du stylobate Sud de la nef centrale, de l'abside du diaconicon et ailleurs. Le pavement de la nef centrale est recouvert de mosaïques au décor commun ; dans sa partie Ouest on lit l'inscription : «Μνήσθητι Κύριε καί ἐλέησον πάντας τούς καλλιεργοῦντας ἐν τῇ ἁγίᾳ σου ἐκκλησίᾳ», d'où il résulte que l'église fut fondée par la communauté entière. Un autre pavement en mosaïques au décor pareil à celui de la nef centrale orne le diaconicon, mais le dessin maladroit témoigne de sa création postérieure.

Le fait que les mosaïques couvrent seulement la nef centrale et le diaconicon — les autres appartements n'ayant même jamais reçu de pavement — est un témoignage de la pauvreté financière de la communauté. De même, la construction postérieure du diaconicon qui altéra le plan original de la basilique nous fait penser à un abandon probable du plan ambitieux à cinq nefs presque avant sa réalisation. Au surplus, il faut noter un autre remaniement : les passages latéraux de la nef centrale furent bouchés à un moment donné de façon que la nef centrale soit isolée (le passage au Nord-Est fut barré par deux petits piliers en marbre provenant du chancel). Cette diminution de l'espace est peut-être due à la réduction des besoins religieux de la communauté pour quelques raisons spécifiques. Quant à la datation de la construction, j'ai proposé le milieu du VIe siècle pour la basilique et la deuxième moitié du siècle pour le diaconicon. La monnaie (τεσσαρακοντανούμιον) de Justin II, de l'an 573/4 trouvée dans la couche du plancher de la nef Nord, prouve son utilisation continue jusqu'à cette époque.

La seconde basilique, est située à une distance de 180 m vers l'Ouest[10]. Ici on n'a pas employé de matériel antique et il semble que l'église fut construite sur un terrain vierge.

C'est une basilique à trois nefs, longue de 29 m et large de 17,50 m. Les restes de l'église comprennent les murs extérieurs d'une hauteur de 2 m au maximum, avec les 5 entrées. La nef centrale se sépare des collatéraux par des colonnades à six colonnes (les bases de la colonnade Nord qui fut fouillée, sont encore *in situ*). Parmi les

8. F. W. Walbank, *A Historical Commentary on Polybius*, I, Oxford 1957, p. 485.

9. R. Etzéoglou, Παλαιοχριστιανική βασιλική παρά τούς Μολάους Λακωνίας, *ArchEph.* 1974, p. 244-253.

10. Dans l'article cité à la note précédente, *ibid.* p. 254, il est question de cette basilique récemment fouillée, mais pas encore entièrement publiée.

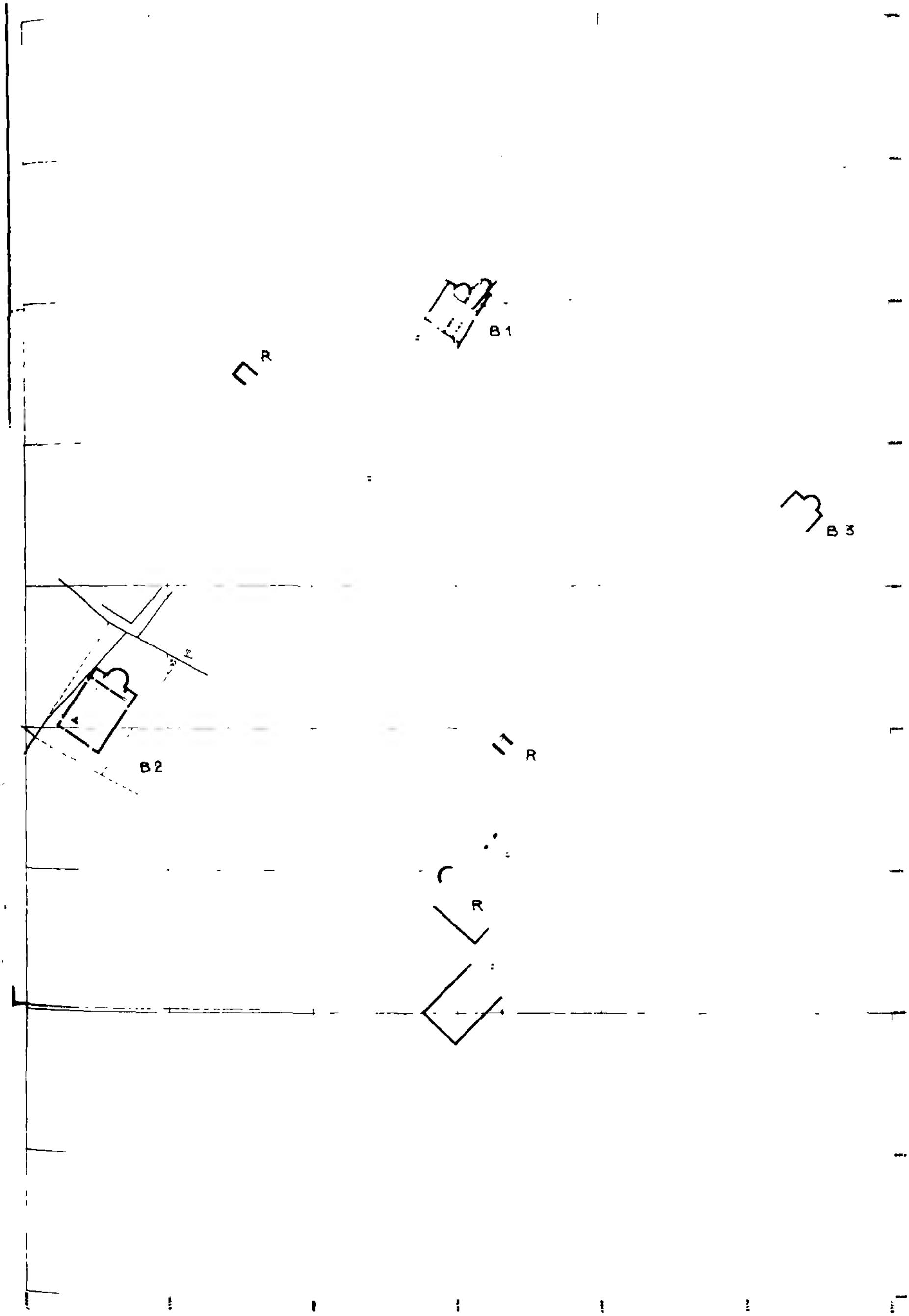


Fig. 2. — Plan du site Χαλάσματα. B1 : première Basilique, B2 . deuxième Basilique, B3 : troisième Basilique, R : bâtiments romains.

trouvailles, on doit mentionner les éléments architecturaux en marbre (colonnes, chapiteaux, plaques de chancel, etc.). Dans le sanctuaire qui lui-même comprend une partie de la nef centrale, le pavement se compose des dalles de schiste, comme la base de l'autel ; le templon, à la base bâtie de pierres et de mortier, s'étend dans les parties Est des nefs collatérales, de façon que deux petits compartiments — les pastophoria peut-être — se forment des deux côtés. Un synthronon, formé d'un degré avec le trône surélevé de l'évêque au milieu, complète le plan du sanctuaire. La construction des murs est faite de petites pierres et de briques consolidées de mortier, qui sur les murs extérieurs donnent l'impression d'un «opus quasi reticulatum». D'après les données des fouilles, la basilique doit être datée du début du VIe siècle.

De la troisième basilique, située à une distance de 120 m au Sud de la première basilique, ne sont conservés que les murs extérieurs de la partie Est avec l'abside du sanctuaire[11].

Ces trois basiliques faisaient partie d'une agglomération qui probablement comprenait aussi d'autres édifices civils, dont nous n'avons que de très pauvres vestiges. Mais de toute façon, cette agglomération n'a pas survécu à l'époque byzantine et fut abandonnée complètement vers la fin du VIe siècle. Pendant la dernière période byzantine seulement, une petite chapelle fut construite sur les ruines d'un bâtiment romain.

3. *Monemvasie.*

Au Sud des agglomérations présentées, à une distance de 21 km de Molaoi, se trouve la presqu'île rocheuse de Monemvasie. Ce site n'est pas mentionné dans les sources antiques parmi les villes de la région, mais Pausanias fait mention d'un cap — Μινώα ἄκρα — qu'on a identifié à Monemvasie[12].

C'est au VIIIe siècle que Monemvasie commence à apparaître dans les sources historiques : *a)* L'itinéraire de Saint Willibald nous apprend que, lorsque ce saint se rendait à Jérusalem — en 723 —, il fut obligé d'aborder à Monemvasie[13]. *b)* On se réfère à Monemvasie, ville importante de Grèce, pendant la peste de 746[14]. *c)* Au VIIe

11. *Ibid.*, p 253-254.
12. N. PAPACHATZIS, *Παυσανίου Ἑλλάδος Περιήγησις*, 2-3, Athènes, 1976, p. 426 et note 3.
13. *Vita S. Willibaldi ep.*, Monumenta Germ. Historica, Scriptores, t. XV, p 93
14. THÉOPHANE, éd. de Boor, I, p. 422-423.

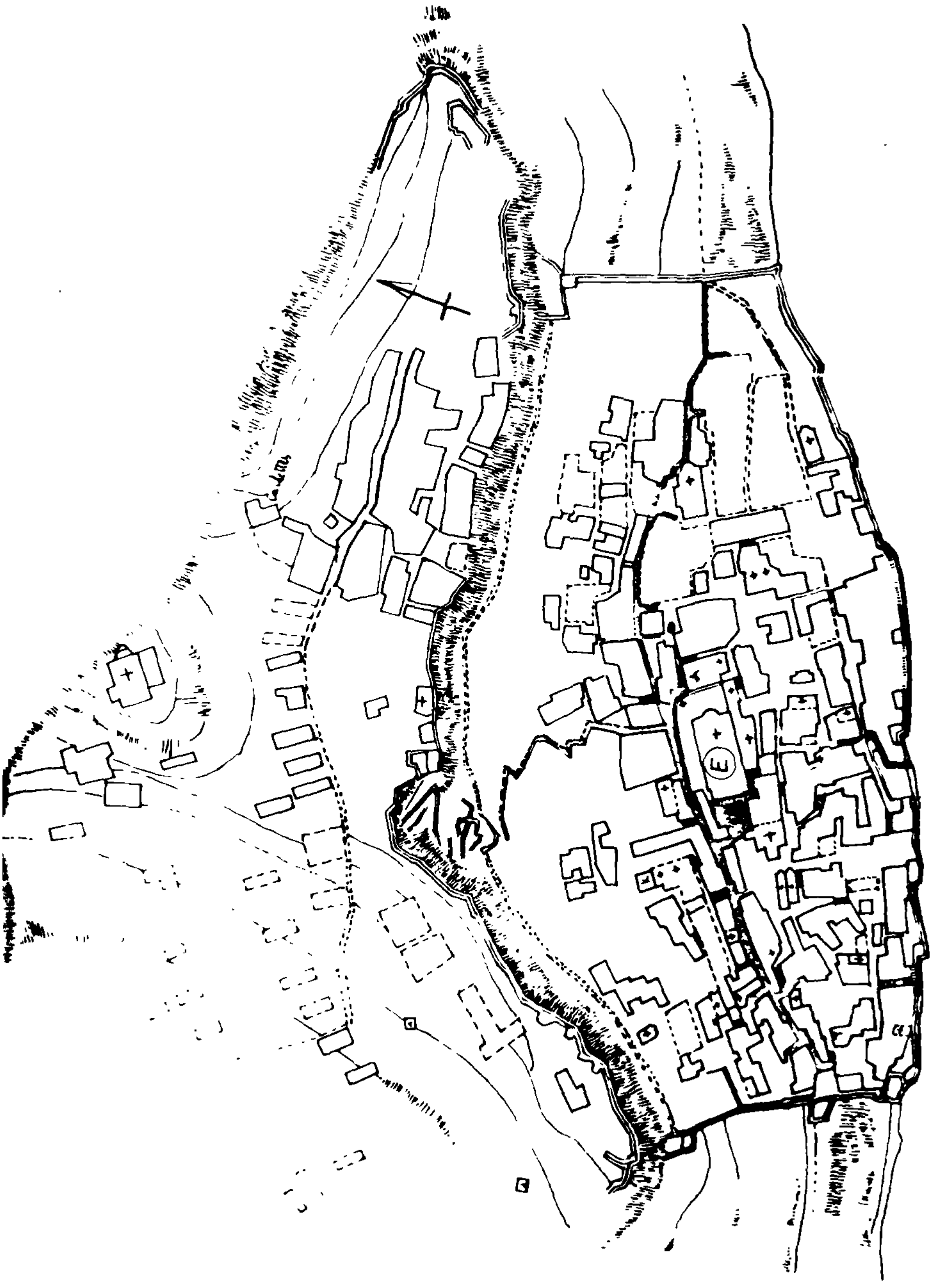


Fig. 3. – Monemvasie. La ville Basse E : l'église de Christos Elkoménos.

Concile Œcuménique, en 787, il y a la mention de l'évêque Pierre de Monemvasie[15].

Mais c'est plutôt le texte «Χρονικόν περί τῆς Κτίσεως τῆς Μονεμβασίας», rédigé au xᵉ siècle[16], qui nous donne des informations sur la fondation de la ville vers la fin du viᵉ siècle[17]. Le passage de la Chronique «ἐν αὐτῇ τῇ πόλει κατῴκησαν μετά καί τοῦ ἰδίου αὐτῶν ἐπισκόπου»[18] m'a poussé à entreprendre la recherche sur l'église construite alors.

Il semble que l'organisation du plan de la cité avec l'église située au milieu, n'a pas été altérée à cause de la morphologie du sol. C'est pourquoi j'ai pensé commencer la recherche sur l'église primitive de la ville par le grand monument central de l'église actuelle de Christos Elkoménos (fig. 3). D'après la mention la plus ancienne sur Elkoménos de Monemvasie de Nicétas Choniate[19], on peut suggérer qu'avant la fin du xiiᵉ siécle existait à Monemvasie une église importante. Une inscription, lue par C. Zéssiou au début de notre siècle, nous informe qu'on a construit des contreforts au côté Sud de l'église en l'an 1538[20]. L'inscription que nous voyons en haut de la porte d'entrée «1697 μηνί Μαρτίῳ ἐτελιώθη», se rapporte sûrement au dernier grand remaniement, quand l'église a pris sa forme actuelle[21].

Le plan actuel de l'église est celui d'une grande basilique voûtée à trois nefs, surmontée d'une coupole et avec un narthex (dimensions : 31 × 14,50 m). Pourtant, avec un examen minutieux, on peut arriver à mettre en lumière quelques éléments appartenant aux phases antérieures de l'église : *a)* Le synthronon de l'abside centrale : cette construction, élément de caractère primitif, se compose ici de cinq

15. J. Darrouzès, Listes épiscopales du Concile de Nicée (787), *REB* 33 (1975), 253 B, 194 D, 193 E, 182 F. Il faut d'ailleurs noter que, d'après P. Nicolopoulos, la plus ancienne mention concernant Monemvasie dans les sources écrites, se trouve dans un manuscrit de l'an 898, voir P. Nicolopoulos, 'Η ἀρχαιοτέρα ἄμεσος γραπτή μνεία τῆς Μονεμβασίας, *Λακωνικαί Σπουδαί* 5 (1980), p. 227-246.

16. P. Lemerle, La chronique improprement dite de Monemvasie : Le contexte historique et légendaire, *REB* 21 (1963), p 5-49. Voir aussi P. Lemerle, *Les plus anciens Recueils des Miracles de Saint Démétrius et la pénétration des Slaves dans les Balkans*, t. II, *Commentaire*, Paris 1981, p. 62-65.

17. Des notices postérieures dans les Chroniques Brèves donnent, d'après P. Schreiner, l'an 582/3 comme date de la fondation de Monemvasie (P. Schreiner, Note sur la fondation de Monemvasie en 582/3, *TM* 4, 1970, p. 471-475). Mais P. Lemerle dans l'étude citée à la note précédente met en question cette interprétation et propose la date 587/8 ou un peu plus tard (*Miracles* II, p. 64).

18. P. Lemerle, *REB* 21 (1963), p. 10 et 33.

19 Nicétas Choniate, *Historia* (éd. Van Dieten), CFHB XI/1, Berlin, 1975, p. 442.

20. C. Zéssiou, Ἐπιγραφαί χριστιανικῶν χρόνων τῆς Ἑλλάδος, *Βυζαντίς*, 1 (1909), p. 116-117.

21. N. Bees, Ὁ Ἑλκόμενος Χριστός τῆς Μονεμβασίας, *BNJ* 10 (1934), p. 238.

degrés avec le trône épiscopal au milieu. Quant à la forme et au nombre des degrés, ils sont à rapprocher de ceux des églises datées du VIe siècle (p. e. les deux églises de Katapoliani à l'île de Paros[22]). *b)* Les absides latérales : ici encore, comme à Apidia, les absides latérales présentent une différence de dimensions, de forme et de disposition de part et d'autre de l'abside centrale, éléments importants pour leur datation postérieure. *c)* La coupole de la nef centrale, sans être liée aux autres éléments architecturaux du monument, est probablement une construction du dernier remaniement de l'an 1697.

Ces remarques, je crois, peuvent nous amener à déduire que cette église a connu au moins trois phases architecturales, dont la première était probablement contemporaine de la fondation de la ville, bâtie selon la mode de l'époque, en basilique à charpente, avec une grande abside semi-circulaire et le synthronon. Les quelques morceaux en marbre de l'époque paléochrétienne conservés dans des bâtiments postérieurs d'alentour, proviennent peut-être de cette basilique. Enfin, les traces de cinq fenêtres récemment trouvées pendant des travaux de restauration sur le mur de l'abside centrale, témoignent par leur forme de l'ancienneté de la construction.

On peut soutenir donc que nos recherches archéologiques viennent confirmer les sources littéraires, d'après lesquelles Monemvasie a été créée vers la fin du VIe siècle par les Grecs de la diaspora. Les habitants des agglomérations voisines[23], désertées à cette époque-là, se sont réfugiés dans la nouvelle ville.

En se référant à ces événements, P. Lemerle conclut[24] : « nous n'avons aucune bonne raison de mettre en doute ... la diaspora des Grecs de l'intérieur et le fait que seule la côte orientale 'de Corinthe au cap Malée' ... reste 'pure de Sclavènes' et sous l'autorité de l'Empire ».

Or, Monemvasie grâce à son poste central, au milieu de grandes routes maritimes entre l'Orient et l'Occident a continué sa vie aux siècles suivants et est devenue, comme nous le savons, une ville byzantine importante.

22. H. H. Jewell - F. W. Hasluck, *The church of our Lady of the Hundred Gates in Paros*, London, 1920, p. 60-62.

23. Les recherches récentes dans la région de l'Épidaure Liméra effectuées par le Professeur N. Drandakis et ses collaborateurs ont mis à jour des éléments architecturaux en marbre de l'époque paléochrétienne. On ne peut identifier exactement de quel monument proviennent ces vestiges trouvés près du village actuel Τάλαντα (à 18 km vers le Sud-Ouest de Monemvasie) au voisinage d'églises byzantines (*PraktAE* 1982, p. 369-377).

24. P. Lemerle, A propos de la Chronique de Monemvasie et de quelques textes apparentés, *Mélanges Ostrogorsky* II, p. 238.

ATHANASIOS A. FOURLAS

DAS «GLOSSAR ZUR FRÜHMITTELALTERLICHEN GESCHICHTE IM ÖSTLICHEN EUROPA»

Ein Hilfsmittel auch für die Historische Geographie von Byzanz

Einleitendes : In einer Besprechung des «Glossars» von H. SCHULZE lesen wir folgendes : «Zieht ein enzyklopädisches Zeitalter herauf, fragt man sich angesichts der Tatsache, daß die Geschichtswissenschaft und ihre Nachbarwissenschaften mit großer Intensität an umfangreichen Nachschlagewerken arbeiten. Seit 1964 erscheint das Handwörterbuch zur deutschen Rechtsgeschichte, seit 1968 eine stark erweiterte Ausgabe des Reallexikons der Germanischen Altertumskunde (Hoops), schon seit 1961 in Polen das Lexikon der slawischen Altertümer, seit 1977 das Lexikon des Mittelalters, seit 1972 die Geschichtlichen Grundbegriffe, das historische Lexikon zur politisch-sozialen Sprache in Deutschland. Die Polnische Akademie der Wissenschaften und die Akademie der Wissenschaften der DDR bereiten die Herausgabe einer Enzyklopädie zur Frühgeschichte Europas (6.-12. Jahrhundert) vor. Die Beispiele für derartige Unternehmungen ließen sich vermehren[1].»

Ein zweites Zitat möchte ich hier bringen, und zwar aus einem Buch, dessen Thema eine ganz andere Problematik behandelt. In seiner Arbeit «Buch, Bibliothek und geisteswissenschaftliche Forschung. Zu Problemen der Literaturversorgung und der Literaturproduktion in der Bundesrepublik Deutschland» (Göttingen 1983) schreibt B. FABIAN u.a. folgendes : «Wir befinden uns in einem neo-alexandrinischen Zeitalter, und es gehört zu den Kennzeichen

1. *Historische Zeitschrift* 234 (1982) 400-402 [hier S. 400].

des Wissenschaftsbetriebs, daß allenthalben umfassende Sammlungen angelegt werden. Die Erschließung, Aufbereitung und Vermittlung großer Mengen von Quellenmaterial wird als eine der vornehmsten Aufgaben der Geisteswissenschaften empfunden. Hand in Hand mit der Materialsammlung geht die Ausbildung immer feinerer Methoden der Gegenstandsbearbeitung, so daß Textkorpora nicht nur von großem Umfang, sondern auch von erheblicher Differenziertheit der Darbietung entstehen. Die Ausbildung neuer Publikationsformen wird auch in diesen Forschungszusammenhängen unvermeidlich.

In der deutschen geisteswissenschaftlichen Forschung hat diese Entwicklung dazu geführt, daß viele Großprojekte nur sehr langsam vorankommen oder sogar unter dem Gewicht der selbst auferlegten Ansprüche im Hinblick auf Vollständigkeit oder Erschließungstiefe zusammenbrechen. Wieder und wieder erweist sich hier in der Mammutdimension, was auch an der einzelnen Monographie abzulesen ist : daß die Materialfülle nicht mehr bewältigt und ihre Präsentation nicht mehr finanziert werden kann[2].»

Dieses zweite Zitat umschreibt treffender als das erste die Situation des «Glossars», das nach seinem Abschluß hoffentlich zu den unentbehrlichen Hilfsmitteln der Fachwelt zählen wird. Sein Umfang und seine Zielsetzung hier vorstellen zu wollen würde heißen «Eulen nach Athen tragen», denn die Publikationsreihe dürfte allen Anwesenden inzwischen bekannt sein[3].

Zwei Dinge möchte ich doch ins Gedächtnis rufen bzw. etwas erläutern :

Die Konzeption des «Glossars» sieht, wie bekannt, drei Serien vor — eine Lateinische, eine Griechische und eine Slavische —, von denen die erste und zweite bereits eine ganze Reihe von erschienenen Lieferungen aufzuweisen haben, während die dritte immer noch im Anfangsstadium stecken geblieben ist.

Was die erste und zweite Serie betrifft, möchte ich auf zwei Unterschiede hinweisen :

Erstens : Während die Serie A «Lateinische Namen bis 900» den Zeitabschnitt 375 (Einfall der Hunnen in Osteuropa) und 900, und den geographischen Raum «von der Elbe bis an den Don und die Wolga, von der Ostsee bis zu den nördlichen Randgebieten des Kaukasus und dem Nordufer des Schwarzen Meeres unter Einschluß der Balkanhalbinsel»[4] umfaßt, setzt die Serie B «Griechische Namen bis 1025» mit dem 6. Jh. an (erste Erwähnung der Slaven in den

2. S. 273-274.

3. Siehe zuletzt *Jahrbuch der Österreichischen Byzantinistik* 31 (1981) [= XVI. Internationaler Byzantinistenkongreß, Akten I/Beiheft & Akten/1, S. 83-84].

4. Siehe GLOSSAR, Serie A, Bd. I, S. VII-VIII.

byzantinischen Quellen)[5] und erstreckt sich zeitlich bis zum Jahre 1025, wobei sie zusätzlich zu dem vorher genannten geographischen Raum die ganze Kaukasusregion in ihr Blickfeld miteinbezieht.

Namenmaterial vor dem 6. Jh. wurde bis jetzt wahlweise auch von der Serie B, insbesondere, wenn entsprechende Hinweise der Serie A auf B angegeben waren, aufgenommen, was aber jetzt nicht zuletzt aus Finanzgründen des Projektes ganz wegfallen wird; so z.B. wird die byzantinische Serie den Namen Ἀττίλας bzw. das Namenmaterial aus seinem Umfeld nicht mehr aufnehmen können.

Zweitens : Ein anderer Unterschied zwischen den beiden Serien besteht darin : In der Serie A finden keine Aufnahme die Namen von griechischen und römerzeitlichen Städten sowie andere geographische Bezeichnungen im genannten Raum, wenn aus den Quellen für diese Namen kein Slavenbezug ersichtlich ist oder die Namensformen sich keiner slavischen bzw. vergleichbaren osteuropäischen Sprache zuordnen lassen[6]. Dies gilt auch für Personen, die zwar in dem oben umschriebenen geographischen Raum gelebt und gewirkt haben, in den Quellen jedoch ohne Slavenbezug erwähnt werden.

Die Serie B dagegen nimmt solches Material konsequent auf, wenn es im geographischen Raum von Ost- bzw. Südosteuropa vorkommt, um das Mosaikbild der ethnischen Zusammensetzung während der Ethnogenese der Slavenwelt dem Historiker vor Augen zu führen. Auch Namen von Personen slavischer, skythischer, hunnischer und anderer Herkunft, die in Byzanz gelebt und gewirkt bzw. im byzantinischen Dienst gestanden haben, werden soweit aufgenommen, wenn die Quellenbelege direkten Bezug auf ihre Herkunft nehmen; für die sonstigen Aktivitäten bzw. die Laufbahn solcher Personen in Byzanz wird auf die Sekundärliteratur verwiesen (Beispiel : Ἀνδρέας Σαλός, «τῷ γένει Σκύθης»).

Soviel als Einleitung meiner Ausführungen.

Im folgenden möchte ich einiges über die Arbeit am «Glossar» und zum Schluß ganz kurz über die Arbeit mit dem «Glossar» ausführen, wobei ich hauptsächlich Bezug auf die griechisch-byzantinische Serie nehmen werde.

5. Siehe GLOSSAR, Serie B, Bd. I, S. VIII und Bd. II, S. I.

6. Siehe «Bericht einer Arbeitstagung in Rothenberge vom 27.-29. Febr. 1982, «Münster (Westf.) 1982, S. 5 [Xerokopie].

I. — Die Arbeit am «Glossar»

a) Stand der Arbeiten (Dezember 1983)[7] :

Serie A :

Bd. I (1973-1977) Aba - Bela (2)
II (1978-1983) Belaa - Carolus (Magnus)
III, Lieferung 1 (1983) Carolus (Martellus) - Cenewa
Lieferung 2 (in Vorbereitung)

Serie B :

Bd. I (1974-1980) Ἀαρὼν - Ἀδριανούπολις (1)
II, Lieferung 1-5 (1981-1983) Ἀδριανούπολις (2) - Ἀναστασιακὸν τεῖχος (Anfang)
Lieferung 6 (im Druck)
Lieferung 7 (in Vorbereitung)

Serie C :

Probeheft (Anfang 1982).

— Zusammenstellung einer Quellenübersicht für den südslavischen Bereich (einschließlich der Kyrillo-Methodianischen Tradition) und gleichzeitige Exzerpierung von zahlreichen kleinen und mittleren Quellen.

Ausnutzung der Elektronischen Datenverarbeitung bei der Auswertung der großen russischen Chronik-Kompilation; die älteste Kiever Chronik ist in der Cyber-Anlage des Hochschul-Rechen-Zentrums Gießen gespeichert.

Beihefte :

1. Bibliographie der Übersetzungen griechisch-byzantinischer Quellen, bearbeitet von Wolfgang Schule, Wiesbaden 1982.
2. Namentragende Steininschriften in Jugoslavien vom Ende des 7. bis zur Mitte des 13. Jahrhunderts, bearbeitet von R. Mihalčić und L. Steindorff, Wiesbaden 1982.

7. Neuester Stand (Juni 1987) :
Serie A : Bd. III, Lieferung 4 (1986) — 6 (1987) bis Drizipera
Lieferung 7 (im Druck)
Serie B : Bd. II, Lieferung 8 (1985) Ἀρεντανοὶ - Ἀρμενιακῶν θέμα
Bd. III, Lieferung 1/2 *(redaktionell abgeschlossen)*
Lieferung 3 *(in Vorbereitung)*

Beihefte :

Nr. 3 : Namenregister zu Miklosich-Müller, Acta et diplomata graeca medii aevi, Vol. IV und V. Bearbeiter : Norbert Henkelmann, Annelies Ludat, Stuttgart 1986.

Nr. 4 : Namentragende Inschriften auf Fresken und Mosaiken auf der Balkanhalbinsel vom 7. bis zum 13. Jahrhundert.
Bearbeitung : Vojislav Djurić, Anna Tsitouridou.
Redaktion : Athanasios Fourlas, Ludwig Steindorff, Stuttgart 1986.

In Vorbereitung sind folgende Beihefete :

3. Index von Orts- und Personennamen der Bände IV und V der Acta et Diplomata Graeca Medii Aevi, ed. Fr. Miklosich-Jos. Müller, Wien 1871 und 1877, bearbeitet von G. Schmalzbauer.
4. Inschriften auf Fresken und Mosaiken auf der Balkanhalbinsel von der Mitte des 7. Jahrhunderts bis zur Mitte des 13. Jahrhunderts, bearbeitet von A. Tsitouridou und V. Djurić.
5. Vorläufiger Arbeitstitel : Katalog byzantinischer Stabkreuze und verwandter Denkmäler, bearbeitet von G. Prinzing und H. Vierck.

b) Geschätzte Zeitaufwand und Umfang des Werkes bis zu seinem Abschluß.

Unsere Schätzungen beziehen sich nur auf die griechisch-byzantinische Serie, die allerdings den umfangreichsten Quellenbestand für die Thematik des «Glossars» aufzuweisen hat. Dabei haben wir folgendes vor Augen :

1. Umfang der Exzerptensammlung.

Schätzungsweise stellen die noch zu behandelnden Exzerpte 5/6 des gesamten Materials dar; ungefähr 15 größere Artikel[8] und eine unzählige Menge von kleineren Artikeln werden ca. 10 weitere Bände in Anspruch nehmen, d.h. mit insgesamt 12 Bände dürfte die byzantinische Serie auskommen.

2. Zeitaufwand.

Um annährend den nötigen Zeitaufwand zur Bewältigung dieser Materialmenge schätzen zu können, müssen wir voraussetzen, daß keine größere Schwankungen im Personalbestand stattfinden, wobei nicht nur die Zahl der Mitarbeiter entscheidend ist, sondern es muß auch vor allem die Kontinuität der in die Materie eingearbeiteten und erfahrenen «Glossaristen» gewahrt bleiden. Die Schlüsselrolle spielt dabei natürlich die langfristige Sicherung der Finanzierung. Wenn diese Grundvoraussetzungen erfüllt werden, können wir davon ausgehen, daß die byzantinische Serie für ihre erste Etappe bis 1025[9] noch ca. 40 weitere Jahre bis zu ihrem Abschluß benötigen wird.

Notabene : Überlegungen, Kontakte und konkreter Informationsaustausch mit dem Rechen-Zentrum der Universität Münster zum Einsatz der Elektronischen Datenverarbeitung für die Zwecke des «Glossars» bestätigten unsere Annahme, daß auf diese Weise keine schnellere bzw. effektivere Bewältigung des Materials zu erwarten ist. Dies liegt in der Natur der Sache :

8. Βασίλειος, Βουλγαρία/Βούλγαροι, Θράκη, Ἴστρος/Δούναβις, Ἰωάννης, Κωνσταντῖνος, Μακεδόνες/Μακεδονία, Μυσία/Μυσοί, Οὖννοι, Παίονες, Σαρμάται/Σαρματία, Σερβία/Σέρβοι, Σκύθαι/Σκυθία, Σλάβοι, Τοῦρκοι, Χρωβατία/Χρωβάτοι.

9. Eine zweite bis zum Ende des Byzantinischen Reiches ist vorgesehen.

Das «Glossar» sammelt und ordnet entsprechend der Definition des Projektes Quellenbelege für direkte und indirekte Nennungen von Personen, Personengruppen und Örtlichkeiten aus einem bestimmten historischen Bereich. Indirekte Nennungen (bei uns Leerstellen genannt) sind :

— den Namen des Namenträgers (Personen usw.) ersetzende Pronomina, Metonyme (Titel, Funktionsbezeichnungen), Metaphern (Charakterisierungen),

— Prädikatsätze mit nicht ausdrücklich genannten Subjekt, in denen eine aus anderen Quellen namentlich bekannte Person Handlungsträger ist.

Die erprobten Konkordanzprogramme des Rechen-Zentrums in Münster können indirekte Nennungen nicht kenntlich machen und können verschiedene Namensträger mit gleichem Namen nicht unterscheiden.

3. Finanzierungsprobleme.

Seit Beginn des «Glossar-Projektes» im Jahre 1953 wird die Arbeit von der Deutschen Forschungsgemeinsachaft (DFG) finanziert. Da die DFG langfristige Projekte nicht mehr tragen kann, sucht sie in enger Zusammenarbeit mit den Herausgebern des «Glossars» nach adäquaten Institutionen, die dem Forschungsprojekt ein gesichertes Arbeitsdach bieten können; so laufen z.Z. Verhandlungen für die Übernahme des «Glossars» durch die Nordrhein-Westfälische Akademie der Wissenschaften. Mit anderen Worten : die Fortsetzung der «Glossararbeiten» steht auf schwankenden Füssen, solange keine langfristig abgesicherte Finanzierungsmöglichkeit gefunden worden ist.

4. Inhaltliche Probleme.

Im folgenden möchte ich einige Schwierigkeiten nennen, mit denen wir bei der Verzettelung der Quellen und vor allem bei der Gestaltung eines Artikels immer wieder konfrontiert werden.

Vorweg sei bemerkt, daß wir die Quellen historisch interpretierend durcharbeiten — dies läßt sich auf keinen Fall mit Hilfe eines Computers ersetzen — und daß wir bei der Fertigstellung der Namenkonkordanz für das «Glossar» immer wieder vor der Aufgabe stehen, die indirekten Nennungen der Namenträger zu ermitteln und eventuell die Belege für einen Namen verschiedenen Namensträgern zuzuordnen. Noch schwieriger wird der Umgang mit Bezeichnungen wie «ἀπάτριδες»[10], «βάρβαροι», «ἔθνη» u.ä., wenn sie sich nicht eindeutig zu einem bestimmten Ethnikum zuordnen lassen[11].

10. Ἀπάτριδες = Abodriten/Abodriti nach H. KUNSTMANN, Zwei Beiträge zur Geschichte der Ostseeslaven : 1. Der Name Abodriten; 2. Rethra, die Redarter und Arkona, in : *Die Welt der Slaven*, Neue Folge 6 (1982) 395-432; s. auch die kurze Anzeige in *Byzantinoslavica* 44 (1983) 295.

11. Z.B. werden besonders in den Taktika ἔθνη nur mit Attributen bezeichnet wie

Ein ähnliches Beispiel stellen Umschreibungen wie «ἀμφίμικτοι κῶμαι» (ethnisch gemischte Siedlungen) dar, die als attributive Bezeichnung selbstverständlich nicht in einem eigenen Artikel behandelt werden können, auch wenn aus dem Kontext zu erschließen ist, daß slavische Stämme in den gemischten Siedlungen gelebt haben.

Fortsetzen läßt sich diese Problematik mit Beispielen aus der Historischen Geographie. Gebietsbestimmungen mit Hilfe von Adverben wie «ἀμφί», «ἄνω», «ἐκεῖθεν», «ἐντός», «ἔντοσθε», «πέραν», «ὑπέρ» usw[12] lassen sich als eigenständige Artikel nicht in das «Glossar» einordnen.

Jede Anregung, wie sich solches Material fruchtbar, als eigenständige Lemmata, in das «Glossar» einbetten läßt, nehmen wir gerne entgegen.

Ein anderes Feld ist und bleibt immer die Rezeption antiken geographischen Traditionswissens. Deutlich wird das z.B. in Fällen, wo reichhaltige und aussagekräftige Überlieferung vorhanden ist, sodaß Teile von Flußläufen in der Antike und in der byzantinischen Zeit intensiv mit der griechischen Welt kommunizieren, wie Schramm das feststellt[13]. Dies gilt nicht nur für die Hydronymie, sondern genauso für die Oronymie, die Städte- und sonstigen Lokaliätenbezeichnungen. In solchen Fällen arbeiten wir flexibel : Wenn z.B. ein Name nur bei Stephanos Byzantios oder in den Excerpta ex Strabone und Quellen ählicher Natur ohne einen zeitgenössischen «νῦν»-Bezug vorkommt, dann wird er in der Regel nicht aufgenommen[14]. Dagegen werden Namen, die auch in anderen byzan-

«ἄναρχα», «ἄπειρα», «ἄτακτα», «διεσπαρμένα», «θρασέα», «μονότονα», «συγκεχυμένα», «τραχέα» u.ä.

12. Vgl. A.V. Podosinov, Iz istorii antičnych geografičeskich predstavlenij, in : *Vestnik drevnej istorii* 1 (1979) 147-166, wo er über die Bestimmungen ὑπέρ, ὑπό, ἄνω, ὕπερθε, καθύπερθε, ἄνευθε und ihren Gebrauch während des Mittelalters spricht. P. Giordani, Note sul significato di iuxta nel Liber pontificalis, in : *Vet. Christ.* 16 (1979) 203-219 weist nach, daß ser Terminus nicht nur «bei», sondern auch «Umgebung», «Umkreis», also eine größere Entfernung bezeichnen kann, ein Faktum, das bei der Interpretation von Ortsangaben des Liber pontificalis zu berücksichtigen ist (beide Arbeiten sind mir nur bekannt durch die hier wiedergegebenen kurzen Anzeigen aus der *Byz. Zeitschrift* 73, 1980, S. 220 und 479).

13. G. Schramm, *Nordpontische Ströme. Namenphilologische Zugange zur Frühzeit des europäischen Ostens*, Göttingen 1973, S. 155.

14. Ähnlich ist es mit der Materialdarbietung in Blemmydes' «Σύνοψις γεωγραφική» (13. Jh.) und Prisciani periegesis (6. Jh.), die beide die Erdbeschreibung (Οἰκουμένης περιήγησις) des Dionysios Periegetes aus dem Jahre 124 n. Chr. paraphrasieren bzw. übersetzen.

Wenn aufgrund des Quellenmaterials bei Priscian und seiner Adaption durch Ermerich von Ellwangen im 9. Jh. Verweise der lateinischen Serie auf die griechische vorliegen, werden sie dennoch nicht berücksichtigt, sofern sie lediglich bei Blemmydes griechisch belegt sind.

tinischen Quellen unseres Zeitraumes vorkommen, aufgenommen, wobei wir in der Kontextgestaltung der verschiedenen Quellenbelege nicht nur die älteste Vorlage vor Augen haben, sondern Ausführlichkeit bzw. Aussagekraft des jeweiligen Zitats besonders berücksichtigen. Bei direkter Abhängigkeit einer späteren Quelle von einer früheren mit kaum abweichender Darstellungsform, wird in der Regel — in der Zukunft noch stärker — auf Textwiedergabe verzichtet (Beispiele : Hierokles Synekdemos und Konstantinos Porphyrogennetos, De thematibus).

Ein leztes Beispiel von späteren Chronographen :

Zonaras' Chronographia stellt zwar eine Kompilation dar, seine Darlegungsform aber macht es sehr oft schwierig, die Abhängigkeit der verschiedenen Textpartien ausfindig zu machen und zeitlich einzuordnen. Ich greife einen Textabschnitt heraus[15] :

In der Beschreibung der Regierungszeit von Leon III. (716-741) läßt sich folgendes feststellen :

Auf Seite $249,_{3\text{-}9}$ wird ein Ereignis eingeflochten, das zwischen 705 und 711 zu datieren ist und eine Abhängigkeit von Theophanes' Chronographia (S. 391-393[16]) aufweist. Er fährt fort (S. $249,_{9}$-$250,_{9}$) mit einem Ereignis, das um das Jahr 500 datiert wird und, wie er selbst angibt, von Prokopios (Bd. II, S. 498-499[17]) stammt. Weiter schließt er an (S. $250,_{10}$-$251,_{6}$) mit einem Ereignis, das zwischen 543 und 546 datiert wird. Endlich setzt er die auf S. $249,_{3\text{-}9}$ begonene Erzählung fort mit Einflechtung von Ereignissen, die zeitlich zwischen 546 und 705 einzuornden sind.

Die Schwierigkeit bei der jeweiligen Gestaltung des Belegkontextes dürfte an diesem Beispiel deutlich geworden sein.

Hinweise, Zitate von Zonaras gestrafft anzugeben bzw. auf Textwiedergabe zu verzichten, kann man nicht als Faustregel betrachten.

Und damit gehe ich zum letzten Teil meiner Ausführungen über, nämlich «Die Arbeit mit dem Glossar».

II. — Die Arbeit mit dem Glossar

Während einer Arbeitstagung des «Glossars» in Rothenberge bei Münster (Westf.)[18] haben die Mitarbeiter des Forschungsprojektes Überlegungen angestellt, wie das im «Glossar» präsentierte Material

15. Zitiert wird nach der Bonner Ausgabe.
16. Nach der Ausgabe C. de Boor.
17. Nach der Ausgabe von J. Haury-Add. et corr. G. Wirth.
18. Siehe Anm. 6.

ausgewertet und wie hiermit erkenntnisfördernd gearbeitet werden kann. Inwieweit sich das «Glossar» als Hilfsmittel bis jetzt in der Praxis bewährt hat, soll und kann nicht von uns beurteilt werden. Besser sollen Fachleute zu Wort kommen, die Arbeitserfahrungen mit dem «Glossar» gemacht haben.

Hier einige Stimmen, die den Wert des «Glossars» dokumentieren :

— Das Präsidium des XVI. Internationalen Byzantinistenkongresses Wien (4.-9. Oktober 1981) hat das «Glossar» als ein «instrument de travail extrêmement important» bezeichnent (*JÖB* 32/1, S. 50).

— J.N. Ščapov vom Institut Istorii SSSR (Moskau) schreibt in einem Brief vom 23.12.1982 u.a. : «Ihr Glossar erscheint mir als wertvolle wissenschaftliche Publikation, die dem Forscher praktisch erschöpfende Quellenbelege zu allen Namen und Benennungen liefern soll. Diese einmalige Publikation erscheint mir als die nächste Etappe nach der der Realenzyklopädien, die nur Quellenverweise und eine Bibliographie erhalten».

— I. Hlaváček schreibt : «... seitens der Benutzer (ist) ausdrücklich zu betonen, daß ein solches Werk, das im wahrsten Sinne des Wortes 'ewig' bleibt und schon jetzt der internationalen Öffentlichkeit zu einem unentbehrlichen Arbeitsinstrument geworden ist, nur dann sinnvoll erscheint, wenn es nicht Bruchstück bleibt» (*Deutsches Archiv* 39, 1983, S. 223).

— H.K. Schulze vermerkt in einem Nebensatz folgendes : «... darf man mit Grund von einem Jahrhundertwerk sprechen, das hier im Entstehen begriffen ist» (*Historische Zeitschrift* 234, 1982, S. 401).

— P. Schreiner vermerkt in seinem Aufsatz über «Das Bulgarenbild im europäischen Mittelalter» folgendes : «Die Abfassung wurde wesentlich erleichtert, z.T. überhaupt erst ermöglicht durch das 'Glossar...'. Ich danke an dieser Stelle Herrn Kollegen J. Ferluga, Münster, für das Entgegenkommen, auch noch unveröffentlichtes Material einsehen zu können» (*Études Balkaniques* 28, 2, 1982, S. 58).

Auf Seite 65, Anmerkung 43 steht : «Alle Angaben beruhen im folgenden auf dem Glossar zur frühmittelalterlichen Geschichte im östlichen Europa, Serie A. Lateinische Namen bis 900» während im laufenden Text auf der selben Seite folgendes zu lesen ist : «Für diesen Vortrag liegt der Schwerpunkt, wie bereits einleitend gesagt, auf der Zeit bis zum X. Jh., da nur bis zu diesem Datum das Material im Glossar... gesammelt ist».

— Zum Schluß eine Stimme, die eben Bezug auf die Historische Geographie nimmt.

In seiner Arbeit «Topics in Byzantine Historical Geography» schreibt G.L. Huxley u.a. folgendes : «In matters of toponymy solid results have already been obtained in the systematic 'Glossar...', an undertaking of the universities of Giessen and Münster» (*Proceeding of the Royal Irish Academy* 82, 4, 1982, S. 91).

Das «Glossar» bietet trotz seiner thematischen Einschränkung beträchtliches Material für die Arbeit der Historischen Geographie von Byzanz. Von den bis jetzt erarbeiteten 236 Artikeln der

griechisch-byzantinischen Serie, betreffen 96 die Historische Geographie und zwar nicht nur Lokalitäten, die im geographischen Raum des «Glossars» vorkommen, sondern auch solche, in denen punktuell Slaven usw. wirken, also von Apamea am Orontes in Syrien bis Libyen, wo hunnische Söldner unter Belisar kämpfen.

Ich möchte mit einem Wunsch der Mitarbeiter des «Glossars» hier schließen :

Bei aller Befriedigung über das Lob, das uns bis jetzt zuteil wurde, wünschen wir uns mehr sachliche Auseinandersetzung mit dem «Glossar» entsprechend seiner wissenschaftlichen Absicht.

Ivan JORDANOV et Vasilka TÂPKOVA-ZAIMOVA

QUELQUES NOUVELLES DONNÉES SUR L'ADMINISTRATION BYZANTINE AU BAS DANUBE (fin du Xe-XIe s.)

Les molybdobulles, découverts ces dernières années dans les villes de Preslav, Silistra, etc., sont d'une importance de premier ordre pour l'étude du régime administratif que Byzance établit dans la région du Bas Danube, une première fois après 971 et puis, de nouveau, après l'an 1000.

S'en retournant à Constantinople après «avoir rendu la Mésie aux Romées», Jean Tzimiscès établissait un premier gouvernement.

Ce nouveau régime est attesté tout d'abord par quelques plombs trouvés à Preslav, l'ancienne capitale bulgare. Il semble que le nom de Ioannoupolis, attesté par les chroniques, n'a pas été donné immédiatement à Preslav, parce que 7 molybdobulles datés de la fin du xe s. y ont été trouvés avec le nom de Jean, patrice et stratège de Preslav[1]. Une fois revenu à Constantinople où il dépouille le tzar bulgare de ses insignes, Jean Tzimiscès procède aux nouvelles mesures administratives et établit la stratégie de Ioannoupolis (— Ἰωαννούπολις, l'ancienne Preslav) où il nomme stratège Katakalô, également protospathaire et stratège de Ioannoupolis[2]. Un autre stratège de cette même période serait Pierre, protospathaire, représenté par 2 plombs[3].

1. I. Jordanov, Novi danni za Preslav v kraja na X v., *Rc. Preslav*, III, Varna, 1983, p. 106-107, n. 1.

2. Molybdobulles non publiés au nombre de 7. Étant donné que la lecture de Ioannoupolis est incertaine, I. Jordanov estime qu'on pourrait formuler aussi une autre proposition, à savoir que Katakalo aurait été stratège de Ilioupolis, nom donné éventuellement à l'autre capitale bulgare Pliska. V. I. Jordanov, La stratégie Preslav aux xe-xie s. selon les données de la sphragistique, *The 17th International Byzantine Congress. Abstracts of short papers*, Washington, 1986, p. 159.

3. *Ibidem*, p. 159.

A son tour la Petite Preslav (Preslavitza - Περσκλάβιτζα) aura été surnommée Théodoroupolis (Θεοδωρούπολις), en l'honneur de Théodore Stratélate, le protecteur du basileus au cours de sa campagne. Ce nouveau commandement aura été placé à la tête d'un catépanat : le premier catépano de Théodoroupolis est Sisinnios, protospathaire, représenté par 4 molybdobulles[4].

Dorostolon devient le centre d'une stratégie dont le gouverneur est le personnage très connu par les molybdobulles, Léon Saracénopoulos. Celui-ci est représenté en sa qualité de stratège de Dorostolon par 2 plombs[5].

Une nouvelle formation administrative est constituée par le duché de Thrace et Mésopotamie, ayant pour chef (duc) l'antipate Damien Dobromir. Ce duché devait être un grand centre administratif dont dépendaient peut-être le catépanat de Théodoroupolis et les stratégies de Philippopolis, Berrhoé et Ioannoupolis-Dorostolon[6]. Une remarque s'impose ici : c'est la présence d'un duc d'origine vraisemblablement bulgare. Le fait est rare, étant donné que les armées et leurs commandants étaient ordinairement envoyés dans des régions assez éloignées de leur lieu d'origine.

De plus, ce nom de Mésopotamie donne quelques éclaircissements ultérieurs à un problème assez discuté après la parution du Taktikon Oikonomidès : il s'agit de l'emplacement de cette «Mésopotamie»[7]. Le plomb de Dobromir confirme l'existence dans les Balkans d'un commandement du nom de Mésopotamie.

Il semble que dans une seconde phase, après la conquête, nous avons encore un autre changement administratif ; c'est la fusion déjà mentionnée de deux stratégies — Ioannoupolis et Dorostolon. Léon Saracénopoulos continue de résider à Dorostolon, mais en tant que stratège «de Ioannoupolis et Dorostolon» ; 19 de ses plombs ont été trouvés à Preslav (- Ἰωαννούπολις, Ioannoupolis) où il envoie sa correspondance[8].

Une autre remarque que l'on pourrait faire, c'est que le gouvernement administratif que nous venons de décrire paraît fort plausible, mais il est possible aussi qu'il y ait eu en même temps des gouverneurs-stratèges de villes et de régions. Ainsi, Léon Saracéno-

4. I. JORDANOV, *Koj bàlgarski grad e bil narečen Teodoropol*, Vekove, 1983, p. 38-63.

5. IDEM, Pečati na Leon Sarakinopul ot Preslav, *Archeologia*, 1982, 1, p. 14.

6. IDEM, Molivdovuli na Damian Dobromir duk na Trakia i Mesopotamia, *Bulletin du Musée National de Varna*, 20 (35), 1984, p. 99-104.

7. N OIKONOMIDÈS, *Les listes de préséance byzantines des IX^e et X^e siècles*, Paris, 1979, p. 354, 363, 409 ; V. TÀPKOVA-ZAIMOVA, *Dolni Dunav — graničnа zona na vizantijskia zapad*, Sofia, 1976, p. 7sq. ; I. BOŽILOV, *Anonimàt na Haze. Bàlgaria i Bizantia na Dolnia Dunav v kraja na X vek*, Sofia, 1979, p. 186-196.

8 V. ci-dessus n. 6 (et la littérature antérieure).

poulos pourrait agir parfois comme stratège seulement de la ville de Dorostolon et parfois comme représentant du commandement Iaonnoupolis-Dorostolon. De même, nous attirons l'attention sur un détail — la ville de Dorostolon apparaît tantôt sous ce nom, tantôt sous le nom de Dristra[9], ce qui veut dire qu'il y a une certaine archaïsation dans ces nouvelles appellations.

En tant que stratège de Thrace et Ioannoupolis, Léon Saracénopoulos a été remplacé à ce poste par Théophane, protospathaire, représenté par 3 molybdobulles et puis par Nicéphore Xiphias, ayant le même titre et représenté par 1 plomb[10].

Nous abordons déjà l'époque de Basile II. Que représente Preslav à cette époque-là, toujours d'après les témoignages des molybdobulles? On y a trouvé des sceaux d'un personnage très connu de l'entourage de Basile II. C'est Léon Mélisséenos, représenté en tant que domestique des Scholies de l'Occident. Ceci confirme le fait que Preslav est restée byzantine jusqu'en 986[11].

En effet, les événements se précipitent. Suit la campagne du patrice Théodorakanos et du protospathaire Nicéphore Xiphias au nord de l'Hémus. Les forces impériales occupent la Grande et la Petite Preslav, ainsi que Pliska. Nous avons déjà mentionné les molybdobulles de Xiphias qui a été auparavant stratège de Thrace et Ioannoupolis; comme tel, il se voit remettre le commandement d'une partie des forces armées. Sur les sceaux qui se trouvent à Preslav, Théodorakanos est indiqué comme duc d'Adrianople[12].

Devenue une nouvelle fois byzantine, la ville de Preslav ne porte plus le nom de Ioannoupolis qui lui a été donné par Jean Tzimiscès. Elle a repris son ancien nom — Περέσλαβα — sur les sceaux de son stratège Constantin Karanténos, identique peut-être avec le beau-frère de Romain III, et Μεγάλη Περσθλάβα sur le sceau d'Andronic Doukas, de la grande famille des Doukas[13].

De même, la Petite Preslav est mentionnée comme Περσθλάβιτζα sur les sceaux de ses stratèges Aétios, Mélias, Omalis, Malésios, Léon Pégonite[14]. Ce dernier est sans aucun doute apparenté au stratège de Dyrrachium Nicétas Pégonite, le vainqueur du dernier tzar bulgare Jean Vladislav. Le fait que ces deux derniers stratèges sont parmi les correspondants de la stratégie de Preslav est significatif — il indique

9. V. les divers cas chez N. Oikonomidès, *Les listes* ..., p. 362.

10. I. Jordanov, Novi danni ..., p. 107-110.

11. Idem, Etablissement administratif byzantin à Preslav aux xe-xie s., *XVI. Internationaler Byzantinistenkongreß*, *Akten* II/2, *JÖB*, 32/2, p. 38.

12. *Ibidem*, p. 39.

13. I Jordanov, La stratégie Preslav ..., p. 159.

14. I. Jordanov, Molivdovuli na stratezi na Preslavitza ot XI vek., *Numizmatica*, 1, 1984, p. 5-12.

qu'il y avait une bonne coordination entre les divers commandements de tous les territoires bulgares en voie d'annexion[15].

L'autre centre de grande activité politique et militaire que nous avons mentionné, c'est-à-dire Dorostolon-Dristra, a continué de jouer un rôle important dans l'administration byzantine pendant le XIe s. Les trouvailles de molybdobulles élargissent quelque peu notre horizon à ce sujet. Nous avons un nouveau plomb de «Théodore primicier» qui rappelle le sceau, connu antérieurement de «Théodore, primicier et stratège de Dristra», daté de la fin du Xe-début du XIe s.[16].

Nous sommes en possession aussi d'un nouveau plomb de David, «protospathaire et stratège de Thrace et de Dristra». On connaît la discussion sur la période pendant laquelle une unité administrative de ce genre aurait pu être réalisée. P. Diaconu et I. Božilov sont d'avis que ceci a eu lieu immédiatement après l'an 1000. Laurent estime que cette fusion des territoires de Thrace et de la Bulgarie du Nord s'est imposée après une des invasions de Pétchénègues. Barnea opte pour l'invasion pétchénègue de l'année 1036. Stănescu revient un peu en arrière, jusqu'aux années autour de la mort de Basile II. V. Tăpkova-Zaimova remarque que, lors de la conquête de la Bulgarie du Nord, Théodorakanos occupant le poste de stratège de Philippopolis et étant remplacé en 1003 par Xiphias, une fusion entre la Thrace et la Bulgarie du Nord n'a pas été pratiquement possible pendant cette même période[17]. Le nouveau plomb, publié par I. Jordanov, ne donne pas de nouvelle solution au problème. Mais Jordanov remarque que le titre de David est assez modeste pour un commandant au cours de cette époque[18]. Or, ceci est un argument en faveur d'une datation au moins antérieure à celle où Tzotzikios l'Ibérien occupait le poste de stratège de Dristra, d'après Scylitzès (on sait qu'il informa Basile II sur les négociations avec les Pétchénègues en 1017).

Les années vingt du XIe s. nous mettent en présence de la formation du thème de Paristrion ou Paradounavon. Sans nous arrêter sur les discussions qui ont surgi depuis Zlatarski et Bănescu à ce sujet, nous nous contenterons de répéter que l'un de ses gouverneurs des années 40, Katakalon Kékauménos, qui nous est connu par les sources écrites, n'est pas mentionné sur les molybdobulles trouvés

15. La concentration de cette correspondance importante est attestée par les fouilles de Preslav où l'on a découvert un édifice public. Cet établissement a non seulement reçu des lettres officielles ou privées avec les cachets correspondants qui nous servent aujourd'hui de documents, mais on y fabriquait aussi des molybdobulles, comme l'indiquent certaines matrices, ainsi que des déchets formés par des spécimens mal réussis et délaissés, etc.

16. I. Jordanov, *Silistra*, I, p. 109, n. 16.

17. V Tăpkova-Zaimova, *Dolni Dunav*, p. 55-56 (et la littérature s'y rapportant).

18. I. Jordanov, Neizdadeni vizantijski pečati ot Silistra (II), *Bulletin du Musée National de Varna*, XXI (36), 1985, p. 101-102.

jusqu'à présent[19]. Par contre, Démétrius Katakalon et son gouvernement à Dristra sont attestés par plusieurs plombs. Détail intéressant : Démétrius y est appelé «catépano du Paradounavon» (τοῦ Παραδουνάβου). Nous y reviendrons ci-dessous.

I. Jordanov remarque aussi que celui-ci est seulement antipate et patrice, un titre inférieur à ceux des autres catépano de la fin du XI[e] s. (on admettait généralement qu'il était duc du Paristrion à l'époque d'Alexis Comnène, vers les années 1080). C'est pourquoi, il faudrait reculer un peu les années de son gouvernement vers le milieu du siècle, après Michel, «le fils d'Anastase», connu uniquement par les sources écrites et identifié par certains chercheurs avec l'acolouthe Michel qui joue un rôle important dans la guerre petchénègue des années 50[20]. Une autre information qui nous a été fournie récemment par A. Avraméa semble confirmer cette datation. En effet, Démétrius Katakalon figure sur un autre plomb déjà comme protoproèdre et peut-être un peu auparavant, il est mentionné sur une inscription sur une église de Thessalie comme poèdre et fondateur de cette église. Ce seraient donc les étapes suivantes de sa carrière[21].

Son successeur est vraisemblablement Basile Apocape, un personnage très connu et dont le nom et les titres ont soulevé une vive discussion[22].

Le curriculum vitae d'Apocape est à peu près le suivant. Il est d'origine arménienne et un des familiers de David le Couropalate. Il est gouverneur d'Édesse entre 1036 et 1038. En 1054/5 il est commandant de Mantzikert avec le titre de patrice. Il participe, semble-t-il, à la guerre petchénègue en tant que duc du Paristrion[23].

19. V. Tăpkova-Zaimova, *Dolni Dunav*, p. 59-61.

20. I. Jordanov, *Silistra*, I, p. 104.

21. A. Avraméa, Inventaires en vue d'un recueil des inscriptions historiques de Byzance IV. Inscriptions de Thessalie, *Travaux et Mémoires*, X, 1987, p. 370-374 n° 14.

22. La discussion a surgi en rapport avec la notule du moine Théodule et le testament de Boilas. Zlatarski suppose que Basile, mentionné par Théodule, et Basile Apocape sont deux personnages différents et que Παραδοῦναβις de la notule est un surnom de Basile Alousianos, gouverneur d'Édesse en 1068. Or, cette identification n'est pas possible, étant donné que dans le testament de Boilas le père de Basile porte le nom de Michel et non d'Alousianos. A son tour, Bănescu s'efforce de démontrer que Παραδοῦναβις n'est pas un surnom, mais un titre du magistre Basile qu'il identifie avec Basile Apocape. Vryonis identifie également Michel avec Apocape - familier de David le Couropalate, et son fils Basile — le magistre, avec Basile — le gouverneur du Paristrion. Lemerle partage le même point de vue. A son tour Bartikian remarque que le duc Michel ne pourrait être père de Basile, le chef du thème de Paristrion, étant donné que Michel n'est plus ce de monde en 1059, tandis que le père de l'archonte Basile gouvernait Édesse en 1065. Jusbašjan revient à l'ancienne lecture de la notule, considérant que le magistre Basile, fils du duc Michel (d'après le testament) et le magistre Basile, duc du Paradounavon, sont une seule et même personne Voir V. A. Arutjunova-Fidanjan, *Armjane halkidonity na vostočnyh granicah vizantijskoj imperii (XI v.)*, Erevan, 1980, p. 132-134.

23. Nous nous heurtons à quelques détails de la vie d'Apocape. Il gouverne Édesse,

Sur le plomb Apocape est indiqué comme «vestès et duc» et comme commandant en chef des armées impériales (τῶν Ῥωμαίων)[24]. En tant que tel, il agit avec Nicéphore Botaniate. Dans les années 70 il est de nouveau à Vaspourakan et Édesse, ce qui est encore confirmé par 2 plombs[25].

Dans le cadre de nos connaissances actuelles sur l'administration byzantine du Bas Danube dans la deuxième moitié du XIe s., nous pouvons énumérer encore les personnages suivants : Siméon, veste et catépano du Paradounavon, connu par 3 plombs et qui a occupé peut-être ce poste lors des années 60-70 (la datation de ces plombs est à même de corriger l'opinion de Bănescu qui le plaçait dans les années 20)[26]. Ce même Siméon est connu par deux nouveaux plombs, où il figure ultérieurement comme vestarque et catépano d'Andrinople et de Mesembrie[27]. Il serait suivi, au poste de catépano du Paradounavon, par Michel qui porte le titre de vestarque[28].

Ceci nous conduit au gouvernement du célèbre Nestor, vraisemblablement Bulgare «de l'Illyricum» qui est indiqué dans les sources écrites avec plusieurs titres lors de sa carrière mouvementée. En effet, Attaliate l'appelle tantôt «catépano de Dristra», tantôt «satrape», tantôt «acrite»[29] et Zonaras — «vestarque et duc τῶν Παριστρίων».

Voici les noms de quelques autres représentants du gouvernement byzantin au cours du XIe s. Ce sont Basile «ἐκ προσώπου» du Paradounavon et Jean, «turmarque du Paradounavon»[30].

Le dernier gouverneur du Paradounavon que nous connaissions à l'époque d'Alexis Comnène, est Léon Nikéritès qui reçoit ce gouvernement après le rétablissement de l'«ordre» byzantin et les événements qui ont suivi la révolte de Nestor. Les sceaux de Nikéritès ne nous donnent pas d'information supplémentaire sur son poste et

étant un des familiers de David le Couropalate qui meurt en 1001, ce qui signifie qu'au début du siècle il devait avoir au moins 15 ou 16 ans. Il participe à la défense de Mantzikert, à l'âge de 70 ans. Libéré de captivité chez les Ouzes, il revient à Édesse après une interruption de 30 ans et il y reçoit de nouveau le gouvernement. Encore : son père devait être vivant à cette époque, car c'est auprès de lui qu'il s'en va. ARUTJUNOVA *op. cit.*, indique avec raison qu'il s'agit peut-être de deux personnages — père et fils, ou bien de deux cousins germains.

24. I. JORDANOV, Molybdobulles nouvellement découverts de Basile Apokapès, *Études Balkaniques*, 1, 1986, p. 123-128; I. BARNEA, Byzantinische Bleisiegel aus Rumänien, *Byzantina*, 13, 1985, p. 308-303, qui donne aussi une information supplémentaire sur certains personnages mentionnés dans notre article.

25. Publication préparée par I. Jordanov.

26. V. TĂPKOVA-ZAIMOVA, *Dolni Dunav*, p. 61, n. 76.

27. Plombs, encore non publiés, de Preslav.

28. G. ZACOS, *Byzantine Lead seals*, vol. II, n. 602.

29. *Fontes Graeci Historiae Bulgaricae*, VI, 183-184; VII, 202.

30. G. ZACOS, *op. cit.*, n. 530, 956.

ses dignités[31]. Albert d'Aix l'appelle «dux Bulgarorum», ce qui fait supposer qu'il occupait ce poste encore en 1096, lors du passage des croisés de Pierre l'Hermite[32]. Mais ne pourrait-on pas se demander aussi si cette indication ne signifierait pas qu'il a été nommé chef du thème de Bulgarie? Ou bien Albert, écrivant en latin, serait-il peu familier avec les dignités byzantines?

La dignité des gouverneurs du Bas Danube à l'époque byzantine, c'est-à-dire au x^e s., est quelquefois «catépano», quelquefois «duc». Ceci semble confirmer l'opinion émise que ces deux termes sont équivalents[33]. Le nom du thème est toujours indiqué comme «Paradounavon» sur ces mêmes plombs, comme nous l'avons indiqué jusqu'à présent. Or, c'est là un problème qui est discuté depuis longtemps. «Παρίστριον» et «Παρίστρια» τῶν κατὰ (παρὰ, περὶ) τὸν Ἴστρον πόλεις, etc., sont-elles des appellations équivalentes[34]? Il semble maintenant que le terme administratif serait plutôt «Paradounavon», traduction du bulgare «Podunavie». Les textes de Anna Comnène semblent confirmer cette supposition. En effet, lorsqu'elle parle de la nomination de Nikéritès, l'illustre princesse écrit «duc de Paradounavon»[35], tandis que rapportant les événements en général, elle emploie l'appellation commune de «Paristrion»[36].

Et voici encore quelques conclusions qui s'imposent.

La sigillographie fournit une information précieuse, complétant nos connaissances puisées chez les auteurs byzantins. En premier lieu, nous avons une plus stricte connaissance des noms et titres des dignitaires byzantins qui ont gouverné les régions du Bas Danube et certaines possibilités de fixer des dates plus précises. En deuxième lieu, nous nous rendons compte que nous avons pas mal de choses à compléter dans les Tactica sur le problème des régions frontalières byzantines, en général, et sur ce qui est commun ou différent entre la frontière orientale et la frontière occidentale[37].

31. Chez W. Seibt, *Die Byzantinischen Bleisiegel in Österreich*, Band I, Wien, 1978, le cursus honorum de ce personnage (d'après les données de la sigillographie).

32. B. Skoulatos, *Les personnages byzantins de l'Alexiade (analyse prosopographique et synthèse)*, Louvain, 1980, p. 179-180.

33. H. G. Ahrweiler, Recherches sur l'administration de l'empire byzantin aux ix^e-xi^e s., *B.C.H.* 84, 1960, p. 65; N. Oikonomidès, *Les listes*..., p. 344; cf. M. Γρηγορίου Ἰωαννίδου, *Παρακμή καί πττώση τοῦ θεματικοῦ πθεσμοῦ*, Θεσσαλονίκη 1985, p. 123 sq.

34. V. Tăpkova-Zaimova, *Dolni Dunav*..., p. 63-65.

35. *Fontes*, VIII, p. 97, 52.

36. Cependant Zonaras parle, comme nous l'avons indiqué ci-dessus, seulement de «Paristrion», mais Zonaras n'est pas contemporain des événements.

37. Sur la frontière byzantine v. en général : *Actes du XIV^e Congrès International des études byzantines*, I, Bucarest, 1974, p. 209 sq. (Second thème : Frontières et régions frontières du vii^e au xii^e siècles).

On a remarqué que la frontière arménienne a joui d'une tranquillité relative, du fait que le régime byzantin bénéficiait d'un certain support de la part des Arméniens chalcédonites. C'est pourquoi le régime y a été plus lâche. Par contre, sur la frontière danubienne, il y a une atmosphère toujours hostile à Byzance, non seulement à cause de la présence de la population bulgare, mais aussi à cause des invasions réitérées des populations nomades, venant du Nord. Ceci imposait naturellement un régime à la fois plus souple et plus serré. Les nombreux changements qui sont à constater et qui sont surtout reflétés dans la sigillographie, en sont un témoignage. En même temps, il semble que le Danube n'a cessé de favoriser les relations commerciales et que le trafic a continué d'y exister, mettant en contact permanent les habitants indigènes, les militaires byzantins établis à domicile et les envahisseurs[38]. Tout ceci confirme une fois de plus combien les périodes de guerre et de paix se succédaient, conférant à l'époque une physionomie digne d'être étudiée à longue échéance.

38. Ceci est confirmé surtout par les trouvailles des plombs de quelques commerciaires à Dristra et à Preslavetz (v. W. Seibt, *op. cit.*, p. 306, qui publie le sceau de Jean Spondylos, commerciaire de Dristra et N. Oikonomidès, Presthlavitza, the Little Preslav, *Südostforschungen*, Bd. XLII, 1983, qui publie les sceaux de trois commerciaires de Presthlavitza — Serge, Jean et Eustrate), ainsi que par la production de monnaies, organisée systématiquement sur le Bas Danube (v. I. Jordanov, Ranni formi na monetno proizvodstvo, X-XII v., v bălgarskite zemi, *Numizmatika*, 2, 1980, p. 4-15).

Jovanka KALIĆ

LA RÉGION DE RAS À L'ÉPOQUE BYZANTINE

Le lecteur attentif de la littérature spécialisée traitant de l'histoire des régions balkaniques de l'Empire Byzantin remarquerait dès le premier coup d'œil des différences considérables quant à leur connaissance : certaines d'entre elles font depuis longtemps partie de l'histoire. Il s'agit d'abord des territoires plus proches du centre de l'Empire ou bien de ceux longeant les grandes voies de communication sur terre ou sur mer. Les informations historiques conservées les concernant sont plus nombreuses, parfois elles se succèdent donnant ainsi l'image d'un développement continu. Par contre d'autres territoires byzantins, en règle générale situés en retrait, figurent bien moins souvent dans les œuvres des auteurs médiévaux. Le matériel diplomatique s'y rapportant est également modeste. Ce n'est qu'au moment de grandes guerres, surtout celles menées par des empereurs byzantins, qu'ils sont mentionnés[1]. Non seulement le nombre d'informations sur ces territoires est limité, mais leur structure thématique est réduite presque exclusivement à l'histoire de la guerre. C'est dans ce groupe des parties peu connues de l'Empire Byzantin que Ras s'inscrit. Ce centre militaire et administratif important de Byzance n'a jusqu'à présent pas fait l'objet de recherches. Il y a eu donc de bonnes raisons pour entreprendre des recherches de géographie historique et archéologiques systématiques.

1. *Cadre géographique*

Le territoire étudié est situé dans les parties centrales de la Péninsule Balkanique, c'est le territoire du bassin de la rivière Raška avec l'actuelle ville de Novi Pazar en son centre. La ville est entourée de Novopazarsko polje, qui s'étend depuis Pazarište jusqu'à l'église

1. J. Kalić, Idéologie impériale et histoire des Serbes au XII^e siècle, *Actes du XV^e Congrès International d'études byzantines* IV, Athènes 1980, 144-152.

de Saint-Pierre sur une longueur d'environ 10 km et sur une largeur de 7 à 800 m. La petite vallée encastrée dans le relief montagneux de l'ancienne Rascie est une des plus fertiles de la région. C'est le point de rencontre des vallées de six rivières — Ljudska, Sebečeva, Jošanica, Trnavska, Izbička et ensuite Deževska dont les cours forment une étoile. Il a déjà été noté que c'est le seul exemple dans les parties centrales de la Péninsule Balkanique d'un espace aussi restreint où d'aussi nombreuses vallées convergent vers un noyau géographique[2]. Il est nettement délimité par des montagnes dont la hauteur dépasse 1 000 m (plateau de Pešter 1 000-1 200 m, Rogozna au sud 1 300 m et Golija au nord – 1 834 m). Toutes ces montagnes abondent en vastes pâturages et offrent des conditions favorables au développement de l'élevage. La composition pédologique du sol révèle clairement des zones où l'agriculture fut l'occupation traditionnelle.

Des recherches plus récentes indiquent que les conditions climatiques y étaient favorables à la formation précoce d'agglomérations humaines. La différence entre les températures moyennes du mois le plus chaud et du mois le plus froid est 21,5 °C, ce qui est caractéristique des zones au climat plus modéré dans les parties continentales des Balkans. Les rapports des températures, particulièrement importants pour l'étude de l'agriculture, sont définis par le nombre de jours à la température de l'air au-dessus de 5 °C — soit 240, au-dessus de 10 °C — soit 190, et au-dessus de 15 °C — environ 122 jours[3].

Le bassin de la rivière Raška et les paysages environnants comportent de considérables gisements miniers. Des traces d'exploitation ont été découvertes à Rogozna, Golija, dans la région de Gluhavica et ailleurs (fer, plomb argentifère)[4].

Le tableau succinct des informations de base sur les richesses naturelles serait incomplet sans la mention des sources thermales. Il y en a plusieurs. Il s'agit surtout de sources d'eau sulfureuse. La plus connue est celle de Banja près de Novi Pazar, fréquentée depuis l'époque romaine et jusqu'à nos jours.

Pour que la scène historique soit plus complète il faut mentionner que la région de Ras est le carrefour des plus importantes des communications balkaniques. Ce sont d'abord les chemins reliant les

2. J. Cvijić, *Osnove za geografiju i geologiju Makedonije i Stare Srbije* III, Beograd 1911, 1151-1152.

3. *Novi Pazar i okolina*, Beograd 1969, 16-19.

4. O. Davies, Ancient Mining in the Central Balkans, *Revue des études balcaniques* 3, Belgrade 1938, 405-407 ; S. Dušanić, Aspects of Roman Mining in Noricum, Pannonia, Dalmatia and Moesia Superior, *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt* II 6, Berlin-New York 1977, 52-94 ; V. Simić, Staro rudarstvo gvoždja Golije, Troglava, Čemerna, Rogozne, Gluhe Vasi i Kuršumlije, *Rudarski glasnik* 3, Beograd 1975, 66-73.

côtes de l'Adriatique à l'intérieur du pays. De l'autre côté, la route depuis Novi Pazar, se frayant le passage par la montagne Rogozna vers Zvečan, Kosovo et Salonique, est d'une importance particulière. Une route longeait la vallée de la rivière Raška puis celle de Ibar jusqu'aux bassins de Morava et du Danube. La région de Ras se trouve dans le centre d'un réseau de routes entre la côte de l'Adriatique et la fameuse Via militaris (Belgrade-Niš-Sofia).

2. *Arsa-Ras*

La plus ancienne des informations données par les sources historiques sur notre territoire est celle de l'œuvre célèbre de Procope de Césarée « De aedificiis ». La forteresse Arsa y est mentionnée parmi celles reconstruites par l'empereur Justinien I^er^. Procope a précisé également la situation de Arsa. Selon lui elle se trouvait en Dardanie[5].

La recherche de l'ancienne Arsa imposait l'éclaircissement de certaines questions litigieuses dans l'histoire du territoire auquel elle appartenait. Il faudrait rappeler à cette occasion qu'il n'y a pas de consensus dans la littérature scientifique quant aux frontières occidentales de l'espace où vivaient les Dardaniens. Plus tard, à l'époque romaine, la Dardanie fera partie de la province de la Mésie Supérieure. A l'époque de Dioclétien la province de Dardanie a été formée, mais elle n'englobait les pays dardaniens qu'en partie. Il faut faire remarquer que les divergences sur la frontière occidentale de la Dardanie sont importantes et particulièrement marquées quant au territoire que nous avons étudié. H. Kiepert, A.v. Domaszewski et N. Vulić n'avaient pas intégré le bassin de la rivière Raška à la Dardanie, tandis que A. Mocsy, G. Alföldy et surtout F. Papazoglu le font[6]. A en juger d'après le matériel épigraphique F. Papazoglu a pu établir que la vallée de la rivière Ibar faisait partie de la Dardanie, c'est-à-dire de la Mésie Supérieure. La découverte à proximité de Novi Pazar du monument d'un bénéficiaire consulaire de la légion VII Claudia a été d'une importance décisive. C'est ce qui a amené F. Papazoglu à la conclusion que toute la région de l'actuelle ville de Novi Pazar appartenait à la Dardanie[7].

5. PROCOPII CAESARIENSIS *opera omnia*, ed. J. HAURY, vol. IV (De aedificiis), Lipsiae 1914 (1963), 120.

6. H. KIEPERT, *Formae Orbis Antiqui*, XVII; A. v. DOMASZEWSKI, Die Grenzen von Moesia Superior und der illyrische Grenzzol, *Archaeologisch-epigraphische Mitteilungen* 13 (1890), 130, 152-154; N. VULIĆ, Zapadna granica Gornje Mezije, *Glas Srpske kraljevske akademije* 160, Beograd 1936, 54-58; A. MOCZY, *Pannonia and Upper Moesia*, London-Boston 1974, 132; F. PAPAZOGLU, *The Central Balkan Tribes in Preroman Times*, Amsterdam 1978, 187-202.

7. F. PAPAZOGLU, Le municipium Malvesatium et son territoire, *Živa Antika* 7, Skoplje 1957, 122.

Une autre controverse a également joué dans nos recherches. Les avis sur l'origine des Dardaniens sont très divers. Tandis que les uns voient en eux des Illyriens, d'autres les situent parmi les Thraces. Dans l'étude du matériel onomastique et toponomastique le principe territorial a souvent été d'une importance décisive. A. Mayer et D. Detschew ont inscrit certains noms géographiques dans leurs dictionnaires selon leur appartenance au territoire considéré comme illyrien ou thrace. Il a été remarqué depuis longtemps que l'élément thrace est prédominant dans les régions Est (régions de Scupi, de Naissus, de Remesiana). Ces temps derniers la thèse selon laquelle la Dardanie représente un territoire onomastique à part a été énoncée[8].

Dans ce cadre-là l'origine du mot Arsa n'est pas claire. Tandis que les uns retrouvent dans ce toponyme la racine illyrienne, d'autres trouvent la racine thrace et selon certaines opinions il ne faut pas négliger la composante celtique[9].

Dans ces conditions il était évident que seule une identification incontestable de l'ancienne Arsa, c'est-à-dire des recherches archéologiques systématiques, pouvait donner des résultats plus durables. Nous avons cherché la réponse dans les sources historiques d'une époque plus récente, celles provenant de l'époque postérieure à l'installation des tribus slaves sur le territoire de l'Empire byzantin.

Dans sa forme slave l'ancienne Arsa apparaît dans l'œuvre de Constantin Porphyrogénète «De administrando imperio». Elle est communiquée dans le texte consacré à la guerre serbo-bulgare au IX[e] siècle. Il y est écrit que les fils du prince serbe Mutimir ont accompagné le prince bulgare μέχρι τῶν συνόρων, ἕως τῆς Ῥάσης[10]. Selon les recherches les plus récentes le conflit serbo-bulgare décrit peut être daté de 880[11]. Ras se trouvait alors sous l'autorité du prince serbe, mais dans la zone frontalière proche de la Bulgarie[12].

8. F. Papazoglu, The Central Balkan Tribes 195-200; P. Petrović, *Inscriptions de la Mésie Supérieure IV, Naissus-Remesiana-Horreum Margi*, Beograd 1979, 33.

9. H. Krahe, *Die alten Balkanillyrischen geographischen Namen*, Heidelberg 1925, 16; H. Krahe, *Lexicon altillyrischer Personennamen*, Heidelberg 1929, 10; A. Mayer, *Die Sprache der alten Illyrier* I, Wien 1957, II, Wien 1959; D. Detschew, *Die thrakischen Sprachreste*, Wien 1957, 27; I. Popović, Bemerkungen über die vorslavischen Ortsnamen in Serbien, *Zeitschrift für slav Philologie* 28 (1959), 101-114.

10. Constantine Porphyrogenitus *De administrando imperio*, ed. Gy. Moravcsik-R. J. H. Jenkins, Dumbarton Oaks, Washington 1967, 154.

11. Lj. Maksimović, O vremenu pohoda bugarskog kneza Borisa na Srbiju, *Zbornik Filozofskog fakulteta* XIV-1, Beograd 1979, 69-76.

12. K. Jireček, Die Handelsstrassen und Bergwerke von Serbien und Bosnien während des Mittelalters, *Abh. der königl. böhm. Gesellschaft der Wissenschaften VI Folge, 10 Bd. Klasse für Philosophie, Geschichte und Philologie*, Nr. 2, Prag 1879, 32; M. Dinić, O nazivima srednjovekovne srpske države, *Prilozi za književnost, jezik, istoriju i folklor* 32, Beograd 1966, 30 i dr.

Les linguistes considèrent comme incontestable que l'ancienne Arsa ait donné par métathèse la forme médiévale de Ras. Le patrimoine linguistique balkanique offre de nombreux exemples de ce phénomène (l'hydronyme Arsia-Raša, etc.). La rencontre des Slaves avec la latinité balkanique n'est plus contestable. Cependant on n'a pas éclairci quels ont pu être les contacts avec les restes d'Illyriens, Thraces et Celtes non romanisés, car il n'y a pas un seul mot dont on pourrait affirmer avec certitude qu'il ait été repris par la langue serbo-croate à la langue des autochtones sans passer par l'intermédiaire du latin[13].

Parmi les témoignages écrits sur le passé de Ras une place exceptionnelle revient à l'information insérée dans la charte de l'empereur Basile II datant de 1020. L'évêché de Ras y est mentionné parmi les diocèses subordonnés à l'archevêché d'Ahrida[14]. C'était le centre ecclésiastique de la Serbie, comme le savant archevêque Démétrius Chomatianos l'expliquait plus tard dans la lettre, adressée en mai 1220 à Sava, fils du grand joupan de Serbie[15]. Toutes ces époques différentes ont laissé des traces dans l'église des Saints Apôtres Pierre et Paul, connue aujourd'hui comme l'église de Saint-Pierre. Elle est située sur un plateau peu élevé non loin du confluent de la rivière Deževka et de la rivière Raška. A l'époque byzantine ce fut le siège de l'évêque de Ras. C'est également la plus ancienne des églises conservées dans la partie continentale du pays et la seule rotonde en Serbie. Sa partie la plus ancienne — partie centrale de l'église actuelle — a été bâtie au VI^e siècle. Le baptistère date de la même époque. Les fondations de cette église reposent sur la construction d'une nécropole des autochtones, habitants préromains de la vallée de la rivière Raška. Une sonde, à l'angle du narthex et du mur circulaire de l'église du côté extérieur et à une profondeur de 2 m, a permis de découvrir une tombe princière aux objets de valeur exceptionnelle — bijoux d'ambre jaune, d'or, d'argent et de bronze, de la céramique luxueuse. Les objets importés de la culture grecque archaïque de la fin du VI^e siècle avant notre ère s'y distinguent nettement[16]. L'inscription de l'époque romaine a été intégrée au mur de l'église[17].

13. P. Ivić, *Sprski narod i njegov jezik*, Beograd 1971, 23-24; P. Ivić, *Jezik i njegov razvoj do druge polovine XII veka*, ed. Istorija srpskog naroda I, Beograd 1981, 128-129.

14. H. Gelzer, Ungedruckte und wenig bekannte Bistümerverzeichnisse der orientalischen Kirche, *BZ* 2 (1893), 45.

15. J. B. Pitra, *Analecta sacra et classica Spicilegio Solesmensi parata*, Parisiis-Romae 1891, 382-384.

16. Dj. Manozisi - Lj. Popović, *Ilirsko grčki nalaz — Novi Pazar (The Illyrian-greek Find)*, Beograd 1969.

17. J. Nešković, Petrova crkva kod Novog Pazara (Église de Saint-Pierre), *Université de Belgrade, Recueil des travaux de la Faculté d'architecture* 5, Belgrade 1961, 3-33.

De même que l'évêché, la forteresse de Ras est mentionnée à l'époque byzantine. C'était un important centre militaire de l'Empire à l'intérieur de la Péninsule Balkanique. Au temps de l'empereur Jean II Comnène la garnison de Ras était commandée par Critoplos, qui a été battu en 1127 dans les combats avec le joupan serbe. Il a alors été obligé de quitter Ras, ce qui lui a valu ensuite — selon les dires de Jean Kinnamos — une peine exemplaire[18]. Vers la moitié du XII^e^ siècle les combats byzantino-serbes ont pris une telle ampleur que Manuel I^er^ Comnène s'est vu obligé d'envoyer l'armée impériale sur Ras. La forteresse a subi alors de graves dommages au cours des opérations de 1149, et après l'issue favorable des combats l'empereur a installé à Ras une garnison nouvelle sous le commandement de Constantin Ange[19].

D'autre part le rôle de cette région centrale a été d'une telle importance que l'État serbe lui-même figure, surtout dans les sources occidentales, sous le nom de Rascie. La première information, datée avec précision, comportant l'appellation «Rassa», provient d'une inscription du littoral, de la ville de Kotor (1186). Le prince serbe Stefan Nemanja y est nommé «iupanus Rasse»[20]. C'est approximativement de la même époque que datent «Les Annales du Prêtre de Dioclée» où cette appellation est abondamment utilisée et le cadre géographique en est clairement défini — il englobe les pays serbes à l'Est de la rivière Drina[21]. A partir de la fin du XII^e^ siècle cette appellation est de plus en plus fréquente en Hongrie et en Europe occidentale. Le nom de Rascie (Rassa) est arrivé jusqu'à Dante, qui le mentionne dans son œuvre «Divina Commedia»[22].

Par contre les sources byzantines pendant des siècles ne connaissent pas le nom de «Rascie». Depuis Constantin Porphyrogénète et jusqu'aux auteurs tardifs du XV^e^ siècle, le pays des Serbes est toujours appelé Σερβλία[23].

18. IOANNIS CINNAMI *epitome rerum ab Ioanne et Alexio Comnenis gestarum*, rec. A. MEINEKE, Bonnae 1836, 12.

19. CINN. 102-103; J. A. VAN DIETEN, *Nicetae Choniatae Historia*, Berolini 1975, 90. cf. J. KALIĆ, Raški veliki župan Uroš II (L'archijoupan serbe Uroš II), *Zbornik radova Vizantološkog instituta* 12, Beograd 1970, 35-36.

20. S. NOVAKOVIĆ, *Zakonski spomenici srpskih država srednjega veka*, Beograd 1912, 22.

21. F. ŠIŠIĆ, *Letopis popa Dukljanina*, Beograd-Zagreb 1928, 306-7; cf. Dj Sp. RADOJIČIĆ, Srpsko Zagorje, das spätere Rascien, *Südostforschungen* 16 (1957), 262.

22. ALIGHIERI DANTE, *Divina Commedia*, ed. N. SAPEGNO, Milano-Napoli 1957, Paradiso XIX, 140-141.

23. J. KALIĆ, Naziv «Raška» u starijoj srpskoj istoriji — IX-XII vek (Le nom de «Rascie» dans l'histoire ancienne serbe), *Zbornik Filozofskog fakulteta* XIV-1, Beograd 1979, 79-92.

3. *Recherches sur le site*

La région de Ras a été dévastée durant le règne des Ottomans. Le nouveau système social s'incrustait par force dans la structure existante de la vie. Les premières formes de la pression militaire ont été sensibles dès la fin du XIVe siècle, puisque les Turcs, après la conquête de Skoplje en 1392, s'efforçaient d'assurer leurs positions le long de la voie importante, qui menait depuis cet endroit, en traversant Kosovo, vers les parties centrales et occidentales des Balkans. Ras se trouvait sur le chemin. L'époque de l'occupation totale a succédé au XVe siècle à celle des dévastations et elle a duré jusqu'au début du XXe siècle. Les premiers recensements turcs (1455) indiquent une affluence de la population ottomane dans la région de Ras[24]. Les conditions de vie y changent radicalement. D'ailleurs les recherches faites dans certaines agglomérations le démontrent aussi. Les recherches archéologiques du village Deževo, par exemple, montrent que l'église médiévale a été incendiée au cours de la dernière décennie du XIVe siècle et qu'elle n'a jamais été reconstruite, tandis que l'agglomération turque s'est développée à proximité[25]. Un grand nombre de «selište», ou agglomérations abandonnées à l'intérieur des frontières villageoises, voilà la caractéristique de l'image démographique de Ras. Ces faits peuvent être rattachés en partie au changement social caractérisant le début de l'époque ottomane. Du point de vue méthodologique cela signifiait que dans les conditions de discontinuité du développement, il nous fallait découvrir la phase médiévale, et même byzantine, de la vie à Ras.

Lors de l'élaboration du Projet de recherche de la géographie historique de Ras auprès de l'Institut d'études byzantines de Belgrade, il a été prévu, selon la conception proposée, d'établir d'abord la situation précise de la forteresse Arsa (Ras), de définir le territoire de la région (joupa) de Ras et enfin d'aborder les recherches sur l'histoire du paysage et de l'habitat[26].

Une coopération étroite et constante des spécialistes de diverses disciplines figurait parmi les principes premiers du travail sur le Projet et en premier lieu celle des historiens et des archéologues. En prenant comme base le lexique médiéval recueilli, les recherches sur chacune des agglomérations à part ont commencé. Car il est possible

24. H. Šabanović, *Krajište Isa-bega Ishakovića (Zbirni katastarski popis iz 1455)*, Monumenta turcica II/1, Sarajevo 1964.

25. J. Kalić-M. Popović, Istraživanja u Deževu (Recherches à Deževo), *Novopazarski zbornik* 6 (1982), 5-17.

26. Projet de géographie historique — Ras au Moyen Âge, dirigé par J. Kalić. Documentation inédite.

de distinguer le fonds lexical du vieux slave caractéristique des époques différentes du moyen âge. Nous avons considéré comme méthodologiquement justifiée la comparaison des phénomènes linguistiques, ainsi situés, à l'image archéologique de l'agglomération. En tout cas la toponymie slave peut indiquer certains types d'agglomérations médiévales.

Étant donné la nécessité de découvrir la forteresse d'Arsa, un ensemble thématique, groupant la terminologie slave concernant les agglomérations du type non-agraire, a été étudié. La situation en site exigeait la découverte, dans toute la mesure du possible, des règles selon lesquelles les diverses fortifications étaient indiquées au Moyen âge. La découverte de leur optique pourrait fournir des informations complémentaires sur ce genre d'agglomérations. La disproportion est évidente aujourd'hui entre le petit nombre d'informations historiques sur les places fortes et le grand nombre de forteresses, qui se trouvent à presque tous les points stratégiques importants dans le pays. Parmi ces forteresses anonymes figurent également celles qui appartiennent au monde byzantin. Même les cartes géographiques les plus précises ne les mentionnent point, des documents des époques révolues n'en gardent aucune trace. Elles ne peuvent être devinées que parfois dans les barrières des enclos villageois. Depuis dix ans déjà de telles informations sont recueillies.

En Serbie ces places fortes anciennes sont indiquées par les mots «grad», «gradište», «gradina», «gradac», «gradačac», «gračac», puis «kula», «krš», «stup», etc. Nous nous sommes efforcés d'établir jusqu'à quel point un toponyme donné peut comporter une information de base sur le site.

J'examinerai tout d'abord les mots «grad» et «gradište». Les sources médiévales et la toponymie conservée indiquent que le mot «grad» (locus munitus, arx) a été en usage, accolé au nom concret de l'agglomération ou bien indépendamment, par exemple dans la région de Ras : grad Ras, grad Petrč, grad Požežena sont mentionnés, ainsi que grad Jeleč plus au sud[27]. Toutes ces forteresses étaient en fonction au moment où la source historique a vu le jour. Le mot «grad» indique au Moyen âge, en règle générale, une ville vivante et non une agglomération abandonnée.

D'autre part le mot «gradište» est très répandu. Il apparaît dans des sources écrites et il est largement en usage dans le paysage historique au cours des siècles. Ce mot témoigne clairement de la discontinuité de la vie de ces agglomérations. Le mot lui-même vient

27. Svetostefanska hrisovulja, ed. Lj. Kovačević, *Spomenik Srpske kraljevske akademije* 4, Beograd 1890, 3-4; Arhiepiskop Danilo i drugi, *Životi kraljeva i arhiepiskopa srpskih*, ed. Dj. Daničić, Zagreb 1866, 26; Lj. Stojanović, *Stari srpski zapisi i natpisi* I, Beograd 1902, 5.

du substantif bien connu «grad» avec l'adjonction du suffixe «-ište». Ce suffixe très productif dans plusieurs sens indique, entre autres, le lieu actuel ou passé d'un immeuble, d'une plante, etc. Ajouté au substantif «grad» il indique l'endroit où *une cité existait autrefois* (semblable : crkvište, kućište, etc.)[28]. Donc si un site est indiqué par le mot «gradište», il s'agit d'une agglomération abandonnée qui a perdu jusqu'à son nom avec le temps.

La même racine a donné naissance au mot «gradina», dérivé du substantif «grad» à l'aide du suffixe «-ina». Si le mot sert à indiquer une fortification, sa signification peut avoir un sens double : 1. ruines d'une forteresse, l'endroit où une cité était située autrefois (comme crkvina — église, manastirina — monastère, etc.) ; 2. augmentatif de «grad»[29].

C'est à la lexicologie médiévale qu'appartiennent également la forme diminutive «gradac» et la forme plus rare «gradačac», diminutif de «gradac»[30]. Selon la règle générale les deux termes se rattachent à des forteresses mineures. Dans la région de Ras la forme «Gračica» a également été enregistrée.

Nous avons vérifié dans la région de Ras les significations des mots par des recherches archéologiques. Il était intéressant d'établir si le mot «grad» et ses dérivés (gradina, gradište, etc.) comportent un élément chronologique ou typologique. Il a été établi que ces appellations couvrent des forteresses préhistoriques, romaines et médiévales, mais jamais celles de l'époque turque[31]. Les sites fouillés jusqu'à présent n'ont pas fait apparaître la couche typique de l'époque ottomane, ce qui signifie qu'ils n'étaient pas en usage à cette époque. D'autre part il n'y a pas, dans la région de Ras, de place forte indiquée par les mots «hisar» ou «hisardzik» par ailleurs répandus dans les pays balkaniques. Les places fortes byzantines et serbes, utilisées par les Turcs, ont été régulièrement celles situées au bord des routes ou dans les zones frontalières et elles ont conservé leurs appellations médiévales (Zvečan, Jeleč)[32]. Ceci ne veut évidemment

28. *Rječnik hrvatskoga ili srpskoga jezika*, ed. Jugoslavenska akademija znanosti i umjetnosti III, Zagreb 1887-1891, 368 ; F. Iveković - I. Broz, *Rječnik hrvatskoga jezika* I, Zagreb 1901, 335 ; *Rečnik srpsko-hrvatskog književnog i narodnog jezika* III, ed. Srpska akademija nauka i umetnosti, Beograd 1965, s.v. ; P. Skok, *Dictionnaire étymologique de la langue croate et serbe*, Zagreb 1971, I, 735 ; A. Belić, *Savremeni srpskohrvatski književni jezik II. Nauka o poreklu reči*, Beograd 1949, 148-149 ; M. Stevanović, *Savremeni srpskohrvatski jezik* I, Beograd 1970, 537-8.

29. P. Skok, *Etimologijski rječnik hrvatskoga ili srpskoga jezika* (Dictionnaire étymologique de la langue croate et serbe) I, 463, 603, 774 ; *Rječnik hrvatskoga ili srpskoga jezika* III, 366.

30. P. Skok, *o.c.* I, 602-603.

31. Ras — documentation inédite (sites : Gradina-Osaonica, Gradina-Šaronje, Gradina-Nosoljin, Gradina-Postenje, etc.).

32. M. Dinić, *Sprske zemlje u srednjem veku (Istorijsko-geografske studije)*, Beograd 1978, 68 sq.

pas dire que la région de Ras ne comporte pas de traces de fortifications turques. Des appellations en sont restées, mais elles sont réparties selon d'autres besoins et elles se trouvent en règle générale hors des forteresses médiévales.

Les forteresses byzantines apparaissent aussi sous le nom de «kula». La signification de ce mot a subi une mutation avec le temps. Il avait d'abord le sens d'acropole, comme c'était l'usage dans le monde byzantin[33]. Il a été transféré dans le milieu serbe par l'intermédiaire de l'architecture militaire byzantine, que les Serbes ont trouvée dans les régions conquises au sud. Dans les chartes des rois serbes, «kula» apparaît depuis la fin du XIII^e^ siècle avec la même signification qu'à Byzance[34]. «Kula» apparaît dans le même sens, plus tard également, pour désigner des places fortes construites aux endroits où il n'y a pas eu précédemment de fortification byzantine (Novo Brdo, Stalać, etc.)[35]. En tous cas l'abondance d'informations dans l'histoire serbe indique que la notion de kula-acropole a été connue bien avant l'arrivée des Ottomans dans les Balkans. Mais, avec le temps, le mot «kula» prend le sens de πύργος. Ainsi certaines forteresses ont de nombreuses «kula» longeant les remparts au XVI^e^ siècle et plus tard, elles apparaissent aussi en tant que constructions indépendantes dans des régions différentes. Cette signification peut être suivie en Serbie depuis le temps de l'occupation turque jusqu'à nos jours[36].

Dans la région de Ras la signification première, byzantine, du mot «kula» a été conservée ainsi que la signification turque, plus tardive. La place forte paléobyzantine du village Kaludra, connue sous l'appellation «Kula», fait partie de ce premier groupe[37]. Des monuments du deuxième groupe sont dispersés le long des routes, autour des agglomérations turques, etc. Les formes «kulina», «kuline», ont également été enregistrées.

La toponymie contemporaine comporte encore un mot qui demande à être examiné à cette occasion. C'est le mot «krš» (rocs,

33. Du Cange, *Glossarium mediae et infimae graecitatis* I, s.v.; G. G. Litavrin, *Soveti i rasskazi Kekavmena*, Moskva 1972, 248-250, 270; Anne Comnène, *Alexiade*, ed. B. Leib, *III*, Paris 1945, 48.

34. J. Kalić, Byzanz und die mittelalterlichen Städte in Serbien, *XVI. Int. Byzantinistenkongress, Akten II/4, Jahrbuch der Österreichischen Byzantinistik* 32/4, Wien 1982, 595-604.

35. N. Radojčić, *Zakon o rudnicima despota Stefana Lazarevića (Das Bergrecht des Despoten Stephan Lazarević)*, ed. Srpska akademija nauka i umetnosti, Beograd 1962, 51; Konstantin Filozof i njegov Život Stefana Lazarevića despota srpskoga, ed V. Jagić, *Glasnik Srpskog učenog društva* 42, Beograd 1875, 307.

36. J. Kalić, Kula Nebojša u Beogradu, *Zbornik Filozofskog fakulteta* 15 (1985), 115-125.

37. M. Popović, Utvrdjenje na Kuli u Kaludri, *Novopazarski zbornik* 8 (1984), 11-18.

pierres). Il est utilisé d'habitude pour indiquer le relief et signifie «rocher haut et abrupt», «falaise» ou «terrain pierreux, nu[38]». L'origine de ce mot n'a pas jusqu'à présent été éclaircie, donc l'époque de la nomination de certains sites reste ouverte. En tout cas dans la région de Ras une grande fortification pré-slave a été découverte à l'endroit dit «Šarski krš», dans la circonscription du village Šare, sur les versants sud de la montagne Golija[39].

Le substantif slave «stup» s'est maintenu dans la toponymie en Serbie jusqu'à l'époque contemporaine. Sans approfondir ici chacune de ses significations possibles, il faut cependant souligner que dans les sites, connus aujourd'hui sous l'appellation «Zlostup» et autres, des places fortes, même paléobyzantines, ont été découvertes[40].

Parallèlement à l'étude du matériel toponomastique des fouilles archéologiques ont été faites sur les sites sélectionnés[41]. Le sort d'Arsa ne peut être déchiffré que par comparaison avec la situation d'autres places fortes paléobyzantines, non seulement dans la région de Ras, mais aussi dans les régions voisines. Jusqu'à présent les résultats connus sont ceux des sondages systématiques dans l'espace de sept fortifications. Il s'agit des sites Gradina au village de Šaronje, Kula au village de Kaludra, Gradina au village de Nosoljin, Litice au village de Dobrinja, Zlostup au village d'Ostrovica, Gradina (Gradovi) au village de Šaronje près de Tutin, Djurdjevica au village de Djerekari[42]. Ce sont des sites différant entre eux. La chronologie de leur construction n'est pas la même, leurs fonctions non plus. Cependant ces places fortes ont en commun d'appartenir toutes à l'époque pré-slave, qu'elles aient été construites au IVe siècle ou bien utilisées au Ve et au VIe siècle ou encore construites seulement à l'époque de l'empereur Justinien Ier. Du complexe de questions que l'étude de ces agglomérations pourrait poser, je ne m'attarderai que sur un seul aspect du problème : quelle a pu être la durée de vie de ces forteresses ?

38. *Rečnik srpskohrvatskog književnog i narodnog jezika*, s.v.

39. M. Popović, Antičko utvrdjenje na Šarskom kršu kod Duge Poljane, *Novopazarski zbornik* 7 (1983), 5-14.

40. M. Popović, Arheološko rekognosciranje područja opštine Tutin, *Novopazarski zbornik* 5 (1981), 27; A. Deroko, *Srednjevekovni gradovi u Srbiji, Crnoj Gori i Makedoniji*, Beograd 1950, 117.

41. Des fouilles préliminaires ont été faites sous la direction de M. Popović, collaborateur de l'Institut d'archéologie de Belgrade.

42. J. Kalić-M. Popović, Kuzmičevo i Šaronje u prošlosti, *Raška baština* 3, Kraljevo 1986; M. Popović, Utvrdjenje na Kuli u Kaludri, *Novopazarski zbornik* 8 (1984); J. Kalić-D. Mrkobrad, Utvrdjenje u Nosoljinu kod Raške, *Novopazarski zbornik* 7 (1983), 21-28; M. Milinković, Kasnoantička utvrdjenja u Ostrovici i Šaronjama kod Tutina, *Novopazarski zbornik* 6 (1982), 131-135.

La stratigraphie établie indique que la vie s'éteint dans toutes les forteresses à la fin du VI^e et au plus tard au début du VII^e siècle. Il n'y a pas ensuite de couches culturelles. Les forteresses ont perdu leur fonction après la désintégration du système militaire et administratif de l'Empire dans cette région. Ceci explique également la disparition précoce des noms de ces forteresses. Les fouilles, aussi restreintes qu'elles soient, confirment pourtant incontestablement que les Slaves ne s'y installent point au cours du VII^e siècle. Il n'y a pas de traces de culture slave. La région de Ras ne comporte pas — pour le moment — d'informations qui pourraient confirmer l'hypothèse selon laquelle les Slaves s'installaient, au cours de la première phase de leur vie dans ce terrain nouveau, sur les versants des hauteurs entourant les vallées[43]. Des fouilles systématiques du mont Gradina surplombant l'embouchure de la rivière Sebečevska, au confluent de la rivière Raška, démontrent également que la vie s'est éteinte là aussi, après le VI^e siécle. La premiére agglomération slave y est formée seulement au X^e siècle, comme le type caractéristique des maisons semi-souterraines, les foyers, des tessons de céramique et des vestiges d'autres objets en témoignent[44].

Donc le processus de transformation de Arsa en Ras n'est toujours pas connu. Cependant son contexte devient plus clair. Il est évident que le système de l'Empire s'est disloqué à la fin du VI^e et au début du VII^e siècle ou, pour être plus précis : il a été établi que les anciennes forteresses perdent leur fonction à cette époque. Il ne faut cependant pas perdre de vue que les recherches sont toujours en cours et que l'apport de nouveau matériel permettra de compléter et de vérifier ces conclusions.

Enfin, une question reste ouverte : où se trouvait la forteresse Arsa, mentionnée par Procope de Césarée ? Parmi les forteresses de l'époque pré-slave, découvertes jusqu'à présent, l'une se distingue particulièrement ; à mon avis c'est celle d'Arsa. Il s'agit du site de Gradina au village de Postenje, non loin de la ville actuelle de Novi Pazar. Elle est située sur un plateau au sommet d'un mont du pourtour de la cuvette, qui abrite encore aujourd'hui l'église de Saint-Pierre, siège médiéval de l'évêque de Ras. L'église est construite à l'emplacement d'un édifice de culte datant du VI^e siècle[45]. A proximité de l'église, dans la zone des Bains romains les fouilles, qui viennent de s'achever, ont révélé les vestiges de deux basiliques, dont une plus grande à trois

43. J. KODER, Προβλήματα τῆς σλαβικῆς ἐποίκισης καὶ τοπωνυμίας στὴ Μεσαιωνικὴ Ἤπειρο, *Ἠπειρωτικά χρονικά*, 24 (1982), 9-35.

44. D. PRIBAKOVIĆ-M. POPOVIĆ, Arheološka istraživanja srednjovekovnog grada Rasa, *Vesnik Vojnog muzeja* 18, Beograd 1972, 43 sq.

45. J. NEŠKOVIĆ, *Petrova crkva kod Novog Pazara*, 3-33.

nefs, au synthronos dans l'abside[46]. De nombreux autres monuments d'époque romaine indiquent qu'un centre régional a dû y exister. L'évêché de Ras, mentionné par Basile II, ne fait que continuer la tradition du vieux centre épiscopal. Grâce à son autorité exceptionnelle Ras a été — jusqu'à l'établissement de l'église autocéphale serbe en 1219 — le centre ecclésiastique de la Serbie, comme c'est prouvé d'ailleurs par de nombreuses églises construites avec le temps. Tout près de l'église de Saint-Pierre est situé le monastère Saint-Georges, œuvre pieuse du fondateur de la dynastie des Nemanjić, Stefan Nemanja, qui l'a fait construire dès sa venue au trône de grand joupan en Serbie. L'époque de la construction est indiquée par le donateur lui-même dans l'inscription du portail[47]. Des vestiges d'autres églises ont été enregistrés dans les alentours[48].

La seule forteresse qui protège toute la vallée est celle du lieu-dit Gradina au village de Postenje[49]. Elle domine un espace considérablement plus grand et du point de vue de la géographie historique sa fonction est celle de la forteresse centrale. Sa position assure le contrôle de toutes les communications affluant vers la région de la ville actuelle de Novi Pazar, qui est un carrefour important des voies balkaniques. Le réseau des routes connu s'est enrichi d'une communication nouvellement définie par des recherches qui viennent de s'achever. Durant toute l'époque turque elle avait gardé l'appellation ancienne «via regis». Des traces de cette route ont été découvertes tout d'abord dans la microtoponymie des villages qu'elle traversait et les vestiges mêmes, ainsi que sa trace, ont été dégagés au village de Pustovlah[50]. La route reliait la cuvette centrale, où la ville de Novi Pazar s'est formée à l'époque moderne, aux parties ouest et nord-ouest des Balkans. La route médiévale ne faisait, probablement, que suivre la trace de la communication antique. Le fait le confirmant est l'existence d'un poste bénéficiaire romain près de l'église de Saint-Pierre, comme une inscription conservée l'indique[51]. La route est chronologiquement définie aussi par des fortifications construites à proximité. Si nos recherches s'avèrent justes, la forteresse d'Arsa se trouvait sur la route qui reliait la Dalmatie avec la Macédoine.

Des fouilles préliminaires sur le site de Gradina dans le village de Postenje démontrent qu'il s'agit d'une ville fortifiée à plusieurs

46. Documentation inédite (recherches sous la direction du prof. A. Cermanović).

47. J. Nešković, Djurdjevi Stupovi u Rasu (Le monastère de Saint-Georges à Ras), *Raška baština* 1, Kraljevo 1975, 149-159.

48. D. Premović-Aleksić, Postenje — lok. Latinska crkva, *Novopazarski zbornik* 7 (1983), 167-169.

49. Résultats des recherches inédits (documentation J. Kalić).

50. J. Kalić, Stari kraljev put (L'ancienne «via regis»), *Zbornik radova Vizantološkog instituta* 23 (1984), 95-104.

51. M. Mirković, Beneficijarna stanica kod Novog Pazara (Der Beneficiarierspos-ten bei Novi Pazar), *Živa Antika* 21, Skoplje 1971, 263-271.

couches. La plus marquante est celle qui peut être située au VIe siècle, selon le matériel archéologique. Contrairement à la majorité des autres fortifications de la région de Ras, il est évident que celle-ci a eu sa phase médiévale avec, semble-t-il, une rupture à l'époque slave précoce. Pour le moment nous pouvons affirmer avec certitude qu'il s'agit de la plus grande des forteresses dans la partie continentale de la Serbie médiévale. Sans doute seules les fouilles systématiques ultérieures pourront donner une idée claire non seulement du site, mais aussi des phénomènes qui ont laissé leurs traces.

Depuis l'installation des Slaves dans les Balkans l'administration byzantine directe n'a pu se maintenir dans la région de Ras qu'à certaines périodes. C'est tout d'abord l'époque de réoccupation au temps de l'empereur Basile II, au début du XIe siècle. Pourtant la durée de ce système reste incertaine étant donné la crise que l'Empire traverse au lendemain de sa mort[52]. Les conditions ne changent radicalement qu'à l'époque des Comnènes. Au début du XIIe siècle Byzance affermit ses positions dans la région de Ras. C'est confirmé par les fouilles récentes sur le site de Gradina, à 8 km à l'Ouest de Novi Pazar actuelle. Là où la rivière Raška reçoit le cours d'eau Sebečevska, à l'époque de Jean II Comnène une forteresse nouvelle est construite en pierre, à l'emplacement de la fortification ancienne aux palissades en bois, détruite par l'incendie. Ses remparts s'adaptent parfaitement à la configuration du terrain et délimitent un espace de 180 m de longueur sur 60 m de largeur. La date de la construction est établie avec certitude grâce à un dépôt de monnaie de Jean II Comnène trouvé intact[53].

A la fin du XIIe siècle Byzance se retire de la région de Ras. Son système militaire administratif disparaît, de nombreuses institutions qu'elle a créées s'éteignent. Cependant la civilisation byzantine continue à exercer une vive influence. A Ras le monde byzantin continue à vivre, évidemment dans des conditions essentiellement changées. Les rois serbes y chercheront encore pendant longtemps des modèles. Les fresques du monastère Saint-Georges de Ras en témoignent, ainsi que le premier atelier de monnaie, ouvert au temps du roi Stefan Radoslav, à l'intérieur de la forteresse Gradina au bord de la rivière Raška[54]. Donc, les cadres chronologiques de l'époque byzantine n'y sont nettement définis qu'en apparence.

52. J. Kalić, *Crkvene prilike u srpskim zemljama do stvaranja Arhiepiskopije 1219 g.* (L'organisation de l'Église dans les pays serbes avant la fondation de l'archevêché serbe en 1219), ed. Sava Nemanjić - Sveti Sava, istorija i predanje, Srpska akademija nauka i umetnosti, Beograd 1979, 32-34.

53. Cf. note 44.

54. M. Popović, Nalazi novca kralja Stefana Radoslava iz utvrdjenja Gradina u Rasu (La découverte de monnaie du roi Stéphane Radoslav dans la forteresse Gradina de Ras), *Novopazarski zbornik* 1 (1977), 37-54.

Johannes KODER

EARLY MODERN TIMES TRAVELLERS AS A SOURCE FOR THE HISTORICAL GEOGRAPHY OF BYZANTIUM: THE DIARY OF REINHOLD LUBENAU *

I do not think it necessary to speak to this auditory about the general importance of the so-called Early travellers and their diaries and reports. All of you know, that geographical, topographical and demographical information on the Eastern Mediterranean is rare and that Byzantine chronicles and historians do not help very much to enlighten the darkness.

I think, too, that you agree with me, that there exists no break between the last Byzantine centuries (XIII-XV) and the early Turkish period (till the end of the XVIth c.), and that there are many lines of continuity, especially concerning topography and demography, but also with regard to the economical and agricultural situation. These facts justify the use of the Early travellers of the 15th-17th centuries, with some caution, as sources for the situation of the Eastern Mediterranean Islands and Coastlands in the late Middle Ages, especially in researching the topography of these regions.

I would like to speak to you today about Reinhold Lubenau, a 16th century traveller, who—unlike most of the Italian, French and other early modern times sources—remained nearly[1] unknown still in our time, and this, as I believe, mainly for two reasons. First of all, his diary remained unpublished until the beginning of the

* Except for the addition of references and some minor changes this paper is printed here in the form in which I read it at the final conference of the European Science Foundations Steering Committee for Byzantine Studies in Athens, January 11th-14th, 1984.

1. One exception is C. Mango, A Forged Inscription of the Year 781, in: *Zbornik Radova Vizantol. Inst.* 8/1 (1963) 201-207.

20th century. The first, and to my knowledge, only edition by W. Sahm, was printed in Königsberg (now Kaliningrad, Soviet Union) between 1912 and 1930, in the times of the first world war, so that a normal distribution was made difficult. In the second place there are some linguistic problems: Lubenau wrote in German, and his 16th century language is, even for Germans, often difficult to understand.[2]

Before speaking about his diary I shall give some biographical indications about the author. Reinhold Lubenau was born in Königsberg (Prussia) in 1556, the same city where he was to die 75 years later, in 1631. He was trained as a Pharmacist and he was pursuing this profession in several cities of Eastern Europe till 1587, when he came to Vienna, then capital of the Habsburg emperor Rudolf II (1576-1612). Here he had the possibility to join the emperors delegation to Constantinople, which had the difficult task to deliver the so-called "present" to the Sublime Porte. This annual tribute was paid on the basis of several peace treaties (the last in 1584), but in the last two or three years the Turkish-Austrian relations had deteriorated remarkably. Though open war did not break out until 1592, the members of these delegations had to work under rather bad conditions; for example they had always to be aware of the danger to be beheaded by the Turks, especially when the delegation, who had to succeed them, did not arrive in Constantinople in time (every delegation had to wait in Constantinople, as hostage, for one year, until the arrival of the next one).[3]

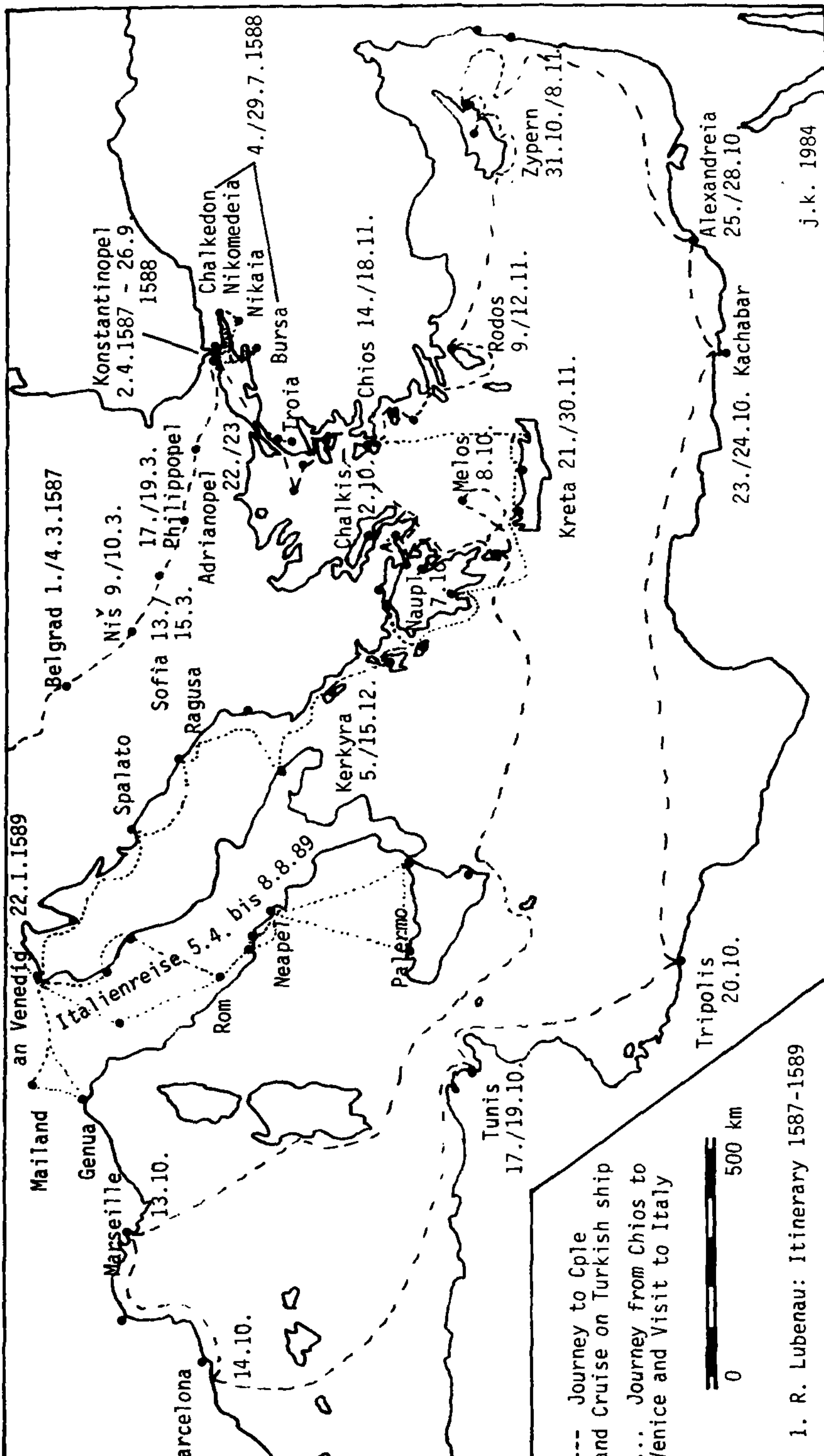
This time they would have to wait for nearly two years, and so Lubenau—always quarreling, besides, with the Catholics, being himself a Protestant—was happy to get away from this unlucky company with the help of his friend, the ambassador of Queen Elizabeth at the Sublime Porte, Edward Burton.[4] Burton recommended him as a British subject to the former begler-bei and new Kapudan Paša of Algier, Hasan-Paša, a Venetian renegade, who just at this time went on a journey around the Mediterranean in order to inspect Turkish military bases.[5]

2. For information on Lubenau see the Edition of W. Sahm, *Beschreibung der Reisen des Reinhold Lubenau*, vol. 1-2, Königsberg i. Pr. 1912-1930 (Mitteil. aus der Stadtbibl. zu Königsberg i. Pr. 4-8). — J. Koder, Ένας Γερμανός ταξιδιώτης στη Χαλκίδα του 1588. *Ἀρχ. Εὐβοϊκῶν Μελετῶν* 14 (1968) 344-353. — Idem, Η Κύπρος στα 1588. Από το ἡμερολόγιο του Γερμανού περιηγητή Reinhold Lubenau (Με ένα παράρτημα ανωνύμου γερμανικού κειμένου του 17ου αιώνα), *Ἐπετηρίς Κέντρου Ἐπιστ. Ἐρευνῶν,* Κύπρος (to be published).

3. Cf. J. v. Hammer, *Geschichte des Osmanischen Reiches* IV, Pest 1829, 144ff. and J. W. Zinkeisen, *Geschichte des osmanischen Reiches in Europa* III, Gotha 1855, 582ff.

4. Burton succeeded William Harebone in this office in April 9th, 1588, cf. Hammer IV 157, 207ff., and Zinkeisen III 418-433.

5. Hasan-Paša, in 1587 successor of Ibrahim-Paša, was born in Venice, where his



1. R. Lubenau: Itinerary 1587-1589

Lubenau accompanied him as his guest for more than six weeks, from September 26th to November 15th, when they arrived at the island of Chios.[6] In Chios he takes his leave of Hasan-Paša and continues his journey by a Venetian trade vessel. So he is able to visit Crete (November 21st-30th), the Ionian Islands, esp. Corfu (December 5th-15th), and Ragusa; he arrives in Venice on January 22nd 1589. From here he returns to his hometown, after a short visit to Rome, Sicile, and Southern Italy.

During his journey he was writing down his impressions and adventures, as well as the informations he got from the Kapudan Paša and his crew, or from the natives. Apart from his notebooks he used to draw views and groundplans of different objects in the introduction of his diary he mentions seventy sketches of towns and fortresses, and even more views of ancient monuments and statues. But unfortunately nothing is preserved: partly his drawings were confiscated at the Akropolis of Athens by the Yeni Çeri, while the rest of them probably got lost soon after his death.[7]

Taking the material from his notebooks, Lubenau wrote the manuscript, on which the only edition is based, in 1628, three years before his death. As there are about forty years between the journey and his final manuscript, which he probably wished to be printed, there may be errors in the diary, resulting from mistakes in the notebooks, but also from misunderstandings after so many years and by confusion of unbound sheets of the note books. For example, he reproduces the text of a Latin inscription in Famagusta, Cyprus, describing also its position at a town-gate near the harbour, which I could not find in the CIL-Volume on Cyprus. Mrs. Michaelidou-Nicolaou from the Cyprus Museum in Nicosia had the kindness to inform me, that the inscription actually is to be found in Ancona, therefore in CIL Nr. IX.—But in general I have the impression, and I think that I can demonstrate this, that his report is accurate and trustworthy.

Lubenau's general education seems to have been rather good, as he mentions or quotes for example the Latin authors Cicero, Ovidius, Plautus and Vergilius, the Greeks Herodotos, Polybios, Ptolemaios[8] and John Chrysostomos, the church historians Eusebios and Sozomenos,[9] the Byzantine writers John Zonaras and Planudes

sister was still living then. Between 1578 and 1587 he served two times as Paša of Algier. He died in 1589, cf. E. de Zambaur, *Manuel de Généalogie et de Chronologie pour l'histoire de l'Islam*, Bad Pyrmont 1955, 82. See also Hammer IV 165f., 211f., 701, and Zinkeisen III 279f.

6. For his itinerary see the map, fig. 1.
7. Cf. I 9 and II 179ff. (Sahm).
8. Cf. *ibidem* I 280, 293, 300, 305, II 7, 106, 118, 141, 152, 156, 182, 184, 186, 217.
9. Cf. *ibidem* I 136, 156, II 113.

(about him he only states: 150 years ago here lived a monk named Planudes, who translated the verses of Cato into Greek).[10] Very often he quotes the Jewish traveller Rabbi Benjamin from Tudela.[11]

I cannot tell, of course, whether he read or learned about all these authors before, during or after his stay in the Levant, but surely he knew Latin very well before joining the delegation, and he learned enough Italian and Turkish during his stay in Turkey (he also knew to write in Arabic characters) to make himself understood by the natives.[12] He also knew enough Greek to copy some inscriptions and to read Greek manuscripts, because he mentions that during his stay in Constantinople he paid several visits to the Patriarch Jeremias II, who was afflicted with an eye trouble and wanted Lubenau to help him. They became friends, and he was informed by the Patriarch and his protonotarias Zygomalas about the history of Constantinople; he also could use the Patriarch's "secret chronicle", as he calls it, to gather material about the contemporary political history.[13]

Perhaps I should also mention, before speaking about the contents of the diary, that the only manuscript, Lubenau's autograph of 883 pages, which was used by W. Sahm for his edition, was kept in the municipal library (Stadtbibliothek) of Königsberg before World War II, but I do not know, if it survived the year 1945. The diary in the printed edition covers some 670 pages.

The Contents of Lubenau's Diary

Wherever Lubenau is going to, he is interested in everything new, and therefore it is difficult to find a preference in the objects of his curiosity. As a pharmacist—and half a physician—he gathers thoroughly every information on medicine, pharmacology and botany; but also on food and cooking.

In addition to these professional interests he is concerned with the customs and traditions, the history and languages in general, and of

10. Cf. *ibidem* I 135f., 149f., 155.

11. Cf. *ibidem* I 136, 142, 147, 152-158.

12. In II 57-66 (SAHM) one may find a Turkish-German Glossary of some 700 words, which may be of some interest for orientalists.

13. Probably the question is of the Πολιτικὴ ἱστορία Κωνσταντινουπόλεως, first printed in 1584 by Martin Crusius in his *Turcograecia* (reprinted in the CSHB, 1849). As these editions end with the year 1578, and as Lubenau states, that this chronicle "is continued from year to year by the protonotarius, at my times Theodosius Zygomalas" (I 133, SAHM), it seems, that it was continued at least during the reign of Jeremy II (d. 1595). On the relations between Crusius and the patriarch see now D. WENDEBOURG, Standen politische Motive hinter dem Briefwechsel zwischen der Tübinger Theologischen Fakultat und Patriarch Jeremias II.? *JÖB* 32/6 (1982) 125-133.

course he deals with the monuments of the cities and regions he is visiting. He gives us, for example, the full text of some thirty Latin and Greek inscriptions, not only ancient ones, but also medieval and contemporaneous. Many of them of course are edited better in modern editions, but some of them are still of interest.[14]

As an example for his information on living conditions in the 16th century I would like to quote some of his remarks on the problems concerning timber and fire-wood supply. He often speaks about the shortage of both and gives particulars about the fire-wood situation in Constantinople. While visiting the Izmit gulf he tells us, that in a little village, named Casilik (today Kazikliköy, in the sheet Bursa 40°29° of the 1: 200 000 map of Turkey) they gather much fire-wood from the nearby mountains. Here they cleave it, make it up into bundles and transport it by boat to Constantinople, where it is sold, and—as a proprietory product—yields much profit to the sultan. Fire-wood is so very expensive, that in many thousand households of Constantinople all over the year they never light a fire, but take all their warm food to be cooked in one of the 2 276 bake-houses or cook-shops, which have cauldrons and pans embedded in bricks and burn a minimum of wood.[15]

Woods with big trees, which could be used as timber, are so exceptional, that he mentions them as something extraordinary; in Crete, for example, he mentions some beautiful cypress-groves and tells us, that he could buy in Candia a rather expensive set of twelve chests, fitting one into the other.[16] There may, of course, be some objections to draw direct conclusions from Lubenau's account to the situation in the last Byzantine centuries, but it is probable, that at least the supply problems of fire-wood may have been very similar to his time.

Our main interest in the diary of Reinhold Lubenau of course lies in his topographical description of towns, sites and monuments, which either disappeared or changed in their state of preservation since he saw them. The biggest part—the entire third book—[17] is concerning the city of Constantinople and her surroundings, as he had to stay there for about fifteen months. First he describes the town wall and its fortifications, and gives the names of the 26 gates, which were in use in his time. He also tells exact

14. Quotations or entire texts of inscriptions are to be found in the following pages of Sahm's edition: I 135, 144, 146, 148, 156, 176, 190-192, 209-211; II 6, 32, 98, 102f., 106-108, 112-116, 135, 144-146, 175, 180, 220f., 230, 236, 245f., 251, 268, 280f., 283.

15. II 111ff. (Sahm), cf. also *ibidem* I 140.

16. II 268 (Sahm).

17. *Ibidem* I 133 - II 69.

figures.[18] The city has 4492 bigger and 2984 smaller streets, 2276 bakehouses, 947 wells and 5852 mills (run by horses); 44 Greek churches, 70 Jewish shools, 485 mosques, 625 medresses, 110 hospitals, 876 public bathes, 419 Imarets and 162 Karavanserays.

After a short report on the Turkish capture of Constantinople in 1453 there follow long descriptions of St. Sophia, the Hippodrome, the Sultan's zoological gardens, Constantine's Palace, the columns, Yedikule, the saray, the great mosques, the patriarch's see at St. Luke,[19] the Armenian patriarch's see at Peribleptos,[20] the Bezestan and other market places, and so on. A special chapter is devoted to the so-called "German House", the German emperors embassy,[21] which was situated in the former St. John's monastery near Constantine's column (there he also gives the texts of all inscriptions, amongst them one Greek, too: ἢ πίθι ἢ ἄπιθι). He describes the palaces, churches and the houses of the ambassadors in Galata and Skutari, and the writes about the aqueducts of Constantinople.

During his stay in Constantinople Lubenau made two shorter journeys, one along the Bosporos to the Black Sea[22] and the other to visit the cities of Brussa, Nikaia and Nikomedeia. His company did not dare to go to Ankara, too, because of the many soldiers then marching on this route to the Persian frontier.[23]

Finally I should like to report all his observations on the island of Chios, in order to show the mixture of informations Lubenau offers to us:[24] The island, he says, lies between Samos and Lesbos and was given to the Genuese by the emperor Andronikos Palaiologos. Its

18. Cf. *ibidem* I 140 and 168.

19. As *he* calls it (I 172-176, SAHM), but he mentions also, that the correct name is ἡ μονὴ τῆς παμμακαρίστης, and that the Turks expelled the Patriarch from here during Lubenaus stay in Constantinople (he departed on September 26th, 1588) and therefore promised to give to him instead Constantine's Palace, because they wanted to convert the church into a mosque—so he speaks about the Fethiye Camii, cf. W. MÜLLER-WIENER, *Bildlexikon zur Topographie Istanbuls*, Tübingen 1977, 132-135.

20. The Greeks in his time call it "Suluna", but the old name was "Periuleptae", he says in his description (I 176f., SAHM). From this it should be clear without doubt, that *Sulu Manastir* was in Armenian hands in Lubenau's times, cf. MÜLLER-WIENER, *op. cit.* 200-201.

21. Cf. I 188ff. (SAHM).

22. Cf. *ibidem* II 3-9.

23. Cf. *ibidem* II 69-119.

24. Cf. *ibidem* II 255-261. For the current research on the historical geography of Chios within the Tabula Imperii Byzantini—program (Austrian Academy) see e.g. J. KODER, Chios-Lesbos-Thasos, in: *European Science Foundation, Activité Byzantine, Rapports des Missions effectuées en 1983* (to be published), and IDEM, Die Ägais-Inseln im Mittelalter, Siedlungsgeschichte und Topographie: die Beispiele Chios und Lesbos, in: *Forschungsmagazin der Johannes Gutenberg-Universität Mainz* 2/85, 73-75.

perimeter is 500 Italian or 100 German miles. The town has the same name as the island and has beautiful houses and streets (Lubenau did not see any better in Turkey outside Constantinople). There are many square towers and orchards (dates, oranges, lemons, figs, almonds). The natives prefer to live outside of the town in their gardens. Therefore there are more houses outside of the walls than inside.

The town is famous for its trade, and one can meet here Greeks, Italians, French, English and Jews, but still no Turks. Near the harbour the merchants meet twice a day for trading on a big place, where they have their consulates, agencies and store-houses.

On the island the natives grow mastic from the lentiscus-tree (he also describes the method to obtain it). The total production *per annum* amounts to a value of some 20.000-30.000 ducats, and the islanders have to give to the sultan a certain quantity of mastic instead of a tribute every year, that is 12.000 pounds, equal to 12.000 ducats.

In Chios there are Latin and Greek churches, as well as a Jewish synagogue. The town is encircled by a double wall with ten strong, round bastions and a paved moat. There is a great harbour, named *port magior*, and another one below the citadel, separated from the big harbour by strong walls. Near of the harbour there are nine wind-mills, on the other side of the town there are twelve more.

The gardens and houses extend for half a German mile to the mountains. On the tops of the two mountains near the town there stand two chapels, St. Rochus and St. Nicolas. Another high mountain, the Pellinaios, has famous marble quarries.

Apart from the town of Chios there are also other ports all over the island, for example *Mastico* and *Delfino*, each one provided with a strong castle. Two miles from Chio is a village of some sixty houses, where Homer is said to be born (Lubenau doesn't believe it). The natives do not only grow mastic, but also vegetables, wine and corn. They also breed partridges, which become as tame as sheep. That is Lubenau's report on Chios.

To sum up: Lubenau not only presents a vivid picture of Constantinople and several places in the Levant at his time, but also gives, often trustworth, informations on ancient and medieval monuments and history, which should be taken into consideration when working on late byzantine topography.

Athanasios PAPAZÔTOS

RECHERCHES TOPOGRAPHIQUES AU MONT ATHOS[1]

Il est évident que, pendant ces dernières années l'intérêt pour l'organisation du monachisme après le x^{e} siécle au Mont Athos a augmenté. La présence de nouveaux documents dans les «Archives de l'Athos» fait apparaître de nouveaux aspects de son histoire et met à jour des éléments, qui concourent au plus haut point à la reconnaissance substantielle de cette presqu'île.

Cette étude n'a certes pas la valeur d'une présentation globale de la topographie médiévale du Mont Athos — présentation qui constituerait en effet une contribution scientifique positive —, elle offre pourtant quelques éléments, qui démontrent que ce qui reste de l'épanouissement du monachisme est encore aujourd'hui bien visible et que ces éléments pourraient donner lieu à une autre forme de recherche au-delà de leur identification topographique. Les fouilles faites d'après les sources historiques nous donneraient des informations importantes sur les monuments. Ces informations constitueraient des «paramètres» pour l'archéologie byzantine, du moment qu'aujourd'hui on utilise pour la datation des monuments seulement la recherche comparative. Au Mont Athos nous avons d'une part la chance de disposer de monuments sur lesquels nous avons plusieurs informations par les sources, et, d'autre part, une absence des éléments des fouilles.

Pour la connaissance du Mont Athos deux problèmes sont à envisager : le premier, et le plus important, est la végétation sauvage sur une terre restée inculte depuis des siècles, et le deuxiéme la rupture de la tradition locale. Cependant les «periorismoi» des textes des prôtoi, qui sont quelquefois très détaillés, contrebalancent ces

1. Le texte a été traduit en français par M^{lle} Ioli Vingopoulou, que je remercie vivement.

difficultés. L'emplacement des anciens couvents, pour lesquels nous possédons ce genre de periorismoi, peut être identifié avec exactitude. Ceux-ci constituent des paramètres pour l'identification ou la recherche d'autres monastères limitrophes.

Nous exposons plus bas les résultats d'une première recherche au Mont Athos effectuée au mois de septembre 1983, qui constitue une première approche. La présentation des monastères identifiés se fait par ordre alphabétique[2].

ΒΟΡΟΣΚΟΠΟΥ (μονή τοῦ ἁγίου Συμεών τοῦ) : Monastère de Boroskorou.

SOUR.[3]. *Schatz* 103_{53} (1015), *La* 25_{53} (1024), *La* 61 (1141).

HIST. Nous connaissons seulement un higoumène du monastère, Théoktistos, en 1015 et 1024. D'après l'acte *La* 61 il semble que le monastère existait encore au milieu du XIIe siècle et qu'il est limitrophe du couvent de Kalyka, dont l'emplacement est connu. Nous ne savons pas quand il passa sous la juridiction du monastère de Chilandar.

2. Chaque lemme s'articule ainsi : SOUR. = sources, HIST. = histoire, TOP = topographie, MON. LIM. = monastères limitrophes et ARCH. = archéologie.

3. Les mots abrégés, utilisés pour les sources, sont les suivants;

Chil : *Actes de Chilandar*, I, Actes grecs, publiés par L. Petit, *Viz. Vrem.*, 17, 1911, Priloženie 5.
Chil Suppl : V. MOŠIN - A. SOVRE, *Supplementa ad acta graeca Chilandarii*, Ljubljana 1948.
Do : *Actes de Docheiariou*, par N. Oikonomidès, Paris 1984.
Esph : *Actes d'Esphigménou*, par J. Lefort, Paris 1973.
Haupt : *Die Haupturkunden für die Geschichte der Athosklöster*, Amsterdam 1965 (reproduction de l'édition de 1894).
Iv = Ivirôn
Kas : *Actes de Kastamonitou*, par N. Oikonomidès, Paris 1978.
Kutl : *Actes de Kutlumus*, par P. Lemerle, Paris 1946.
KURTZ : ED. KURTZ, Nachträgliches zu den Akten des Xenophonklosters, *Viz. Vrem.*, 18, 1911, otděl III, p. 96-107.
La : *Actes de Lavra*, par P. Lemerle, A. Guillou, N. Svoronos, D. Papachryssanthou, I : Des origines à 1204, Paris 1970; II : De 1204 à 1328, Paris 1977.
Pant : *Actes du Pantokrator*, publiés par L. Petit, *Viz. Vrem.*, 10, 1903, Priloženie 1
Πάτρια : Σπ. ΛΑΜΠΡΟΥ, Τά Πάτρια τοῦ Ἁγίου Ὄρους, *Νέος Ἑλληνομνήμων* 9 (1912), p. 116-244.
Phil : *Actes de Philothée*, publiés par W. Regel, E. Kurtz et B. Korablev, *Viz. Vrem.*, 20, 1913, Priloženie 1.
Prôt : *Actes du Prôtaton*, par D. Papachryssanthou, Paris 1975.
Ros : *Actes de Saint-Pantéléèmon*, par P. Lemerle, G. Dagron, S. Ćirković, Paris 1982.
Schatz : *Aus den Schatzkammern des Heiligen Berges*, par Fr. DÖLGER, München 1948.
ΣΜΥΡΝΑΚΗΣ : Γ. ΣΜΥΡΝΑΚΗ, *Τό Ἅγιον Ὄρος*, Ἀθῆνα 1903.
Va = Vatopédi.
Xén : *Actes de Xénophôn*, publiés par L. Petit, *Viz. Vrem.*, 10, 1903, Priloženie 1.
Xèr : *Actes de Xèropotamou*, par J. Bompaire, Paris 1964.
Zog : *Actes de Zographou*, publiés par W. Regel, E. Kurtz et B. Korablev, *Viz. Vrem.*, 13, 1907, Priloženie 1.

Top. Le toponyme a été conservé[4], et le periorismos du monastère de Kalyka du 1141 est instructif (voir fig. 1).

Mon. lim. Saint-Basile, Chilandar, Saint-Théodosios, Kalyka.

Arch. Le monastère est construit près de la mer, orienté vers le nord — d'où probablement son nom — et se trouve entre le monastère de Kalyka et celui de Chilandar. L'été 1974, le katholikòn du monastère[5] a été fouillé en partie. Il conserve intacts son plan et plusieurs éléments de sa structure (fig. 3). C'est une église en forme de croix grecque avec narthex. Les dimensions extérieures sont 11,50 × 7,90 m. La coupole était supportée par les murs qui séparent l'abside centrale de la prothesis et du diakonikon, et par deux murs partant du mur ouest de l'église. Cet élément est assez rare. La conque de l'abside dépasse de la masse de la construction principale. Au-dessus du narthex il y avait un deuxième étage, les κατηχουμενεῖα. Des traces de la voûte qui étayait le sol du deuxième étage sont conservées à l'angle sud-est du narthex (pl. 1). La maçonnerie est irrégulière avec des pierres taillées et l'usage des briques est limité. Pendant les fouilles il a été constaté que l'église avait des fresques. D'après ce qu'on peut en juger à l'heure actuelle, l'église doit être une construction du début du xi[e] siècle.

ΘΕΣΣΑΛΟΝΙΚΕΩΣ (μονή τοῦ Ἁγίου Παντελεήμονος τοῦ) : Monastère du Thessalonicien.

Sour. Va inédit (998), *Chil* $1_{6,46}$ (1009), Iv inédit (1013), Iv inédit (1015), *Ros* 1_{21} (1030), *Ros* 3 (1044?), Iv inédit (1056), *Ros* 5 (1057), Va inédit (1066), *Ros* 6_{51} (1070), *Schatz* 104_{39} (1080), *Ros* 8 (1169).

Hist. L'histoire du monastère du Thessalonicien est relatée en détail par P. Lemerle dans l'introduction de la publication des actes du monastère de Saint Pantéléèmôn[6].

Top. L'emplacement de l'ancien monastère se trouve sur celui de Paléomonastiron au N.-E. du monastère russe de Saint-Pantéléèmôn (fig. 2).

Mon. lim. Katzari, Saint-Nikôn, Anapausa, Barnabitzi.

Arch. Il semble que les anciennes installations ont été détruites au siècle précédent pour construire une grande église de Saint-Pantéléèmôn. A l'est de cette église il existe une série de cellules aménagées plusieurs fois. Entre elles surgit un mur byzantin d'une maçonnerie irrégulière, qui date d'avant le xii[e] siècle (fig. 4 et pl. 2).

4. Σμυρνακης, p. 498.

5. Les fouilles ont été exécutées en juin 1974 par moi-même avec l'aide des étudiants de l'Université de Thessalonique.

6. *Actes de Saint-Pantéléèmôn*, p. 6-19.

ΚΑΛΕΤΖΗ (μονή τοῦ) : Monastère de Kalétzi.

Sour. *Prôl* 8_{193} (1045), *Ros* 4_{45} (1048), *Ros* 6_{53} (1070), Va, voir Πάτρια, p. 219 (1071), *Schalz* 104_{40} (1080), *Xer* 6_{60} (1081), *Phil* 1_{164} (1087), *Panl* 1 (1107), *La* 57_{70} (1108?), *Do* (1195), *Chil* $3_{59\text{-}60}$ (1198), *Chil* 10_{115} (1288), *Chil* 9 (1294), *Esph* 12_{170} (1316).

Hist. En 1045 le moine et higoumène du monastère, Théodore, signe le Typikon de Monomaque et plus tard en 1048 un acte du prôtos Théophylaktos. Dès 1070 et jusqu'en 1087 l'higoumène est Nicèphore. En 1107 le moine et higoumène de Kaletzi Néophytos fait partie du groupe qui divise les biens des monastères voisins de Saint-Dèmètre τοῦ Κυνόποδος et de Phalakrou. En 1108 (?) le moine et higoumène Euthymios signe un acte du prôtos Jean Tarchanéiôtès. L'higoumène est Leontios (?) en 1195, Nikodème en 1198, Kallistos en 1288, Iôannikios en 1294 et Mélétios en 1316. Nous ignorons quand le monastère est rattaché, comme métochion, au monastère de Vatopédi.

Top. Le toponyme existe avec son terme nouveau, Κολιτσοῦ[7] (fig. 2).

Mon. lim. Phalakrou, Saint-Dèmètre τοῦ Κυνόποδος, Vatopédi.

Arch. A l'emplacement du monastère se trouvent une tour compacte, rectangulaire, de dimensions 6,50 × 5,50 m, et les traces d'un péribole extérieur (fig. 5 et pl. 3, 4). Les murs sont d'une épaisseur de 1,20 à 1,40 m, mais l'épaisseur du mur ouest dépasse les 2 m. L'escalier, qui conduit aux étages supérieurs et aux diverses chambres secondaires par étage, est aménagé dans l'épaisseur du mur. Le rez-de-chaussée est une salle carrée de 3 m, qui était couverte d'une coupole. De chaque côté de cette salle il y avait de petites fenêtres de coupe étroite. Au-dessous du sol de la salle il y a une citerne, dont l'ouverture se trouve à côté de l'escalier. A part le rez-de-chaussée et la citerne souterraine, il y a trois autres étages. Au dernier étage, l'angle S.-O. de la tour est aménagé en petite chapelle triconque, dont la conque sud fait saillie sur le côté extérieur de la tour. La tour était couverte d'une coupole basse. L'intérieur de la tour présente une maçonnerie exceptionnellement soignée, contrairement à l'extérieur, qui a un aspect assez sobre. L'usage de briques en abondance et le système de construction avec des briques et des pierres alternativement, nous fait penser que la tour date de l'époque des Paléologues.

7. Σμυρνακης, p. 43, 62, 451 et M. Γεδεων, *Ὁ Ἄθως*, Κωνσταντινούπολη 1885, p. 168.

ΚΑΛΥΚΑ (μονή τοῦ Σωτῆρος Χριστοῦ τοῦ) : Monastère de Kalyka.

Sour. *La* 9_{46} (991), *La* 12_{28} (996), *Chil Suppl* 1 (1076), *La* 54_{28} (1101/2), *La* 61 (1141), *La* 62 (1142), *La* 63 (1154).

Hist. Pour la première fois, en 982, un moine et higoumène Pierre ὁ Καλιούκας, probablement fondateur du monastère, signe deux actes d'Ivirôn[8]. Xénophôn, presbytèros et higoumène de Kalyka, signe un acte du prôtos Jean en 996. Xénophôn, qui signe en *La* 9 (991), doit être le même que le Xénophôn de *La* 12 (996), parce que l'ordre des signatures dans les deux actes est pareil. En 1076 nous connaissons Thômas, moine du monastère de Kaliouka, et en 1101/2 David, moine du monastère de Kalyka. En 1141 le monastère est en ruines et son higoumène Makar le rattache, comme métochion, au monastère de Philothéou. Du même acte il ressort que l'ancien monastère de Kalyka occupait un champ à Karyés et qu'alors s'y était établi un monastère au nom de la Theotokos, dit Tavlas, où était installé, comme higoumène, Makar. L'acte de *La* 63 (1154) est très important, parce qu'il nous donne le nom entier du monastère, même s'il le fait d'une façon indirecte : τοῦ Σωτῆρος ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ τοῦ Καλύκα. Le champ τοῦ Σωτῆρος Χριστοῦ, métochion de Philothéou depuis 1141, comme le mentionne l'acte *La* 63, porte sûrement le nom de l'ancien monastère de Kalyka, qui existait jusqu'alors. D'après le même acte de 1154 les monastères de Philothéou et de Lavra échangent leurs terres. Ainsi le métochion de Kalyka passe sous la juridiction du monastère de Lavra. Nous ne connaissons pas les circonstances dans lesquelles le métochion de Lavra passa sous la juridiction de Chilandar, à laquelle il appartient encore de nos jours[9].

Top. L'acte de *La* 61 détermine la région du monastère de Kalyka, qui, on doit le noter, était assez grande. Le toponyme, qui est parvenu jusqu'à nos jours[10], nous permet de reconnaître et d'identifier l'emplacement des monastères limitrophes du monastère de Kalyka (fig. 1).

Mon. lim. Boroskopou, Saint-Théodosios, Saint-Philippos, Banitzas, Monoxylitou, Chrémitzainis, Zygou, Chiliadous (?).

Arch. Les ruines de l'ancien monastère de Kalyka sont encore visibles aujourd'hui, au N.-O. du monastère de Chilandar et très près de la mer. Sur un rocher près de la mer il y a les ruines d'une tour carrée construite avec des dômes (pl. 5). Le katholikon en ruines se trouve à une distance de 200 m de la tour. Le rapprochement des

8. *Actes du Prôtaton*, p. 88.
9. Pour l'histoire de Kalyka v. *Actes de Lavra* I, p. 316-17.
10. Σμυρνακης, p. 20 et 498. K. Βλαχου, *Ἡ χερσόνησος τοῦ Ἁγίου Ὄρους Ἄθω*, Βόλος 1903, p. 209.

deux installations est inévitable. Il reste pourtant la question de savoir pourquoi le katholikon n'était pas fortifié par un péribole. La partie de l'église, qui est visible (fig. 6, 7 et pl. 6, 7), nous fait croire que l'église avait une coupole et un sanctuaire triconque. La prothésis et le mur entre la prothésis et l'abside centrale sont mieux conservés. Les deux conques sont semi-circulaires. Il y avait une fenêtre à lobe unique dans la conque de la prothésis et au mur nord du même endroit. Le début d'une fenêtre dans l'abside centrale démontre qu'il y avait une ouverture trilobée. Le système de construction par des briques en bandes nous permet peut-être de dater l'église de l'époque de la fondation du monastère.

ΚΑΤΖΑΡΗ (μονὴ τοῦ Σωτῆρος Χριστοῦ τοῦ) : Monastère de Katzari.

Sour. *Iv*, voir ΣΜΥΡΝΑΚΗΣ, p. 37 (985), *La* 9_{42} (991), *La* 12_{26} (996), *Ros* 2 (1033/4), *Xén* 1_{184} (1083), *La* 57_{59} (1108?), *Ros* 7 (1142), *Ros* 13 (1363).

Hist. Le monastère est une des plus anciennes fondations du Mont Athos. Nous savons qu'en 985 son higoumène était Stéphanos. Son higoumène Antoine signe les deux actes du prôtos Jean, actes de 991 et de 996. En 1033/4 son higoumène Christodoulos et le moine Jean vendent à l'higoumène de Saint-Tryphôn une partie des terres du monastère pour 20 nomismata. Dans les limites de cette même terre les mêmes moines avaient donné quelques années avant une partie de cette terre à un vieux moine, Pierre, pour en faire des vignes et un verger. Il était entendu qu'après la mort du moine Pierre la terre appartiendrait au moine Euthymios de Saint-Tryphôn. Peut-être Jean, frère servant de Christodoulos, a-t-il signé l'acte 4 (1048) de Saint-Pantéléèmôn. L'acte *Ros* 7 (1142) indique que le monastère de Katzari devait au monastère de Xylourgou six hyperpères payés à l'higoumène Christophoros du monastère de Xylourgou. L'acte de 1363 du monastère de Saint-Pantéléèmôn est particulièrement instructif. Il apparaît que l'ancien monastère a été détruit par des pirates turcs. Le prôtos Antoine (1348) rattacha le monastère de Katzari au monastère de Saint-Pantéléèmôn des Russes, lequel dut s'occuper de la reconstruction de la tour du monastère de Katzari. Le prôtos Dôrothéos, par son acte de 1363, vient confirmer cette donation à condition, que le monastère des Russes verse chaque année un hyperpère aux prôtoi, qui lui succéderont, le jour de la fête de saint Dèmètre.

Top. Le monastère se trouve au bout d'une ancienne vigne du monastère des Russes[11] (fig. 2).

11. ΣΜΥΡΝΑΚΗΣ, p. 678.

Mon. lim. Saint-Éphraim, Makrygéni, Barnabitzi, Thessalonicien, Saint-Tryphôn.

Arch. Les ruines du monastère constituent un des meilleurs exemples de l'organisation d'un monastère du Mont Athos de la période médio-byzantine (fig. 8, 9). La tour compacte et rectangulaire, 7 × 6 m, construite avec des pierres taillées (pl. 8), forme le noyau principal du monastère. Huit contreforts, deux de chaque côté, dépassent du rectangle compact de la tour. Au sud de cette tour il y a les vestiges d'un péribole. Le premier étage de cette tour constituait la place principale du culte, aménagée en église de dimensions 4 × 3,60 m (pl. 9). Du côté ouest de l'église il y avait un escalier montant aux étages supérieurs de la tour, qui devaient être probablement aménagés en cellules pour les moines.

On doit considérer le monument comme un des plus anciens du Mont Athos, c'est-à-dire contemporain des sources de la fin du x^e^-début du xi^e^ siècle. Même si l'on sait qu'il a été restauré au milieu du xiv^e^ siècle par le monastère de Saint-Pantéléèmôn, tel qu'apparaît le monument aujourd'hui, on ne peut pas percevoir l'étendue de cette restauration.

ΞΥΛΟΥΡΓΟΥ (μονή τῆς Ὑπεραγίας Θεοτόκου τοῦ) : Monastère de Xylourgou.

Sour. *La* 19 (1016), *Ros* 1 (1030), *Ros* 4 (1048), *Ros* 6 (1070), *Ros* 7 (1142), *Ros* 8 (1169).

Hist. Pour l'histoire du monastère voir l'introduction de P. Lemerle dans la publication des actes du monastère de Saint-Pantéléèmôn[12].

Top. Le monastère se trouve aux limites du monastère de Pantokratôr[13] (fig. 2).

Mon. lim. Saint-Auxéntios, Phakènou.

Arch. Le katholikon du monastère, malgré les additions variées et les restaurations, paraît conserver le côté est primitif (pl. 10). L'abside centrale du sanctuaire est demi-hexagonale, tandis que celles de la prothésis et du diakonikon sont semi-circulaires. De l'articulation des volumes de l'ancien côté est de l'église il ressort que l'église avait une coupole. Il faudrait un travail particulier sur ce katholikon pour faire apparaître jusqu'où sont conservés les éléments anciens et quelles sont les additions postérieures.

12. *Actes de Saint-Pantéléèmôn*, p. 4-5.
13. Σμυρνακησ, p. 674-75.

ΠΡΟΚΟΠΙΟΥ (μονὴ τοῦ ἁγίου) : Monastère de Saint-Prokopios.

Sour. *Ros.* 5_{50} (1057), *Xèr* 6_{64} (1081).

Hist. Les sources sont très pauvres pour une des plus intéressantes constructions du Mont Athos. Nous connaissons seulement deux higoumènes de ce monastère, Nicéphore, en 1057, et Christodoulos, en 1081.

Top. Le monastère se trouve dans les limites du monastère actuel de Vatopédi[14] (fig. 1, 2).

Mon. lim. Saint Hypatios, Trochala, Phalakrou, Saint-Dèmètre.

Arch. P. Mylônas a déjà publié un travail au sujet du monastère de Saint-Prokopios[15]. D'après ses remarques l'église a dû être construite de 1080 à 1100, puiqu'elle présente une forme plus proche de l'église du Christ Pantépoptès de Constantinople (peu avant 1087), que des autres monuments du XIe siècle, comme l'église de la Vierge des Chaudronniers à Thessalonique (1028). Il s'agit d'une église en forme de croix grecque inscrite, avec une coupole supportée par quatre colonnes (fig. 10 et pl. 11). Aujourd'hui la coupole ne subsiste plus tandis que les autres parties de l'église ont subi des restaurations diverses. Le fait que l'église a au-dessus du narthex des κατηχουμενεῖα, comme l'église de Saint-Symeôn de Boroskopou constitue un élément architectural très intéressant. Une partie de ces katèchouména a fonctionné comme une petite église de la cellule de Saint- Prokopios, dépendante du monastère de Vatopédi. Cela a dû survenir avant 1537, année dont sont datées les fresques de cette chapelle. D'après les estimations de M. Chatzidakis ces fresques sont considérées comme une œuvre du peintre Antoine[16]. Nous notons ici l'existence de deux chapiteaux des colonnettes, qui ont des inscriptions : l'un, VΠΕΡ ΕVΧΗC ΜỴ[....]ΔΙΟV et l'autre, VΠΕΡ Ε[.....]CΕ ΙωΑΝ-ΝΟV (pl. 12). La première a été publiée par P. Mylônas, qui l'a déchiffrée autrement.

ΣΑΡΑΒΑΡΗ (μονὴ τοῦ Σωτῆρος Χριστοῦ τοῦ) : Monastère de Sarabari.

Sour. *Schatz* 103_{45} (1015), *La* 21_{41} (1017), *La* 23_{29} (1019), *Esph* 1_{47} (1034), *Ros* 4_{48} (1048), *Xèr* 5_{8} (1056), *Ros* 5_{53} (1057), *Schatz* 104 (1080), *Xèr* 6 (1081), *La* 62_{47} (1153), *Schatz* 105_{30} (1306), *Kull* 9_{47} (1313/4), *Esph* 12_{167} (1316), *Zog* 17_{83} (1320), *Haupt* 11 (1394).

14. Σμυρνακης, p. 448.

15. P. Mylonas, Two Middle-byzantine Churches on Athos, *Πρακτικὰ τοῦ XV Διεθνοῦς Βυζαντινολογικοῦ Συνεδρίου*, t. II B, 'Αθῆνα 1982, p. 559-574.

16. M. Chatzidakis, *Études sur la peinture postbyzantine*, Variorum Reprints, London 1976, VII, p. 84-91.

Hist. Il existe un article sur l'histoire du monastère et ses éléments archéologiques[17].

Top. L'emplacement du monastère se trouve au S.-E. des Karyés, sur l'ancienne route d'Ivirôn[18].

Arch. Les ruines de l'église, que Smyrnakis avait vues, n'existent plus. La place de cette église a été nivelée pour être mise en culture. Ce qui est resté à la surface et qui appartient à l'église ce sont trois éléments d'épistyle de templon (pl. 13) et un linteau. Quelques fragments architecturaux sont construits dans les murs de la cellule postérieure.

ΤΡΟΧΑΛΑ (μονή τοῦ) : Monastère de Trochala.

Sour. *La* 12_{29} (996), *Ros* 5_{50} (1057), *Ros* 6_{54} (1070), *La* 57_{61} (1108?), *Ros* 8_{69} (1169), *Chil* 3_{66} (1198), *Chil* 1_{66} (1009 + 1253/57), *La* 79_{40} (1287), *Zog* 1 (980 + 1311), *Chil* 119_{25} (1329).

Hist. Nous connaissons seulement les noms d'higoumènes du monastère de Trochala : Joël de Trôgala en 996, Pierre en 1057, Paul en 1070, Damianos en 1108 (?), Jacob en 1169, Théodosios en 1198, Jôakeim entre 1253-57, Éleuthérios en 1287 et en 1311 et enfin l'higoumène Gabriel en 1329. Nous ne savons pas dans quelles circonstances ce monastère a été annexé au monastère de Vatopedi.

Top. Se trouve au S. du monastère de Saint-Prokopios[19] (fig. 1, 2).

Mon. lim. Saint-Prokopios, Saint-Hypatios, Xylourgou, Phalakrou.

Arch. Au sous-sol de la cellule actuelle de Saint-Nikolaos de Trochala a été conservée une partie seulement du mur ouest de l'ancienne église (fig. 11). Sur la façade, à droite et à gauche de la porte, il y a deux niches, peu profondes, avec des traces de fresques. Elles sont à demi conservées et remblayées. La tête de la Vierge (pl. 14) a été photographiée difficilement. Malheureusement celle-ci, ainsi que la maçonnerie de l'église, n'aident pas pour la datation du monument.

ΥΠΑΤΙΟΥ (μονή τοῦ ἁγίου) : Monastère de Saint Hypatios.

Sour. *La* 29_{26} (1035), *Kasl* 1_{23} (1047), *Zog* 3 (1049), *Ros* $5_{42.44.48}$ (1057), *La* 57_{52} (1108?), *Schalz* 38_{36} (1294), *Kasl* 7 (1471).

Hist. Nous connaissons le nom de l'higoumène du monastère, Jacob, qui signe depuis 1035 jusqu'en 1057. En avril 1049 il fait partie

17. Θ. Παπαζωτου, Ἡ μονή τοῦ Σαράβαρη στό Ἅγιον Ὄρος. Ἱστορικές καί ἀρχαιολογικές μαρτυρίες, *Κληρονομία* 12 (1980), p. 85-94.

18. Σμυρνακης, p. 474.

19. Σμυρνακης, p. 448, Βλαχος, p. 185.

d'un groupe de moines, qui détermine les droits des monastères de Néakitou et des Saints-Apôtres d'Onèsiphorou, voisins entre eux, et de son propre monastère. Il existe encore en tant que monastère jusqu'au début du XII^e siècle, quand son higoumène Germanos signe dans un acte du prôtos Jean Tarchanéiôtès. Il tombe en décadence et, en 1294, il est qualifié d'ἀγρός qui appartient au monastère de Karakallou. En 1471, par un acte du prôtos Daniel, le monydrion ou kathisma de Saint-Hypatios a été octroyé au monastère de Kastamonitou[20].

Top. Dans le périorismos des frontières du monastère de Néakitou et des Saints-Apôtres d'Onèsiphorou, en 1049, le monastère de κυροῦ Ἰακώβου τοῦ Ἁγίου Ὑπατίου est mentionné comme monastère limitrophe. Les emplacements connus des deux monastères précédents déterminent ainsi l'emplacement du monastère de Saint-Hypatios, déjà connu par G. Smyrnakis[21] (fig. 2).

Mon. lim. Kamélauka, Saints-Apôtres, Néakitou, Kastamonitou, Saint-Prokopios.

Arch. Au lieu-dit Paléopyrgos, au N.-E. du monastère de Néakitou et à côté de l'ancienne route de la ligne de faîte de la péninsule, qui mène à Karyés, il y a des ruines de la tour de Saint-Hypatios. Il s'agit d'une construction carrée, dont le côté extérieur est de 7,20 m et d'une épaisseur de mur de 1,90 m (fig. 12 et pl. 15). Aujourd'hui le côté sud, construit avec des pierres taillées et du mortier est mieux visible. Sa datation au XI^e siècle paraît assez probable.

ΦΑΛΑΚΡΟΥ (μονὴ τοῦ Ἀσωμάτου τοῦ) : Monastère de Phalakrou.

Sour. *La* 9_{50} (991), *La* 12_{32} (996), *La* 23_{30} (1018/9), ***Prôt*** 8_{192} (1045), *Ros* 4_{52} (1048), *Ros* 6 (1070), *Xén* $1_{200\text{-}209}$ (1083), *Pant* 1 (1107), *La* 61_{51} (1141), *La* 63_{73} (1154), *La* 79_{40} (1287), ***Chil*** 9_{143} (1294), Kurtz 1 (1322), *Pant* 13_{23} (1398).

Hist. Nicèphore ὁ Φαλακρός, qui signe dans un acte du prôtos Jean, en 991, est peut-être le fondateur de ce monastère. Dans le même acte signe aussi un certain Bartholoméos, moine et presbytèros, peut-être la même personne que l'higoumène de Phalakrou qui signe dans un acte de 996. Après 1000 nous connaissons le moine de Phalakrou Néophytos, en 1018/9, l'higoumène Léontios, qui signe le Typikon de Monomaque (1045) et plus tard, en 1048, dans un acte du prôtos Théophylaktos, l'higoumène Philothéos et le moine Raphaél, qui signent dans un acte du prôtos Paul, en 1070. De l'acte *Xén* 1 (1083) nous apprenons des informations intéressantes pour le monastère.

20. Pour l'histoire de Saint-Hypatios, après 1471, v. *Actes de Kastamonitou*, p. 61-62.

21. ΣΜΥΡΝΑΚΗΣ, p. 80.

D'après cet acte le défunt kathigoumène du monastère de Xénophôn et prôtos kyr Gérasimos — après le prôtos Théophylaktos, connu depuis 1045 jusqu'en 1051, et avant le prôtos Hilariôn, connu depuis 1056 jusqu'en 1066 — a construit une tour au monastère de Phalakrou et il l'a fait dépendre du monastère de Xénophôn. Il semble pourtant que très vite ce droit a été enlevé au monastère de Xénophôn et que le monastère de Phalakrou a refonctionné indépendamment. En 1083 le nouveau fondateur du monastère de Xénophôn a remis en question cette indépendance car il avait une instruction à ce sujet de l'empereur Nicèphore Botanéiatès (1071-1084). Devant ce problème et la nouvelle contrainte de l'empereur Alexios Komnène, le prôtos Paul lègue, comme metochion, l'ancien monastère de Monoxylitou à la place de Phalakrou au monastère de Xénophôn. En 1107 apparaît un différend entre les monastères d'Asômatou de Phalakrou et de Saint-Dèmètre τοῦ Κυνόποδος — dans cet acte nous apprendrons le nom entier du monastère. Le prôtos Jean Tarchanéiotès établit un comité d'higoumènes des monastères voisins des deux monastères, qui donne raison finalement au monastère de Phalakrou. En 1141 l'higoumène de Phalakrou est Kallinikos et en 1154 Néophytos. Des actes des années 1287 et 1294 mentionnent l'higoumène Makar. Dans l'acte de 1294 signe le moine Mathieu de Phalakrou. Vers 1322 le monastère de Xénophôn, qui entre-temps avait perdu ses droits sur le métochion de Monoxylitou — il était passé sous la juridiction de Lavra —, remet en question son droit ancien et de courte durée sur Phalakrou et exige qu'on lui donne le métochion de Monoxylitou ou bien le monastère de Phalakrou. Le prôtos Isaac, devant ce dilemme, décide de lui octroyer le monydrion de Matzouki, qui se trouve d'ailleurs près de la région du monastère de Xénophôn. Le monastère de Phalakrou, avant 1394, a été octroyé au monastère actuel de Pantokratôr. D'après l'acte *Pant* 13 (1398) il semble que les fondateurs de ce monastère, les frères Alexios et Jean, ont acheté plusieurs biens du monastère dans le Mont Athos. Ces biens étaient les anciens monastères de Ravdouchou, de Phakènou, de Phalakrou, de Saint-Dèmètre, du Christ Sauveur, de Saint-Auxéntios. Au moins pour Ravdouchou nous savons qu'il a été légué au monastère de Pantokratôr en 1357[22].

Top. Emplacement connu par la tradition athônite[23]. L'existence de témoignages archéologiques importants à cet emplacement aide à la reconnaissance de l'emplacement des monastères limitrophes (fig. 2).

22. *Actes du Pantokratôr*, 2 (1357).
23. ΣΜΥΡΝΑΚΗΣ, p. 43, 56, 62, 536, ΒΛΑΧΟΣ, p. 226, ΓΕΔΕΩΝ, p. 183, Πάτρια, p. 219.

Mon. lim. Trochala, Saint-Prokopios, Kalétzi, Christ Sauveur, Saint-Dèmètre de Kynopodos ou Skylopodari, Saint-Auxéntios.

Arch. La tour et le katholikon du monastère sont conservés. La place de Phalakrou consitue un espace idéal de recherches archéologiques, puisque les restes sont nombreux et importants. La tour, construite à une petite distance au nord du katholikon, conserve à une certaine hauteur seulement son côté nord. Elle est construite avec des pierres taillées, d'une maçonnerie peu soignée. Sa démolition ne nous permet pas de la mesurer. Notons le fait que l'higoumène du monastère de Xénophôn, Gérasimos, a construit cette tour, vers la moitié du xi^e siècle. Nous remarquons en plus le fait que la structure de cette tour présente le même aspect que la tour de Saint-Hypatios; elle pourrait être considérée comme œuvre de son higoumène Jakob (1035-1057).

Là où pourtant se concentre l'intérêt, c'est sur le katholikon de l'ancien monastère, fortement restauré aux périodes postérieures (pl. 16). L'état, tel qu'il se présentait en 1647/8, comme l'indique l'inscription suivante, scellée dans le mur nord de l'église, est donné dans la fig. 13 a. L'inscription indique : + ANAKAINICΘH O ΘEI/OC NAOC TOV ΠANMEΓI/CTOV TAΞIAPXOV MIXA/HΛ VΠO KVPIΛ-ΛOV MO/NAXOV EΠI ETOVC / ͵ϚΡϞϚ HΓOVME<NE>VON/TOC IEPEMIOV IEPO/MONAXOV. En 1647/8 la partie supérieure de l'église primitive et, peut-être aussi, certaines parties de sa face sud ont, semble-t-il, été restaurées. C'est alors qu'on doit avoir monté les deux contreforts, qui renforcent le mur sud de l'église, et qu'on a changé la toiture. A travers ces restaurations on reconnaît pourtant la forme la plus ancienne de l'église, que restitue la fig. 13 b. D'après les éléments, qui ont été conservés, cette église a le plan d'une basilique à nef unique, de dimensions 9 × 6,30 m. La basilique était en charpente. Les surfaces extérieures sont décorées avec des arcs aveugles, un système particulièrement fréquent au Mont Athos (fig. 14). Des membres architecturaux, qui provenaient probablement d'une église plus ancienne, ont été utilisés comme matériau pour la construction des murs. Ces fragments sculptés — chambranles, chapiteaux des colonnettes (pl. 17) — peuvent être considérés comme étant de la fin du x^e siècle ou du début du xi^e siècle. Par conséquent l'église conservée doit être datée après le xi^e siècle. Cependant la date exacte ne sera déterminée qu'après une recherche archéologique très systématique. Nous notons aussi l'existence de deux fragments en marbre, décorés en «opus sectile», qui proviennent du premier pavement de l'église (pl. 18). De fameux pavements de même technique et décoration existent encore dans les katholika des monastères de Lavra, de Vatopedi, d'Ivirôn, de Xénophôn, de Saint-Dèmètre — dépendance aujourd'hui de Vatopédi — et de Saint-Basile — dépendance aujourd'hui de Chilandar.

ΦΙΛΙΠΠΟΥ (μονὴ τοῦ ἁγίου) : Monastère de Saint-Philippos.

Sour. *Zo* 4_{69} (1051), *La* 54_{29} (1101/2), *La* 61 (1141), *Ros* 8_{66} (1169), *Esph* 24 (1353/6).

Hist. Nous connaissons le nom de l'higoumène Ignace, en 1051, et du moine Kosmas, en 1101/2. En 1141 le monastère est mentionné dans le périorismos du monastère de Kalyka, dont il était limitrophe. En 1169 son higoumène était le moine Théodosios. A une date inconnue le monastère de Saint-Philippos fut attribué à Xénophôn et le monastère limitrophe de Vanitza à Esphigménou. L'obscure et problématique séparation des droits des deux anciens monastères a conduit à une dispute les deux grands monastères, de Xénophôn et d'Esphigménou. A cause de cette dispute un acte a été émis par le prôtos Isaak, entre 1353 et 1356.

Top. La place du monastère est connue des athônites[24] (fig. 1). La fixation des limites du monastère de Kalyka, en 1141, est favorable.

Mon. lim. Vanitza, Poiménos, Kalyka.

Arch. L'ancien katholikon du monastère fut détruit au siècle dernier pour construire une nouvelle église à sa place. Aujourd'hui l'angle sud-ouest de l'église est conservé jusqu'à une certaine hauteur (fig. 15 et pl. 19).

24. ΣΜΥΡΝΑΚΗΣ, p. 624.

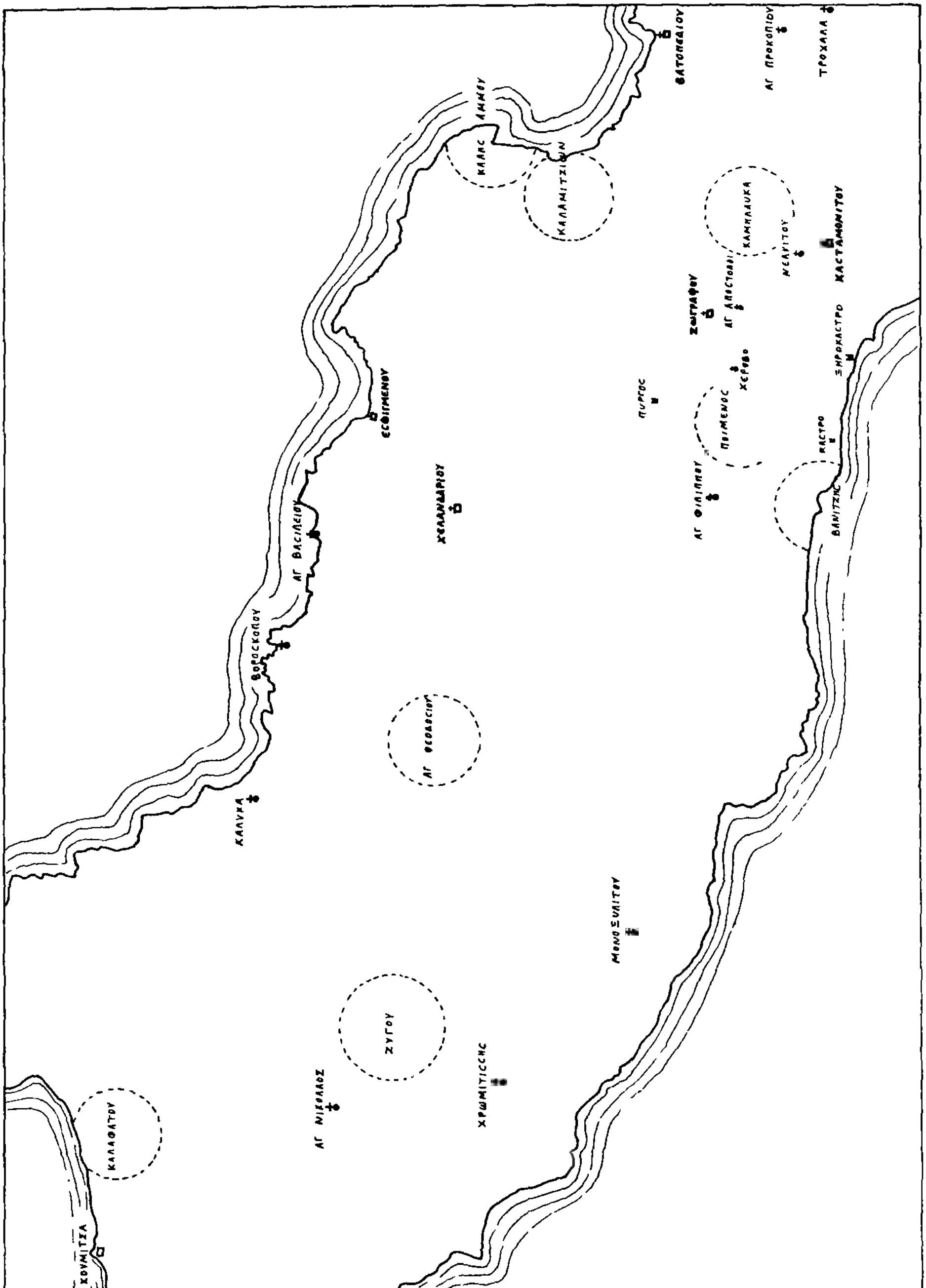


Fig. 1 Presqu'île de l'Athos. Plan topographique de la région du nord

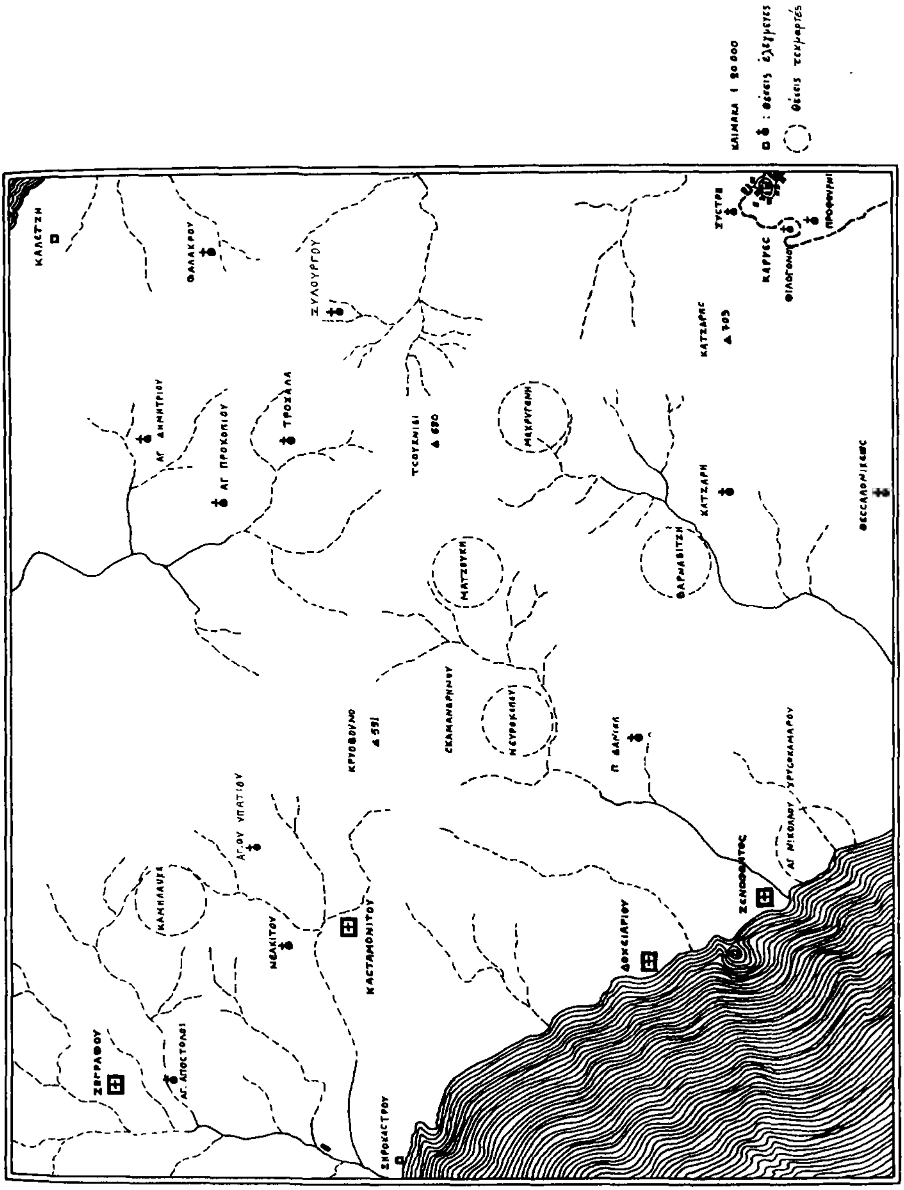


Fig. 2. — Plan topographique de la région qui se trouve au sud de celle qui apparaît sur la figure 1.

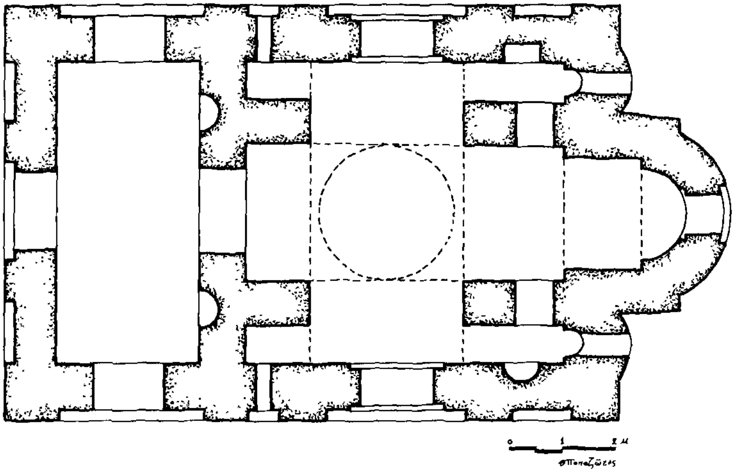


Fig. 3. — M. du Boroskopou. Plan du katholikon.

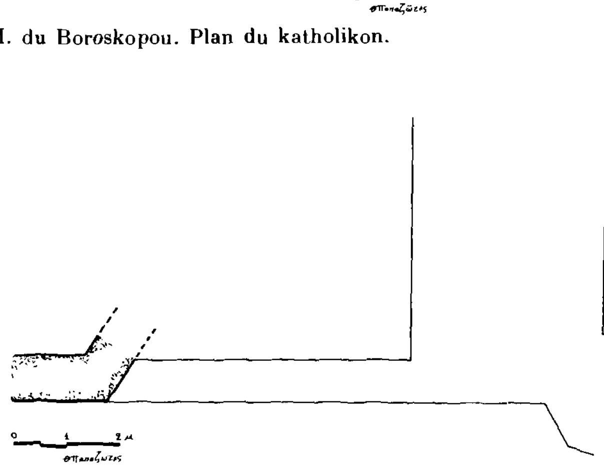
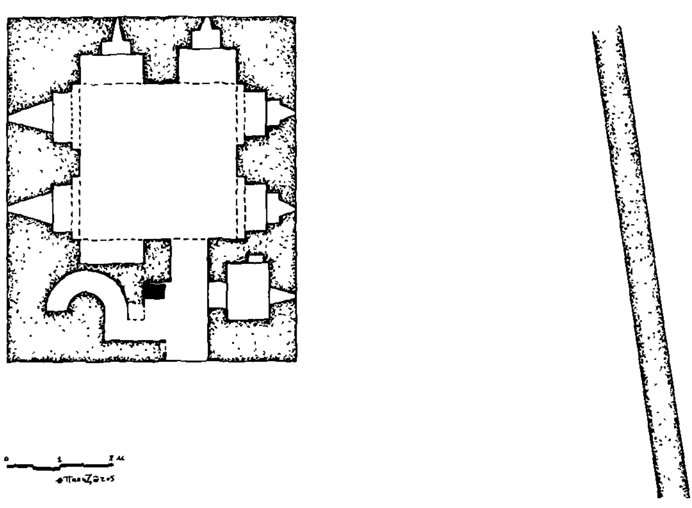


Fig. 4. — M. de Thessalonicien. Plan qui montre les restes de l'ancien monastère.



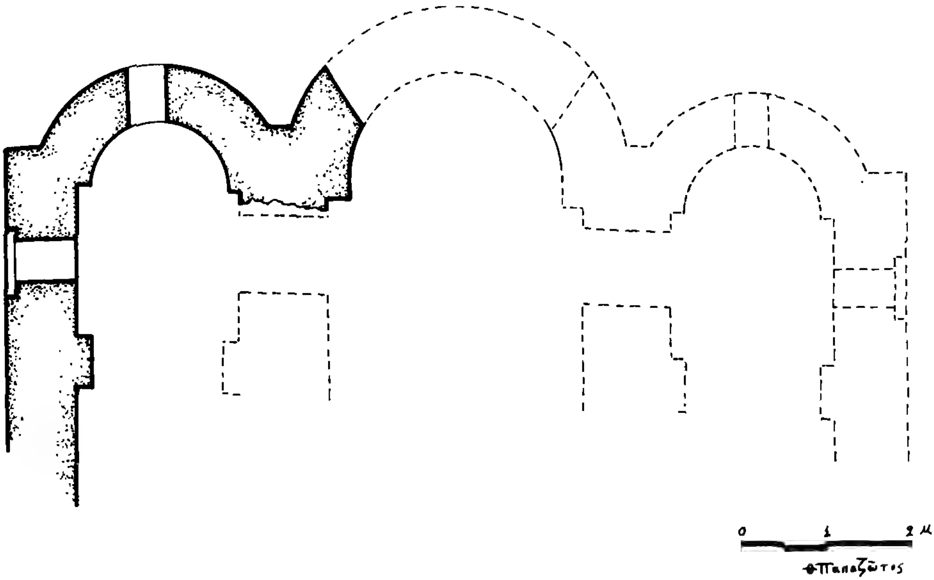


Fig. 6. — M. de Kalyka. Plan des ruines du katholikon.

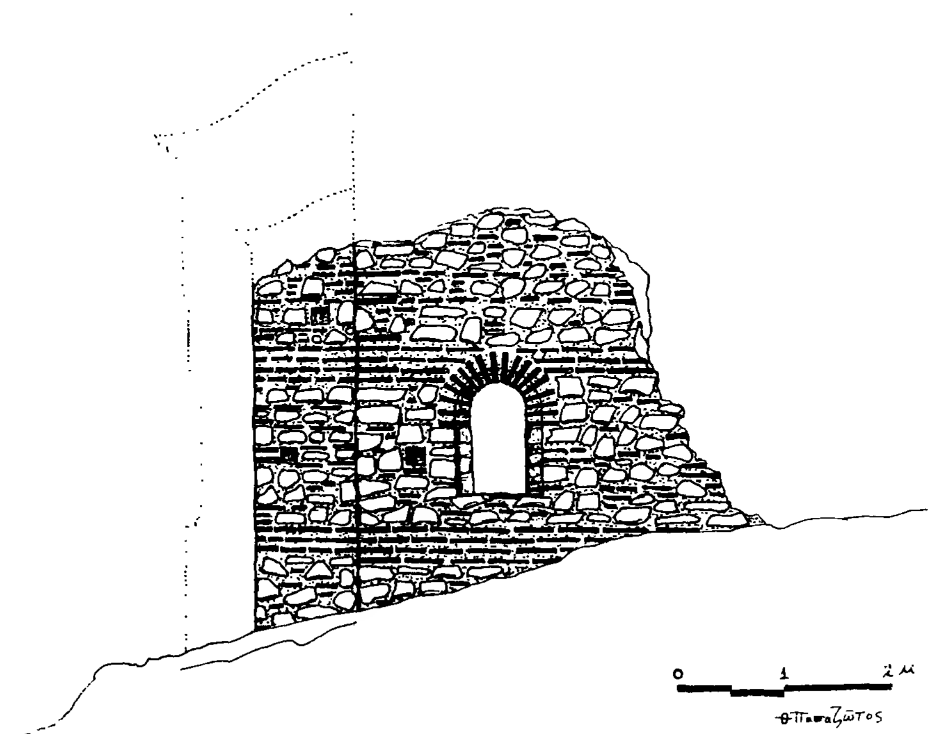


Fig. 7. — M. de Kalyka. Façade extérieure.

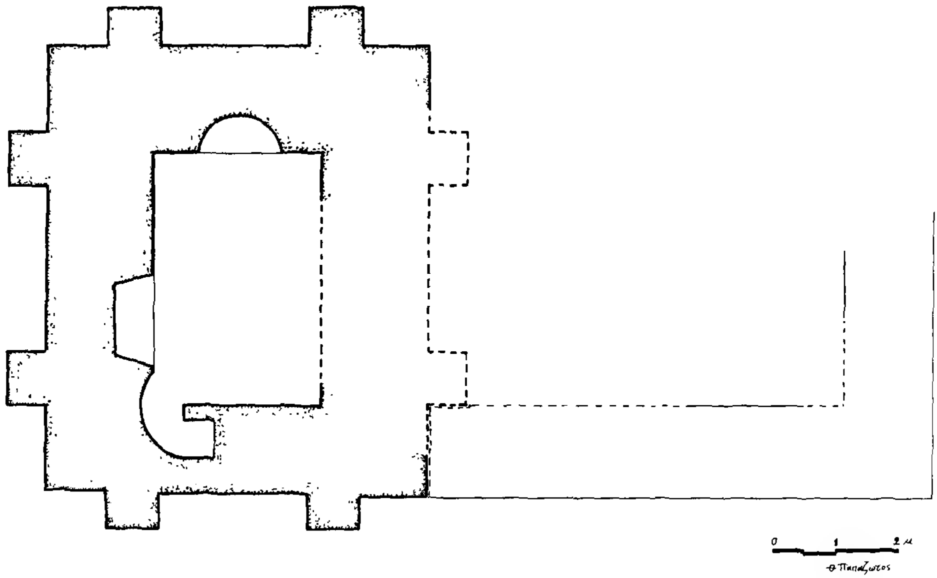


Fig. 8. — M. de Katzari. Plan du monastère.

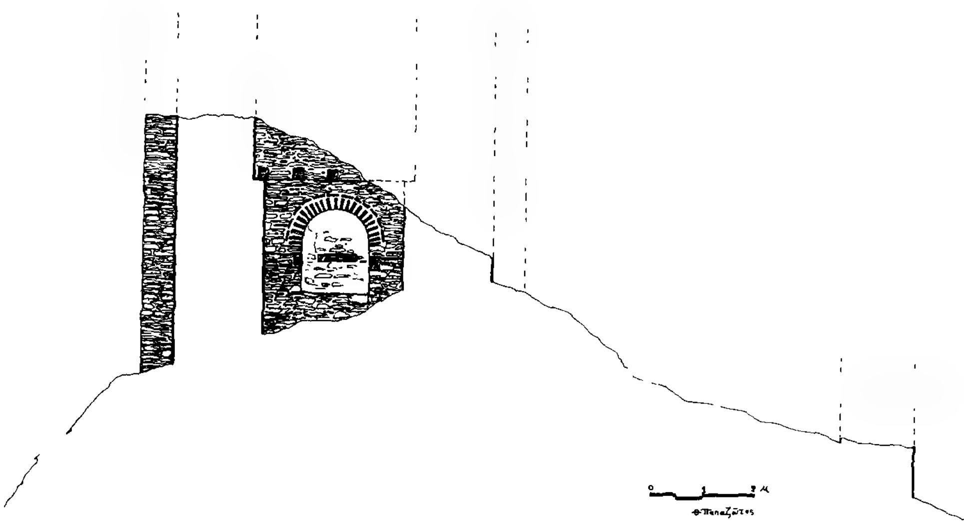


Fig. 9. — M. de Katzari. Coupe transversale des ruines.

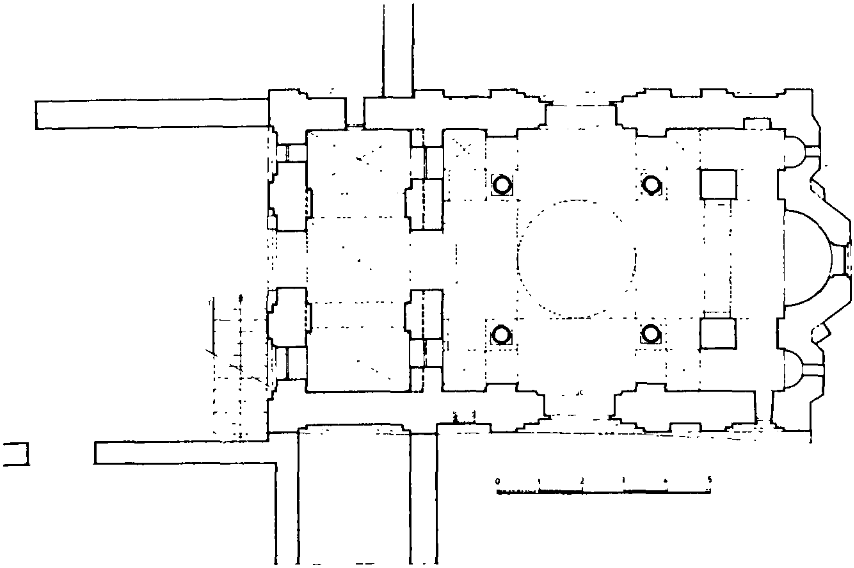


Fig. 10. — M. de Saint-Procopios. Plan du katholikon, d'après P. Mylônas.

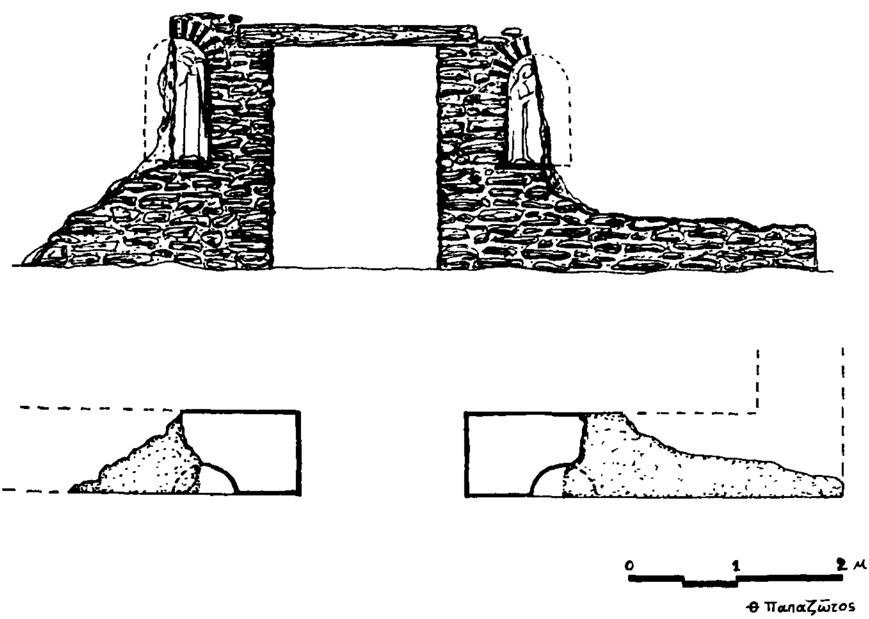
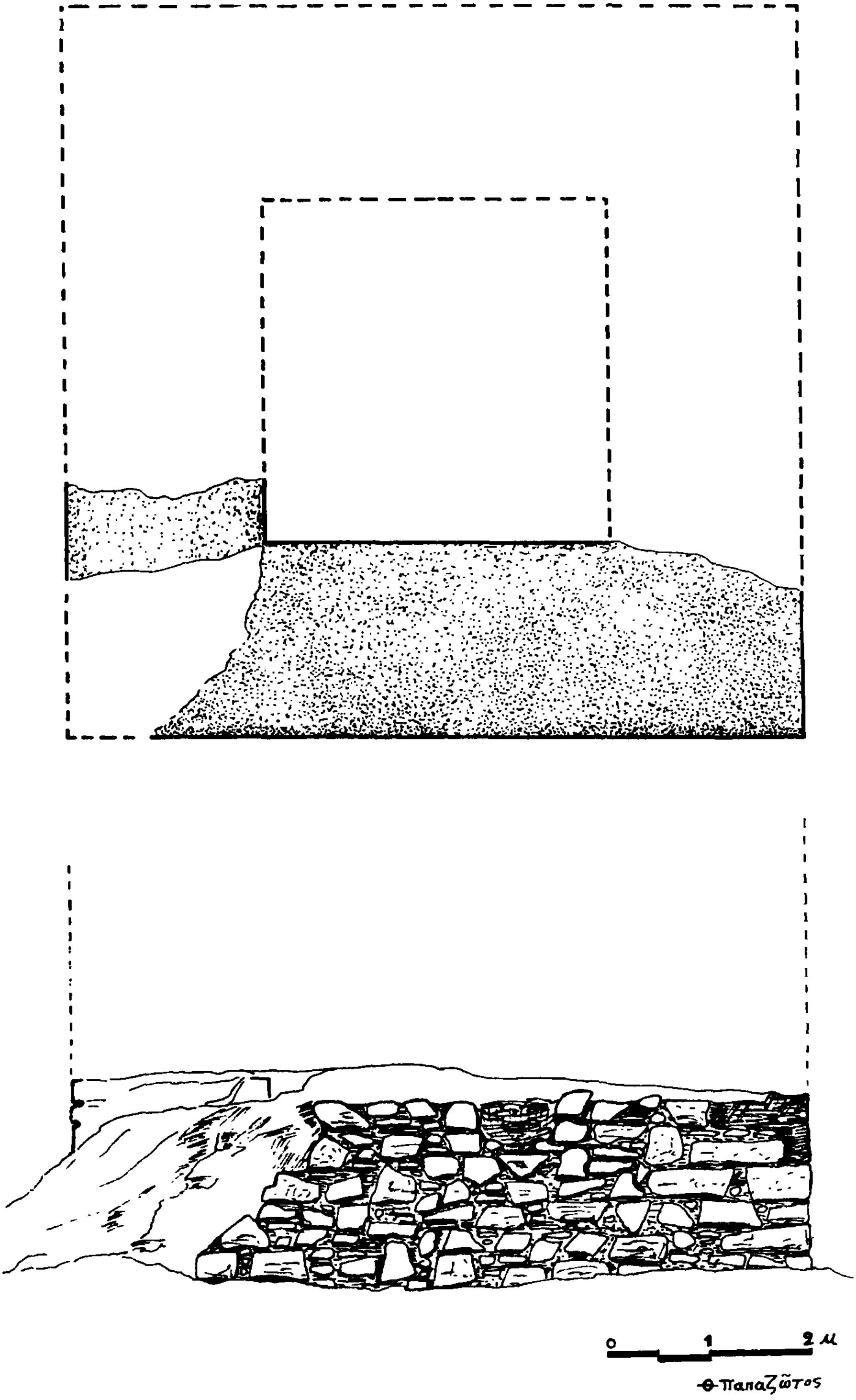


Fig. 11. — M. de Trochala. Plan et façade du mur ouest de l'église.


0
1
2 μ
-Θ-Παπαζῶτος

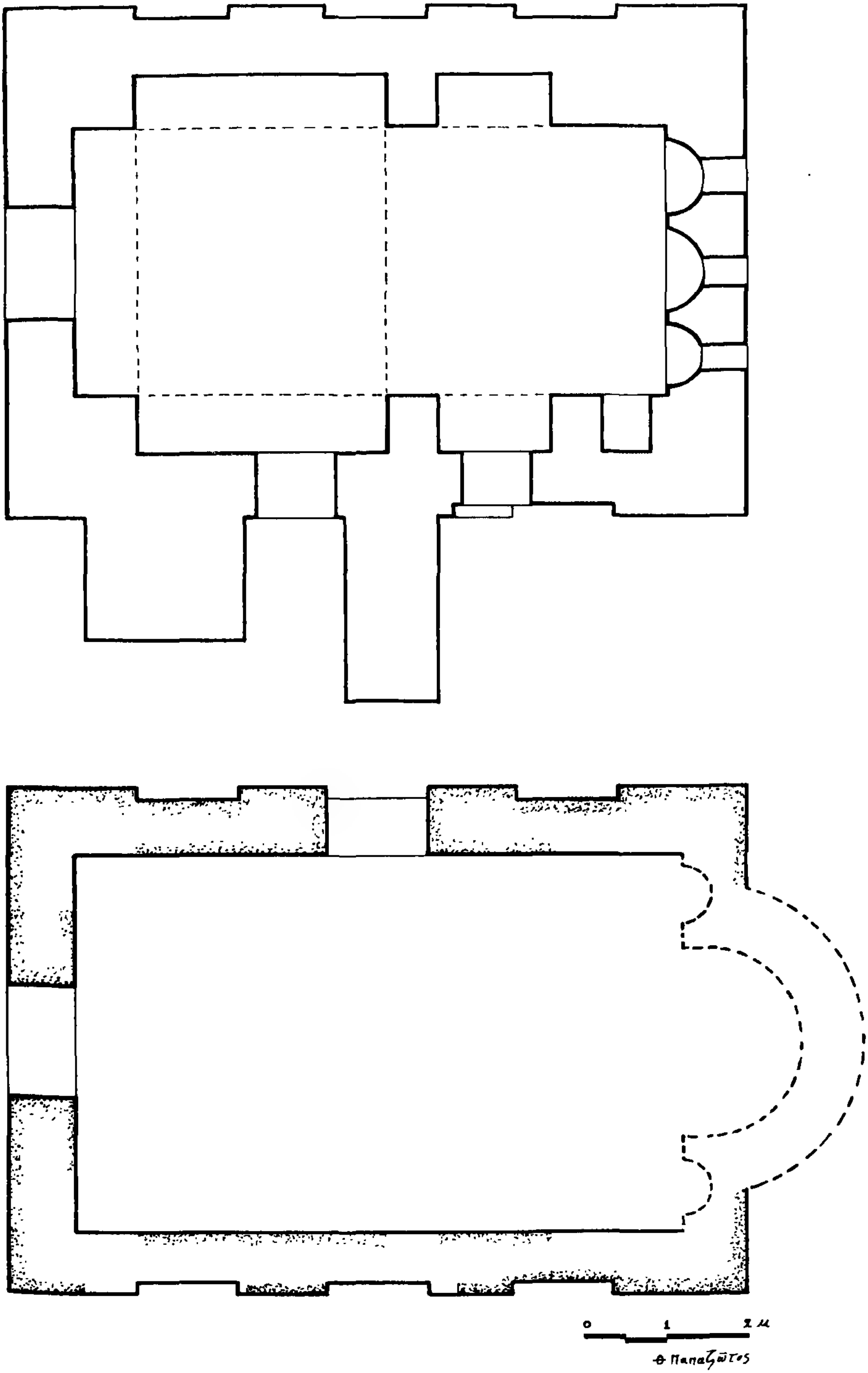


Fig. 13. — M. de Phalakrou. a. Plan de l'état actuel de l'église. b. Le plan original de l'église.

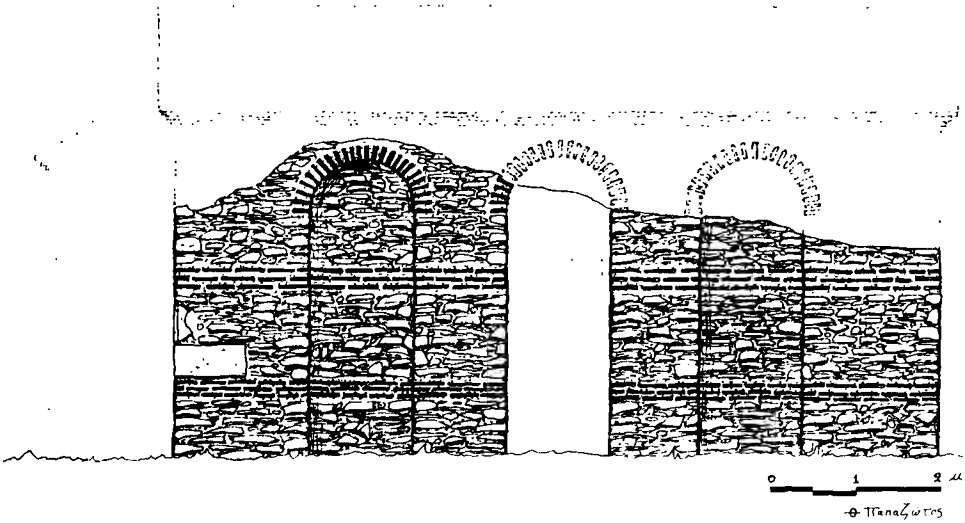


Fig. 14. — M. de Phalakrou. Façade nord de l'église.

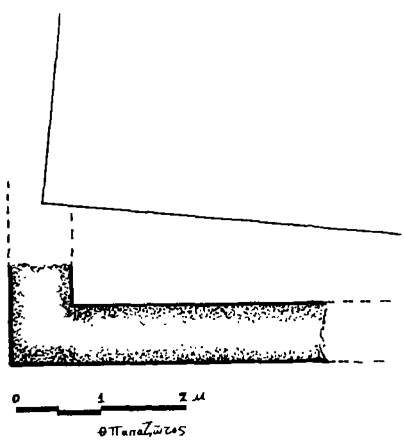


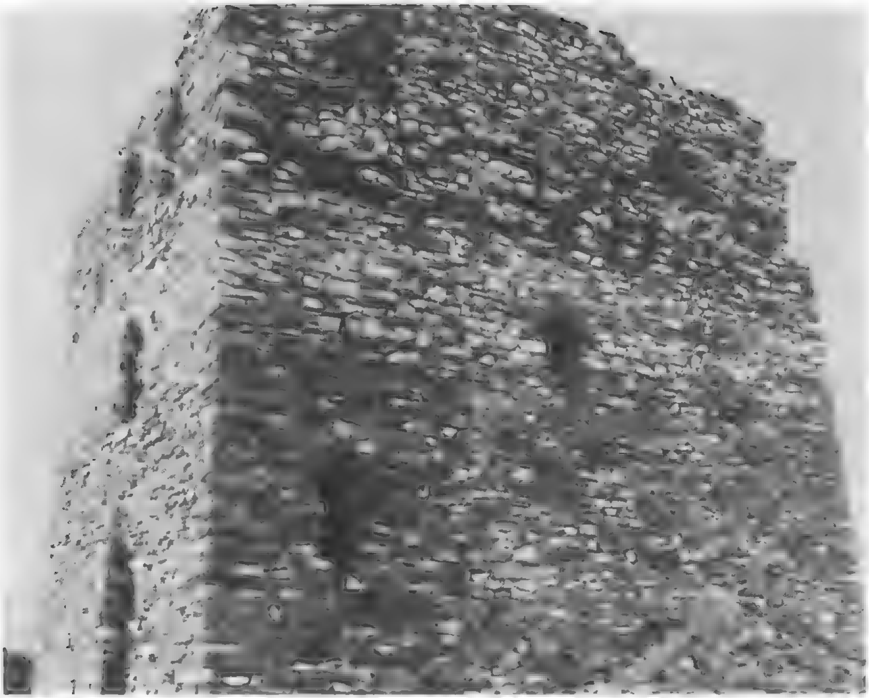
Fig. 15. — M. de Saint-Philippos. Plan des restes de l'ancienne église.



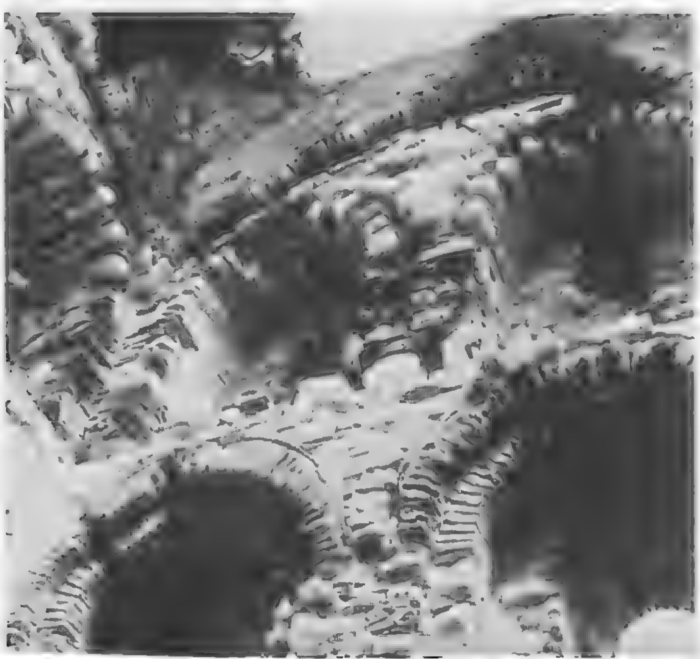
Pl. 1. — M. de Boroskopou. L'angle sud-est du narthex.



Pl. 2. — M. du Thessalonicien. La ligne suit les restes médio-byzantins.



Pl. 3. — M. de Kalétzi. Vue extérieure de la tour.



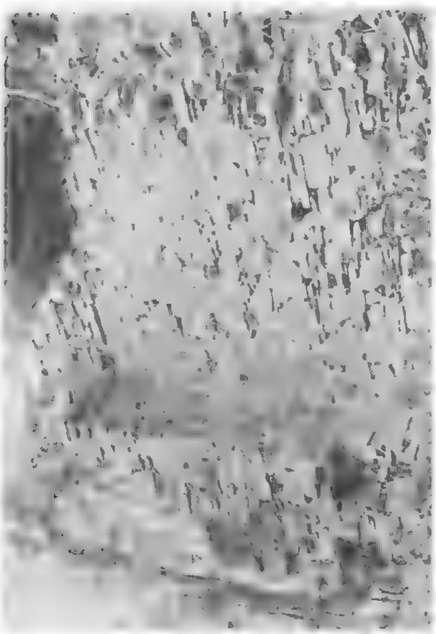


Pl. 5. — M. de Kalyka. La tour.



Pl. 6. — M. de Kalyka. Vue générale des ruines.





Pl. 8. — M. de Katzari. La tour. Vue du nord.



Pl. 9. — M. de Katzari. La conque du sanctuaire.



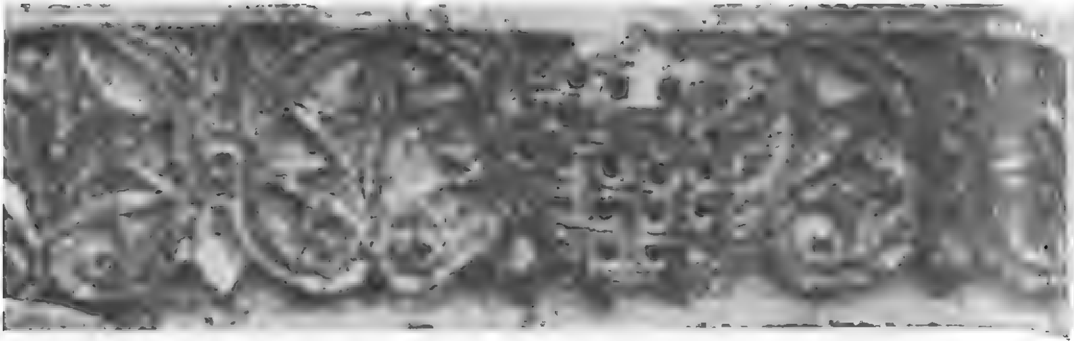
Pl. 10. — M. de Xylourgou. Vue extérieure de l'église.



Pl. 11. — M. de Saint-Procopios. Façade extérieure.



Pl. 12. — M. de Saint-Procopios. Chapiteaux des colonnettes aux inscriptions.



Pl. 13. — M. de Sarabari. Épistyle en marbre.



Pl. 14. — M. de Trochala. Façade ouest de l'église. Fresque de la niche sud.



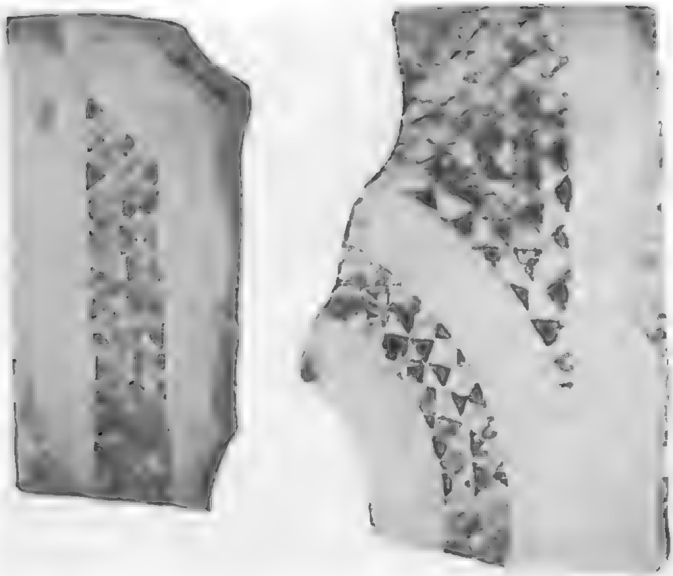
Pl. 15. — M. de Saint-Hypatios. Le mur sud de la tour.



Pl. 16. — M. de Phalakrou. Façade sud de l'église.



Pl. 17. — M. de Phalakrou. Chapiteau de colonnette.



Pl. 18. — M. de Phalakrou. Fragments du pavement, décorés en «opus sectile».



Annie PRALONG

REMARQUES SUR LES FORTIFICATIONS BYZANTINES DE THRACE ORIENTALE *

L'étude des fortifications de Philadelphie/Alaşehir, ville byzantine de Lydie, nous a encouragée à envisager la poursuite de ce type d'enquête sur le terrain[1]. En effet les remparts conservés sur le territoire turc sont encore très nombreux, parfois inconnus, souvent menacés, par l'extension des agglomérations auxquelles ils appartiennent, par les dégradations qu'ils subissent, faute de travaux de consolidation, ou encore par les modifications que leur imposent des restaurations abusives.

La Thrace a été choisie pour plusieurs raisons : parce que les recherches poursuivies par Cl. Foss en Lydie étant très avancées[2], mieux valait trouver une autre aire géographique, ensuite parce que cette région, trop proche de l'ancienne capitale et occultée par elle est assez mal connue. En effet si l'on excepte les travaux de F. Dirimtekin consacrés aux fortifications de Thrace dans les années 60, rien n'a été fait, à notre connaissance, sur ce sujet[3].

* Cet article est le fruit de dix jours de prospection en octobre 1983, financés par la Fondation Européenne de la Science que je tiens à remercier vivement. Toutes les illustrations ont été prises au cours de ce séjour en Thrace, à l'exception des figures 17 et 18 tirées de l'article de F. Dirimtekin cité plus bas (note 3).

1. A. Pralong, Les remparts de Philadelphie, in *Philadelphie et autres études*, col. Byzantina Sorbonensia, vol. 4, Paris, 1984, p. 101 à 126.

2. Cl. Foss, Late Byzantine Fortifications in Lydia, *J.Ö.B.*, 28, 1979, p. 297-320 et planches. Voir aussi C. Foss et D. Winfield, *Byzantine Fortifications, An Introduction*, Pretoria, 1985 (non consulté).

3. F. Dirimtekin, Explorations in the Environs of Istanbul and in Thrace, *Ayasofya Müzesi Yilliği*, 5, 1963, p. 13 à 64 (désormais cité *AMY*). A noter qu'il n'a pas inclus les fortifications de Çorlu, mais présente, en revanche Çatalca, située à l'Est des Longs Murs de Constantinople (p. 41-46).

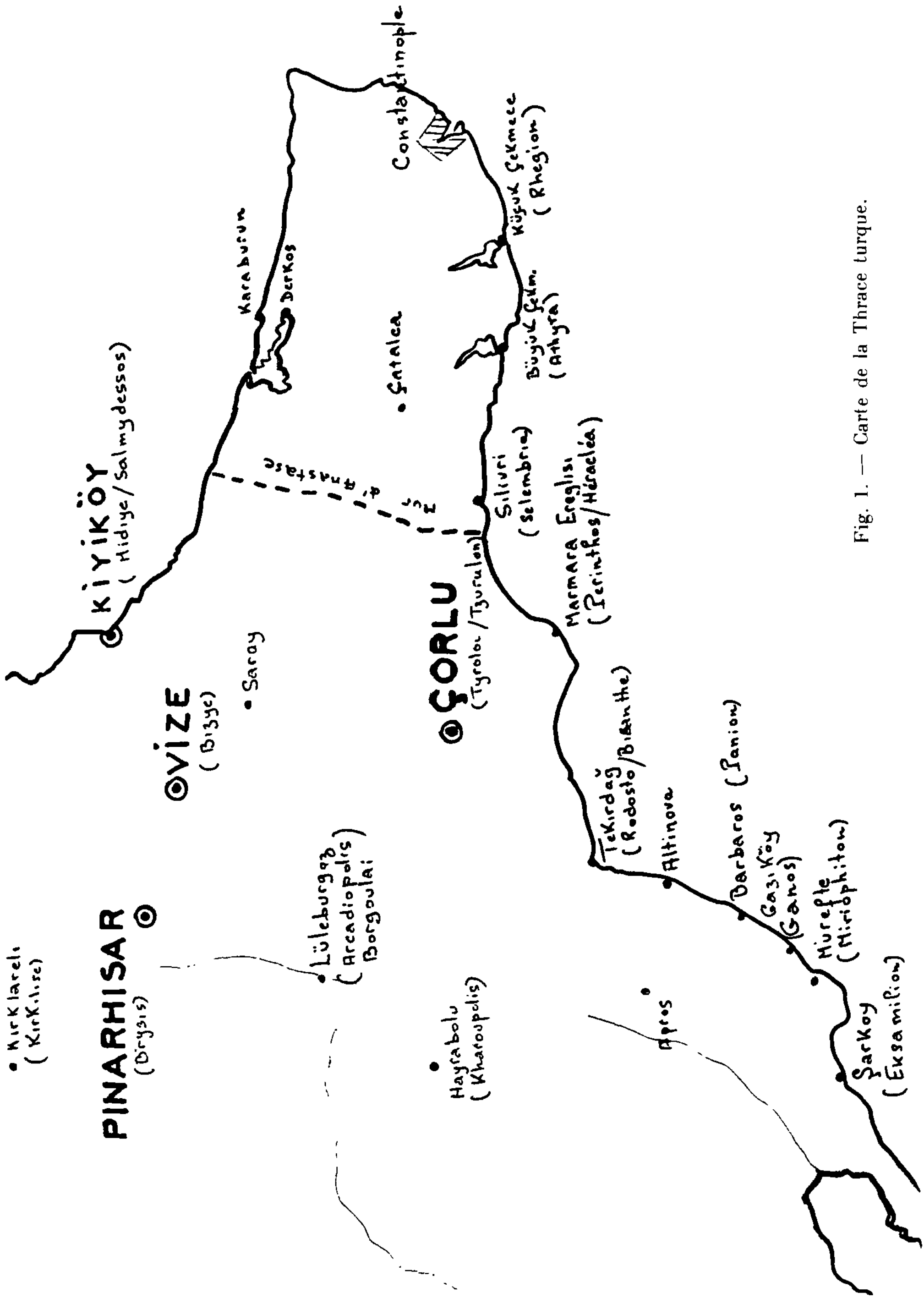


Fig. 1. — Carte de la Thrace turque.

Notre intérêt s'est donc porté sur quatre sites situés, tous les quatre, à l'Ouest des Longs Murs de Constantinople : Pınarhisar et Vize, à la lisière méridionale de la chaîne côtière ; Kiyiköy/Midye, sur le littoral de la Mer Noire et dans le voisinage des deux précédentes ; Çorlu, plus au Sud, non loin de la mer de Marmara, dans la riche plaine sédimentaire (fig. 1).

Ces quatre sites mériteraient mieux que les lignes qui suivent : une simple prospection n'a jamais remplacé une véritable campagne d'étude archéologique. Cependant il nous a semblé utile d'attirer l'attention des spécialistes, tant historiens qu'archéologues, sur ces vestiges qui jalonnent l'histoire de l'empire[4].

***

Çorlu

Située à mi-chemin entre Edirne et Istanbul, exactement à 159 km de cette dernière, à la fois sur la route reliant ces deux villes et sur la ligne de chemin de fer, Çorlu est une petite ville de 30000 habitants qui s'étend à quelques kilomètres au sud du confluent de l'Ergene Su et du Çorlu Su, sur les collines qui bordent la plaine thrace. La ville est connue depuis l'antiquité : la voie romaine qui conduisait de Constantinople à Hadrianoupolis la traversait et pendant tout le moyen âge et même plus tard elle a conservé sa vocation de ville étape[5]. D'ailleurs les multiples variantes qu'a pris son nom au cours des siècles sont là pour témoigner de sa célébrité : Tyroloï, Tyrallum, Tzurulon, Tsouroulos, mais aussi Syrallo, Sorloua[6], ou encore Churlot, Chourleu[7], voire Zorla, Zurla, Ziurlo ...

4. J'ai été grandement aidée dans mes déplacements d'un village à l'autre par deux petits guides touristiques consacrés à la Thrace orientale : Betsy Harrell-Evelyne Lyle Kalcas, *Mini Tours near Istanbul*, I, Redhouse Press, Istanbul, 1975; Betsy Harrell, *Mini Tours near Istanbul*, II, Redhouse Press, Istanbul, 1978.

5. Voir E. Oberhümmer, s.v. *Tzurulum*, R.E. VII A2, 1948, col. 2012, où sont donnés les témoignages littéraires, géographiques et cartographiques anciens du nom ; V.L. Ménage, s.v. *Çorlu*, Encyclopédie de l'Islam, nouvelle édition, II, 1960, p. 63. W. Tomaschek, *Zur Kunde der Hämus-Halbinsel; die Handelswege im 12. Jahrhundert nach den Erkundigungen des Arabers Idrîsî*, Sitzungsberichte der Ph. Hist. Kl. der Kaiser. Akad. der Wiss., 113, Vienne, 1886, p. 324.

6. *Géographie d'Edrîsî*, traduite et annotée par P. A. Jaubert, Paris, 1836-40, réimprimée à Amsterdam, 1975, p. 292, 293, 295, 384.

7. Orthographe donnée par le bourguignon Bertrandon de la Broquière dans son Journal de Voyage écrit en 1433. Cf. C.J. Jireček, *Die Heerstrasse von Belgrad nach Constantinopel*, Prague, 1877 (réimprimé à Amsterdam, 1967), p. 109 (désormais cité Jireček, *Heerstrasse*).

Sa position géographique lui a valu de ne pas être épargnée par les nombreuses invasions et attaques que la province de Thrace a connues au cours des siècles. A l'époque byzantine, elle subit, sous le règne de Justinien, les attaques des Sclavènes[8]; lors de l'invasion des Avars, sous l'empereur Maurice, le stratège d'Europe Priskos s'enferme dans la ville et est délivré grâce à une ruse de l'empereur[9]. Anne Comnène raconte le siège de la ville par les «Scythes»[10]; plus tard, les troupes de Kalojan prennent la ville qui, vers 1362, tombe aux mains des Turcs de Murat I^{er}[11]. L'histoire religieuse de la ville n'est connue que tardivement. En effet aucune notice épiscopale ne la mentionne avant le IX^e siècle[12], et elle n'apparaît pas avant le Deuxième Concile de Nicée (787) dans les actes conciliaires[13]. Elle est promue, lors de la deuxième guerre civile (1341-1355), au rang d'archevêché mais dès 1364 elle est à nouveau soumise à l'autorité d'Héraclée[14].

Attestée par les itinéraires anciens, elle est signalée par les géographes et voyageurs de tous les temps : Idrisi, Villehardouin[15], Bertrandon de La Broquière[16], Evliya Çelebi, et au XIX^e siècle, A. Boué[17], A. Visquenel, pour ne citer que des auteurs français. Une remarque s'impose : aucun de ces auteurs, à l'exception d'Evliya Çelebi, n'a signalé l'existence de fortifications. Celui-ci, lors de son premier voyage, note la présence de fortifications byzantines très

8. Procope, *Guerres Goth.*, ed. Loeb, VII, XXXVIII, 5.

9. *Théophylacte Simokat.*, VI, 5, 10, ed. de Boor, p. 228, cité par P. LEMERLE, *Les plus anciens recueils des Miracles de saint Démétrius*, II, Commentaires, Paris, 1981, p. 57 et 59.

10. *Alexiade*, ed. Belles Lettres, t. 1, p. 73, 81 ; t. 2, p. 119, 123, 201. Pour d'autres témoignages byzantins, voir *Choniatès*, ed. Van Dieten, 499, 500.

11. Voir, pour ces deux épisodes, cf. JIREČEK, *Heerstrasse*, p. 105 et 107.

12. J. DARROUZÈS, *Notitiae Episcopatuum Ecclesiae Constantinopolitanae*, Paris, 1981, voir les notices 2 (140), 3 (164), 7 (169), 9 (65), 10 (65), 13 (68), 16 (138), 17 (134) (désormais cité DARROUZÈS, *Notitiae Episcopatuum*).

13. J. DARROUZÈS, Listes épiscopales du Concile de Nicée (787), *Revue des Études Byzantines*, 33, 1975, p. 29 et 30 (cité désormais *REB*).

14. V. LAURENT, *Corpus des sceaux*, V, 1, Paris, 1963, p. 235. A propos de la publication d'un sceau du Musée de Vienne (inv. 108), daté du milieu du XI^e siècle, l'auteur fait un rapide historique de l'histoire religieuse de la ville.

15. G. DE VILLEHARDOUIN, *La conquête de Constantinople*, ed. et trad. par E. Faral, Belles Lettres, Paris, 1961, t. 2, 267, 337, 339, 343, 390, 418 : l'auteur montre «Churlot» pillée par Murzuphle, lieu de refuge des croisés d'Andrinople, occupée par Guillaume de Blanvel, puis Henri de Flandre et enfin prise et détruite par Johannitza, roi de Valachie et Bulgarie en 1206 (cité désormais, *Conquête*).

16. Voir Bertrandon DE LA BROQUIÈRE, *Le voyage d'outremer*, publ. par Ch. Scheffer, Paris, 1792, p. 192. L'auteur écrit, en 1433, «Les Turcz l'ont abatue et repeuplée de Grecz et de Turcz».

17. A. BOUÉ, *Recueil d'itinéraires dans la Turquie d'Europe*, 1, Vienne, 1854. ID., *Turquie d'Europe*, Paris, 1840, IV, p. 525 et 575.



Fig. 2. — Murailles de Çorlu vue de l'Ouest.

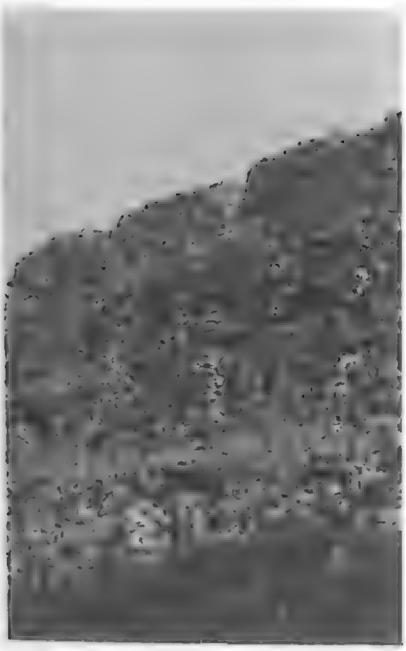


Fig. 3. — Détail du parement de Çorlu.



Fig. 4. — La tour tardive de Çorlu.



Fig. 5. — Détail de la technique à assises alternées de Çorlu.



Fig. 7. — Détail de l'arc : face interne.



Fig. 6. — Le mur de Çorlu vu de trois-quarts.

détruites ainsi que, non loin de là, celle d'un pont de pierre en partie grec qu'emprunte la route allant vers Qarystyran[18]. A. Visquenel, surtout intéressé par l'aspect géographique de la région indique, au Sud de la ville, l'existence d'une proéminence basaltique qui a fourni des matériaux de construction à «Tchorlou» : il n'a pas cru utile de mentionner les remparts qui ont été construits avec ce matériau[19].

Les restes des remparts sont aujourd'hui visibles depuis la route qui vient d'Edirne, à l'ouest de la ville. Très détruits, ils se dressent au milieu de terrains vagues, à la périphérie ouest de Çorlu. Orientés nord-ouest sud-est, ils sont aisément accessibles grâce à une route de terre carrossable qui relie ce secteur de la ville à la route d'Édirne. Deux types de construction subsistent : au sommet de la pente, un long mur coupé en trois tronçons construit en basalte avec des arases de briques (fig. 2 et 3) ; à mi-pente, des éboulis et la base d'un massif circulaire construits en briques qui ont pu appartenir à une tour (fig. 4). Les premiers tronçons, séparés par de larges brèches présentent, dans les parties les mieux conservées, l'alternance de quatre massifs de maçonnerie et de trois arases de briques (fig. 5). Ces dernières sont faites de trois à quatre assises de briques séparées par une couche de mortier dont l'épaisseur tend à diminuer au fur et à mesure que l'on monte le long du rempart. Les massifs de maçonnerie sont composés de moellons de basalte noir de petite taille, assez réguliers et liés avec un mortier blanc-gris à faible charge de tuileau pilé. La hauteur maximale extérieure est d'environ 4 m, tandis qu'à l'intérieur, compte tenu de l'épaisseur des remblais, elle n'atteint pas 2 m (fig. 6). Dans son état actuel de conservation, on ne peut dire si le mur était couvert d'un parement ou non : en effet, malgré une surface peu régulière, il n'est pas possible de distinguer les traces en négatif d'un tel dispositif; cependant, tout porte à croire qu'il n'a jamais existé, car il en resterait des fragments, les vols n'étant jamais parfaits. A l'extrémité nord de ce grand segment, on note le départ d'un arc de briques qui se trouve, actuellement, au niveau du sol intérieur (fig. 7). Il devait appartenir à une porte remblayée sur plus 3 m de hauteur. A quelques mètres de là, toujours vers le Nord, la surface plane qui venait buter contre le mur s'interrompt, perpendiculairement, et laisse deviner un angle droit formé par le rempart. Certes le mur a disparu mais le prolongement de la surface plane vers l'Est et la brutale rupture de pente vers le Nord étayent cette

18. H. J. Kissling, *Beiträge zur Kenntnis Thrakiens im 17. Jahrhundert*, Abhandl. für die Kunde des Morgenlandes, XXXII, 3, Wiesbaden, 1956, p. 12 à 15, et surtout p. 15 pour la description des remparts (désormais cité, Kissling, *Beitrage*).

19. A. Visquenel, *Voyage en Turquie d'Europe. Description physique et géologique de la Thrace*, Paris, 1868, t. II, p. 311 et Atlas, Paris, 1855, pl. 2, fig. 2. Voir aussi la carte géologique de Thrace dans *Anadolu Araştirmaları*, 3, 1969, p. 45.

hypothèse. Ces vestiges, malgré l'originalité que leur confère l'emploi du basalte appartiennent à une phase proto-byzantine, sans doute même pré-justinienne : en effet, Procope signale Tzurullum comme lieu de stationnement de cohortes de cavalerie «dans les anciens temps»[20], soit bien avant l'attaque des Sclavènes. A l'opposé, vers l'extrémité méridionale du mur et à mi-pente, subsistent des traces d'éléments de remparts construits en briques sur une sorte de socle de blocage fait de calcaire et de mortier (fig. 8). Ils ont glissé sur la pente et se trouvent au bord du chemin de terre qui atteint le sommet de la colline à quelques dizaines de mètres de là. A proximité de ces éboulis, la base d'une tour semble conservée, avec des traces d'un parement fait de calcaire et non pas de basalte, sur le même socle de moellons signalé par les blocs éboulés. Il s'agit manifestement d'une phase de construction tardive, sans doute médio-byzantine. Peut-être s'agissait-il de la porte nord-ouest de la fortification, la plus exposée puisqu'y aboutissait la route d'Édirne.

Dernière fortification avant les Longs Murs de Constantinople, dernière grande étape avant Istanbul, sur la route intérieure, Tzouroulos/Çorlu a joué un rôle stratégique constant. Les témoins de cet aspect de son histoire sont encore visibles : il serait utile que dans un avenir proche, une étude archéologique en soit envisagée.

Kiyiköy

Généralement connu sous le nom de Midye[21], ce petit port de la côte Sud-Ouest de la Mer Noire est situé entre l'embouchure de deux rivières, le Pabuç Dere, au Nord, et le Kazan Dere au Sud. Il est limité à l'Est par la mer qu'il domine du haut de ses falaises crayeuses et à l'Ouest, par la forêt de petits chênes et arbres à feuilles persistantes qui couvre la chaîne côtière de la Thrace. Aujourd'hui, Kiyiköy se présente comme un cul-de-sac qui vit de la mer, replié sur

20. Cf. *supra* n. 8. L'emploi du basalte dans la construction de remparts proto-byzantins est attesté en Mésopotamie, à Zénobie : cf. J. Lauffray, *Ḫalabiyya-Zenobia, place forte du limès oriental et la haute Mésopotamie au VIe siècle*, Bibliothèque Archéologique et Historique, t. CXIX, Paris, Geuthner, 1983, Pl. V, a, b, c, d, et p. 126 (fragments de courtine du rempart sud).

21. Elle est connue dans l'Antiquité sous le nom de Salmydessos : cf. Bürchner, s.v. *Salmydessos*, R.E. IA2, 1920, col. 1991-92. *Strabon*, la décrit comme une plage blanche et déserte, ed. Heinemann, 7, 6, 1. Voir aussi le Périple du Pont Euxin par Arrien et le même Périple par l'Anonyme, dans *Geographici Graeci Minores*, ed. C. Müller, Hildesheim, 1965, I, p. 421-22 et p. 401. Autres noms : I — Midhia chez Idrisi, Omidia, sur les cartes marines italiennes des XIVe-XVe siècles : cf. F. Schaffer, Archäologische Beobachtungen auf einer Reise im östlichen Thrakien, *Jahreshefte des Österreichischen Arch. Institutes in Wien*, VI, 1903, col. 63-64, n. 1.



Fig. 8. — Tour et éboulis tardifs.



Fig. 9. — Vue générale des remparts de Kiyiköy : la porte de Vize.



Fig. 10. — Vue générale des remparts de Kiyiköy : la porte de Saray.



Fig. 11. — La porte de Saray.

lui-même, mal relié à Vize, la ville la plus proche située à 35 km à l'Ouest.

A l'époque romaine, Midye était une étape sur la route qui reliait les bouches du Danube au Bosphore en longeant la côte de la Mer Noire. Cette voie continua d'exister pendant le moyen âge[22] et encore à l'époque d'Evliya Çelebi[23], mais son importance décrut au profit de la route intérieure, plus praticable et directe. Ainsi au siècle dernier, A. Boué note que cette route est «très peu fréquentée et souvent un sentier»[24] ou encore «qu'il faut avoir ses chevaux car il n'y a point de poste sur ses côtes ni même de moyen de s'en passer»[25].

Peu signalée dans les sources médiévales (la première mention est due à Théophanes, en 762[26]), la ville ne fut pas épargnée par les vicissitudes que connut la Thrace : prise par le Khan Kroum[27], elle sert néanmoins de refuge aux habitants de Bizye lors des incursions de Syméon le Bulgare au xe siècle[28], puis tombe aux mains des Génois lors de la 4e Croisade et redevient byzantine sous le règne de Jean VI Cantacuzène : la ville, alors élevée au rang de métropole, est prospère[29].

Les remparts de Kiyiköy/Midye sont avec ceux de Vize, à la fois les mieux conservés de la région et les mieux connus[30]. Inexistants à l'est,

22. *Géographie d'Edrîsî*, t. 2, p. 385 : «Midia, ville florissante, agréablement située sur les bords de la mer».

23. Kissling, *Beiträge*, p. 69 : E. Çelebi décrit la ville lors de son 7e voyage.

24. A. Boué, *Turquie d'Europe*, Paris, 1840, t. IV, p. 522.

25. A. Boué, *Recueil d'itinéraires dans la Turquie d'Europe*, I, Vienne, 1854, p. 134 (cité désormais *Recueil d'itinéraires.*)

26. *Théophanes*, ed. de Boor, 434, 13.

27. F. Dirimtekin, Midye Surları ve Aya Nikola Kilisesi, *AMY*, 5, 1963, p. 47 et 56.

28. *Vie de Maria la Jeune, de Bizye en Thrace*, Act. SS. Nov. IV (1925), 700, 701, 703.

29. *Cantacuzène*, ed. Bonn, III, 62,22; 63,5. Pour l'histoire religieuse de Midye telle qu'elle nous est connue par les notices épiscopales, cf. J. Darrouzès, *Notitiae Epicopatuum*, p. 24, 186, 187. On constate que la première mention de Medeia comme évêché est postérieure au 2e Concile de Nicée, et qu'au milieu du xive siècle, la ville est à la fois archevêché et métropole.

30. Voir la description donnée par J. Pitton de Tournefort, *Voyage du Levant*, Paris, 1717, II, p. 153. F. Schaffer, *Jahreshefte des Öster. Arch. Inst. in Wien*, VI, 1903, col. 63-66 et fig. 6 et 7, donne les premières photos des remparts. Sur la topographie et la description des remparts de Kiyiköy, cf. F. Dirimtekin, *AMY*, 5, 1963, p. 47 à 61. Il n'a pas semblé utile de reprendre l'examen minutieux auquel s'est livré cet auteur, en revanche l'accent a été mis sur la documentation photographique. La présence de l'église rupestre du vallon du Pabuç Dere a contribué à faire connaître, de manière indirecte le site de Midye : cf. F. Dirimtekin, *AMY*, 5, 1963, p. 62 à 64 et fig. 13 à 16. S. Eyice, *Cahiers Archéologiques*, XX, 1970, p. 46-76; S. Eyice, Trakya'da Bizans Devrine ait eserler (Les monuments byzantins de Thrace), *Belleten*, 33, 1969, p. 339-346 et fig. 26-55. Cet auteur reprend rapidement la question des remparts dans *Corso di cultura sull'arte di Ravenna e dell'alto Medioevo*, 18, 1971, p. 299 (désormais cité *Corsi Rav.*).

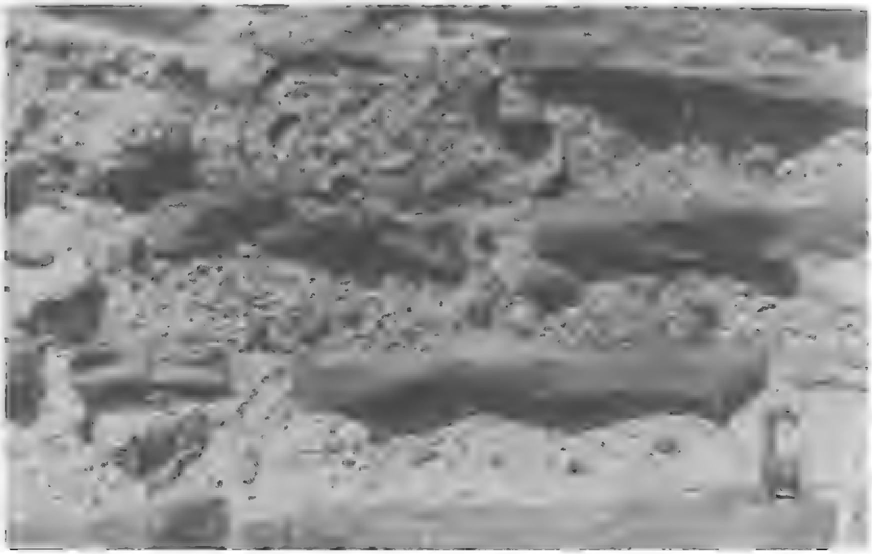


Fig. 12. — Détail du parement de briques.

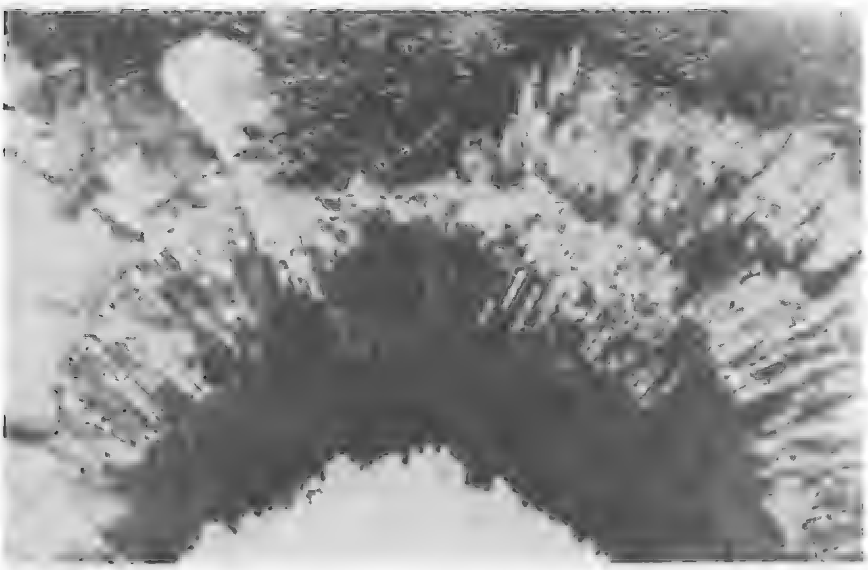


Fig. 13. — Détail de la partie sommitale de l'arc de Saray Kapısı.



Fig. 14. — Partie inférieure de la porte de Saray.



Fig. 16. — Détail du parement de la porte de Vize.



Fig. 15. — Porte de Vize vue de l'Ouest.

puisque de ce côté les falaises jouaient le rôle de fortifications, ils ont disparu au nord, sur le versant de la colline qui descend vers l'embouchure du Pabuç Dere. En revanche, ils sont encore très visibles à l'Ouest, dans la partie de la ville qui s'ouvrait vers les collines, et qui était la plus vulnérable (fig. 9 et 10). Au Sud enfin, le mur qui dominait le lac formé par l'embouchure du Kazan Dere est très mal conservé. La route moderne qui arrive de Vize pénètre dans la ville par la porte appelée Saray Kapısı (fig. 11). Le mur s'étend de part et d'autre de celle-ci, sur une longueur de 230 m environ, interrompu à intervalles irréguliers par des tours[31]. Au-dessus d'un massif de maçonnerie recouvert d'un parement de gros blocs de calcaire (qui ont bien souvent été volés) se dressait le rempart fait de briques (33 × 34 cm) (fig. 12) prises dans un épais mortier (7 à 10 cm) à très forte charge de tuileau pilé. La porte, protégée par deux avancées, a conservé son arc sommital fait de plusieurs rangées de briques de tailles diverses et de blocs de calcaire qui témoignent de multiples réfections (fig. 13-14). Large de 5 m environ elle s'élève encore aujourd'hui à 4 m environ au-dessus du sol. Plus au Nord, dans une zone où les habitations récentes ne se sont pas installées contre la fortification, une autre porte appelée Vize Kapısı (fig. 15), très délabrée, s'ouvre dans un segment de mur construit selon la technique du mur avec arases de briques et massif de moellons (fig. 16-17). Les arases, composées de 4 à 5 assises de briques sont espacées de 80 cm environ. Le parement de gros blocs, préservé sur la porte de Saray, a ici totalement disparu.

Comme à Çorlu, nous sommes ici en présence d'une ville fortifiée à l'époque proto-byzantine : on ne peut sans preuves archéologiques décider s'il s'agit d'une œuvre contemporaine de Justinien : ce qui est sûr c'est que Procope ne la cite pas parmi les villes protégées par les soins de cet empereur. En revanche, les réfections médio-byzantines, encore visibles et confirmées par ce que l'on sait de l'histoire de la ville, sont assurées.

Vize

Bourgade comptant moins de 10000 habitants, Vize est bâtie sur les pentes verdoyantes d'une colline qui domine la vallée fertile de l'Ana Dere. A la limite de la Thrace sédimentaire et de la chaîne côtière[32], elle est traversée par la route qui relie Istanbul à Edirne par Çorlu et Kırklareli, et n'est plus qu'un pâle reflet de l'ancienne Bizye.

31. Voir le plan sommaire donné par Dirimtekin, *art. cité*, plan 2.

32. A. Visquenel, *Voyage en Turquie d'Europe. Description physique et géologique de la Thrace*, Paris, 1868, t. 2, p. 290. La chaîne côtière est appelée «petits Balkans» : voir A. M. Mansel, Trakya Hafryati, *Belleten*, 13, 1940, p. 117.

En effet, Vize, appelée aussi Bizye, Visoi, Bizoe, Visa[33], est l'une des plus anciennes cités de cette région. Capitale du royaume des Astes (du Ier s. av. J.-C. au IVe s. de n. è.)[34], elle appartient à la province d'Europe à l'époque proto-byzantine[35], pour devenir, plus tard, capitale du thème de Thrace (fin du VIIe s.)[36]. La forteresse est mentionnée lors de la révolte de Thomas, en 823, sous le règne de Michel II[37]; au début du Xe siècle les incursions de Syméon le Bulgare mettent la ville en péril et obligent les habitants à chercher refuge à Medeia/Midye[38]. Après la 4e Croisade, elle est dévolue à Baudoin et n'est pas épargnée lors de cette période troublée, qu'il s'agisse des Occidentaux ou des Bulgares de Kalojan[39]. Prise par les Ottomans en 1372[40] elle redevient byzantine et le reste jusqu'à son occupation par Karaca Bey, en 1453. C'est alors une ville prospère.

Vize joua aussi un rôle dans l'histoire religieuse de l'empire. Évêché attesté lors du concile d'Éphèse (431), la ville fut très rapidement élevée au rang d'archevêché, certainement à cause de son développement[41]. La plus ancienne mention de cette fonction se place au

33. Voir art. *Bizye*, par E. OBERHÜMMER, R.E., III, 1897, col. 552. Voir aussi F. SCHAFFER, *Jahreshefte des Öster. Arch. Inst. in Wien*, VI, 1903, col. 64, n. 1. F. DIRIMTEKIN, *AMY*, 4, 1962, p. 15-36 esquisse une histoire de la ville. Les voyageurs du XIXe s. l'appellent Visa : A. BOUÉ, *Turquie d'Europe*, II, p. 354; VISQUENEL, *op. cit.*, p. 290.

34. Voir à ce sujet, STRABON, *Géographie*, ed. Heinemann, VII, p. 369. Cette prospérité a laissé de nombreux vestiges archéologiques : cf. A. M. MANSEL, *Belleten*, 13, 1940, p. 89-139 et pl. 20 à 49.

35. Cf. *Synekdemos de Hiéroklès*, ed. Honigmann, Bruxelles, 1939, no 632, 4, p. 12. *Constantin Porphyrogénète, De Them.*, ed. Bonn.

36. Constantin IV créa ce thème pour constituer une défense contre les Bulgares : cf. *Constantin Porphyr., De Thematibus*, ed. Pertusi, I, 28. On sait que la ville était entourée de tribus slaves : cf. l'épisode de la trahison de Perboundos, roi des Runchines raconté dans les miracles de saint Démétrius (4e miracle relaté par le recueil anonyme) : P. LEMERLE, *Les plus anciens recueils des miracles de saint Démétrius, I, Texte*, Paris, 1979, 238, 20; *II, Commentaire*, Paris, 1981, 115-116.

37. *Skylitzès*, ed. Thurn, 39, 37; 40, 51; 71.

38. *Vie de Maria la Jeune de Bizye de Thrace*, Act. SS., Nov. IV, 1925, 700. Pour les autres mentions de la ville par les sources byzantines, cf. *Choniatès*, éd. Van Dieten, 501, 614, 631; *Georges Akropolite*, ed. Bonn, 44, 2; 59, 3; 91, 19; 92, 15.

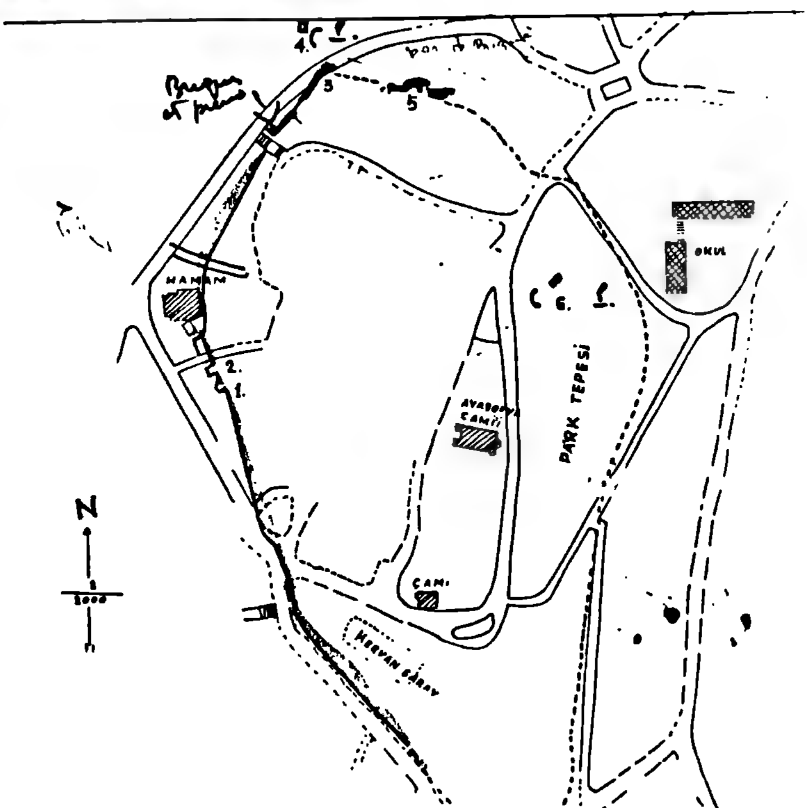
39. VILLEHARDOUIN, *Conquête*, 390, 403, 421, 428, 432. Le Kral Kalojan y passe en 1206, cf. JIRECEK, *Heerstrasse*, p. 105.

40. F. DIRIMTEKIN, *Istanbul'un Fethi*, Istanbul, 1936, p. 132. A propos de l'avancée des Turcs en Thrace en 1347, cf. *Cantacuzène*, ed. Bonn, III, 67; *Nicéphore Grégoras*, ed. Bonn, I, 824. Voir aussi F. BABINGER, *Beiträge zur Frühgeschichte der Turkenherrschaft in Rumelien (14.-15. Jahrhundert)*, Munich, 1944, p. 55, n. 80 (désormais cité BABINGER, *Beitrage*.)

41. V. LAURENT, *Corpus des sceaux*, V, 1, Paris, 1963, p 635; V, 3, Paris, 1972, p. 151, 152. Noter que la ville est le lieu d'exil d'Eustathe, évêque d'Antioche, en 353 (cf. *Théophanes*, ed. de Boor 58, 24). C'est là qu'est exilé Maxime le Confesseur après son premier procès vers 652 (cf. *Vie de Maxime le Confesseur*, P G., t. 90, col. 96;



Fig. 17. — Intrados de l'arc de la porte de Vize.



moment du 2e concile de Nicée (787) tandis que la plus récente date de 1304, si l'on se réfère aux listes synodales[42]. Lors de la guerre civile qui opposa Jean V Paléologue et Jean VI Cantacuzène (1341-1348), elle est déjà métropole[43].

Vize bénéficie d'un cadre topographique assez exceptionnel. En effet, l'éperon rocheux sur lequel est construite sa citadelle constitue un excellent poste d'observation qui devait permettre de contrôler la route du Nord-Ouest, celle des envahisseurs. De plus la proximité d'un cours d'eau, le caractère verdoyant et riche des terres avoisinantes lui conféraient les caractéristiques d'un bon lieu de refuge. Evliya Çelebi, fut frappé à la fois par la présence de la citadelle qu'il dit ruinée et des sources qui arrosent la ville[44]. Plus près de nous, Boué note le caractère pittoresque de cette ville avec son château qui «domine une vaste plaine couverte de tumulus», avec «ses énormes murailles bâties en briques»[45].

F. Dirimtekin est le seul à avoir tenté une présentation générale des fortifications[46]. Certes elle est rapide, appuyée sur un petit croquis assez sommaire, mais qui est le seul document connu de ce type (fig. 18). Compte tenu des moyens dont nous disposions, nous ne pourrions que reprendre la description qu'il donne, avec moins de précisions même car la citadelle a souffert depuis lors. Il nous a semblé plus utile de reprendre ses propositions d'attribution chronologique à la lumière de ce que nous disent les textes. Dirimtekin propose trois périodes de construction : une période pré-byzantine qui comprend les murs conservés à l'Ouest de la citadelle[47] ; des segments,

Hypomnesticum de Théodore Spoudée, Analecta Bollandiana, t. 53, 1935, p. 75. Ces précisions ont été obtenues par la consultation de la banque de données informatisées REPBYZ/MALHER).

42. J. Darrouzès, *REB*, 30, 1975, p. 19, 20.

43. J. Darrouzès, *Notitiae Episcopatuum*, notices 17, p. 402 ; 18, p. 409 ; 19, p. 414 ; 20, p. 417.

44. Kissling, *Beiträge*, p. 67. Çelebi y passe au cours de son 6e voyage.

45. Boué, *Recueil d'itinéraires*, p. 132 ; Id., *Turquie d'Europe*, II, p. 354. Dans le premier ouvrage, il parle de murailles bâties en briques tandis que dans le second, il parle de murailles extrêmement épaisses en grosses pierres de taille sans briques.

46. F. Dirimtekin, *AMY*, 5, 1963, p. 15-36 et plan 2. Il renvoie aux descriptions anciennes données par Th. Lakides, *Histoire de Vize et Midye* (en grec), Istanbul, 1899 ; S. Ioannides, Histoire de Bizye de Thrace orientale (en grec), *Helai. Thrak. Melet.*, 33, Athènes, 1934, qui n'ont pu être consultées. Voir aussi A. M. Mansel, Thrakia Hafriyati, *Belleten*, 13, 1940, p. 118. Id., *Trakyanin Kültür ve Tarihi*, Istanbul, 1938, p. 45 et pl. XXV à XXVII, fig. 37-40. S. Eyice fait une rapide allusion, *Les monuments byzantins de la Thrace turque*, *Corsi Rav.*, 18, 1971, p. 299. Il signale surtout l'édifice situé à proximité de la rivière d'où l'on pouvait puiser l'eau et qui, aux dires d'un paysan, était relié à la citadelle par un passage souterrain

47. Fig. 8, 9, 10 et 11 de l'article.

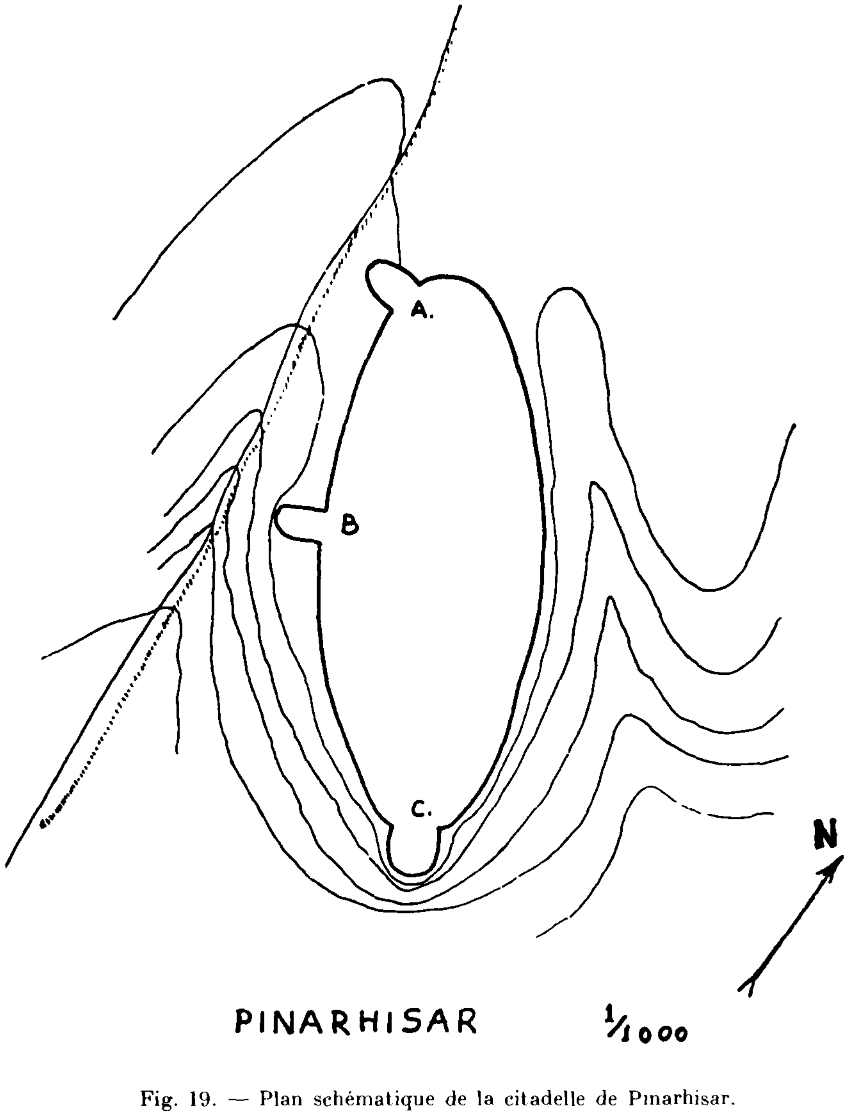


Fig. 19. — Plan schématique de la citadelle de Pınarhisar.

au Nord-Ouest, la tour construite à proximité de la rivière et une des tours de la citadelle, édifiés en pierres et briques selon une technique caractéristique de l'époque des Comnènes et Lascarides[48]; enfin des segments, dans le secteur nord, édifiés sans briques qu'il date des Paléologues[49]. Pour ce qui est des segments pré-byzantins, construits avec des parements en «gros blocs de pierre jaune et tendre»[50], il est clair qu'il s'agit d'une technique différente de celles que l'empire connaît. Ioannidès proposait de les dater d'Alexandre le Grand[51]; peut-être un témoignage épigraphique d'époque romaine serait-il suffisant : une inscription trouvée à Kırklareli et transportée ensuite au musée d'Édirne apprend que la ville des Bizyenai s'est dotée, sous le règne d'Antonin le Pieux et Lucius Verus d'un «pyrgos», soit vers 154/155[52]. Que se passe-t-il entre cet état et les réfections médio-byzantines? Rien ne permet de proposer une construction sous Justinien : ni la technique de construction ni les sources (Procope est semble-t-il silencieux)[53]. Ce qui est sûr c'est que la ville est appelée «kastron» lors du premier procès de Maxime le Confesseur, au milieu du VIIe siècle[54] et que l'on imagine mal la capitale du thème de Thrace sans protection. On sait d'autre part qu'elle est fortifiée lors des attaques de Thomas, au IXe siècle[55] et qu'elle est saccagée par Syméon le Bulgare, un siècle plus tard : il est difficile de ne pas imaginer des réfections à cette époque et surtout de ne pas en voir des traces actuellement. Dirimtekin propose une réfection à l'époque des Comnènes et Lascarides pour des segments dont l'aspect concorde avec ce que l'on connaît des travaux de cette période ainsi qu'avec les témoignages des sources. En revanche l'attribution aux Paléologues des zones construites en blocs de pierre sans adjonction de briques demanderait un examen archéologique précis, même si du point de vue des événements connus cette proposition est plausible.

Lors de la visite de la ville deux points ont attiré notre attention : le mauvais état de la citadelle, par rapport aux photos publiées par Mansel et Dirimtekin et, d'autre part la campagne de restauration

47. Fig. 12, 15 et 17.
49. Fig. 13, 14, 16.
50. *Ibid.*, p. 35.
51. Dirimtekin, *art. cit.*, p. 20 n. 16 et p. 30-31. L'A. renvoie à Ioannidès, p. 17. A. M. Mansel signale des «substructions» mises au jour en 1938 au pied de la citadelle «appartenant à des bâtiments importants datant des IIe-IIIe siècles», *Belleten*, 13, 1940, p. 118 et n. 3.
52. K. Bittel et A. M. Schneider, *Archäologische Anzeiger*, 56, 1941, col. 278-279.
53. Mansel attribue à l'époque de Justinien la partie supérieure des vestiges de la citadelle sans préciser la période où fut construite la partie inférieure; cf. A. M. Mansel, *Belleten*, 13, 1940, p. 118.
54. Voir n. 38 et *Maxime le Confesseur, Gesta in primo exsilio*, P.G. 90, col. 137.
55. *Supra*, n. 37.

dont fait l'objet l'ancienne église Sainte-Sophie, au bas de la pente occidentale de la citadelle. Cette opération a mis en évidence les différentes phases de construction, en particulier, les différents tracés de l'abside et s'est attachée à sauver ce qui pouvait l'être de la décoration en fresques de l'intérieur[56].

Pinarhisar

Situé sur la route reliant Kırklareli à Vize, à 25 km à l'Ouest de cette dernière, Pınarhisar est un gros bourg construit au pied d'un promontoire aux flancs escarpés, très verdoyants, où des sources ruisselant vers l'ouest ont formé un petit lac aux bords frais et ombragés. C'est sans doute cette caractéristique qui lui a valu ses noms les plus récents : Bounar Hisar, le fort de la fontaine[57], et aujourd'hui, Pınarhisar, le fort de la source. Connue dans l'antiquité[58] et à l'époque byzantine[59] sous le nom de Brysis, la ville passe inaperçu durant l'époque médiévale et nous est connue par sa fonction dans l'administration religieuse. Attestée comme évêché suffragant d'Héraclée, lors du 2^e concile de Nicée, elle est élevée au rang d'archevêché puis de métropole sans suffragants[60]. Evliya Çelebi y passe lors de son 6^e voyage et signale que ce bourg, lieu de rassemblement pour les troupeaux en hiver, a été pris en 1367 par Gäzi Muhäl Beg[61]. Les voyageurs modernes[62] notent la présence des ruines byzantines. Comme pour Vize, F. Dirimtekin, après A.M. Mansel[63], a donné

56. C. Mango, The Byzantine Church at Vize (Bizye), *ZVI*, 11, 1968, p. 9; S. Eyice, *Corsi Rav.*, 18, 1971, p. 298-308. L'attribution chronologique de ces deux auteurs diverge : Mango date l'église des VIII^e-IX^e siècles tandis qu'Eyice la place aux XIII^e-XIV^e siècles.

57. A. Boué, *Recueil d'itinéraires*, p. 131.

58. Cf. Babinger, *Beiträge*, p. 54 et n. 76 et 77 où l'auteur donne les références aux témoignages et travaux anciens sur le site.

59. La ville est mentionnée dans la vie de Maria la Jeune à l'occasion du déplacement de son évêque, Stephanos, qui se rend à Bizye : cf. *Vie de Maria la Jeune*, 699 (début X^e s.).

60. J. Darrouzès, *Notitiae Episcopatuum* : Brysis est noté en tant qu'évêché dans les notices 7, 9, 10, 13 ; comme archevêché dans les notices 7, 8, 11, 12, 14, 15, 16, 18 ; enfin comme métropole, dans les notices 17, 18, 20. Pour sa mention dans les listes du Concile de Nicée, cf. Darrouzès, *REB*, 30, 1975, p. 30.

61. Kissling, *Beiträge*, p. 66. Babinger, *Beiträge*, p. 48, mentionne la présence de monuments élevés par les premiers Ottomans à Pınarhisar comme d'ailleurs à Vize.

62. C. Sayger, *Relations d'un voyage en Romélie*, Paris, 1834, p. 59 ; A. Boué, *Turquie d'Europe*, 2, p. 363 ; Id., *Recueil d'itinéraires*, p. 131 : « Bounar Hisar est à l'autre bout de la plaine, au pied de coteaux de calcaire tertiaire… Des vignobles se voyent à l'est ».

63. A. M. Mansel, *Trakyanin Kültür ve Tarihi*, Istanbul, 1938, pl. XXIV et XXV, fig. 35 et 36, et p. 45.



Fig. 20. — Pınarhisar : tour A.



Fig. 22. — Pınarhisar : tour C.



Fig. 21. — Pınarhisar : tour B.

quelques détails sur les vestiges encore visibles (fig. 19). La citadelle, de plan ellipsoïdal, n'a conservé que trois tours, du côté ouest[64]. Elles ont été très restaurées et sont malheureusement inaccessibles aujourd'hui car incluses dans l'espace du camp militaire qui occupe le sommet de la colline. On peut néanmoins distinguer, à distance, la construction en maçonnerie de moellons et assises de briques alternées sur les restes de la tour nord (fig. 20) et de la tour ouest (fig. 21), tandis que la tour sud (fig. 22) présente un appareil beaucoup plus sommaire que l'on peut qualifier de «pseudo-cloisonné». La première technique évoquée s'apparente aux traditions médio-byzantines de l'époque des Comnènes et Lascarides[65] tandis que la seconde est difficile à déterminer[66].

64. F. DIRIMTEKIN, *AMY*, 5, 1963, p. 37-40. L'auteur donne les dimensions de la citadelle : 130 m × 46 m.

65. F. DIRIMTEKIN, *art. cit.*, fig. 1, 2, 3. L'auteur rapproche les tours A et B de celles de Vize (*ibid.*, fig. 12 et 17) ainsi que des murailles orientales de Silivri dont il attribue la réfection à Jean VI Cantacuzène : cf. DIRIMTEKIN, *Xe Congrès international des Études Byzantines*, Istanbul 1955 (1957), 128 et pl 13 à 16. A notre avis, les simitudes sont très faibles.

66. Dirimtekin ne se prononce pas sur la technique de la tour C.

Jean-Pierre SODINI

GÉOGRAPHIE HISTORIQUE ET LITURGIE : L'OPPOSITION ENTRE ANTIOCHÈNE ET APAMÈNE *

En hommage à J. Lassus

La limite administrative entre ces deux provinces (fig. 1) peut être déterminée grâce à la permanence extraordinaire, de l'antiquité jusqu'à nos jours, des toponymes et en raison de l'utilisation par les deux provinces d'ères chronologiques distinctes : une ère césarienne à Antioche qui commence en 48 av. J.-C. ; l'ère séleucide en Apamène (312 av. J.-C.), comme du reste en Cyrrhestique et en Chalcidène. Par ce jeu des ères, la frontière reste toutefois difficile à tracer entre le territoire d'Antioche et celui de Laodicée, qui utilise une ère voisine de celle d'Antioche (41 av. J.-C.)[1]. L'étude des données chronologiques tirées des inscriptions peut être précisée par le recours aux sources : ainsi D. Feissel a-t-il pu attribuer récemment à la Chalcidène les villages de Litarba et de Sermin, alors qu'on les considérait généralement comme appartenant à l'Antiochène[2].

Cette division administrative bien marquée est recoupée par toute une série d'oppositions qui affectent les bâtiments religieux. Certes,

* Abréviations :

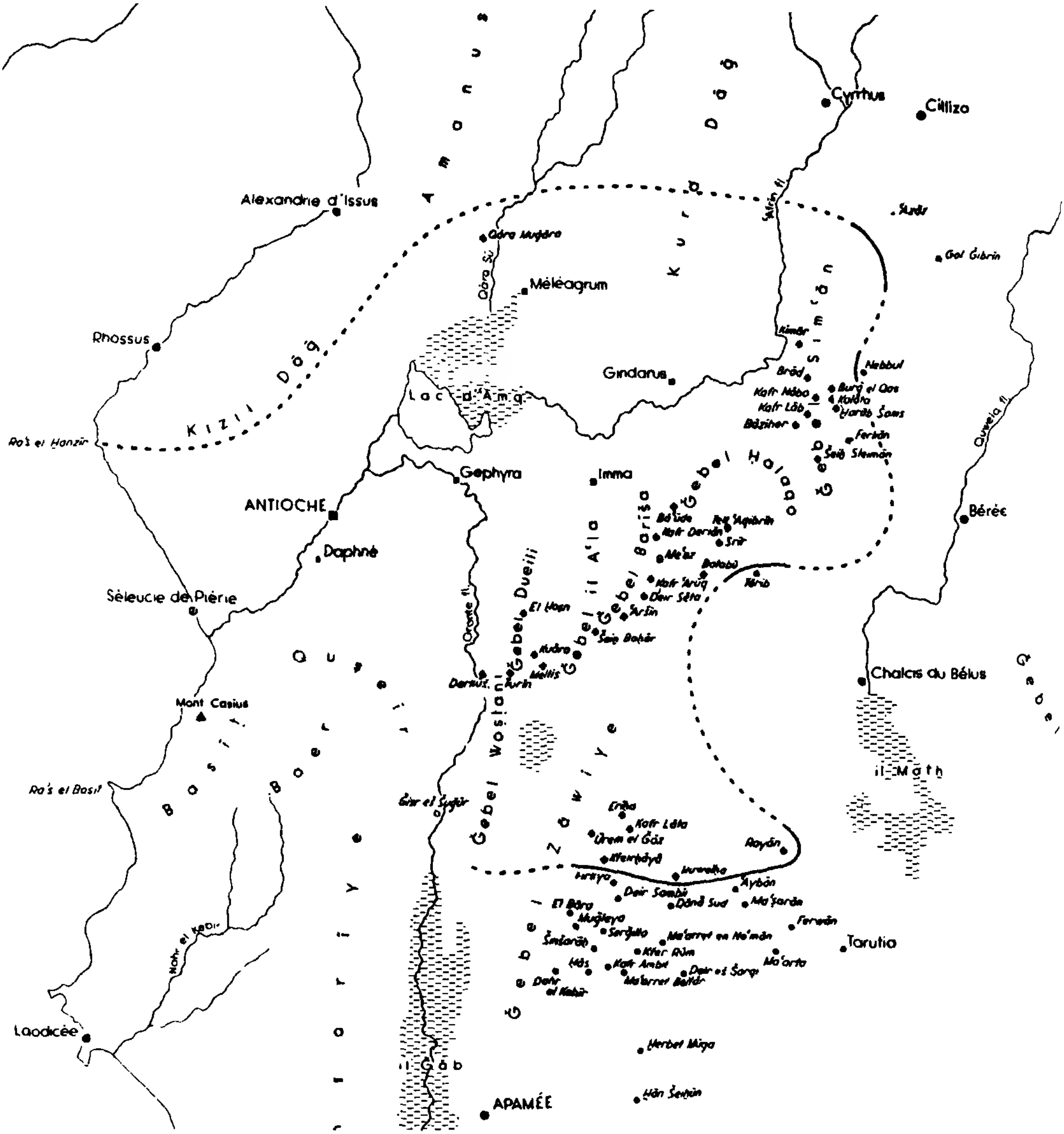
Lassus, *Sanctuaires* : J. Lassus, *Sanctuaires Chrétiens de Syrie*, Paris, 1947.

Tchalenko, *Églises* : *Églises de village de la Syrie du Nord, planches et album*, Paris, 1979-1980.

Tchalenko, *Villages* : G. Tchalenko, *Villages antiques de la Syrie du Nord*, Paris, 1953-1958.

1. Cf., sur tout ce problème, H. Seyrig, *Inscriptions grecques*, dans Tchalenko, *Villages*, III, p. 2-62.

2. D. Feissel, *Syria*, LIX, 1982, p. 325-328.



Villes et localités de l'Antiochène.

Villes et localités étrangères à l'Antiochène.

Fig. 1. — Carte des confins de l'Antiochène (TCHALENKO, *Villages*, III, p. 57, fig. 7).

dans le Massif Calcaire, les techniques de construction sont les mêmes, que l'on soit en Apamène ou en Antiochène, et cette unité a longtemps masqué des différences systématiques que nous allons brièvement recenser[3].

1° Les églises.

Les églises d'Antiochène et d'Apamène présentent de part et d'autre de l'abside deux annexes, suivant un dispositif courant en Asie mineure, en Syrie et en Palestine. Toutefois, à la différence de ces régions, l'une de ces annexes est pourvue d'un ou plusieurs reliquaires alors que l'autel en est démuni. Mais cette particularité commune recouvre une différence. En Antiochène, cette chapelle à reliques est disposée au sud et elle ouvre par un arc sur le collatéral qui peut parfois être plus large que celui qui lui est symétrique au Nord. L'une des rares exceptions est à Deir Seta, dans l'unique église actuellement bien conservée, où l'annexe nord ouvre sur le collatéral par un arc, ce qui invite à en faire le *martyrion* de l'église (la sacristie sud n'a reçu qu'une porte). Ce qui constitue l'exception pour l'Antiochène est une règle pour l'Apamène : le *martyrion* y est au Nord mais il n'ouvre pas systématiquement par un arc sur le collatéral correspondant[4].

Cette divergence s'accompagne de variantes dans la forme des reliquaires. Dans ces deux régions, les reliquaires, le plus souvent en forme de sarcophage miniature, sont pourvus d'une circulation d'huile : celle-ci, pénétrant par un orifice aménagé dans le couvercle, est recueillie au niveau de la cuve après passage dans la cavité où est logée la relique. Toutefois, en Antiochène, la sortie d'huile se fait sur la façade de la cuve; en Apamène, sur l'un de ses petits côtés[5].

L'une des caractéristiques les plus anciennes de l'Antiochène est aussi la présence ancienne et privilégiée des accès méridionaux. Dans la plupart des églises du IVe s., les seuls accès se trouvent au Sud (Babisqa Est, Banqusa Nord, Ba'aude, Nuriye) et si par la suite d'autres portes, parfois monumentales (église de Julianos à Brad),

3. Le sujet a déjà été abordé par LASSUS et TCHALENKO. Je ne fais que regrouper et actualiser leurs remarques.

4. LASSUS, *Sanctuaires*, p. 167-183; TCHALENKO, *Villages*, I, p. 334, n. 2; LASSUS, *Bull. Ét. Or.*, XXV, 1972, p. 13-19. L'exemple de Huarte, village d'Apamène, vient confirmer cette divergence dans l'emplacement du *martyrion* : M.-T. CANIVET, *Syria*, LV, 1978, p. 153-162.

5. Opposer par exemple les reliquaires de Fafertin, Kfeir Dart'azze, Kafr Nabo, etc. (Antiochène : TCHALENKO, *Églises*, Planches, p. 44, 72, 83) à ceux d'Apamée (J. NAPOLÉONE-LEMAIRE et J.-Ch. BALTY, *L'église à atrium de la Grande Colonnade*, Bruxelles, 1969, p. 57-64) et de Huarte (M.-T. CANIVET, *loc. cit.*). Un corpus des reliquaires de la Syrie du Nord est en préparation par B. JACQUOT.

apparaissent à l'Est (et accessoirement au Nord), les portes méridionales gardent leur importance pour l'entrée des fidèles dans l'église. Celle de Qirqbize, qui a préservé dans sa structure et son plan l'allure d'une maison villageoise, permet de comprendre à quel point l'architecture domestique, avec ses accès ouvrant généralement sur un portique et sur une cour disposés au Sud, a dû peser dans l'élaboration de cette architecture religieuse villageoise[6]. Poids des traditions mais aussi reflet de la liturgie : la porte Est, parfois plus grande et mieux ornée, était réservée aux hommes, celle de l'Ouest aux femmes. On aboutit ainsi à une séparation des sexes qui se fait transversalement à l'axe de l'église et qui est matérialisée par des barrières de chancel à l'intérieur de l'édifice[7].

En Apamène, l'accès Ouest s'impose très tôt : il est bien représenté dès le IV^e s. et au V^e s. nombreuses sont les églises qui offrent trois portes occidentales (une par nef) alors qu'en Antiochène un certain nombre, à cette date, ne présentent qu'une porte de ce côté. La répartition des fidèles devait se faire suivant un axe longitudinal, par nef latérale, ou bien, dans les églises à tribunes, absentes en Antiochène mais courantes en Apamène (El Bara, Deir Solaib, Apamée), par superposition, les femmes occupant vraisemblablement les tribunes[8]. En somme, l'Apamène suit sur ce point l'usage courant à l'époque paléochrétienne.

Autre dispositif qui implique une liturgie différente dans ces deux régions, la présence en Antiochène d'une estrade en fer-à-cheval (ou *bêma* syrien) dans la nef centrale alors qu'en Apamène l'ambon de type courant (particulièrement dans le bassin oriental de la Méditerranée) prédomine (exemples à Deir Solaib, Huarte) au point qu'aucun exemplaire de *bêma* n'y a été recensé. Là encore, l'Apamène suit la règle commune dans tout l'Orient[9].

2° *Les baptistères*[10].

Deux des plus importants baptistères de la région, celui de la cathédrale d'Apamée et celui de Qal'at Sem'an, pourraient faire croire

6. LASSUS, *Sanctuaires*, p. 186-191 ; TCHALENKO, *Villages*, I, p. 325 ; ID., *Églises*, *passim*.

7. TCHALENKO, *Églises*, Planches, p. 6 (Brad, égl. de Julianos), p. 21 (Burg Heidar), p. 25 (Sinhar), p. 45 (Fafertin), p. 65 (Sugane), etc.

8. TCHALENKO, *Villages*, I, p. 31, n. 1 ; LASSUS, *Bull. Ét. Or.*, XXV, 1972, p. 1-22. L'une des églises d'El-Bara (E. 5), récemment dégagée par le Service des Antiquités, sera publiée par J.-P. FOURDIN.

9. Sur le *bêma*, cf. TCHALENKO, *Églises*, Planches et Album. Le volume de texte sera prochainement publié. Sur la signification du *bêma*, voir R. TAFT, *Orientalia Christiana Periodica*, XXXIV, 1968, p. 326-359 et ID., *Eastern Churches Review*, III/1, 1970, p. 30-39.

10. La thèse de B. DUFAŸ, en cours d'impression, examine en détail les installations baptismales de tout le Patriarcat d'Antioche.

à une unité des deux régions, au moins dans le domaine de la liturgie baptismale. Tous deux présentent en effet une cuve logée dans une conque disposée à l'Est et accessible par des escaliers qui sont aménagés en vis-à-vis dans deux ouvertures pratiquées dans la paroi de la conque. La cuve n'est donc pas accessible de la pièce où elle se trouve mais des corridors qui l'entourent. Ce dispositif curieux transcende en fait la région : on le retrouve en Palestine (Gerasa) et à Chypre (où il est disposé non à l'Est, mais au Sud du baptistère). Il caractérise des édifices exceptionnels et paraît importé (de Chypre ?) plutôt qu'autochtone.

En revanche, si l'on examine la majorité des baptistères, on retrouve l'opposition Antiochène-Apamène. Dans la première, les cuves sont placées à l'Est, contre le mur et parfois logées dans une abside ; dans la seconde, la cuve est au centre de la pièce (Deir Solaib, Huarte), parfois entourée d'un déambulatoire (Huarte). Ruweiha Sud, en Antiochène, offre toutefois les mêmes caractéristiques que Huarte.

3° Les couvents.

En Antiochène, où le monachisme se répandit très tôt (installations de la plaine de Dana dès le milieu du IVe s.), les couvents se présentent comme un assemblage, à l'intérieur d'un enclos, de bâtiments bien articulés entre eux : une église, souvent aussi vaste que celles des communautés villageoises, un tombeau collectif distinct, une tour, un bâtiment allongé bordé de portiques (Qasr El Banat vers 420-430, Deir Dehes, le couvent nord-ouest de Deir Sem'an, Deir Turmanin). Le développement du stylitisme fit naître à proximité de Qal'at Sem'an toute une série de bâtiments monastiques autour des colonnes sur lesquelles vivaient ces ascètes exceptionnels. L'Apamène fut beaucoup moins sensible à cette nouvelle forme d'ascèse. Mais surtout ses couvents, qui apparaissent vers la fin du IVe s. sous l'influence de Marcianos de Cyrrhus, sont tout à fait différents de la majorité de ceux d'Antiochène. Tout y est beaucoup plus compact et se réduit le plus souvent à un bâtiment central entouré sur trois côtés d'annexes ou de galeries (El Bara, Sinsarah). Le tombeau collectif prend place au sous-sol tandis qu'au rez-de-chaussée se trouve un oratoire de plan barlong prolongé vers l'est par un sanctuaire qui fait saillie. Autant, en dépit de sa clôture, le couvent antiochéen paraît ouvert sur le monde, autant celui d'Apamène semble coupé du village et replié sur lui-même. On note de surcroît une étrange analogie entre les chapelles à nef transversale d'Apamène et les églises monastiques de Mésopotamie[11].

11. TCHALENKO, *Villages*, I, p. 19-20, 162-167, 214-215, 250-254, qui est le premier (*ibid.*, p. 179-181) à avoir perçu les différences entre couvents d'Antiochène et

Ces oppositions multiformes entre édifices religieux d'Antiochène et d'Apamène ne se laissent pas expliquer par l'opposition monophysites-chalcédoniens, même si l'Apamène paraît avoir été moins touchée par le monophysisme que l'Antiochène. Elles relèvent de dispositions liturgiques propres à chaque évêché, même si le siège d'Apamée relève du Patriarcat d'Antioche : de ce point de vue, elles témoignent de la vivacité du patriotisme de cité et de l'importance des juridictions ecclésiastiques provinciales.

d'Apamène. Le couvent de Deir Dehes fait actuellement l'objet d'une monographie de la part de J.-L. Biscop. Sur les couvents d'Apamène, cf. J.-P. Fourdrin, *Syria*, LXII, 1985, p. 328-335.

Georges TATE

A PROPOS DES CAMPAGNES DE LA SYRIE DU NORD (IIe-VIe SIÈCLES) UNE TENTATIVE D'HISTOIRE SÉRIELLE

Grâce à la conservation, dans le massif calcaire de la Syrie du Nord, d'un ensemble exceptionnel de témoins archéologiques : les ruines de sept cents villages d'époque romaine et byzantine dont une cinquantaine sont dans un excellent état de préservation, il est possible d'étudier les campagnes de l'Empire byzantin entre le IVe et le VIe siècle dans un cadre géographique restreint. Une telle tentative est rendue nécessaire par le désaccord que l'on relève, dans l'historiographie, entre des travaux portant sur les campagnes de l'Empire romain d'Orient, envisagé comme un ensemble, et les ouvrages consacrés au massif calcaire, particulièrement celui de G. Tchalenko : «Villages antiques de la Syrie du Nord». On trouve dans les premiers une appréciation pessimiste sur la situation des campagnes de l'Empire byzantin à l'époque considérée : elles seraient marquées par la misère et la stagnation du fait de l'oppression de l'État, des villes et des grands propriétaires. Les seconds offrent, au contraire, le tableau d'une région exceptionnellement riche, grâce à la pratique de la monoculture de l'olivier et à l'exportation de l'huile en Occident.

Ces deux conceptions ne sont pas seulement opposées, elles sont contradictoires : ou bien les campagnes subissent une oppression et l'on ne comprend pas comment elles ont pu connaître une grande prospérité dans une région et non ailleurs, alors que l'administration impériale s'exerçait partout, et que, partout aussi, l'Empire comptait des villes nombreuses et populeuses. On admet encore moins que cette prospérité se manifeste dans une région, le massif calcaire, caractérisée par la pauvreté des conditions naturelles et par la proximité d'une des plus grandes concentration de villes de l'Antiquité tardive (Antioche, Séleucie de Piérie, Laodicée, Apamée, Chalcis du Bélus, Alep, etc.). Ou bien cette région était réellement prospère et il faut

remettre en cause le témoignage des sources écrites et un système d'explication fondé sur l'omnipotence de l'État et sur le caractère oppressif des villes dans le domaine économique et social. Il s'imposait donc de revenir à l'étude des données elles-mêmes.

Les données archéologiques, toutefois, quel que soit l'état de conservation des bâtiments, ne sont qu'un matériau brut qui n'est pas directement utilisable par l'historien. Pour qu'elles constituent une source valable, il convenait d'abord d'identifier les monuments que recèlent les ruines, les classer d'après leur fonction et, pour chaque catégorie, d'après leur morphologie, et ensuite, de les dater ou de les situer dans des tranches de temps.

La première opération préalable, le classement et l'identification des constructions, révèle que l'élément essentiel des villages est la maison paysanne. Il s'agit d'un ensemble complexe comprenant un bâtiment d'habitation et d'exploitation — nous dirons simplement un bâtiment — une cour et un mur de clôture et, accessoirement, un ou plusieurs autres bâtiments, une seconde cour, un jardin, des pièces souterraines, une entrée indépendante, une galerie et un pressoir. Les bâtiments, qui constituent à leur tour l'élément principal des maisons, appartiennent à un type unique, que l'on considère leur morphologie ou leur fonction : morphologiquement, ce sont des assemblages de pièces équivalentes disposées sur deux niveaux ; fonctionnellement, celles du rez-de-chaussée sont réservées aux tâches économiques, celles de l'étage, au logement. Entre les maisons, les différences ne sont dont pas qualitatives mais uniquement quantitatives. Elles s'expriment dans le rapport de leur nombre respectif de pièces. C'est par là que les villages procurent des données de type sériel sur la démographie, l'économie et la société.

Démographie, car il y a une relation entre le nombre des pièces et celui des habitants des maisons au moment de leur construction. Économie, en ce sens que les maisons sont des produits et aussi des instruments de travail. Société, du fait que les maisons correspondent à des groupes dont le nombre des pièces indique l'extension.

Disposant de données sérielles, on peut dépasser la méthode typologique grâce à l'observation non plus de villages considérés *a priori* comme typiques mais de séries de données : pièces de maisons, mangeoires, pressoirs, et ceci pour chaque village, chaque groupe de villages et pour l'ensemble du massif calcaire. Il est possible, enfin, d'élaborer des séries similaires pour chaque période.

C'est en effet à dater les pièces des maisons que doit être consacrée une seconde opération. La méthode de datation varie, selon que l'on considère les chaînons nord (gebels Sim'an, Halaqa, Barisa, et Il A'la) ou le gebel Zawiye. Dans les premiers, les maisons datées sont nombreuses, et ce sont les appareils des murs, de types très divers, qui

procurent l'élément principal de datation, le décor n'intervenant que secondairement. Dans le ǧebel Zawiye, au contraire, tous les bâtiments sont construits dans le même appareil orthogonal simple, dès la fin du IV[e] siècle ; la composition ornementale des façades permet seule de situer dans le temps les maisons du V[e] et du VI[e] siècle. Plutôt que de dater avec précision les pièces de ces maisons, il convient de les classer dans des tranches de temps de cinquante ans à deux siècles et demi. Ayant été déterminées grâce à des critères distincts, celles-ci sont différentes dans le nord et dans le sud du massif calcaire. Il est d'autant plus frappant que la répartition chronologique des pièces est la même dans ces deux zones. Les seules différences concernent l'amplitude des écarts entre chaque période. Le massif calcaire doit donc son unité à son évolution historique davantage qu'à ses monuments.

Ce traitement préliminaire des données étant effectué pour quarante-six villages totalisant plus de quatre mille six cents pièces, nous pouvons aborder la vie rurale, à partir de ces informations sérielles.

Il apparaît, d'abord, que les campagnes sont marquées, entre le IV[e] et le VI[e] siècle, par des caractères constants dans le domaine des paysages agraires et, par certains traits, de la vie économique et sociale.

La forme dominante du paysage est l'habitat groupé. Les villages constituent un réseau dense. Ils comprennent des maisons de dimensions réduites, resserrées les unes sur les autres et offrant des murs aveugles à l'extérieur, ce qui leur confère un aspect fortifié, bien qu'ils ne soient pas entourés de murs d'enceinte. Dans ces villages, on ne rencontre aucune trace d'urbanisme : ni place, ni rue, mais des espaces informes laissés libres par les maisons. Leur plan traduit, de la part des villageois, une tendance à l'isolement tempérée par une nécessité de regroupement.

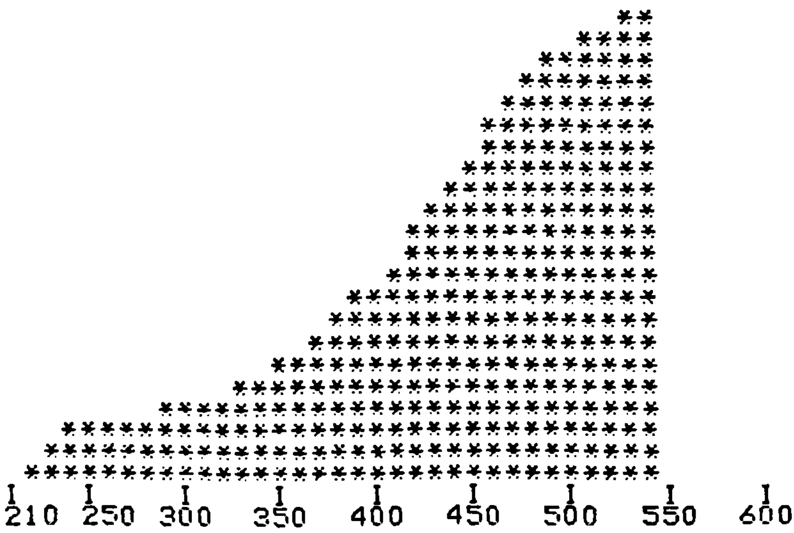
Les finages rassemblent des terroirs et des surfaces rocheuses, équivalents approchés de l'*ager* et du *saltus*. Les terroirs sont le résultat de l'épierrement et de la construction de terrassements.

L'économie villageoise et aussi l'économie domestique connaissent un régime de polyculture à deux dominantes : les cultures arbustives et particulièrement celle de l'olivier, et l'élevage, associés à des activités industrielles (industrie du bâtiment et fabrication de l'huile) et commerciales. Les différences régionales sont dues à la place respective de ces activités.

Les maisons constituent l'unité sociale de base. Elles se distinguent par le nombre des pièces et, au plan social, par l'extension du groupe domestique; les maisons d'une à deux pièces correspondent à des groupes restreints, les maisons de quatre pièces et plus à des groupes

plus larges, celles de trois pièces à une situation intermédiaire. Les grandes maisons sont à la tête d'exploitations plus étendues que les petites, mais elles n'appartiennent pas toujours à une paysannerie plus riche car le nombre des parties prenantes augmente avec celui des pièces. C'est la capacité à agrandir sa maison qui souligne la richesse d'un groupe domestique. D'une manière générale, les groupes larges l'emportent là où une main-d'œuvre nombreuse est indispensable, soit que les finages soient plus vastes, soit que la nécessité de vendre oblige à un travail plus intensif.

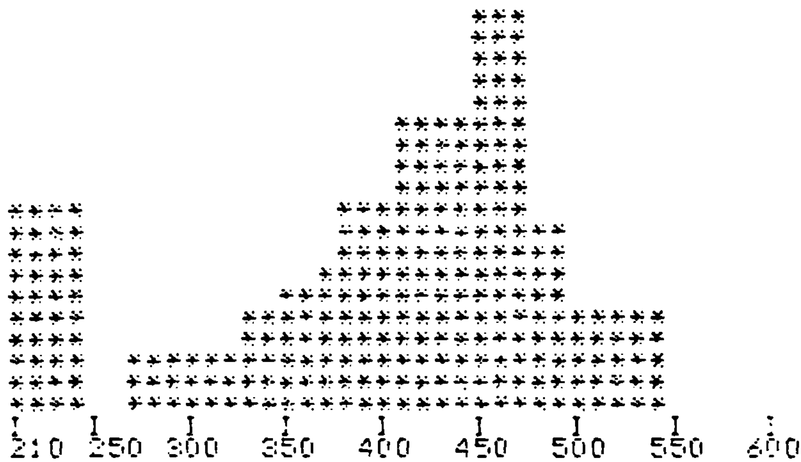
Dans ce cadre inchangé, la répartition chronologique des pièces révèle l'existence, dans la longue durée, de changements d'une amplitude considérable dont les sources textuelles n'autorisaient même pas d'envisager l'hypothèse. Établis sur la base d'une répartition régulière des pièces dans chaque tranche de temps, les graphiques suivants donnent une idée approximative de cette évolution.



Graphique 1. — Augmentation du nombre des pièces de maisons, par décennie, dans quarante-six villages du massif calcaire.

Le massif calcaire a donc connu deux périodes d'expansion, et après 550, une période de stagnation ou de déclin.

La première expansion débute au Ier siècle de notre ère, mais la répartition chronologique des inscriptions datées montre qu'elle acquiert son importance au IIe siècle. Seules les maisons édifiées après



Graphique 2. — Les variations de la croissance : nombre de pièces nouvelles de maisons construites par décennie dans quarante-six villages du massif calcaire.

le début du IIIe siècle ont subsisté ; c'est donc à partir de cette époque que l'archéologie procure des données sérielles. Pour autant qu'on puisse en juger, cette expansion atteint son optimum entre 210 et 250. Elle revêt une double forme. Elle est démographique : installation, sur les terres inoccupées des plateaux, d'une paysannerie originaire des plaines voisines ; et économique : mise en valeur de terres vacantes par épierrement et par construction, dans les wadis, de murs de terrasse. Elle est due, sous ses deux formes, à la surcharge démographique : chassées des plaines par le manque de terre, des familles entières se résignent, décennie après décennie, à gagner les terres arides de la montagne et à les mettre en culture, pratiquant une maigre polyculture où sont associés céréales, oléiculture, viticulture, arbres fruitiers et élevage des ovins et bovins. Un tel mouvement de colonisation a été rendu possible par la « Paix romaine » et, sans doute, par les initiatives du pouvoir impérial : cadastration d'une partie au moins du massif calcaire et législation permettant l'occupation et l'appropriation des terres stériles. Cette expansion s'interrompt, d'après le témoignage de l'épigraphie, vers 250, au moment où sévit, en Syrie, la peste dite de « Saint Cyprien ».

Une seconde expansion intervient après environ un siècle de déclin ou de stagnation, et pour deux siècles, entre 330-50 et 550. C'est un essor long, général et puissant : le nombre des pièces est finalement multiplié par quatre. Accroissement démographique d'abord : la

progression la plus forte se situe entre 330 et 450, elle décline après 480. Essor économique, ensuite, qui prend deux aspects successifs : un aspect quantitatif : défrichement des terres vacantes, et un aspect qualitatif à partir de 450-480 : développement, dans l'économie domestique, des activités orientées vers le marché : arboriculture et particulièrement oléiculture et production de l'huile. Contrairement à l'époque précédente, les paysans ne se bornent plus à conquérir des terroirs, ils s'enrichissent; ils ont les moyens de construire des maisons coûteuses, dont les murs ne sont plus faits de blocs de formats petit et moyen disposés sur deux parements, mais de grands blocs orthogonaux élevés sur une seule rangée et dont la mise en place exige un outillage onéreux, l'intervention d'équipes spécialisées et, par conséquent, le versement de salaires. La paysannerie du massif calcaire n'est plus réduite, au VIe siècle, à assurer sa subsistance, elle réalise des surplus importants. Ces changements économiques traduisent, socialement, la progression des grandes maisons de quatre pièces et plus, et donc des groupes domestiques larges, ce qui s'explique vraisemblablement par un besoin accru de main-d'œuvre par unité économique, autrement dit par une intensification des façons.

L'expansion s'arrête vers le milieu du VIe siècle, ce qui n'implique pas la fin de toute prospérité puisque les maisons demeurent occupées et que l'on élève des églises. Cette période est en fait marquée par une alternance de crises et de redressements qui ne résultent pas tant de la reprise de la guerre ou de l'apparition d'épidémies de peste que de causes internes. La poursuite de la croissance démographique sans terres nouvelles à mettre en culture, avait amené une réduction de la taille des exploitations (2 à 6 hectares) qui devait entretenir à la longue, malgré l'intensification des façons, la paupérisation de la paysannerie et une plus grande vulnérabilité aux crises de subsistance et aux épidémies de peste, comme les auteurs anciens de langue syriaque et arabe l'ont souligné. C'est dans ce contexte de crise de «type malthusien» qu'il faut placer les difficultés du massif calcaire entre 550 et 610.

CONCLUSION

Dans un cadre matériel inchangé — paysage agraire et «système de production» —, les campagnes du massif calcaire ont connu de grands changements : croissance démographique, défrichement des terroirs, enrichissement des paysans grâce à une ouverture plus importante sur le marché, accroissement du nombre des unités domestiques larges. Mais ces transformations se sont opérées de manière progressive, sans «révolution» économique et sans bouleversement social.

Cette évolution du massif calcaire est un cas particulier d'un

phénomène plus vaste, le peuplement et la mise en valeur des autres régions marginales de la Syrie antique. Elle correspond à une situation générale : la croissance démographique de la Syrie dans son ensemble.

L'évolution du massif calcaire donne l'exemple d'une évolution possible dans l'Empire byzantin (IVe-VIe siècles). Elle montre que l'état n'était pas omnipotent et que les villes n'étaient pas toujours oppressives. Elle rappelle le poids démographique des campagnes, leur relative autonomie et la difficulté de les maîtriser. Elle illustre cette constatation élémentaire que, dans les campagnes, les facteurs d'évolution décisifs sont d'abord la démographie et secondairement, le marché. Elle conduit à accorder une valeur documentaire moindre, dans ce domaine, aux sources textuelles de l'époque.

YORAM TSAFRIR

AN ANNOTATED MAP OF BYZANTINE SETTLEMENTS IN ISRAEL STATE OF RESEARCH

The annotated map of Byzantine settlements within the area of Israel is a part of a larger publication, the map of *Judaea* and *Palaestina* for the *Tabula Imperii Romani*.[1]

The sources of information for the map and its accompanying gazetteer are of two types: the literary evidence and the archaeological data. The archaeological data itself comes from three major sources:

A. Published reports of excavations and field surveys. In comparison with its size, Israel is perhaps the most excavated country in the world. The many scientific reports are well indexed and easily reached.

B. The Archives of the Department of Antiquities and Museums of Israel. The archives consist of material from the time of the British Mandate before 1948, and from 1948 until the present time. The files are well arranged and easily approached, but they are not

1. The project is sponsored by the Israel Academy of Sciences and Humanities, and was also assisted by the Centre de géographie historique du monde byzantin, and the European Scientific Foundation. Geographical-historical interest brought us to suggest a common project of teams from neighbouring countries, in order to produce maps of the provinces of the three *Palestinae* and *Arabia*. Such collaboration appeared to be impossible because of the political situation. An international committee of the *Tabula Imperii Romani*: Profs. Krauss, De Silva, Carettoni and the late Prof. Ward-Perkins (chairman), directed us to limit ourselves to those areas which were surveyed and studied by Israeli teams. It should therefore be emphasized that our research is free of any present day political connotation. Moreover, its results are offered to use of scholars of any country, even before the final publication.
The team is directed by the author. Its members are Mrs. Lea Di-Segni, Mrs. Judith Green, Mr. J. Patrich, and Dr. Roni Reich.

classified according to chronological definition of the sites, and in many cases they lack any chronological definition at all. Out of the thousands of files we counted several hundred sites which undoubtedly related to Byzantine period.

C. The third major source of information is the Archaeological Survey of Israel. The survey has been in progress since the 1960's and will continue for many more years before being completed. The survey identifies all archaeological remains on the surface. It is arranged in units of 10 × 10 km, each of which is presented on a separate topographical map in a scale of 1:20,000. The large scale enables the surveyors to mark the precise location even of discoveries like single small buildings, cisterns, agricultural terraces or concentrations of pottery. The surveyors cover the area by foot, with the assistance of aerial photographs. Each unit of 10 × 10 km is published in a separate book. The main difficulty in using the material of the survey is the slow tempo of work and publication. Up to the present fewer than ten maps have been published. The unpublished material, however, is available in the archives of the survey, including the pottery, coins and other finds, that have been collected in the site. Hitherto, several hundred previously unknown Byzantine sites have been added to our knowledge by the surveyors.

The list of Byzantine monasteries in the Judaean desert represents a good example. Previous list counted fewer than 40 ruins of monasteries and hermitages in the Judaean desert. The present list of monastic ruins counts more than 80 sites.

A vast number of literary sources complements the archaeological data. The majority of the sources are in Greek and Latin, as well as in Hebrew and Aramaic. Oriental languages such as Syriac, Armenian, Coptic and Arabic also supply important materials. The late Prof. M. Avi-Yonah, whose writings on the historical geography of Palestine in the Hellenistic, Roman, and Byzantine periods have become the foundation of modern research,[2] also initiated another comprehensive project, namely *The Onomasticon of Eretz Israel in the Greek and Roman Sources*. Since his death in 1974, the project has been carried out by the author.[3] A parallel project, *The Onomasticon*

2. M. Avi-Yonah, *The Holy Land, From Persian to Arab Conquests (536 B.C. to A.D. 640), A Historical Geography*, (revised edition) Grand Rapids, Michigan, 1979. (First Hebrew edition 1949); Idem, *Gazetteer of Roman Palestine* (Qedem 5), Jerusalem, 1976.

3. The *Onomasticon* is carried out on behalf of the Israel Academy of Sciences and Humanities. It is directed by a committee, members of which are Profs. Ben-Hayim, J. Prawer, M. Stern, and A.A. Urbach, the president of the Academy. Members of the team are Lea Di-Segni, Judith Green, and Joseph Patrich.

of Eretz Israel in the Hebrew-Aramaic Sources is being carried out under the supervision of Prof. L. I. Levine. Both projects are sponsored by the Israel Academy of Sciences and Humanities.

The *Onomasticon* contains all written sources pertaining to places mentioned by name in literary sources, papyri, inscriptions, and even coins. Unlike the previous works,[4] it does not include only bibliographical reference, but presents the entire relevant text. The sources are arranged according to the place names, in alphabetic order: first the Greek or Latin text with the necessary *apparatus criticus*, then the translation into Hebrew (or into English, in a separate edition). Following are annotations, discussions and descriptions of the sites, and bibliography.

The chronological range of the *Onomasticon* extends from the conquest of Palestine by Alexander the Great up to the Muslim conquest. The majority of the sources, however, are from the Late Roman - Early Byzantine period. Altogether we have derived the material from more than nine hundred works (of some 600 authors, or collections) in the Greek and the Latin. The *Onomasticon* has significantly enlarged our knowledge: for example, the article Aila (modern Eilat) and the Ailanitic golf comprises ca. 70 separate references, more than double the number counted in previous collections. The article Ascalon will number more than 200 references, while a separate volume is planned for Jerusalem.

The wide chronological scope of the *Onomasticon*—covering almost one thousand years—adds great value to the work. It enables us to produce a comprehensive history of the settlements, by the comparison of one period to the other, and the examination of our results with the archaeological data. Through this comparative research we learn about the process of settlement, how many Byzantine sites were indeed founded during this period, and how many continued their existence from the Roman, Hellenistic, and even Biblical times. On the other hand, we learn how many older settlements had ceased to exist before the Byzantine period.

Most significant is the conclusion that the number of settlements in Palestine increased under the Byzantines. The land achieved its peak in settlement and demography, and the estimated population was larger than in any other period before and after—excluding the modern period from the first half of the 20th century on. Intensive process of settlement has been recognized in the borders of the desert, especially in the Negev. This was undoubtedly the result of

4. See for example, P. THOMSEN, *Loca Sancta*, Lepzig, 1907, and AVI-YONAH, above, note 2.

demographic growth in the mainland, proved both by the literary sources and the archaeological survey.

The increase in population found its expression not only in the number of the settlements all over the country, but also in the size of old cities. Caesarea, the capital of the province, for example, spread out of its Roman nucleus. In Scythopolis, ancient Beth-Shean, the capital of *Palaestina secunda*, a Byzantine street was recently discovered, nicely paved with basalt stones, that led into the newly settled Byzantine suburb, outside of the Roman wall in the south. Foundation inscription, from the first half of the six century, related the pavement to the governor Flavius Orestes.

A dramatic change occurred in Jerusalem. Hadrian founded his *Colonia Aelia Capitolina* above the ruins of the glorious Jewish Jerusalem, which had been burnt to ashes by Titus. The provincial colony, of some 10,000 inhabitants, expanded under the Christian regime into a major city of more than 50,000 inhabitants.

Study of the decline in population after the Byzantine period, shows that some deterioration did follow the Muslim conquest, but in general, a high level of settlement continued during the Ummayad regime. It was the emergence of the Abbasid dynasty, in the mid eight century, that marked the severe drop in the number of settlements and occupation.

The careful topographical study of patterns of growth or decline in occupation, will supply material to deal with several major problems in the history of the country. Most important is the connection between settlements, demography and the political-cultural changes. Also to be considered are possible connections between demography and the plague of 542 CE, the impact occurrence of minor climatic changes and so forth. Other possible options are the study of ethnical and religious demography, illustrating the struggle between the victorious Christianity and the Jews, Samaritans, and the Arab tribes at the bordering deserts. This will be studied only through a precise chronological map of churches and synagogues, and of Christian, Jewish, and Samaritan inscriptions. We hope to illustrate these phenomena and many others in the map, and accompanying text, of our Map of Palestine in the Byzantine Period.

Deuxième partie

MÉMOIRE

Catherine ASDRACHA
(CNRS - Paris)

LA THRACE ORIENTALE ET LA MER NOIRE : Géographie ecclésiastique et Prosopographie (VIII^e-XII^e siècles).

La valeur historique limitée des *Notitiae Episcopatuum* crée le besoin pour la géographie ecclésiastique d'avoir recours à des sources extérieures auxiliaires, aux listes historiques fournies par les synodes et les conciles ainsi qu'aux renseignements tirés des chroniqueurs, des *Vies* de Saints, des actes de la pratique, et autres sources; cela n'est plus à démontrer, après la dernière édition des notices[1].

Une comparaison superficielle avec les manuels de géographie civile (Hiéroklès et Georges de Chypre) montre que les deux domaines sont bien distincts et qu'on ne peut passer sans précautions de l'un à l'autre. Cela est vrai pour la notice la plus ancienne, dite d'Épiphane (not. 1) qui offre plusieurs ressemblances de style avec Hiéroklès, mais dont les listes provinciales diffèrent notablement; cela doit être vrai aussi pour les suivantes, bien qu'à partir des VIII^e-X^e siècles les listes de géographie civile n'existent plus, de sorte que le recoupement des divisions civiles par les divisions ecclésiastiques reste superficiel ou n'intéresse que quelques noms nouveaux (exarcheia). Pour la période de transition entre l'état ancien et le nouveau, qui commence à la notice 7, il faut suivre avec attention les premiers changements des listes dans les notices 3 et 4, et les comparer avec les listes des

Les historiens byzantins sont cités d'après l'édition de Bonn sauf indication contraire.

1. *Notitiae*; les renvois dans la présente étude suivent la nouvelle numérotation. Pour un résumé des équivalences avec l'ancienne numérotation, ainsi que sur la datation nouvelle et sur l'évaluation des notices, voir Darrouzès, L'édition des *Notitiae*. Je tiens, à cette occasion, à remercier le R. P. Jean Darrouzès pour son aide multiple et irremplaçable.

derniers grands conciles de 787, 869 et 879[2]. Le dernier malheureusement offre des listes de noms en désordre, ce qui leur fait perdre le principal avantage d'une liste ordonnée où apparaît la répartition des évêchés par métropole.

Je me propose donc d'étudier les métropoles thraces d'Héraclée et d'Andrinople, et les évêchés suffragants avec les archevêchés, à savoir, l'ensemble des sièges qui couvrent la région délimitée *a*) au nord, par la chaîne de l'Aimos; *b*) au sud, par la côte nord-égéenne et la côte nord de Propontide, avec Prokonèsos; *c*) à l'ouest, par le cours de l'Hèbre; *d*) à l'est, par la côte occidentale de la mer Noire, du cap Aimon à la Longue Muraille d'Anastase.

En ce qui concerne la limite chronologique *post quem*, elle se situe, d'une façon conventionnelle, à l'époque du concile de Nicée II (787), car celui-ci enregistre dans ses listes une augmentation notable du nombre des sièges dans l'éparchie d'Europe, qui passent de 8 à 15, archevêchés et évêchés compris[3].

Bien entendu, on ne se lassera pas de répéter que la *taxis* ecclésiastique ignore intentionnellement les nouvelles divisions administratives, survenues après la fondation des métropoles, et qu'elle continue à inscrire celles-ci, comme les archevêchés d'ailleurs, dans le cadre des anciennes provinces romaines : Héraclée à l'éparchie d'Europe, et Andrinople à l'éparchie d'Hémimont. Pourtant — et ceci vaut particulièrement pour les notices —, Europe est souvent confondue avec l'éparchie de Thrace, ou, avec celle de Rhodope, ce qui pourrait être une faute du copiste pure et simple, si cela ne relève pas aussi d'une confusion entre notions géographiques et termes administratifs[4].

Étant donné l'étendue de la période examinée (VIII^e-XII^e siècle compris) et les changements multiples survenus entre temps dans l'organisation thématique en Thrace, il est nécessaire, en vue de suivre le changement du côté des suffragants des métropoles et du côté des archevêchés, de distinguer, *grosso modo*, deux périodes à l'intérieur des cinq siècles de l'administration des thèmes :

a) de la fin du VIII^e siècle, époque où se situe la création du thème

2. *Notitiae*, p. 44-45, 50-51.

3. Sur des questions analogues à celles-ci mais ayant affaire à la région voisine des Rhodopes, voir CATHERINE ASDRACHA, Les Rhodopes dans la deuxième moitié du XIII^e siècle : prosopographie, *REB*, t. 31 (1973), p. 289-297; EADEM, Les Rhodopes au XIV^e siècle. Dans d'autres travaux qui vont suivre, je traiterai les mêmes problèmes au sujet des mêmes régions, pour les périodes allant du IV^e au VIII^e s. et du XIII^e au XV^e siècle.

4. Voir ci-dessous, et notes 13, 14.

de Macédoine[5] par la division et la récupération de la plus grande partie du thème de Thrace, jusqu'au xe-milieu xie siècle[6];

b) de la fin du xie siécle et, en particulier, à partir du règne d'Alexis I, qui avait procédé à la création de nouveaux thèmes, jusqu'à la fin du xiie siècle, et jusqu'en 1204, date-limite, où une nouvelle organisation thématique est mise en relief par le chrysobulle en faveur des Vénitiens (1198) et dans la *Partitio Romaniae*[7].

C'est durant cette période et, principalement, vers la fin du xie siècle, que deux nouveaux thèmes sont créés : celui d'Andrinople-et-Didymoteichon, par une dichotomie du thème de Macédoine créé à l'époque précédente; celui d'Anchialos, fondé sur le territoire de la ville homonyme par une division faite aux dépens du thème de Thrace et comprenant aussi les villes de Mésemvria, de Sôzopolis et de Déveltos[8]. Vers la même époque, ce qui restait des territoires ainsi mutilés de Thrace et de Macédoine s'était uni en un seul thème, celui de la Thrace-et-Macédoine[9].

Cependant, ces deux grandes périodes de l'administration civile ne coïncident pas exactement avec l'évolution des provinces ecclésiastiques, dont les notices ne donnent pas une image continue : par exemple, l'Europe des notices 1 et 4 s'oppose à celle des notices 2 et 3 dont l'état des sièges annonce celui de la notice 7. En faisant abstraction des situations particulières, la division en deux périodes reste valable : la première s'achève au xe siècle, où la notice 7 récapitule les mouvements administratifs successifs depuis la notice

5. Le fait que le thème de Macédoine n'avait rien à voir avec la notion géographique de la Macédoine, ni avec l'ancienne éparchie romaine du même nom, mais qu'il consistait en une partie de la Thrace avec, comme capitale, Andrinople, est illustré, entre autres, par le terme de Μακεδονία κατὰ Θρᾴκην, ou Μακεδονία τῆς Θρᾴκης, ou encore Μακεδονική, voir Stéphanos Byzantios, Meineke, p. 171 (à propos de Visanthè-Rhaidestos); Théophanès Continuatus, 223[5]; cf. Ostrogorsky, *Geschichte*, p. 162; cf. *infra*, p. 225-226.

6. Sur le thème de Thrace, constitué déjà vers 680 sur quatre éparchies de l'ancien diocèse de Thrakikè (celles d'Europe, de Rhodope, de Thrace et d'Hémimont), avec Arkadioupolis comme capitale, voir A. Pertusi, éd. *De Thematibus*, p. 156-157, 162-163; Kyriakidès, *Mélétai*, p. 126-127. Notamment R.-J. Lilie, «Thrakien» und «Thrakesion». Zur byzantinischen Provinzorganisation am Ende des 7. Jahrhunderts, *JÖB*, t. 26 (1977), p. 27-47; Idem, Die zweihundertjährige Reform. Zu den Anfängen der Themenorganisation im 7. und 8. Jahrhundert, *BSl*, t. 45 (1984/1), p. 36-39. Sur la Thrace orientale, en général, voir Karassos, *La Thrace orientale* (avec 15 cartes et plans hors-texte); cf. Taşlıklıoğlu, *Epigrafya* (bibliographie et carte de la Thrace orientale dans le vol. I).

7. Zakythinos, Études A; Idem, Études B; Carile, *Partitio*, p. 217-221, 232-239, 247-254 et *passim*.

8. Zakythinos, Études A, p. 51.

9. Idem, *ibid.*, p. 57-59. Voir un exemple de mention explicite de ce thème, Attaleiatès, *Diataxis*, éd. P. Gautier, l. 1380-1381 : κατὰ τὸ θέμα Θρᾴκης καὶ Μακεδονίας.

1 ; la seconde s'achève à la fin du XIIe siècle, avec la période des Comnènes (notices 12-13) après laquelle les sièges provinciaux ne sont plus recensés.

Regardons ainsi notre carte schématique qui trace la configuration des thèmes de la région sur la base : primo (pour la première période), de la notice 7, qui est la seule à se réclamer d'un acte officiel, à savoir de l'« acte de promulgation ou préface à la taxis» hiérarchique[10] du patriarche Nicolas Ier (901-907), destiné à incorporer les sièges occidentaux qui ont été introduits dans les rangs de préséance déjà par la notice 2 ; et, secundo (pour la deuxième période), sur la base de la notice 13 (fin XIIe siècle) où la liste des suffragants fait le pendant de la notice 12, qui comporte les listes des métropoles et des archevêchés, en ce qui concerne l'accroissement des sièges.

Or, vu qu'il s'agit d'un cas dû à l'antériorité de l'administration ecclésiastique face à l'organisation thématique dans l'empire, on observera sur la carte que les limites de la juridiction des métropoles débordent les limites des thèmes en s'étendant sur les thèmes voisins[11], et on aboutira aux constatations suivantes :

Éparchie d'Europe

a) *Première période (VIIIe-Xe/milieu XIe siècle).*

Au sujet de la délimitation nord-est des thèmes de Thrace et de Macédoine, il s'agit de savoir si le thème de Thrace avait accès à la mer de Propontide, à l'est de Rhaidestos, ou si le thème de Macédoine s'étendait jusqu'à la muraille d'Anastase, laissant au nord la frontière sud de Thrace[12]. Ce problème se complique par la confusion continue que les chroniqueurs byzantins font entre *Thrace*, notion géographique, et *Thrace*, division administrative, ancienne éparchie ou thème.

A titre d'exemple, citons quelques passages ayant :

a) Une connotation géographique de Thrace : « Les choses ayant tourné ainsi, les villes côtières de Thrace, Panion ainsi qu'Héraclée, ne cessaient de se ranger du côté du tyran» [Thômas le Slave] (Théophylaktos Continuatus, 71⁴) ; « après la chute des tyrans [révolte de Thômas], les villes côtières de Thrace, Panion ainsi qu'Héraclée, ... résistaient» (Kedrènos, II, 907 13) ; « jusqu'à l'Héraclée de Thrace» (Attaleiatès, 269⁵) ; « Il sortit [Alexis Ier] de la reine des villes et, étant

10. *Notitiae*, p. 53-55, 270.

11. ASDRACHA, Les Rhodopes au XIVe siècle, p. 1.

12. KYRIAKIDÈS, *Mélétai*, p. 130-132 ; là-dessus, voir les objections d'A. Pertusi, dans son édition du *De Thematibus*, p. 158-159.

arrivé en Thrace, établit son camp près de la rivière Almyros» (Anne Comnène, Leib, I, 19^{3}); «en apprenant... que l'armée arriva à Tzouroulon (une petite ville située quelque part en Thrace)» (*ibid.*, I, $73^{9\text{-}11}$); «Quant à lui, il séjourna près de Philippoupolis, qui est une ville de l'arrière-pays de Thrace» (*ibid.*, III, $178^{4\ 5}$); «Mais ceux-ci ... il les transféra [Jean Tzimiscès, les Pauliciens]... des lieux de l'Arménie en Thrace. Et il les obligea à s'installer aux environs de Philippoupolis» (*ibid.*, III, $179^{30\text{-}31}$, 180^{4})[13]; «Il [Manuel I^er^] avançait vers le détroit sis près de la ville d'Abydos, où se trouve un bourg côtier de Thrace, qui eut son nom d'après le stratège des Athéniens, Kallias» (Kinnamos, 201^{20}); «Des Scythes avec un contingent valaque ayant passé l'Istros... ravagèrent les bourgs de Thrace, situés près de Mesènè et de Tzouroulon [1199]» (Choniatès, Van Dieten, $499^{57\text{-}58}$).

b) Une connotation administrative (thématique) de la même région : «... Il est allé [Saint-Pierre d'Atroa] vers les lieux de la province de Bithynie et il est arrivé chez un grand hésychaste, nommé Jacques, qui avait été évêque de Ἐγχελίου [Anchialos], de Macédoine...» (Laurent, *Saint-Pierre d'Atroa*, § $65^{5\text{-}6}$, p. 193; cette forme du nom d'Anchialos est rarissime si elle n'est pas un hapax); «Un gel insupportable étant arrivé et l'Istros [le Danube] ayant gelé, les Petchénègues l'ont traversé et ravagé beaucoup la Mysie et la Thrace jusqu'à la Macédoine [les deux thèmes]» (Cedrènos, II, $514^{17\text{-}19}$); «Quelques-uns de ceux-ci (Ouzes)... vinrent à l'empereur et après avoir reçu de terre publique de la [terre] macédonienne [= thème de Macédoine, en Thrace[14]]...» (Skylitzès Cont. in Cedrènos, II, 656^{3}-657); «Et Nestôr... ravage et la Macédoine et la Thrace... et se retire sur la terre des Petchénègues. Et un contingent des soldats macédoniens... vint à l'empereur [Michel VII] (*ibid.*, $719^{18\text{-}22}$); «Et plusieurs Macédoniens sont tombés [armée du thème de Macédoine]» (*ibid.*, 730^{21}); «Et sur les lieux macédoniens, les villes côtières... ont souffert [d'un séisme], Rhaidestos, dis-je, et Panion et même Myriophyton» (Attaleiatés, 89^{22}-90^{1}); Il traversa [Constantin IX] avec des forces importantes la montagne qui s'élevait au-dessus et qui était une sorte de frontière entre le [pays] macédonien et les pays autour d'Istros» (*ibid.*, $37^{17\text{-}18}$); «Et après avoir envahi [Nestôr] la [terre] macédonienne avec les Petchénègues... les soldats recrutés à Andrinople n'ont pas osé lui faire la guerre» (*ibid.*, 207^{22}-208^{2}); «Et Comnène [Alexis I^er^], après avoir traversé la Macédoine [= thème] et Voléron, arrive à Strymôn» (Bryennios, 148^{11}); «Après avoir été ainsi chassés des lieux de Macédoine et de Philippoupolis, ils [les Petchénègues] campèrent près d'Istros» (Anne

13. Les deux derniers passages peuvent aussi faire allusion à l'éparchie de Thrace.
14. Voir ci-dessus et notes 5 et 6.

Comnène, Leib, II, 88[25-28]) ; «Et l'empereur [Manuel Ier] avança vers la ville macédonienne de Philippe» (Kinnamos, 203[23]-204[1]) ; «Ayant été divisés en quatre camps [les Coumans], attaquèrent toute la Macédoine [= thème] ... de sorte qu'ils pillèrent plusieurs monastères en cherchant partout sur la montagne de Ganos» (Choniatès, Van Dieten, 508[67-70]).

Par conséquent, dans le cas où l'on admet, avec Pertusi, que les deux thémes avaient en commun, comme limite est, la muraille d'Anastase[15] et, donc, que le thème de Thrace était dépourvu d'accès à la Propontide, la métropole d'Héraclée et la plupart de ses évêchés se trouveraient situés dans le thème de Macédoine. Pourtant, ses évêchés de Sergentzè, au pied sud-est de la Istrandja Dagh actuelle, et de Mèdeia, sur la côte occidentale de la mer Noire, devaient être compris dans le thème de Thrace.

En revanche, si l'on pense, comme Kyriakidès[16], que le thème de Macédoine ne s'étendait pas jusqu'à la muraille d'Anastase, et que la frontière avec celui de Thrace suivait une ligne allant, à l'est de Rhaidestos, vers le nord jusqu'au cours d'Erginès, la métropole d'Héraclée devait se trouver du coup incorporée dans le thème de Thrace, avec les évêchés de Sergentzè et de Mèdeia et avec ceux, plus proches, de Daônion, Théodoroupolis, Tzouroulos, Métra et Chalkis. Tous les autres évêchés (Panion, Chersonèsos-Examilion, Kallipolis, Charioupolis, Madytos et Pamphylon), Rhaidestos en tête, seraient situés dans le thème de Macédoine. Les évêchés de Lizikos et de Lithoprosôpon n'ayant pas été identifiés, on ne saurait dire dans lequel des deux thèmes ils se situaient[17].

On remarquera que la seconde hypothèse au sujet de la délimitation des deux thèmes serait plus conforme, au bout du compte, à ce que disent les passages des chroniqueurs, malgré une certaine ambiguïté qui en ressort[18].

b) *Deuxième période* (*fin* XIe-XIIe *siècle*).

La question du recoupement des deux administrations ne se pose pas pour Héraclée, vu l'unification des deux thèmes concernés, qui fait que tant la métropole que tous ses évêchés se trouvent dans le grand thème de Thrace-et-Macédoine. Ceci concerne, de même, les nouveaux évêchés d'Héraclée qui figurent dans la notice 13 (en fait, déjà dans la notice 10), ceux de Péristasis et d'Athyra.

15. Constantin Porphyrogénète, *De Thematibus*, éd. A. Pertusi, p. 158-159, 163-164.

16. Kyriakidès, *Meletai*, p. 132.

17. De toute façon, ils étaient censés appartenir à l'éparchie d'Europe, voir *infra*, p. 254, 257-258. Plus particulièrement, sur l'évêché de Lithoprosôpon et sur son classement erroné comme suffragant de Philippoupolis, dans la notice 3, voir Darrouzès, Nicée, p. 59 et 69 (le no 120 de la liste F).

18. Voir *supra*, p. 224-226.

Éparchie d'Hémimont

a) *Première période* (*VIIIᵉ-Xᵉ/milieu XIᵉ siècle*).

De tous les évêchés d'Andrinople, seuls ceux de Voukellon et de Provaton, sinon aussi celui de Tzôïda, se trouvent dans le même thème qu'Andrinople, celui de Macédoine. Les autres évêchés, Vrysis, Skopelos, Voulgarophygon, et encore ceux dont la localisation reste approximative, comme Trapovizyè et Karavos, se situent dans le thème de Thrace ; tel est aussi le cas de trois premiers évêchés, c'est-à-dire, ceux de Sôzopolis, d'Agathoupolis et de Déveltos qui, situés sur la côte et sur la région avoisinante de la mer Noire, sont les évêchés les plus éloignés de leur métropole.

b) *Deuxième période* (*fin XIᵉ-XIIᵉ siècle*).

Andrinople étant devenue elle-même le chef-lieu du nouveau thème d'Andrinople-et-Didymoteichon, et Anchialos celui du thème homonyme, la métropole voit ses évêchés «disséminés», dirait-on, encore plus, en raison de leur position dans trois thèmes différents.

Les trois premiers évêchés cités ci-dessus se trouvent alors avec l'archevêché de Mésembria dans le thème d'Anchialos, cependant que le nouveau thème de Thrace-et-Macédoine récupère ceux qui se situaient jadis dans le thème de Thrace. Près de la métropole et dans le même thème d'Andrinople-et-Didymoteichon, lui aussi nouvellement créé, restent toujours les évêchés de Voukellon et de Provaton, celui de Tzôïda faisant partie soit du même thème soit de Thrace-et-Macédoine, vu l'incertitude de sa localisation.

Quant aux évêchés de Goloè et de Lima, qui figurent à la fin des suffragants d'Andrinople sur la notice 13, il ne faut pas les prendre en considération, étant donné que leur citation constitue un hapax dans la tradition des notices. La ville de Goloè, dont les habitants étaient Bulgares, est connue d'Anne Comnène, qui la mentionne dans le contexte des guerres d'Alexis I contre les Petchénègues[19], ainsi que de l'auteur arabe Idrisi, qui la décrit comme une ville visitée souvent par des commerçants, florissante, et située au milieu d'une plaine fertile[20].

19. ANNE COMNÈNE, Leib, II, p. 89^{7}, 93^{27}, 101^{20} et *passim* ; voir surtout p. 194^{24}-195^{2}.

20. Selon Idrisi (nouv. éd. : AL-IDRISI, *Opus geographicum*, éd. A. Bombaci, U. Rizzitano, R. Rubinacci, L. Veccia Vaglieri, Ist. Univ. Or. di Napoli, fasc. 7, Naples-Rome, 1977), cité par Jireček, elle se trouvait sur la route d'Anchialos à Sliven, au nord-ouest d'Aétos ; on peut déceler un souvenir de son nom dans *Gulitsa*, village des

Son apparition dans la notice du XIIe siècle pouvait avoir des connotations historiques en liaison avec son rôle de ville forteresse aux défilés de l'Aimos et avec ses mentions dans les deux auteurs du XIe et du XIIe siècle, cités ci-dessus.

En ce qui concerne Lima, qui n'est pas connue des sources profanes, son nom devait être plutôt une déformation d'un autre nom, échu en cet endroit d'une autre province[21].

La définition des rapports entre les deux administrations demanderait sans doute quelques nuances, qu'il n'est pas nécessaire de poursuivre ici. Pour l'étude des sièges épiscopaux, ces remarques générales suffisent à dégager le cadre de leur évolution et à montrer qu'il est indépendant de celui des circonscriptions civiles.

Revenant à la seule administration ecclésiastique, examinons à l'intérieur de la période envisagée (VIIIe-XIIe siécle) les changements qui sont enregistrés d'une notice à l'autre, et qui concernent les listes des métropoles et des archevêchés ainsi que celles des métropoles avec leurs suffragants. Bien entendu, seront également prises en compte les listes conciliaires qui, pourtant, présentent de sérieuses lacunes entre le concile de Nicée II (787) et le concile anti-photien de 869/870, et dont le témoignage ne peut être que relatif, en raison de l'irrégularité des présences.

I. — LES MÉTROPOLES

Héraclée et Andrinople[22], érigées en métropoles, la première au début et la seconde à la fin du IVe siècle, sont restées presque

Balkans près de la mer Noire, voir JIREČEK, *Pătuvanija*, p. 813. Cet auteur rejette la localisation proposée par W. Tomaschek (*Zur Kunde der Hämus Halbinsel*, Vienne 1882, p. 37), qui place Goloè au village Skenderli qui, selon Jireček, est beaucoup trop à l'est de l'emplacement supposé de la ville. Plus près de nous, Goloè fut identifiée avec les ruines d'une agglomération près du village actuel de Komarevo, dans la région de Karnobat, voir A. IGNATIEV, Gradišteto pri selo Komarevo, *IBAI*, I (1921), p. 206 sq.; cf. ZLATARSKI, *Istorija*, II, p. 105.

21. *Notitiae*, p. 149.

22. Sur l'Église d'Héraclée (ancienne Périnthos, l'actuelle Eregli), voir la bibliographie étendue d'ANASTASIOU, *Bibliographie, s.v.* Ἡρακλείας. Quelques mentions de la ville dans les sources de l'époque concernée : KEDRÈNOS, II, 90[8]; lettre de Nicolas Ier à Syméon le Bulgare : PG, 111, col. 125-128; ATTALEIATÈS, 250[15], 269[5], 271[23-24]. Cf. ZAKYTHINOS, Études B, p. 177; CARILE, *Partitio*, p. 249. C'est l'*Arecloie* de VILLEHARDOUIN (*La Conquête*, II, § 417), l'*Areclee* d'HENRI DE VALENCIENNES (*Histoire*, § 553). Cf. S. ARISTARCHÈS, in *EPhS*, t. 1 (1863), p. 257-263; IDEM, *ibid.*, t. 4 (1871), p. 9.

Pour la bibliographie concernant Andrinople, voir ANASTASIOU, *Bibliographie, s.v.* Ἀδριανουπόλεως. Pour un aperçu général et prosopographique de la métropole, voir LAURENT, Synodicon. Sur la ville d'Andrinople et sur sa région, voir ASDRACHA, *Les Rhodopes*, p. 137-148, 190-193 et *passim*.

Il est à souligner que les notes portant ici sur les sources et sur la bibliographie

immuables dans les notices, dès la notice 1[23]. Ceci est valable principalement pour Héraclée, qui détient toujours le 3e rang, cependant qu'Andrinople, qui occupait le 31e rang dans la notice 1, voit son rang se stabiliser au n° 40, à partir de la notice 7, en raison des modifications intérieures provoquées par l'arrivée des nouveaux sièges occidentaux[24].

Reste le problème de la deuxième métropole d'Hémimont, Markianoupolis, qui est présente dans l'ancienne notice, de 1 à 6, mais qui disparaît dans la notice 7 (sauf sur trois manuscrits qui pourtant donnent des listes probablement plus tardives que celles de cette notice); elle est également absente des listes conciliaires de Nicée II (787)[25]. La ville est classée par Hiéroklès comme la première ville de l'éparchie de Mysie inférieure, et, par la suite, c'est une autre ville de la même éparchie — qui fut en même temps l'un des suffragants de Markianoupolis dans la notice ancienne —, Dorostolon ou Dristra (l'actuelle Silistria), qui devint métropole à son tour, en 1071 (notice 11[73])[26].

Les archevêchés

Le nombre des archevêchés qui correspondent au territoire des anciennes éparchies d'Europe et d'Hémimont est relativement très grand par rapport à l'étendue de l'espace examiné et au nombre des villes existantes. De 10 (Prokonèsos inclus) dans la notice 2 (VIIIe-IXe siècle) et déjà dans la notice 1, ils passent à 15 dans la notice 7, au début du règne de Léon VI et sous le patriarcat de Nicolas Ier[27], un

concernant les villes, qui accompagnent leur identification, sont loin d'être exhaustives — cela n'étant pas mon propos en cette étude — et ne constituent qu'une partie infime du grand éventail des références, fournie strictement à titre indicatif.

23. Sur l'évolution du rang de la métropole d'Andrinople ainsi que sur ses suffragants et ses prélats, au XIIIe et au XIVe siècle, voir Catherine Asdracha, ci-dessus, note 3. Voir, en général, Laurent, V/1, p. 212 et 543-544.

24. *Notitiae*, Index grec, *s.v.* Ἡράκλεια, Ἀδριανούπολις. Les choses se passent différemment à partir de la notice 17 (XIVe s.), voir Asdracha, Les Rhodopes au XIVe siècle, p. 37-38.

25. *Notitiae*, 1[36], 2[35], 3[40], 4[36], 5[31], 6[31]; *ibid.*, p. 57, note 3, p. 74; Darrouzès, Nicée, p. 15.

26. Honigmann, *Synekdèmos*, 636[2]; cf. *ibid.*, p. 4-5. *Notitiae*, 1[445], 2[513], 4[463]; *ibid.*, p. 57, n. 3, p. 441; Darrouzès, Variations, p. 26, 34.

La subordination de Markianoupolis à la province de Thrace dans la notice 3 (ligne 47) relève sûrement d'un doublet, puisqu'on la retrouve plus bas (ligne 50) en Hémimont; voir la critique sur cette compilation qu'est la notice 3, en général peu fiable, dans *Notitiae*, p. 32-33. La ville de Markianoupolis a été identifiée avec l'actuel village de Devnja, à l'ouest d'Odessos-Varna, voir Zlatarski, *Istorija*, II, p. 193, n. 1.

27. Sur une meilleure précision de la date de la notice 7, pendant le premier patriarcat de Nicolas Ier (901-907), voir *Notitiae*, p. 78.

nombre qui dépasse même celui des archevêchés de toute l'Asie Mineure[28].

Certes, il s'agit là d'un rééquilibrage au profit des sièges occidentaux, qui avait déjà commencé à se manifester dans la notice 2 au niveau des évêchés. Il n'en reste pas moins vrai qu'il faut y voir aussi une volonté politique de renforcer la cohésion de cette partie de l'empire, espace vital de Constantinople, rendu vulnérable face aux invasions venant du Nord (en l'occurrence, face aux Bulgares de Syméon). Cette volonté impériale se trouva associée à l'aspiration du patriarche d'asseoir son pouvoir personnel en Thrace d'une façon plus effective, à travers l'accroissement des sièges dépendant de lui directement, et indépendamment de l'importance des villes concernées[29].

Alors que la notice 7 subit la perte d'Anchialos, les nouveaux sièges qui s'y inscrivent sont ceux de Rhousion, de Vrysis, de Nikè et de Karavizyè.

Vizyè

Le siège de cette ville (l'actuelle Viza, en Thrace orientale)[30] figure comme le premier archevêché thrace de la Taxis dans toutes les notices. Soumis à l'éparchie d'Europe, où il fut l'un des suffragants d'Héraclée déjà au v^e siècle, Vizyè détient la 3^e place sur la liste des archevêchés (not. 1 à 5), après ceux d'Odessos et de Tomis[31]. Dans la notice 7, avec la perte d'Odessos et de Tomis et l'entrée des nouveaux sièges thraces, il prit la tête de la liste des archevêchés d'une façon continue, avant de passer sur celle des métropoles, au XIV^e siècle (notice 19).

28. Sur la situation respective en Asie Mineure, vers la même époque, voir VRYONIS, *Asia Minor*, p. 34.

29. Une explication possible de ce phénomène serait que le patriarche avait bien besoin de conseillers résidant près de Constantinople et, d'ailleurs, la nomination d'un archevêque en Thrace, étant donné la proximité de la capitale, relevait aussi d'un acte de faveur envers des personnes qu'il voulait privilégier délibérément.

Sur les nouvelles créations dans le reste de l'Hellade, liées plus ou moins aux invasions et à l'installation des Slaves, voir DVORNIK, *Les Slaves, Byzance et Rome*, p. 235-239.

30. Sur l'histoire de la ville, voir S. LAKIDÈS, *Ἱστορία τῆς ἐπαρχίας Βιζύης καὶ Μηδείας ἀπὸ τῶν ἀρχαιοτάτων χρόνων μέχρι τῶν καθ' ἡμᾶς*, Constantinople 1899. Sur les vestiges archéologiques, v. G. LAMBOUSIADÈS, *Thrakika*, 9, 1938, 55-57. Cf. ZAKYTHINOS, Études B, p. 169-170; CARILE, *Partitio*, p. 217 *(...civitate Viçoi)*, 232. C'est la *Visoi* de VILLEHARDOUIN, *La Conquête*, II, § 390, 403, 421, 428. Cf. BEŠEVLIEV, *Nadpisi*, n° 27 : [+ Κάστρον] Βιζύης; voir ci-dessous note 203. Pour la bibliographie, surtout ecclésiastique, ANASTASIOU, *Bibliographie, s.v.* Βιζύης.

31. *Notitiae*, Index grec, *s.v.* Βιζύη. Sur l'archevêché, en général, voir LAURENT, V/1, p. 635; DGHE, t. 9 (1937), col. 45-45 (R. JANIN). A relever la mention «Byzae metropolitanus episcopus», en 458, voir SCHWARTZ, *Acta Conciliorum*, t. II, vol. VI, 86; et pour 553 : «Theodorus, gratia Christi episcopus Bizyenorum metropoleos», *ibid.*, 231[164].

Il est à remarquer que la ville détenait déjà le premier rang dans deux listes du concile de Nicée, en raison encore de l'absence d'Odessos et de Tomis[32], liée apparemment aux invasions des Bulgares et à la création de leur État sur la frontière nord de l'empire, qui entraîna la perte des anciennes éparchies de *Moesia inferior* et de Scythie, à partir de 679/680.

Les listes conciliaires de 787, de 869 et de 879 mises à part, Vizyè est présente aussi sur certaines listes synodales du XIe siècle (1028, 1072, 1082, 1094) que recoupe la notice 11, ainsi que sur plusieurs listes du XIIe siècle (1117, 1143, 1147, 1169, 1170, 1192), auxquelles correspond plus ou moins la notice 12[33].

Arkadioupolis

L'archevêché d'Arkadioupolis (l'actuelle Lule-Burgas)[34], venant toujours après Vizyè dans les notices et soumis, lui aussi, à l'éparchie d'Europe, détient la 11e place jusqu'à la notice 7, où, en raison du réarrangement général, il est projeté au numéro 7, avant de figurer comme métropole (85e) dans la finale de la notice 12[35].

Sa présence dans les listes conciliaires se manifeste en 787 et en 879[36], cependant que son titulaire figure sur plusieurs listes synodales : sur une seule pourtant au XIe siècle, en 1032[37] ; plusieurs au XIIe siècle : 1116, 1147, 1157, 1166 (mention certaine du rang d'archevêché), 1168, 1170, 1171, son inscription en 1191 restant ambiguë[38].

Sa promotion en métropole, bien qu'elle ne soit pas confirmée par des mentions explicites des listes synodales du XIIe siècle, eut lieu, très probablement, sous le règne d'Isaac II ; celui-ci avait, semble-t-il, créé six métropoles de plus (de 1185 à 1189), relançant après un arrêt

32. DARROUZÈS, Nicée, p. 19-20. Voir HONIGMANN, *Synekdèmos*, 636[3], 637[1]. Cf. JIREČEK, *Pătuvanija*, p. 880-882.

33. MANSI, XII, col. 994[D] ; *ibid.*, XVI, col. 191[D] ; XVII A, 373[E] ; DARROUZÈS, Nicée, p. 20 ; GRUMEL, nos 900, 926, 967, 1011, 1085, 1086, 1109, 1110, 1118, 1180. Cf. *Notitiae*, p. 123, 131, 133. Voir la correction de Κυζικοῦ en Βιζύης sur une des listes de 1170, GRUMEL, no 1112.

34. L'ancienne Vergoulè, voir SAMOTHRAKÈS, *Lexikon*, *s.v.* 'Αρκαδιούπολις ; cf. ZAKYTHINOS, Études A, p. 54 ; CARILE, *Partitio*, p. 218[27], 247. C'est l'*Archadiople* de VILLEHARDOUIN, *La Conquête*, II, § 338, 339, 344, 390 et *passim*. Cf. BEŠEVLIEV, *Nadpisi*, no 26 : Κάστρ[ον] 'Αρκαδι[ουπόλεως], voir *infra*, note 203.

35. *Notitiae*, Index grec, *s.v.*

36. MANSI, XII, col. 994[E] ; *ibid.*, XVII A, col. 373[C] ; cf. DARROUZÈS, Nicée, p. 20.

37. GRUMEL, no 840.

38. IDEM, nos 1000 (où il corrige en 1116 la date (1071) proposée par USPENSKIJ, *Mnenija*, p. 15[8] et 28[8]), 1072, 1077, 1109, 1110, 1178 ; LAURENT, *EO*, t. 33 (1934), p. 319[8 9]. IDEM, V/1, p. 640 ; voir là-dessus, *Notitiae*, p. 132, note 2 ; *ibid.*, p. 126, 133.

de presque un siècle, le mouvement des promotions qui avait été ralenti à la fin du XIe siècle, par Alexis Comnène[39].

Le siège d'Arkadioupolis fut lié, par deux fois et de façon différente, aux vicissitudes des guerres, en Orient comme en Occident. Pendant les dernières années du XIe siècle, sous l'empereur Alexis I et sous le patriarche Nicolas III (1084-1111), un archevêque de Léontopolis d'Isaurie, probablement du nom de Léon (voir ci-dessous, p. 279), fut transféré à Arkadioupolis, en raison apparemment de l'impossibilité de regagner son siège après Mantzikert et le déferlement des Turcs en Asie Mineure[40]. Il n'est pas sûr qu'il a porté, en plus de son propre titre, celui de proèdre (d'Arkadioupolis), décerné d'habitude au détenteur d'un second siège, à partir de la fin du XIIIe siècle; pourtant, l'existence d'un autre précédent de cumuls, en 1105 (celui de «métropolite et archevêque d'Alania et Sôtèropolis») rend le cas d'«archevêque de Léontopolis et proèdre d'Arkadioupolis» moins invraisemblable en soi[41].

C'est un processus contraire qui survint sous le règne d'Isaac II Ange, avec la donation d'Arkadioupolis en supplément (épidosis) à Grégoire de Nyssa d'Asie[42], qui, lui, pouvait, certes si les circonstances le lui permettaient, rester à son propre siège, administrant Arkadioupolis uniquement par des visites.

La difficulté que présente ce texte à propos de «Jean de Bulgarie», identifié à juste titre avec le tsar Kaloyan, qui pourtant monta sur le trône en 1197, à savoir deux ans après la fin du règne d'Isaac II, pourrait, me semble-t-il, se résoudre si l'on considérait qu'il s'agit ici du second règne d'Isaac II, en 1203-1204, et que l'annotateur ou le copiste a simplement omis le nom de son co-empereur, Alexis IV.

Quant à l'adjectif «κοινῆς» de la deuxième ligne du texte, utilisé comme qualificatif de l'Église d'Arkadioupolis, on ne peut pas hésiter à opter pour la lecture κενῆς (vide, déserte) que donne aussi l'apparat critique. En effet, la ville d'Arkadioupolis elle-même est mentionnée dans plusieurs sources profanes contemporaines comme une ville qui

39. PAPADOPOULOS-KERAMEUS, Xiphilin, p. 75; SAKKELIÔN, *DIEE*, 3, 1889, 419-422; cf. GRUMEL, n° 1179. Sur les difficultés d'interprétation que présente son classement entre Apros et Pharsala sur l'acte synodal de 1191, voir *Notitiae*, p. 131-132. *Ibid.*, notice 12[87]; DARROUZÈS, Notes inédites, p. 161, 164. Arkadioupolis redevient archevêché au XIIIe siècle, en cédant son titre métropolitain à Didymoteichon, comme il apparaît sur l'acte de 1260, voir *Notitiae*, p. 169, note 3. Cf. DHGE, t. 3 (1924), col. 1484-1485 (R. JANIN).

40. VRYONIS, *Asia Minor*, p. 201 et note 368.

41. *Notitiae*, p. 127; DARROUZÈS, Transferts, n° 51 et p. 207-209.

42. IDEM, Notes inédites, p. 159[1-3]; IDEM, Transferts, n° 60 : Ἐπὶ τῆς βασιλείας Ἰσαακίου τοῦ Ἀγγέλου ψήφῳ κοινῇ τῆς συνόδου τῷ Νύσσης Γρηγορίῳ ἐδόθη κατ' ἐπίδοσιν ἡ Ἀρκαδιούπολις, ὡς κοινῆς τῆς ἐκκλησίας ὑπὸ τὸν Βουλγαρίας τέως γεγονυίας Ἰωάννην; *Ibid.*, p. 211. La lecture κοινῆς τῆς ἐκκλησίας ... γεγονυίας (*ibid.*, l. 2/3) provient évidemment d'une confusion avec l'adverbe κοινῇ dans le même texte (ligne 1).

se vidait de ses habitants, tantôt devant l'une, tantôt devant l'autre armée étrangère ; parfois, encore, ce fut l'une ou l'autre armée qui évacua la ville.

Ainsi, en 1190 déjà, les Croisés de Barberousse, sur leur route vers Constantinople, en attaquant la ville la trouvèrent vide d'habitants et de vivres, sauf quelques petites quantités de céréales et de vin[43]. Plus proches de notre document, de pareilles mentions se rapportent aux heurts survenus entre les Croisés, qui essayaient de prendre possession des villes de Thrace, et les Grecs qui s'étaient ralliés aux Bulgares de Kaloyan : en mars 1205, l'armée des Vénitiens, auxquels la ville avait échu d'après la *Partitio Romanie*, en entrant dans Arkadioupolis (l'Archadiople des textes latins), l'ont trouvée vidée de ses habitants, qui abandonneront aussi la ville, en juin 1205, devant Henri de Flandres[44].

En ce qui concerne le rang qui devait être celui de Nyssa et d'Arkadioupolis, au moment de cette *épidosis*, la date de la promotion d'Arkadioupolis en métropole ayant été attestée par des sources extérieures suggère que Nyssa aurait fait, elle aussi, partie des sept métropoles créées par Isaac II, et que, donc, cette donation aurait suivi le schéma le plus normal, de l'égalité des rangs : métropole donnée en plus à un métropolite[45].

Prokonèsos

L'inscription de l'archevêché de Prokonèsos (l'actuelle Marmara adasi : dans l'archipel ouest de la mer de Propontide)[46] présente quelques curieuses variantes, relevant, peut-être, soit de fautes de lecture des compilateurs, soit d'une confusion avec la position géographique de Prokonèsos dans l'archipel, proche de la côte micrasiatique et, notamment, de Cyzique. Ainsi, dans les notices 1, 2, 4 et 5, et dans certains manuscrits de la notice 8, l'archevêché est

43. Ansbert, p. 62^{20-26} ; *Historia Peregrinorum*, p. 147^{12-18}.

44. Villehardouin, *La Conquête*, II, § 337, 390 ; l'armée des Vénitiens fut obligée par deux fois d'abandonner la ville, *ibid.*, § 339, 413 ; Choniatès, Van Dieten, p. 614^{89} ; Carile, *Partitio*, p. 218^{27} *(Civitas Arc[h]adiopoli)*. Cf. Zlatarski, *Istorija*, p. 56, 222.

45. Darrouzès, Notes inédites, p. 162, 164.

46. M. Gedeôn, Προικόνησος, ἐκκλησιαστικὴ παροικία, ναοὶ καὶ μοναί, μητροπολῖται καὶ ἐπίσκοποι, Constantinople 1895. En particulier, sur ses monastères à l'époque byzantine, voir Janin, *Églises*, p. 209-214. Utilisé comme lieu d'exil, cf. Cedrènos, II, 56^{20} ; Scylitzès, Thurn, 15^{5}, 236^{91}, 251^{75-76}, 285^{35} ; Skylitzès Continuatus, Bonn, 644^{5} ; cf. Orlandos-Vranoussis, *Parthénon*, n° 153 : Ὦ Προικόνησε, Θεοῦ χολωτὸν σκότος ; là-dessus, voir Robert, *Bull. Épigr.*, XCII (1979), n^{os} 175, 371. En 1204, l'île échut à la partie de l'empereur latin, v. Carile, *Partitio*, p. 218^{15}, 239.

soumis à une éparchie fictive de *Nèsos*[47] tandis que, dans la notice n° 3, il se range sous l'éparchie d'Hellespont (Cyzique), détenant donc une place semblable à celle qu'il avait jadis détenue comme suffragant de Cyzique, en 431 et en 451, sur les listes conciliaires d'Éphèse et de Chalcédoine[48].

Son rang d'archevêché est attesté en 787 et en 879, sur plusieurs listes synodales du XIe siècle (1027, 1028, 1030, 1066) et du XIIe siècle (1166, 1170, 1186), avant son érection en métropole, en 1285[49].

Sèlyvria

Oscillant entre la 19e et la 22e place dans les notices 1 à 5, l'archevêché de Sèlyvria (l'actuelle Silivri)[50] de l'éparchie d'Europe, a détenu la 11e et la 10e place respectivement dans les notices 7 et 8, avant de se présenter, avec Mésemvria, Milètos et Apros, dans la finale des métropoles : notice 12[51]. C'est dire que Sèlyvria, qui avait été au Ve siècle l'un des premiers évêchés d'Héraclée sous le nom d'Eudoxioupolis[52], fut parmi les dernières créations métropolitaines (82 à 84, elle-même 83e) de la fin du règne de Manuel I, et, certainement, avant 1168, comme en témoignent les listes synodales de 1168, 1169 et 1170[53]. Autres mentions des listes, concernant celles-ci l'archevêché : en 1032, 1067, 1157, 1166[54].

47. *Notitiae*, 1^{55}, 2^{59}, 4^{56}, 5^{60}, 8^{75}. Voir les objections de l'auteur à propos de l'identification de Nèsos à Proikonnèsos, proposés par GELZER (*Texte*, p. 593), ainsi qu'à propos d'autres identifications de Nèsos-Nysos-Nysa ou Nyssa, cette dernière ayant été, en réalité, un évêché, puis une métropole d'Asie, *ibid.*, p. 166 et note 3 ; voir aussi *supra*, p. 232 au sujet d'Arkadioupolis.

48. SCHWARTZ, *Acta Conciliorum*, I/1, 2, p. 4^{27}, 58^{80}; GERLAND-LAURENT, *Les listes conciliaires*, 70^{92} (431) ; MANSI, VII, col. 441^{C} (451) ; *Notitiae*, 3^{75} et p. 18.

49. DARROUZÈS, Nicée, p. 20 ; MANSI, XVII A, col. 373^{D} ; GRUMEL, nos 833, 835, 839, 896 (XIe s.) ; 1072, 1109 (XIIe s.) ; DARROUZÈS, Listes Synodales, p. 72 ; *Notitiae*, p. 18, 164-165. Voir en général, LAURENT, V/1, p. 644.

50. Pour la bibliographie sur la ville, son Église et ses monuments, voir ANASTASIOU, *Bibliographie, s.v.* Σηλυβρίας ; cf. SAMOTHRAKÈS, *Lexikon, s.v.* C'est la *Salembrie* de VILLEHARDOUIN, *La Conquête*, II, § 387, 411, 421, 426 et *passim* ; même nom chez HENRI DE VALENCIENNES, *Histoire*, § 504, 555, 556, 561. Sur l'étymologie du nom Sèlyvria, voir S. ARISTARCHÈS, in *EPhS*, t. 4 (1871), p. 10-11.

51. *Notitiae*, Index grec *s.v.* Ce siège cependant, à l'instar d'Arkadioupolis, continue à figurer dans certains manuscrits sur la liste des archevêchés de la notice 12, phénomène de doublet, un de plus, *ibid.*, $12^{95,100}$.

52. MANSI, VII, col. 121^{A}; 433^{C} (451) ; HONIGMANN, *Synekdèmos*, n° 632^{1} ; cf E. HONIGMANN, The original lists of the members of the council of Nicaea, the Robber-Synod and the council of Chalcedon, *Byz*, t. 16 (1942-1943), p. 52.

53. *Notitiae*, p. 129, 131-132 ; DARROUZÈS, Listes Synodales, p. 92^{19} ; IDEM, Notes inédites, p. 161. Cf. GRUMEL, nos 1077, 1086. En général, LAURENT, V/1, p. 645-646.

54. GRUMEL, nos 840, 897 ; DARROUZÈS, Listes Synodales, p. 74-75, 77, 79.

Apros

L'archevêché d'Apros (Ἄπροι, Ἄπρως, Ἄπρων, dans la région de Kermian actuel[55]) de l'éparchie d'Europe, qui détient d'une façon plus ou moins continue la 22e place sur les notices 1 à 5, passe au numéro 14 dans la notice 7, juste avant le premier archevêché thrace nouveau de Rhousion[56]. Son rang ultérieur de métropole présente cette particularité, qu'il est le dernier numéro (84) des dernières créations de Manuel Comnène, qui occupent la finale de la notice 12 et des suivantes.

Il est vrai que, dans quelques copies de la notice 15 (XIIe-XIIIe siècle), la place d'Apros est instable, vu la dislocation des quatre dernières métropoles (81 Mésemvria, 82 Milètos, 83 Sèlyvria, 84 Apros) sur les diverses recensions de cette notice ainsi que sur les notices postérieures.

Cependant, sa vraie place (84e) figure bien dans des manuscrits de la notice 12, qui s'avère le seul témoin de l'ordre historique réel des nouvelles fondations[57]. Car, cet ordre, notamment au sujet de Sèlyvria et d'Apros, confirmé par les témoignages des listes synodales contemporaines de la notice 12, permet de cerner la date de la fondation de la métropole, qui se situe après le mois de janvier 1171 (dernière mention de l'archevêché) et avant 1179 (première mention de la métropole), ainsi que la date de la finale de la notice elle-même[58]. La débâcle byzantine en Asie Mineure, consécutive à la bataille de Myriokephalon (1176) obligea l'empereur à transférer le centre de gravité en Europe, privilégiant d'abord et surtout la région toute proche de la capitale.

55. L'une des stations de la partie orientale de la *Via Egnatia*, Apros était située, d'après Villehardouin (qui l'appelle *Naples*), à 12 lieues françaises à l'ouest de Rhaidestos, voir *La Conquête*, II, § 415; *ibid.*, § 390-391, 413-415; cf. HENRI DE VALENCIENNES, *Histoire*, § 564 (*Naples*, aussi). Voir ANNE COMNÈNE, Leib, II, 109[9], 230[22]; CHONIATÈS, Van Dieten, 621[6], 629[30]; *cf.* ZLATARSKI, *Istorija*, II, p. 199[1]. ZAKYTHINOS, Études B, p. 167-168; CARILE, *Partitio*, p. 220[76], 267. Sur son emplacement, voir TAŞLIKLIOĞLU, *Epigrafya*, II, p. 71, 92 et note 1, qui est revenu sur son ancienne hypothèse concernant l'identification d'Apros à Inecik.

Par ailleurs, il n'a pas encore été élucidé s'il fallait rapprocher Apros de Théodosioupolis (KEDRÈNOS, 568[3]), elle-même, peut-être, la (Nova) Theodosioupolis, évêché cité en 431 et en 458 (SCHWARTZ, *Acta Conciliorum*, I/1, 2, p. 5[75]; GERLAND-LAURENT, *Les listes conciliaires*, 66[63] (431); MANSI, VII, 436[D] (451). HONIGMANN, *Synekdèmos*, 634[2]; cf. *Notitiae*, p. 8), ce nom ayant été aussi associé à Panion (v. *infra*, p. 248-249).

56. *Notitiae*, Index grec, *s.v.*

57. DARROUZÈS, Notes inédites, p. 161-162; IDEM, Listes Synodales, p. 75, 92, note 19; L'édition des Notitiae, p. 216; *Notitiae*, p. 162-163. Cf. LAURENT, V/1, p. 650-651; DHGE, t. 3 (1924), col. 1075-1076 (R. Janin).

58. *Notitiae*, p. 116, 128-134. GRUMEL, nos 1119, 1152. Cf. DARROUZÈS, Variations, p. 29.

Cela dit, relevons sur les listes synodales la présence de l'archevêché qui, les conciles de 787 et de 879 mis à part, se manifeste principalement pendant le XI^e^ (1019, 1027, 1028, 1032, 1072) et le XII^e^ siècle (1168, 1169, 1170, 1171 [janvier])[59].

A l'instar du transfert Léontopolis/Arkadioupolis mentionné ci-dessus, il faut noter le cas plus composite du transfert, vers la fin du XI^e^ siècle, de l'évêque d'Axioupolis, probablement l'un des cinq évêchés de Dristra cités dans la notice 14 (Nil Doxapatrès)[60], à Avydos, et l'addition peut-être en supplément d'Apros. Ceci pourrait signifier que l'évêque d'Axioupolis, ayant quitté ou ne pouvant pas regagner son siège en raison, selon toute probabilité, des invasions des Petchénègues sur la frontière nord et bien en deçà[61], fut transféré à Avydos, alors évêché, recevant ensuite comme supplément, à savoir, en *épidosis*, l'archevêché assez proche d'Apros.

Compte tenu du jeu de la hiérarchie à l'intérieur des différents rangs ecclésiastiques, cela a dû se passer avant la promotion d'Avydos en métropole, c'est-à-dire, avant 1082, et pendant le temps où Apros tenait encore le rang d'archevêché. Dans ce cas-là, la titulature probable «métropolite et archevêque d'Avydos et d'Apros» dut prendre effet seulement après la promotion d'Avydos en métropole[62].

Rhousion

L'enregistrement de Rhousion (l'actuelle Rusköy, près de Keşan, identifiée souvent avec elle)[63] dans les diverses recensions des notices présente quelques anomalies.

59. MANSI, XII, col. 994^B,E^; DARROUZÈS, Nicée, p. 20; MANSI, XVII A, col. 373^D^; GRUMEL, n^os^ 826, 833, 835, 840 (XI^e^ s.); OIKONOMIDÈS, Décret, p. 57^36^, 61 (1072); GRUMEL, n^os^ 1077, 1085, 1109-1110, 1118, 1119. Cf. *Notitiae*, p. 126, 133.

60. *Ibid.*, 14^45^; DARROUZÈS, Variations, p. 26.

61. Voir surtout l'étude exshaustive de V. VASILJEVSKIJ, Vizantija i Pečenegi, *Žurnalj Ministerstva narodnago Prosveščenija*, t. 164 (Sanktpeterburg 1872), p. 243-296. Cf. V. A. ARUTJUNOVA, K voprosu o vzaimootnošenijah Vizantii s Pečenegami i Polovcami vo vremja normannskoj kampanii, *VV*, t. 33 (1972), p. 115-118.

62. DARROUZÈS, Transferts, p. 182, n° 53, p. 208-209 : Τῷ Ἀξιουπόλεως *σχολάζοντι* ἐδόθη πρότερον ἡ Ἄβυδος, ὕστερον δὲ καὶ ὁ Ἄπρως. Sur l'acte d'épidosis au XIV^e^ siècle, où il prend véritablement toute son ampleur, voir IDEM, *Le registre synodal*, p. 262-264 et *passim*.

63. La ville devait se trouver à l'est de Kypsella, mais non pas entre l'actuelle Malgara et Rhaidestos (commentaire de B. Leib, Anne Comnène, II, p. 116, note 2), puisque Malgara, elle-même, est située entre Keşan et Rhaidestos, voir A. VIQUESNEL, *Voyage dans la Turquie d'Europe, Description physique et géologique de la Thrace*, Paris 1868, *Atlas*, Pl. 21. Voir ANNE COMNÈNE, *ibid.*, II, 116^21,23^, 117^1^ et *passim*; CARILE, *Partitio*, p. 221^96^ *(Catepanicium de Russa)*, 276; VILLEHARDOUIN, *La Conquête*, § 402, 405 et *passim (La Rousse)*; HENRI DE VALENCIENNES, *Histoire*, § 566 (idem). Cf. TAFEL, *De Via Egnatia*, Prolegomena, p. XII, XXXIX; ZLATARSKI, *Istorija*, II, p. 200, note 2. Cf. V. VASILJEVSKIJ, *Vizantija i Pečenegi*, *ibid.*, p. 252, note 3.

D'abord cet archevêché tient la tête (15^e^) parmi les nouvelles créations thraces qui entrent dans la notice 7, bousculant l'ordre existant[64]. L'inscription à la 15^e^ place de la liste des archevêchés figure aussi sur la notice 8, cependant que dans la notice 10, Rhousion est faussement inscrite, d'une part, comme évêché de Kolôneia, d'autre part, comme métropole[65].

Les irrégularités continuent sur la notice 11, où Rhousion est doublement enregistrée : comme métropole (76^e^), confondue pourtant avec la métropole éphémère de Preslava (= Perejaslav) de Russie, une erreur facilement explicable par la similitude des noms Rhousion/Rhôssia, et qui continue dans la notice 12 ; et comme archevêché, un enregistrement qui persiste dans les notices suivantes[66].

Par ailleurs, la mention fausse de Thrace au lieu d'Europe, sous laquelle s'inscrit Rhousion sur la notice 13[67], doit être due à la confusion déjà relevée entre Thrace, éparchie ecclésiastique, et Thrace, aire géographique, où évidemment se trouve Rhousion.

Rhousion apparaît pour la première fois comme métropole dans le groupe de celles qui furent fondées au XI^e^ siècle : notice 11, n° 77. Mais les listes synodales contredisent la date de fondation qui découle de la place de Rhousion avant Lakédaimonia et Attaleia, dont la date est connue par ailleurs (1082). En effet, les listes synodales de mars 1082[68] et de novembre 1101[69] mettent clairement Rhousion parmi les archevêchés. D'autres mentions de l'archevêché avant qu'elle ne passe en métropole : en 1030, 1032, 1067, 1072[70].

Kypsella

Cette petite ville (l'une des stations de la partie orientale de la *Via Egnatia*, l'actuelle Ipsala[71]) fut très tôt dotée d'un archevêché, qui oscillait entre la 23^e^ et la 27^e^ place de la liste, depuis la notice 1 jusqu'à la notice 5, avant de passer à la 16^e^ place dans la notice 7, juste après le premier nouvel archevêché thrace de Rhousion.

64. *Notitiae*, 7[66].
65. *Ibid.*, 8[80], 10[678, 987]; cf. p. 115.
66. *Ibid.*, 11[80, 100]; 12[77] : Tὸ Ρούσιον, ἡ Ρωσία Πρεσθλάϐα; cf. p. 122, 124-125. Sur les doublets qui figurent dans les notices, voir, en général, DARROUZÈS, Variations, p. 35-36.
67. *Notitiae*, 13[787].
68. GOUILLARD, Jean l'Italien, 137[8]; cf. GRUMEL, n^os^ 925-927.
69. *Ibid.*, n° 942.
70. *Ibid.*, n^os^ 839, 840, 897 ; OIKONOMIDÈS, Décret, p. 61.
71. Selon T. Tafel (*De Via Egnatia*, p. 56-58), Ipsala devait être identifiée non pas avec Kypsella, ville proche de Kissos (l'actuelle Keşan), mais avec la ville plus proche de l'Hèbre, de Psyllos, voir ANNE COMNÈNE, Leib, III, 88[18]; pourtant, d'après TAFEL-THOMAS, *Urkunden*, p. 481, note 3, Kypsella devait être identifiée plutôt à Ipsala ; cf. CARILE, *Partitio*, p. 220[78] *(Pertinentia de Kipsali)*, 268. Quelques mentions de la ville : ANNE COMNÈNE, II, 107[12-13], 108[5]; ATTALEIATÈS, 29[12]; KINNAMOS, 191[7-8]; CHONIATÈS, Van Dieten, 280[33], 487[56], 496[66], 502[10-11], et *passim*.

Contrairement à la plupart des autres archevêchés thraces, Kypsella ne fut pas promue en métropole et même il rétrograda au rang d'un évêché de Vrysis, sous l'occupation latine[72]. Son rang d'archevêché est confirmé par plusieurs listes synodales : en 787 (concile de Nicée II), 997, 1027, 1030, 1079, 1170, 1171[73].

Nikè

Deuxième archevêché thrace nouveau à entrer dans la notice 7 (18e), Nikè, Nikaia ou Nikitza (l'actuelle Hafsa, la Mikra Nikaia d'Anne Comnène[74]), fut l'un des suffragants d'Andrinople (v. là-dessus, p. 227) dans la notice 3, quoiqu'il fût classé sous Héraclée dans deux listes conciliaires de Nicée II (787). Sa promotion en archevêché était déjà survenue sous le premier patriarcat de Photius (858-867)[75]. Bien que sa présence dans la liste des archevêchés soit continue, Nikè ne figure pas sur les listes synodales jusqu'à la deuxième moitié du xiie siècle : 1166, 1169, 1171[76].

Mesènè

Cet archevêché ne peut pas être considéré séparément de celui de Drèzipara auquel il succéda à un moment donné. Il s'agit, en fait, d'un cas de deux noms, l'un ancien, l'autre nouveau, réunis dans les documents par ἤτοι, sans indication d'un rapport quelconque avec la réalité historique[77]. Ainsi, Drèzipara[78] est le nom ancien de l'archevê-

72. *Notitiae*, Index grec, *s.v.* Κύψαλ(λ)α/ελα. Cf. LAURENT, V/1, p. 651-652.

73. DARROUZÈS, Nicée, p. 20. GRUMEL, nos 804, 833, 839, 1109-1110, 1119, 1120; GOUILLARD, Un chrysobulle, p. 34 (1079). Cf. *Notitiae*, p. 126, 133.

74. Éd. Leib, II, 93[22], 126[10-12], 201[25] (pour faire la distinction d'avec Nicée, en Asie Mineure); cf. V. VASILJEVSKIJ, *ibid.*, p. 295. C'était la *Nequise* de Villehardouin, située à neuf lieues françaises au sud-est d'Andrinople (*La Conquête*, II, § 344, 349). Cf. ZAKYTHINOS, Études B, p. 181. La forme plus tardive de Nikitza (nom.) ou Nikitzès (gén.) apparaît aussi dans les notices du xie/xiiie s. (14[89] et 15[135] respectivement). Cf. CARILE, *Partitio*, p. 248.

75. V. GRUMEL, L'envoyé de Photius au Catholicos Zacharie : Jean de Nikè, *REB*, t. 14 (1956), p. 169-173; cf. DARROUZÈS, Nicée, p. 58.

76. *Notitiae*, Index grec, *s.v.* Νίκη (Νίκαια, Νικίτζα). PG, CXL, col. 269B; GRUMEL, nos 1085, 1120; cf. *Notitiae*, p. 72, 126, 133.

77. Voir l'analyse de ces cas, dans DARROUZÈS, Variations, p. 36-38.

78. L'emplacement de l'ancienne ville pouvait être celui de l'actuelle Caristiran, sur le Bogaz-köy dere (affluent de l'Erginès), au nord-ouest d'Héraclée, entre Tzouroulos et Arkadioupolis. Lieu du martyre de saint Alexandre de Rome (H. DELEHAYE, Les Saints de Thrace et de Mésie, *An. Boll.*, t. 31 (1912), p. 244-245; cf. D. DIMITROV, Pătuvaneto na Sv. Aleksandra rimski prez Trakija, *IAI*, t. 8 (1934/35), p. 116-161), elle est citée dans les sources jusqu'à l'époque méso-byzantine, disparaissant ensuite au profit de Mesènè, qui serait située un peu plus au nord; Mesènè aurait donc remplacé

ché cité sous l'éparchie d'Europe dans la notice ancienne, de 1 à 5 (31e place, principalement), sa soumission à l'éparchie de Mysie inférieure sur la notice 3 étant sûrement l'une des inexactitudes de cette compilation[79].

Le nom nouveau de Mesènè[80], qui commence à être associé à Drèzipara par ἤτοι dans les notices 4 et 5, avait figuré seul, au nº 43, parmi les ajouts en finale de la notice 2, et ceci se reproduisit, d'une façon stable, à partir de la notice 7[81]. Une exception pourtant est à relever dans certains manuscrits de la notice 12 : Drèzipara apparaît pour la dernière fois avec Mesènè (18e), juste en dessous d'elle, mais sans aucune particule les joignant[82]. Cette persistance du nom de Drèzipara à la fin du XIIe siècle ne constitue certes qu'une répétition livresque de la notice, étant donné que la ville de Drèzipara avait depuis longtemps disparu, cependant que l'existence de Mesènè est attestée dans une série de sources extérieures (voir ci-dessous, note 80).

Quant au témoignage des listes conciliaires, Drèzipara et Mesènè apparaissent séparément, la première au concile de 787, la seconde à celui de 879, tandis que, ensuite, le titulaire de Mesènè est présent, de façon très espacée, dans certaines listes synodales (1072, 1170)[83].

Garella

L'ambiguïté du rang archiépiscopal de cette ville[84] ne s'effacera que dans les listes conciliaires de 869 et sur la notice 7, où elle figurera au numéro 23, qu'elle allait détenir depuis dans les notices suivantes, avec une tendance à la promotion[85].

Drèzipara, probablement à travers un déplacement de la population au IXe siècle, cas analogue à celui de Plôtinopolis/Didymoteichon, vers la même époque, cf. ASDRACHA, *Les Rhodopes*, p. 130-131 ; KYRIAKIDÈS, *Mélétai VI*, p. 88 : Drèzipara, Mesènè de Thrace et Mesènè de Sicile. CARILE, *Partitio*, p. 218[28] *(Missini)*, 247.

79. *Notitiae*, Index grec, *s.v.* Δρηζίπαρα. DHGE, t. 14 (1960), col. 798-799 (R. JANIN).

80. CHONIATÈS, Van Dieten, 499[57-58], 629[56] ; CANTACUZÈNE, III, 64[23], 67[9] ; DOUKAS, 313[24]. Il ne faut pas confondre cette Mesènè avec Mosynopolis de Voléron, que Cantacuzène appelle du même nom, Mesènè, *ibid.*, II, 429[15], 430[12] ; cf. ASDRACHA, *Les Rhodopes*, p. 106, note 3.

81. *Notitiae*, 4[71], 5[74], 2[64], 7[73], voir Index grec, *s.v.* Μεσήνη.

82. *Ibid.*, 12[110, 111].

83. DARROUZÈS, Nicée, p. 19-20; MANSI, XVII A, 373C ; OIKONOMIDÈS, Décret, p. 61. *Notitiae*, p. 126, 133 ; DARROUZÈS, Listes Synodales, p. 72. Sur une confusion éventuelle du nom de Mesènè avec celui de Mésemvria dans les listes synodales de 1147 et de 1191, voir *infra*, p. 244.

84. Elle devait être située entre Apros et Rhaidestos, plus près d'Apros, cf. CANTACUZÈNE, I, 123[17], 136[4], 138[23], qui l'associe presque toujours à Apros. GRÈGORAS, II, 229. Voir BEŠEVLIEV, *Nadpisi*, nº 26 : κάστ[ρον] Γαριάλλα[ς] ; cf. *infra*, note 203. CARILE, *Partitio*, p. 220[79] *(Pertinentia de Garelli)* ; cf. ZAKYTHINOS, Études B, p. 167.

85. MANSI, XVI, col. 158D, 192C ; *Notitiae*, Index grec, *s.v.* Γάρελ(λ)α. DHGE, 19, 1981, col. 1257-1259 (R. JANIN et L. STIERNON).

Le siège existe, semble-t-il, depuis le VIIIe siècle, quoique avec des enregistrements différents : il est l'un des quatre derniers évêchés d'Andrinople d'Hémimont (Pervéris, Pamphylon, Skopélos, Garella) sur les listes conciliaires de 787 ; mais il passe avec les trois autres sous Trajanoupolis de Rhodope dans la notice 3, ce qui est contraire à la tendance de cette compilation à suivre, plus ou moins, le concile mentionné. Qui plus est, il figure comme archevêché de Thrace parmi les 3 ajouts en finale (Dérkos, Mesènè, Garella) de la notice 2, qui est censée avoir intégré un certain nombre de nouveautés du VIIIe siècle, concernant surtout les éparchies occidentales[86].

Mentions de l'archevêché dans les listes synodales du XIe et du XIIe siècles : 1066, 1089, 1143, 1186[87].

Vrysis

La difficulté que présentent les enregistrements de cet archevêché dans les notices et dans les listes synodales, la question du doublet mise à part, est aussi liée à des problèmes de localisation de la ville elle-même (probablement, l'actuelle Bounar Hisar)[88]. Or, à un certain moment, Vrysis commença à figurer sous deux noms, ceux de Mikra et de Megalè Vrysis, ce qui suggère évidemment l'existence de deux agglomérations bien différentes quoïque voisines.

Pourtant, cet état de choses ne se manifesta d'une façon nette que tardivement dans des sources telles que la *Partitio Romanie*[89]. De même, dans les sources ecclésiastiques, c'est à propos d'un synode ayant eu lieu pendant le patriarcat de Loukas Chrysovergès (1157-1170), que sont citées *Mikra* et *Megalè* Vrysis, la première comme archevêché, la seconde comme évêché[90]. Par ailleurs, l'archevêché de Mikra Vrysis est mentionné seul dans une notice d'un codex du monastère de Koutloumousiou, de 1169[91].

Ceci dit, Vrysis, en tant que telle, constitue un des cas de doublets les plus stables des notices. En effet, elle figure parmi les nouveaux évêchés de la métropole d'Héraclée dans la notice 3, qui enregistra

86. DARROUZÈS, Nicée, p. 54-55; *Notitiae*, p. 14, 27, 32. Garella devait appartenir comme Mesènè et Dérkos à l'éparchie d'Europe, cf. *infra*, p. 241.

87. MANSI, XIX, col. 1044D; *ibid.*, XXI, col. 584D, 588A; HOLTZMANN, Unionsverhandlung, p. 61[9]; cf. GRUMEL, nos 896, 1014; *Notitiae*, p. 126, 133.

88. Elle serait située au sud-est de Saranta-Ecclessiai, entre celle-ci et Vizyè, sur la route d'Andrinople à Constantinople, voir SAMOTHRAKÈS, *Lexikon*, *s.v.* Βρύσις.

89. CARILE, *Partitio*, p. 220[72] *(Provintia M[i]cr[a] et Megali Brisi)*, 266; cf. ZAKYTHINOS, Études B, p. 170. Henri de Valenciennes ne mentionne qu'une seule Vrysis, sous la forme *Verisse*, *Histoire*, § 561.

90. PG, 119, col. 780-781 ; t. 138, col. 389D; cf. GRUMEL, no 1098; DARROUZÈS, Variations, p. 35.

91. LAMBROS, *Catalogue*, t. I, p. 279.

apparemment la création des nouveaux sièges en Thrace, attestée déjà au concile de 787, mais qui ne remontait pas au-delà du début du VIIIe siècle, tout au plus, de la fin du VIIe siècle[92]. Cependant, l'archevêché de Vrysis, qui a fait son apparition au concile de 879, a passé parmi les nouveaux archevêchés de la notice 7, au numéro 24, retenant en même temps son rang d'évêché, mais, cette fois, sous Andrinople d'Hémimont, dans la même notice[93].

Ce dernier doublet, qui se répète dans toutes les notices suivantes jusqu'à la création de la métropole, au XIVe siècle[94], peut signifier la coexistence effective d'un archevêché Mikra Vrysis et d'un évêché Megalè Vrysis. Mais, le manque de données supplémentaires provenant de sources extérieures et concernant l'évolution de la ville de Vrysis ne nous permet pas de trancher sur ce point, tout au moins en ce qui concerne la période antérieure au XIIe siècle.

Quoi qu'il en soit, l'archevêché de Vrysis est cité dans la série des listes synodales du XIe et du XIIe siècle : 1027, 1028, 1072, 1082, 1143, 1156, 1166, 1170, 1171[95].

Dérkos

Absent de la notice 1, l'archevêché de Dérkos (Délkos, Dérkoi, l'actuelle Terkos[96]), figure dans la finale de la notice 2 (VIIIe-IXe siècle) au numéro 42, avec deux autres archevêchés de l'«éparchie de Thrace», Mesènè et Garella.

Pourtant, son inscription dans l'éparchie d'Europe, selon la notice 3 (36e) serait plus conforme aux termes ecclésiastiques qui reproduisent les anciennes éparchies romaines, l'«éparchie de Thrace» de la notice 2 provenant apparemment d'une confusion avec le thème de Thrace existant à cette époque, et dans lequel était située la ville

92. DARROUZÈS, Nicée, p. 30 ; *Notitiae*, 3[165]. Cf. DHGE, t. 10 (1938), col. 999-1000 (R. JANIN).

93. MANSI, XVII A, col. 373C ; *Notitiae*, 7[75.630], et p. 72, 286.

94. *Ibid.*, Index grec, *s.v.* Βρύσις ; *ibid.*, p. 149, 170, 286.

95. OIKONOMIDÈS, Décret, p. 58[39], 61 ; GOUILLARD, Jean l'Italien, 137[7] ; USPENSKIJ, *Deloproizvodstvo*, p. 31[1] ; GRUMEL nos 833, 835, 925-926 (XIe s.) ; MANSI, XXI, col. 584D ; PG, t. 140, col. 149D ; GRUMEL, nos 1038, 1072, 1109-1110, 1119. Cf. *Notitiae*, p. 126, 133.

96. Sur la ville et sur sa région en général, voir A. GIANNIOU, 'Από τὴν ἀνατολικὴν Θράκην. Ἡ ἐπαρχία Δέρκων, *Thrakika*, t. 12 (1939), p. 161-209 ; L. ROBERT, Reliefs votifs de Dérkos, *Hellenica*, X (1955), p. 40-43. Sur le πετῖτον de Dérkos, mentionné avec son village/proasteion de Tadrinou/Adrinou dans les *Actes de Lavra I*, nos 44[11] (1082), 49[11] (1089) et 60[34] (1115) ; cf. *ibid.*, p. 336, 337, voir F. DÖLGER, Πετῖτον. Ein Beitrag zur byzantinischen Lexicographie, *Sitzungsberichte der Bayer. Akad. der Wiss*, *Philos.-histor. Klasse*, 1959, Heft 9. Sur l'Église de Dérkos en général, voir LAURENT, V/3, p. 159.

de Dérkos[97]. Ceci est d'ailleurs confirmé par le fait que Dérkos fut évêché d'Héraclée d'Europe avant d'être promue archevêché[98].

L'archevêché est présent dans les listes conciliaires de 787 et de 879/880, et, comme on pouvait s'y attendre, dans la notice 7, au numéro 25[99]. Sa place parmi les archevêchés varie peu dans les notices postérieures, et il figure régulièrement à partir de la fin du xᵉ siècle jusqu'à la fin du xIIᵉ siècle dans les listes synodales : 997, 1030, 1038, 1082, 1116, 1157, 1166, 1171, 1177, 1192, 1197[100].

Karavizyè

C'est l'un des nouveaux archevêchés présentés par la notice 7, au numéro 27 ; Karavizyè[101] continue depuis lors à être présente dans les notices, sa place montant au numéro 16 dans la notice 15[102]. Son identification avec Vizyè étant exclue, puisqu'elles se trouvent toutes les deux dans les mêmes listes avec des titulaires différents[103], il reste à relever la présence de son titulaire sur les listes synodales des siècles examinés : 1030, 1054, 1094, 1140, 1143, 1147, 1156, 1157[104].

Ainos

Devenue très tôt l'un des archevêchés de l'éparchie de Rhodope, puisqu'elle est déjà présente dans la notice 1 (d'Épiphane), au numéro 30, Ainos (l'actuelle Enez)[105] continue à figurer sur les listes des archevêchés, à peu près à la même place, jusqu'à la notice 7, où elle recule au numéro 43 devant les nouveaux arrivés[106].

97. *Notitiae*, 2[88], 3[90]. Sur l'alternance Thrace/Europe, voir *supra*, p. 222.

98. DHGE, t. 14 (1960), col. 314 (R. Janin).

99. Darrouzès, Nicée, p. 20-21 ; Mansi, XVII A, col. 373C ; *Notitiae*, 7[76].

100. *Ibid.*, Index grec, *s.v.*, Grumel, nos 804, 839, 844, 925, 927, 1082 (xᵉ et xIᵉ s.) ; Gouillard, Jean l'Italien, 137[8] ; Uspenskij, Mnenija, p. 28[8] (Grumel a corrigé la date de 1071 en 1116 : *Regestes*, nᵒ 1000) ; Darrouzès, Listes Synodales, p. 77 ; Grumel, nos 1072, 1119, 1132, 1180, 1185 (xIIᵉ s.). Cf. *Notitiae*, p. 126, 133.

101. Le site n'a pas été identifié. Il semble, toutefois, que Karavizyè était située dans la région de Vizyè, cependant que la tradition locale l'identifie avec les ruines d'une ancienne cité dont le vrai nom reste à être identifié, voir Lakidès, *Vizyè et Mèdeia*, p. 18.

102. *Notitiae*, Index grec, *s.v.* Καραβιζύη, et p. 72. On rencontre aussi les formes Aravizyè, Karavizè, Aravizè de son nom, voir Laurent, V/1, p. 656.

103. DHGE, t. 11 (1949), col. 975 (R. Janin). Voir ici p. 231 et 261.

104. Grumel nos 839, 869, 967 ; Mansi, XX, col. 1105B (1094, date rectifiée : cf. Laurent, V/3, p. 135 (xIᵉ s.) ; Gautier, Blachernes, p. 215-216). Grumel, *ibid.*, nos 1007, 1014 ; PG, t. 140, col. 180C ; Darrouzès, Listes synodales, p. 72 (xIIᵉ s.).

105. Sur la ville d'Ainos et sur ses environs, voir Asdracha, *Les Rhodopes*, p. 120-124 et 201. Carile, *Partitio*, p. 221[95] *(Catepanicium de Eno cum apothikis)*, 276 ; cf. Zakythinos, Études B, p. 164-166. DHGE, t. 1 (1912), col. 660-661 (Pétridès).

106. *Notitiae*, Index grec, *s.v.* Αἶνος (notices 1 à 8).

Sa présence éventuelle sur les listes des suffragants d'Héraclée sous un nom déformé (Aimon) et, encore, comme suffragant de Trajanoupolis sous les noms Dénou/Ténou sur la même notice 3, cependant qu'elle est inscrite sur les listes des archevêchés de cette notice[107], constitue apparemment un autre cas de doublet évêché/archevêché tout à fait habituel ; et cela, d'autant qu'Ainos fut un suffragant de Trajanoupolis avant d'être promue archevêché[108].

Un autre doublet, archevêché/métropole cette fois-ci, que l'on remarque dans la notice 11, est dû au passage d'Ainos dans la liste des métropoles, survenu déjà en 1032[109]. Ainsi, elle fut la première nouvelle métropole thrace (au numéro 62), dont la promotion se situe bien avant les autres promotions de la fin du XI^e siècle.

L'archevêque d'Ainos assiste au concile de 879, tandis que la présence de son métropolite est relevée dans une série de listes synodales, au XI^e et surtout au XII^e siècle : 1094, 1145, 1156, 1158, 1164, 1166, 1169, 1170, 1171, 1173[110].

Mésemvria

Le cas de l'Église de cette ville (l'actuelle Nesebăr, sur la côte occidentale de la mer Noire)[111] constitue un exemple très typique de la force de l'habitude dans les enregistrements des notices, le doublet évêché/archevêché ayant résisté longtemps aux révisions et même ayant été remplacé par la suite, quoique dans un moindre degré, par le doublet archevêché/métropole.

Ainsi, l'archevêché de Mésemvria (32^e-33^e), attesté déjà au concile de 680/681, coexiste dans la notice ancienne, de 1 à 4, sous la même

107. *Ibid.*, $3^{170, 560-561}$ et p. 24, 27.

108. LAURENT, V/1, p. 614-615 ; P. GÉÔRGANTZÈS, Ἡ μητρόπολις Τραϊανουπόλεως καὶ αἱ ἐπισκοπαὶ αὐτῆς, Xanthè 1981, p. 101-105.

109. FICKER, *Erlasse*, p. 26^{32} ; cf. GRUMEL, n° 840. Sur la signification que revêt sa place peu normale dans l'acte de 1032, voir *Notitiae*, p. 123. Sur la métropole d'Ainos au XIV^e s., voir ASDRACHA, Les Rhodopes au XIV^e siècle, p. 44-51.

110. MANSI, XVII A, col. 373^C ; *ibid.*, XX, col. 1105^B ; cf. GRUMEL, n° 967 (1094, date rectifiée, voir ci-dessus, note 104), *Ibid.*, n° 1019 ; *PG*, t. 140, col. 149^A ; USPENSKIJ, Mnenija, p. 30^7 ; cf. GRUMEL, n°1055 (où il corrige l'année 1163 en 1164). PETIT, Documents, p. 489^{17} ; DARROUZÈS, Listes Synodales, p. 74, 78 ; MANSI, XXI, col. 841^A ; GRUMEL, n° 1085. V. LAURENT, Réponses canoniques inédites du patriarcat byzantin [Acte du patriarche Michel d'Anchialos], *EO*, t. 33 (1934), p. 310^7 ; GRUMEL, n^{os} 1111, 1126.

111. Sur l'histoire de la ville en général, voir M. CONSTANTINIDÈS, *Ἡ Μεσημβρία τοῦ Εὐξείνου*, I, Athènes 1945 (avec une annexe épigraphique) ; cf. I. GĂLĂBOV, Das antike und mittelalterliche Nesebăr, in *Antike und Mittelalter in Bulgarien*, Berlin 1960, p. 306-327 ; G. BRATIANU, *La mer Noire. Des origines à la conquête ottomane*, Munich 1969, p. 220-221, 272. Pour une grande synthèse concernant l'histoire et l'archéologie à Mésemvria, voir l'ouvrage collectif *Nessebre*, Académie Bulgare des Sciences, Institut d'Archéologie, t. I-II, Sofia 1969-1980. Cf. BEŠEVLIEV, Nadpisi n° 29.

éparchie, l'Hémimont, avec Mésemvria, premier évêché de la métropole d'Andrinople[112]. La notice brève 5 ne donnant que la liste des métropoles et celle des archevêchés, où l'on trouve Mésemvria au numéro 32, la situation ne se clarifie que dans la notice 7 : Mésemvria y figure seulement comme archevêché, ayant disparu enfin de la liste des suffragants[113]. Pourtant, elle est dernière parmi les autres archevêchés thraces, au numéro 44, où elle se maintiendra encore dans les listes 8 et 11, après avoir cédé sa place aux nouveaux arrivés[114].

Sa promotion au rang de métropole survenue presque un siècle après celle d'Ainos (1032), est attestée pour la première fois au synode de 1140, où elle figure entre la métropole d'Amastris et l'archevêché de Karavizyè[115].

Cette nouvelle création des Comnène se répercutera dans la notice 12, au numéro 81, place qu'elle retrouvera dans la notice 15, aux côtés de Rhousion, Milètos, Sèlyvria et Apros, à la finale de certaines recensions qui correspondent aux dernières années du règne de Manuel Comnène[116].

Son archevêque siège au concile de Nicée II (787) et on le retrouve sur les listes synodales de 1030 et de 1054, cependant que le titulaire de la métropole assiste aux synodes de 1143, 1156, 1157, 1166, 1170[117]. A ces dernières mentions, il faut apparemment ajouter celles qui concernent le synode de 1147, où Mesènè serait une fausse lecture pour Mésemvria, et de 1191, qui restitue la métropole à la place qui lui convient[118].

Anchialos

Omise comme archevêché dans la notice 7, l'Église d'Anchialos (l'actuelle Pomorie, au sud de Nesebăr)[119] continue d'être absente des

112. Mansi, XI, 653^{C}; *Notitiae*, $1^{70,439}$; $2^{74,507}$; $3^{92,588}$; $4^{72,458}$; cf. *ibid.*, p. 28, 33, 44; Darrouzès, L'édition des Notitiae, p. 220; Idem, Variations, p. 26, 33. Cf. Laurent, V/1, p. 666.

113. *Notitiae*, 7^{95} et p. 286^{621}.

114. *Ibid.*, 8^{111}, 11^{130}. Cf. 12^{126} (archevêché au numéro 33 et 30).

115. Grumel, n° 1007; cf. *Notitiae*, p. 131. Il semble que sa fondation eut lieu bien avant 1140, voir *infra*, p. 290, métropolite *Luc*.

116. *Ibid.*, 12^{82}, 15^{82}.

117. Darrouzès, Nicée, p. 20; Mansi, XXI, 552^{C}, 584^{D}; cf. Grumel, n^{os} 835, 869, 1011, 1038; Darrouzès, Listes Synodales, p. 77, 79.

118. Rhallès-Potlès, V, p. 309-310; Papadopoulos-Kérameus, *Analekta*, II, p. 364-365, 371. Cf. *Notitiae*, p. 131 et note 2.

119. Sur la ville d'Anchialos, voir A. Diamantopoulos, Ἀγχίαλος, *Archeion*, t. 19 (1954), p. 1-145. Sur son rôle dans le commerce de blé, notamment pendant la prépondérance génoise en Romanie et en mer Noire, au XIV^{e} s., voir Balard, *La Romanie génoise*, II, p. 753, 756-7, 759. Cf. Beševliev, *Nadpisi*, n° 47^{28} et p. 177.

notices jusqu'à la fin du XIe siècle. Évêché de Rhodope sur l'ancienne notice, de 1 à 2 et de 4 à 5, au numéro 18-19, ce n'est que dans la notice 3 qu'elle se présente par un doublet, propre à cette notice, à savoir, comme archevêché (23e), d'Europe cette fois-ci, et comme suffragant d'Andrinople d'Hémimont, la dernière éparchie étant en fait la seule appartenance correcte[120].

Sa réapparition comme dernier archevêché (42e) sur la liste de la notice 11, et notamment à sa finale, qui est la plus authentique pour la fin du XIe siècle, doit être considérée comme une création nouvelle, quoiqu'un peu dévalorisée en comparaison avec sa place plus élevée au IXe siècle[121].

Toutefois, vu la grande importance qu'avait acquise la ville pendant les guerres d'Alexis I contre les Petchénègues[122] et la constitution de sa région en thème autonome vers cette époque[123], il est plus probable que la nouvelle création est liée d'une certaine manière à cet état de choses.

L'archevêque d'Anchialos assiste et signe au concile de 879, mais aucun titulaire ne figure sur les listes synodales, de 997 à 1101[124]. Plus tard pourtant, on signale la présence d'Anchialos dans les listes de 1117, 1166, 1170 et 1197, tout en remarquant que son archevêque occupait d'habitude la dernière place, après le titulaire d'Hèraklès (Kyvista)[125].

En terminant ce bref aperçu des archevêchés de la région concernée, je peux faire quelques remarques générales :

Parmi les archevêchés examinés, deux d'entre eux seulement, Arkadioupolis et Karavizyè occupent leur rang depuis le début des notices ; tous les autres furent d'abord d'évêchés suffragants, soit d'Héraclée d'Europe, soit d'Andrinople d'Hémimont, soit de Trajanoupolis de Rhodope.

De ce fait, quelques-uns d'entre eux présentent des cas de doublet «évêché/archevêché» (Vrysis en tant que telle, Ainos, Mésemvria, Anchialos dans la notice 3) ; Ainos forme en plus un doublet

120. *Notitiae*, 1^{56}, 2^{60}, $3^{77 \text{ et } 587}$, 4^{57}, 5^{61} ; cf. *ibid.*, p. 28, 73 ; DARROUZÈS, Variations, p. 26. D'ailleurs, Anchialos figure sous l'Hémimont dans Hiéroklès (HONIGMANN, *Synekdèmos*, 635^{11}. Cf. LAURENT, V/1, p. 663-664 ; DHGE, t. 2 (1914), col. 1511-1513 (S. VAILHÈ).

121. *Notitiae*, 11^{146} ; son enregistrement en finale se répète sur la notice 12^{141} ; *ibid.*, p. 125-126, 130.

122. Voir *supra*, p. 225.

123. ZAKYTHINOS, Études A, p. 58-59 ; Études B, p. 173, où l'auteur restitue Anchialos à la place de *Vranchialion* du chrysobulle de 1198 et de la *Partitio Romanie* (TAFEL-THOMAS, *Urkunden*, p. 269, 467), une correction que CARILE (*Partitio*, p. 219^{39}, 251) ne semble pas, à tort, accepter.

124. MANSI, XVII A, col. 376E. *Notitiae*, p. 125-126.

125. P. IOANNOU, Eustrate de Nicée. Trois pièces inédites de son procès (1117), *REB*, 10, 1952, p. 31. GRUMEL, nos 1072, 1109-1110, 1185 ; cf. *Notitiae*, p. 133.

«archevêché/métropole», avant sa stabilisation dans ce dernier rang ; quant aux doublets «évêchés/archevêché» et «archevêché/métropole» que présente Rhousion sur les notices 10 à 12, ils sont dus plutôt à des fausses lectures (voir supra, p. 237).

Par ailleurs, on peut relever deux cas de transfert : celui de Léontopolis/Arkadioupolis et celui, plus complexe, d'Axioupolis/Avydos/Apros, qui pouvait en fait avoir été un acte de transfert, Axioupolis/Avydos, completé d'un acte d'*épidosis*, Avydos/Apros (voir ci-dessus, p. 236).

Ensuite, il faut bien préciser que ceux des archevêchés qui passent au rang de métropole aux XI^e-XII^e siècles, restent, comme d'ailleurs toutes les autres créations des Comnène et d'Isaac II Ange, des sièges sans suffragants. Cela est particulièrement illustré dans certains recensions de la notice 13, ainsi que dans la notice 14, à savoir l'opuscule géographique de Neilos Doxapatrès (1142/1143)[126].

En effet, les rédacteurs des recensions A et S de la notice 13 et Doxapatrès ne se contentent pas d'enregistrer, comme d'habitude, purement et simplement, les métropoles n'ayant pas de suffragants parmi toutes les autres, mais ils déclarent textuellement qu'elles n'ont pas de sièges subordonnés ; de plus, Neilos traite de la même façon les archevêchés, précisant, bien que cela ne fut pas nécessaire dans un contexte byzantin, qu'ils ne sont soumis à aucun métropolite, ni n'ont pas d'évêchés soumis à eux[127].

Les métropoles de notre région citées ainsi sont :

dans la notice 13, celles d'Ainos, de Madyta, de Rhousion, de Mésemvria, de Sèlyvria et d'Apros ;

dans la notice 14, celles d'Ainos et de Mésemvria[128].

Il est intéressant enfin de relever, du point de vue du langage, la similitude d'expression entre ces textes et certaines recensions des notices plus tardives, de 17 à 21 (XIV^e-XV^e siècle) : celles-ci sont plus riches que ne l'ont été les notices antérieures en notes explicatives et détaillées qui se proposent de faire état des changements, surtout des pertes, qui allaient se multipliant au cours de ces siècles critiques pour l'empire.

126. *Ibid.*, $13^{746-794}$; 14^{61-70}.

127. *Ibid.*, 14^{71-73} : Καὶ αἱ ἀρχιεπισκοπαὶ αἱ ὑποκείμεναι τῷ θρόνῳ Κωνσταντινουπόλεως καὶ μηδενὶ μητροπολίτῃ ὑποκείμεναι μήτε ἔχουσαι ὑφ' ἑαυτὰς ἐπισκοπάς εἰσι τὸν ἀριθμὸν λγ', αἳ καί εἰσιν αὗται· ἡ Βιζύη... Cf. ASDRACHA, Les Rhodopes au XIV^e siècle, p. 59-60.

128. *Notitiae*, 13^{787} : τῇ τοῦ Ρουσίου τῆς Θράκης θρόνος ὑποκείμενος οὐκ ἔστι ; de même, $13^{772, 778, 791, 793, 794}$; $14^{62, 64}$.

Évêchés suffragants

Je procéderai à l'examen des évêchés sur la base de la notice 7, non seulement en raison de son caractère officiel, mais aussi parce que : primo, elle constitue la notice qui rompt complètement avec la liste ancienne en ce qui concerne les suffragants (mais aussi les métropoles et les archevêchés), surtout pour les sièges occidentaux, y compris ceux de la région examinée ; secundo, parce que, contrairement à ce que l'on pouvait attendre, les notices suivantes (de 9-10 et de 13-14), certains cas nouveaux mis à part, ne présentent pas de changements d'ordre historique relevant de l'état réel des sièges à une date proche de la composition des notices[129].

Héraclée d'Europe

D'une manière générale, une première augmentation des sièges se manifeste dans la notice 2, où ils passent de 5 à 8 par rapport à la notice dite d'Épiphanios, et une deuxième augmentation dans la notice 3, qui peut, pour cette métropole précise, se rapprocher de la notice 7 et dont presque tous les noms se trouvent déjà au concile de 787.

Les nouveaux venus de la notice 2 sont ceux de Lizikos, Tzouroulos et Théodoroupolis, les nouveaux de la notice 3, Daônion, Vrysis, Métrai, Chalkis, Charioupolis et Mèdeia[130].

Théodoroupolis

Dernier évêché des trois ajouts qui figurent à la finale de la notice 2, les deux autres étant Lizikos et Tzouroulos, Théodoroupolis (emplacement probable près de l'actuelle Kineklü)[131] est citée aussi dans les

129. Cf. *Notitiae*, p. 142, 158.

130. *Ibid.*, $2^{139-141}$, $3^{163, 165-169}$. Sur le prétendu évêché Αἷμου qui vient après Mèdeia, voir ci-dessus p. 243. Cf. Darrouzès, Variations, p. 11, 38.

131. G. L. F. Tafel, *Symbolarum criticarum geographiam byzantinam spectantium partes duas. Pars prior : Pactum Veneto-Graecum anni 1199 de ordinando commercio*, in *Abhandl. der hist. Kl. der Königl. Bayer. Ak. der Wiss.*, Munich 1849, V/II, n° 55, V/III, n° 45 ; Carile, *Partitio*, p. 217^{5} *(Theodoropoli)*, 233. Voir *Notitiae*, p. 87 qui relève la confusion entre Théodoroupolis/Dorostolon/Dristra du Danube (Léon le Diacre, 152^{1-2}) et Théodoroupolis/Euchaneia/Euchaïta d'Asie Mineure (Skylitzès, Thurn, 309 ; Zônaras, III, 534), en ajoutant que le nom de Théodoroupolis n'est pas attesté dans les sources ecclésiastiques. Cf. Vryennios, éd. Gautier, 261^{21}.

listes de Nicée II; par contre, elle est absente paradoxalement de la notice 3, puis elle prend la tête des suffragants d'Héraclée dans la notice 7, une place qu'elle conservera dans les notices suivantes[132].

Rhaidestos

Cinquième et dernier évêché d'Héraclée de la notice 1, une situation reprise dans la notice 4, Rhaidestos (l'actuelle Tekirdağ, sur la côte nord-ouest de la Propontide)[133], après avoir subi des changements de place en raison des additions de sièges dans les notices 2 et 3, elle commence à se stabiliser à partir de la notice 7, au deuxième rang après Théodoroupolis[134].

Citée dans les listes conciliaires de 787, elle a constitué l'un des plus stables évêchés d'Héraclée, et son siège devait être établi, d'après Attaleiatès, à l'emplacement de l'église de Rhaidestos, dite «de l'Archistratège»[135].

Panion

Premier évêché d'Héraclée, de la notice 1 à 4, Panion ou Panidos (l'ancienne Visanthè, l'actuelle Barbaros[136]), céda sa place à Théodo-

132. *Notitiae*, 2^{141}, 7^{155}, et Index grec, *s.v.* Θεοδωροὑπολις; *ibid.*, p. 24. DARROUZÈS, Nicée, p. 30; IDEM, Variations, p. 28.

133. *Notitiae*, 1^{122}, 4^{131}. Les mentions de la ville, port principal de la Propontide pour le commerce de blé, abondent, surtout à partir du XI^{e} siècle. A titre d'exemple : GLYKAS, 614^{14}; SKYLITZÈS, Thurn., $295^{10\text{-}14}$, 441^{53}; SKYLITZÈS CONT. in CEDRÈNOS II, $714^{12\ 14}$; EUSTATHIOS RÔMANOS, *Peira*, éd. I. et P. Zépos, t. 4 (1962, éd. anast.), titre κς, et κζ; PSELLOS, *Scripta Minora*, Kurtz, n° 9^{23}; ATTALEIATÈS, $28^{12\text{-}15}$, 89-90, $244^{6\ 16}$; ANNE COMNÈNE, Leib, II, $58^{29\text{-}59}$; CHONIATÈS, Van Dieten, $448^{15\text{-}17}$, 617^{71}. Cf. BEŠEVLIEV, *Nadpisi*, n° 22 : Κάστρον Ρεδεστοῦ; v. *supra*, p. 225-6. Sur l'hospice d'Attaleiatès à Rhaidestos, voir la nouvelle édition de la *Diataxis*, Gautier, Paris 1981. Sur Rhaidestos faisant partie de l'*episkepsis* de Chalkis, voir ZAKYTHINOS, Études B, p. 175-176; CARILE, *Partitio*, p. 218^{32} *(Pertinentia Chalkidos, cum civitate Rodosto et Panido, cum omnibus que sub ipsis)*, 249. C'est la *Rodestoc* de VILLEHARDOUIN, *La Conquête*, § 366, 374-375, 377, 416 et *passim*, et d'HENRI DE VALENCIENNES, *Histoire*, § 563. Cf. PAPADOPOULOS-KERAMEUS, *Antiquités*, p. 75-76.

134. *Notitiae*, 2^{138}, 3^{173}, 7^{156}, et Index grec, *s.v.* 'Ραιδεστός. Cf. LAURENT, V/1, p. 218-219.

135. DARROUZÈS, Nicée, p. 30. ATTALEIATÈS, *Diataxis*, Gautier, lignes 526/527 : ...καὶ ὁ ναὸς τοῦ 'Αρχιστρατήγου, ἐν ᾧ ποτε λέγεται ἱδρύσθαι τὴν ἐπισκοπήν...

136. Sur la ville de Panion, nom attesté aussi dans l'Antiquité, et sur son identification avec l'ancienne Visanthè (contraire à l'identification Visanthè-Rhaidestos, proposée par d'autres auteurs), voir PAPADOPOULOS-KERAMEUS, *ibid.*, p. 87-88; ROBERT, Villes de Chersonèse, p. 54-55 et note 10. Quelques mentions de la ville chez les auteurs byzantins : SKYLITZÈS, Thurn, 40-41 ; SKYLITZÈS CONT. in CEDR., II, 657^{13}; ATTALEIATÈS, 90^{1}, 249^{4}; CHONIATÈS, Van Dieten, 621^{2}.

roupolis dans la notice 7, s'étant inscrite même après Rhaidestos, au troisième rang, qui, depuis lors, fut le sien sur les notices suivantes[137]. Faudrait-il identifier Panion à l'ancien évêché de Théodosioupolis, dont un évêque est cité, en 536, en association avec Panion par la particule conjonctive ἤτοι : ἐπίσκοπος Πανιτῶν ἤτοι Θεοδοσιουπολιτῶν[138] ?

Quoi qu'il en soit, le titulaire de Panion figure nommément sur les listes conciliaires de 787, et l'on connaît plusieurs autres noms de ses prélats, surtout aux XIe et XIIe siècles[139].

Chersonèsos/Hexamilion

A l'instar de l'équivalence Drèzipara/Mesènè de l'éparchie d'Europe et d'autres équivalences du même genre[140], Chersonèsos/Hexamilion (ce dernier : l'ancienne Lysimachia, l'actuelle Eksamil[141]) forme une alternance variable à partir de la notice 7, où le second nom figure pour la première fois dans ces documents. Il avait déjà fait une première apparition sur les listes de signature du concile de 787, où justement Chersonèsos n'était pas représentée, la seule Chersonèse présente dans certaines listes du concile étant l'évêché homonyme de Crète[142].

Dans la notice ancienne, de 1 à 4, l'évêché figure exclusivement sous le nom de Chersonèsos, qui est seul une dernière fois dans la notice 9, suivi depuis lors du nom d'Hexamilion, en lignes séparées ou jointes à lui par ἤτοι[143]. Hexamilion, présent aussi dans les actes du

137. *Notitiae*, 7^{157} : *ibid.*, Index grec, *s.v.*

138. Schwartz, *Acta Conciliorum*, t. III, p. 233 ; cf. Laurent, 568^{8} V/1, p. 222. L'ambiguïté de ce passage et le rapprochement d'Apros/Théodosioupolis, reconstruite, d'après Kedrènos (II, 568^{3}) par l'empereur Théodose I, ainsi que l'existence parallèle du toponyme ancien de l'éparchie d'Europe, Nova Theodosioupolis (voir ci-dessus, note 55) ne permettent pas de trancher faute de renseignements précis des sources extérieures. Pour d'autres exemples de ἤτοι, voir *supra*, p. 238-239 et note 77.

139. Darrouzès, Nicée, p. 30. Pous ses prélats, voir *infra*, p. 293-294.

140. Darrouzès, Variations, p. 36-38 et aussi p. 11.

141. En fait, il s'agissait de deux villes voisines, situées à l'endroit le plus étroit de la côte thrace de la Propontide. En revanche, *Chersonèsos* chez les auteurs byzantins signifiait plus souvent l'ensemble de la Chersonèse de Thrace, voir p. ex., Anne Comnène, II, 134^{8} ; $154^{11,22}$, 155^{28}, 159^{10} ; Bryennios, Gautier, 237-238. Sur la Chersonèse et sur les transformations de ses toponymes anciens, voir l'ouvrage déjà cité de Robert, Villes de Chersonèse, p. 35-57. Sur la prétendue création d'un nouveau thème de Chersonèse sous Alexis I, voir Zakythinos, Études A, p. 55-56 ; sur Hexamilion, v. Études B, p. 173 ; Carile, *Partitio*, p. 219^{40} *(Casalia de Raulatis et Examili)*, 252.

142. *Notitiae*, 7^{158} ; *ibid.*, p. 64, 104. Darrouzès, Nicée, 189^{E}, 190^{D}, 171^{7} (p. 65) ; *ibid.*, p. 30 (Hexamilion).

143. *Notitiae*, 1^{120}, 2^{186}, 3^{171}, 4^{129} (celle-ci étant revenue à la liste restreinte de la notice 1) ; *ibid.*, 9^{54}, $10^{52/53}$, $13^{57/58}$.

concile photien de 879, fut toujours un évêché d'Héraclée avant de devenir archevêché, puis métropole, au cours des guerres civiles du XIV^{e} siècle[144].

Kallipolis

Deuxième évêché d'Héraclée sur la notice ancienne de 1 à 4[145], Kallipolis ou Kallioupolis (l'actuelle Gelibolu)[146] passe au sixième rang dans la notice 7, s'inscrivant depuis lors après Chersonèsos/Hexamilion[147]. Présente au concile de 787, elle garda son rang d'évêché jusqu'à la fin du XII^{e} siècle, époque à laquelle, semble-t-il, a lieu sa promotion en métropole[148].

Charioupolis

Suffragant d'Héraclée de fondation relativement tardive, Charioupolis (l'actuelle Hayrabolu)[149] figure parmi les nouvelles créations de la notice 3, tout en étant inscrite (34^{e}) sur la liste des archevêchés de la même notice ; mais cette inscription parmi les archevêchés est une erreur manifeste de cette notice où les anomalies abondent[150].

Son rang d'évêché se stabilisa à partir de la notice 7 ; cependant, sa création devait remonter au milieu du VIII^{e} siècle, puisque son titulaire figurait déjà dans les listes conciliaires de 787 : sa présence est aussi signalée dans la liste de 879[151].

144. MANSI, XVII A, col. 376^{B}. *Notitiae*, 17^{134}, 18^{154}, 19^{132} ; cf. DHGE, t. 12 (1953), col. 636 (R. JANIN).

145. *Notitiae*, 1^{119}, 2^{135}, 3^{162}, 4^{128}.

146. A ne pas confondre avec Kal(l)ipolis que Basile I construisit en Calabre, en y installant des populations ramenées de l'Héraclée du Pont (SKYLITZÈS, Thurn, $151^{19\ 26}$ additio ; cf. *ibid.* 142^{71} (Kallipolis de Syrie). Quelques mentions de la ville thrace : ANNE COMNÈNE, III, 159^{13} ; Kinnamos, $201^{20\text{-}22}$; CHONIATÈS, Van Dieten, 207^{4} (où il faut évidemment corriger καλλίπολιν en Καλλίπολιν), 412^{7}. Voir CARILE, p. 219^{42} *(Pertinentia Gallipoli)*, 252-253. Cf. M. PARANIKAS, in *EPhS*, t. 2 (1864), p. 231-232.

147. *Notitiae*, 7^{159} ; v. Index grec, *s.v.*

148. DARROUZÈS, Nicée, p. 30 ; *Notitiae*, 17^{129}, 18^{153}, 19^{130}. La présence de la métropole sur les listes synodales de 1209 (GRUMEL, n° 1210) ne permettant pas de suggérer que sa création eut lieu entre 1204 et 1209, on doit plutôt la situer avant la chute de la capitale, cf. *Notitiae*, p. 164, 166.

149. Voir l'impossibilité d'identifier Charioupolis avec le *Casal[e] Chortocopi* de la *Partitio Romanie* (CARILE, p. 218^{36}, 250), le *Cortacople* de VILLEHARDOUIN (*La Conquête*, § 381) ; ZAKYTHINOS, Études B, p. 169, 182. Quelques mentions de la ville : SKYLITZÈS, Thurn, 472-473 ; ATTALEIATÈS, 36 ; ANNE COMNÈNE, II, $87^{7,8}$; 108^{8} ; 109^{8}. Cf. G. LAMBOUSIADÈS, in *Thrakika*, 9, 1938, p. 54-55.

150. *Notitiae*, $3^{88.168}$; *ibid.*, p. 23, 24. Cf. LAURENT, V/1, p. 237-238 ; DHGE t. 12 (1953), col. 415-416 (R. JANIN).

151. MANSI, XVII A, col. 377^{D} ; DARROUZÈS, Nicée, p. 30. *Notitiae*, 7^{160} ; *ibid.*, Index grec, *s.v.* Χαριούπολις.

Chalkis

Faisant partie des nouvelles augmentations de la notice 3, l'évêché de Chalkis[152] ne se stabilisa dans les notices qu'à partir de la notice 7, au huitième rang des suffragants d'Héraclée[153]. Pourtant, sa création devait remonter au VIIIe siècle, puisque son titulaire signa comme assistant au concile de 787, ce qui ne se renouvela que beaucoup plus tard, au synode de 1170[154].

Daônion

Autre nouveau nom de la notice 3, l'évêché de Daônion ou Δανεῖον (l'actuelle Eski Eregli)[155] réapparaît parmi les nouveaux venus sur la notice 7, au neuvième rang qui alterne avec le huitième dans les notices suivantes, selon que Chersonèsos/Hexamilion sont enregistrées ensemble ou séparément[156]. Son titulaire figure dans les listes des signatures des conciles 787 et 879[157].

Madytos

Le cas de Madytos ou Madyta (l'ancienne Madytos, l'actuelle Eceabad, autrefois Maydos ou Mayto, d'après le nom grec[158]) illustre

152. *Notitiae*, 3[167]; *ibid.*, p. 24. Sur le problème de l'identification de la ville, voir M. Sarantès (Περὶ τῆς ἐν Θράκῃ Χαλκίδος, *Μεσαιωνικὰ Γράμματα*, t. 2 (1935), p. 156-170) qui l'associe au village turc Charakli dans la région de Métrai. Sur la base d'un passage d'Attaleiatès (36[6]), on pouvait la chercher un peu plus au nord, entre Arkadioupolis et Andrinople, tandis que la *Partitio* (*ibid.*, p. 218[82]; 249) associe la *pertinentia* de Chalkis aux villes Rhaidestos et Panion, la citant sous la même rubrique qu'Andrinople; voir *supra*, note 133.

153. *Notitiae*, 7[161]; Index grec, *s.v.* Χαλκίς. Sur les difficultés qui avaient été provoquées déjà à l'époque byzantine par la confusion entre les prélats de Chalkis de Thrace et ceux de la capitale homonyme d'Eubée, avant que ces derniers n'eussent reçu pour cette raison le titre d'*Euripos*, voir Laurent, p. 232. Cf. DHGE, t. 12 (1953), col. 278 (R. Janin).

154. Darrouzès, Nicée, p. 30; P.G., t. 138, col. 213D; cf. Grumel, n° 1118. Bien entendu le manque de signature ne signifie pas toujours, et de loin, que le titulaire du siège ne fut pas présent au synode.

155. *Notitiae*, 3[163]; *ibid.*, p. 24. Sur la relation de Daônion avec la muraille ancienne connue comme Daminon ou Δαύνιον voir Samothrakès, *Lexikon*, *s.v.* Δαμινὸν τεῖχος.

156. *Notitiae*, 7[162]; Index grec, *s.v.*

157. Darrouzès, Nicée, p. 30; Mansi, XVII A, col. 376A. DHGE, t. 14 (1960), col. 77 (R. Janin).

158. La ville de Madytos, située sur la côte est de la Chersonèse, disposait d'un petit port, cf. Psellos, Sathas, in *MB*, IV, p. 373. Sur le βασιλικᾶτον et le βασιλικὸς de Madytos, voir *ibid.*, V, n° 192[8]; Idem, *Scripta Minora*, Kurtz, II, nos 1[1,10], 64[24 25]. Pour une vue d'ensemble sur la ville de Madytos ainsi que sur la Chersonèse en général, voir

la répétition du phénomène très connu de l'équivalence des sièges, à l'instar de Chersonèsos/Hexamilion, évêchés de deux villes voisines, situées également en Chersonèse de Thrace[159]. Cependant, à l'encontre de ceux-ci, Madytos, l'évêché nouveau, n'est pas associé dans les notices avec l'ancien évêché de Κοῖλα ou Κύλα (ἡ) par ἤτοι, si ce n'est dans d'autres documents, à savoir, certaines listes du concile de 787 : Μάδυτα ἤτοι Κύλα, le second nom désignant ici l'appellation ancienne[160]. Kyla, le quatrième évêché d'Héraclée dans la notice ancienne (sauf dans la notice 3, où il est douzième en raison des augmentations) n'est remplacée définitivement par Madytos que dans la notice 7, disparaissant complètement depuis lors[161].

Devenue très tôt métropole (68^e^), sous l'empereur Constantin X Doukas (1059-1067), Madytos ne quittera pas dorénavant les listes métropolitaines, malgré les réticences du métropolite d'Héraclée, qui avait réussi à obtenir de Nicéphore Botaneiatès un chrysobulle envisageant la restitution de son ancien suffragant[162]. Or, il est certain que cette exigence, qui répondit à un mouvement général des anciennes métropoles contre l'abus des créations nouvelles qui les privaient d'une partie considérable de leurs ressources, ne fut pas exaucée par Alexis I^er^ auquel elle fut adressée. Cependant, cette contestation des métropolites contribua à freiner considérablement, pendant presque un siècle, les promotions nouvelles des sièges[163].

Il est à remarquer que la succession «évêché/métropole» dans les notices ne présente pas de doublet dans le cas de Madytos qui, non seulement fut radiée des listes épiscopales sur la notice 13, mais il y est dit textuellement qu'elle fut arrachée à la métropole d'Héraclée et qu'elle-même ne dispose pas de suffragants[164].

Papadopoulos, *Μάδυτος*. Cf. A. Sitaras, *Ἡ Μάδυτος, πόλις τῆς Θρακικῆς Χερσονήσου ἐπὶ τοῦ Ἑλλησπόντου*, Athènes 1971. En particulier sur l'ancienne ville de Κοιλανῶν ou Κοῖλα, située aussi sur la côte est de la Chersonèse, entre Madytos et Sestos, et qui fut relayée par la ville de Flaviopolis pendant l'époque romaine, voir Robert, Villes de Chersonèse, p. 41-49. Sur l'identification de Koila avec l'actuelle Kilia (et non pas avec Kilitbahar, comme dans Honigmann, *Synekdèmos*, 634³), voir *ibid.*, p. 45, note 3; même point de vue chez Papadopoulos, *ibid.*, p. 10. Cf. M. Paranikas, in *EPhS*, t. 2 (1864), p. 229-230; A. Alexoudès, *ibid.*, t. 4 (1871), p. 125. Sur l'*episkepsis* de Madytos, voir Zakythinos, Études B, p. 171, 173; Carile, *Partitio*, p. 220⁸⁴ *(Pertinentia Maditi, cum omnibus que sub ipsa)*, 271.

159. Voir *supra*, p. 249-250.

160. Darrouzès, Nicée, p. 30.

161. *Notitiae*, 1¹²¹, 2¹⁸⁷, 3¹⁷², 4¹³⁰ (Kyla); 7¹⁶³, 9⁵⁹, 10⁵⁹ (Madytos). Cf. DHGE, t. 12 (1953), col. 192, *s.v.* Coela (R. Janin).

162. *Notitiae*, p. 123, 124 et note 4; *ibid.*, 11⁷⁰, 12⁶⁸. Grumel, n^os^ 938, 943; Dölger, *Regesten*, n° 1056; *ibid.*, n° 964. Cf. Laurent, V/1, p. 234, 552. Darrouzès, Notes inédites, p. 164; Idem, *Recherches*, 57.

163. Voir *supra*, p. 231-232.

164. *Notitiae*, 13⁷⁷⁸ : τῇ Μαδύτων Χερρονήσου, ἀποσπασθείσης Ἡρακλείας τῆς Εὐρώπης, θρόνος οὐχ ὑπόκειται; cf. *ibid.*, p. 141, 144; Darrouzès, Variations, p. 11. Voir *supra*, p. 246.

Quelques mentions de la présence du métropolite de Madytos sur les listes synodales du XIe et surtout du XIIe siècles : en 1089, 1143, 1144, 1169, 1170, 1171[165].

Pamphylon

Absent dans les notices 1 et 2, ainsi qu'aux conciles antérieurs à celui de 787, le siège de Pamphylos (ou Pamphilon, près de l'actuelle Uzun köprü) figure sur les listes de ce concile parmi les suffragants d'Andrinople[166]. Attribué faussement à la métropole de Trajanoupolis dans la notice 3, avec trois autres évêchés d'Hémimont (Pérveris, Skopélos et Garella), il s'est stabilisé sous la métropole d'Héraclée dans les notices 7 et suivantes.

Pamphylon et Sergentzè, qui constituent les deux nouveaux ajouts aux sièges d'Héraclée dans la notice 7, par rapport à ceux des listes de 787, sont aussi attestés dans les listes de 879[167].

Mèdeia

Inconnu des listes conciliaires et cité pour la première fois dans la notice 3, l'évêché de Mèdeia (l'ancienne Salmydessos, l'actuelle Midye[168]) est reconduit dans la notice 7 et figure dorénavant d'une façon régulière parmi les suffragants d'Héraclée[169].

165. USPENSKIJ, Mnenija, p. 33¹ (date corrigée en 1089 par GRUMEL, nº 952); MANSI, XXI, col. 600A, 601A; RHALLÈS-POTLÈS, V, p. 85, 90; cf. GRUMEL, nº 1011; PETIT, *Documents*, p. 480⁹; *ibid.*, p. 488²³, 489¹⁷; V. LAURENT, in *EO*, t. 33 (1934), p. 310⁷. Cf. DARROUZÈS, Listes Synodales, p. 79-80.

166. IDEM, Nicée, p. 54-55. L'emplacement de la ville est censé avoir été près du cours d'Erginès, un peu avant Charioupolis, sur la route d'Andrinople-Rhaidestos, voir VILLEHARDOUIN, *La Conquête*, I, § 369, 397, 402; HENRI DE VALENCIENNES, *Histoire*, § 550, 554, 555 *(La Pamphile, Panfile, Panphile)*. Sont à relever les villages et les bourgs sis, déjà au XIe siècle, aux environs de Pamphylon, dont τὸ τοῦ Κούλη πολίχνιον, ANNE COMNÈNE, Leib, II, 87¹⁰⁻¹⁶; c'est l'*épiskepsis* (pertinentia) Culi des Croisés, voir CARILE, *Partitio*, p. 220⁷⁴⁻⁷⁵, 266-267; CHONIATÈS, Van Dieten, p. 624⁸³. Cf. ZAKYTHINOS, Études B, p. 168.

167. *Notitiae*, 3⁵⁶², 7¹⁶⁴, cf. Index grec, *s.v.* Πάμφιλον/Πάμφυλον; *ibid.*, p. 27, 75; DARROUZÈS, Variations, p. 11.

168. La plus méridionale, après Dérkos, parmi les villes portuaires de la côte thrace occidentale de la mer Noire (les autres ayant été Agathoupolis, Sôzopolis, Anchialos et Mésemvria), Mèdeia fut aussi un centre commercial qui a continué de fonctionner jusqu'à l'époque tardive (XIVe s.), v. MM, 5, p. 167¹⁶⁻¹⁷ : [Νικο]μηδία. Dans la *Partitio Romanie*, la ville est citée avec Agathoupolis comme la limite nord-est de la partie échue à l'empereur, voir CARILE, *Partitio*, p. 217²⁻³ *(A porta Aurea et Blachernali et occidentali Steno usque ad Midiam et Agathopoli)*, 232; ZAKYTHINOS, Études B, p. 179, 180.

169. *Notitiae*, 3¹⁶⁹, 7¹⁶⁵; Index grec, *s.v.* Μήδεια.

Au XIVe siècle, elle passe au rang des archevêchés et, ensuite, à celui des métropoles : elle est unie à la métropole de Vizyè à partir du XVIe siècle[170]. On ne lui connaît que des titulaires postérieurs à notre époque; un Méthode «de Mèdaiou» qui assiste au concile de 879 (Mansi, XVII A, col. 376A) n'appartient pas à la liste de Mèdeia (comme dans Stamoulis, Catalogues, p. 143) mais à celle de Mèdaion/Midaïon, évêché de Synada, en Phrygie *Salutaria* (cf. *Notitiae*, 4353, 7412, 9294, 10348, etc.).

Lizikos

Premier des trois nouveaux inscrits dans la notice 2 (après Tzouroulos et Théodoroupolis), l'évêché de Lizikos (ou Lizika) est surtout attesté par la signature de son titulaire dans les listes conciliaires de 787; il ne cesse désormais d'être cité dans les notices, parmi les derniers suffragants d'Héraclée[171].

Sergentzè

Inconnu des conciles antérieurs à celui de 879, l'évêché de Sergentzè (ou Sergentzion, l'actuelle Istrandja, au pied de la montagne Istrandja (Dagh), au nord-ouest du lac de Dérkos[172]) figure dans les listes de ce concile, tout comme Pamphylon, quoique pas très proche de lui[173]. Cité dans les notices pour la première fois dans celle de Léon VI, il n'a pas cessé depuis lors de figurer sous la juridiction d'Héraclée[174].

Sous Nicolas III Grammaticos (1084-1111), l'évêché d'Athyra, selon l'opuscule des transferts, «reçut» celui de «Sergentzès»; cela peut signifier que l'évêque passa d'un siège à l'autre, mais aussi que celui d'Athyra reçut en plus (*épidosis*) celui de Sergentzè[175].

170. Voir Lakidès, *Vizyè et Mèdeia*, 53-63.

171. Darrouzès, Nicée, p. 30; *Notitiae*, Index grec, *s.v.* La localisation du site, probablement mais pas obligatoirement dans la région d'Héraclée, reste encore incertaine. Sur un éventuel rapprochement de Lizikos avec *Lazu* et *Lactu* de la *Partitio*, voir Zakythinos, Études B, p. 171; là-dessus, voir les hypothèses formulées par Carile (*Partitio*, p. 21942, 253-254), qui propose en plus la correction de *Lactu* en Lac[c]u et son rapprochement, tout à fait plausible, du grec λάκκος.

172. En fait, le nom d'Istrandja est la variante turque du nom bulgare de la montagne, Strandža, dont la partie nord aboutit sur la frontière turco-bulgare actuelle. Quant à la ville turque d'aujourd'hui, il ne faut pas la confondre avec la ville homonyme bulgare (Strandža) qui, elle, se situe entre Sliven et Karnobad.

173. Mansi, XVII A, col. 377A; *Notitiae*, p. 75; Darrouzès, Variations, p. 11.

174. *Notitiae*, 7167; cf. Index grec, *s.v.*

175. Voir *infra*, p. 257.

Métrai

L'un des nouveaux sièges de la notice 3, l'évêché de Métrai (l'actuelle Çatalca)[176] fut en fait fondé déjà au VIIIe siècle, puisque la signature de son titulaire est apposée dans les listes de 787. Sa présence dans les notices est régulière après la notice 7, bien que cela n'eût plus une grande importance, du fait de la raréfaction des listes des métropoles comportant des suffragants.

Pendant la période turque se produisit une union avec Athyra attestée par une compilation du XVIIe siècle, la notice 13 de Parthey[177].

Tzouroulos

L'évêché de Tzouroulos (ou Tzouroulon, l'ancienne Syrallon, l'actuelle Çorlu[178]) est attesté dans les listes de 787 : il s'introduisit dans la notice 2 et se stabilisa comme dernier évêché d'Héraclée dans les notices 7 et 9. Sa place a varié en raison des nouvelles additions des évêchés de Péristasis et d'Athyra, avant de devenir lui-même archevêché, dans la foulée des promotions des Églises thraces survenues pendant le XIVe siècle[179].

En terminant ce bref tour d'horizon des suffragants d'Héraclée, suivant leur ordre dans la notice 7, il n'est pas inutile d'ajouter deux autres évêchés qui sont apparus à certains moments sous la

176. Elle fut un bourg fortifié près de la rivière Mélas, cf. CANTACUZÈNE, III, 320[4]. Sur la ville et sur sa région, voir G. Chourmouziadès, Ἐπαρχία Μετρῶν καὶ Ἀθύρων Θράκης, *Archeion*, t. 2 (1931), p. 41-46; PASPATÈS, Ta Thrakika proasteia, p. 37. Sur son emplacement géographique du point de vue de la défense militaire, v. KARASSOS, *La Thrace orientale*, p. 102-111.

177. DARROUZÈS, Nicée, p. 30; *Notitiae*, 3[166], 7[168]; Index grec, *s.v.* Μέτρα; cf. *ibid.*, p. 104, note 1.

178. Bourg important fortifié, construit sur une colline au pied de laquelle coulait l'affluent d'Erginès, Xyrogypsos (act. Çorlu-suju). Tzouroulos servit à plusieurs reprises de camp aux armées byzantines en guerre contre les invasions venant du Nord, surtout pendant les attaques des Pétchénègues et des Coumans, au XIe siècle. Quelques mentions de la ville, à titre d'exemple : SIMOKATTÈS, De Boor, 229; SKYLITZÈS CONT. in CEDRÈNOS, II, 656[14]; ANNE COMNÈNE, Leib., I, 73[10-11]; 81[15-16]; II, 123[1]-125[25]; CHONIATÈS, Van Dieten, 499[58]-500[75]. Sur l'*Episkepsis Zurlij et Theodorupleos*, voir TAFEL-THOMAS, *Urkunden*, p. 268; cf. ZAKYTHINOS, Études A, p. 54; CARILE, *Partitio*, p. 217[4], 233. C'est la *Churlot* (ou Curlot) de VILLEHARDOUIN, *La Conquête*, II, § 267, 337, 339, 390, 418.

179. DARROUZÈS, Nicée, p. 30; *Notitiae*, 2[140], 7[169]; *ibid.*, Index grec, *s.v.* Τζουρουλόν, où figurent aussi les diverses orthographes du nom, auxquelles il faut ajouter celle de Τυρολόη (LAURENT, V/1, p. 235; ANASTASIOU, *Bibliographie, s.v.* Τυρολόης... Uni à l'évêché de Sérgentzè, au XVIe siècle, ce n'est que très tardivement qu'apparut la métropole de Tyroloè-et-Serentzion, cf. SAMOTHRAKÈS, *Lexikon*, p. 530.

juridiction de cette métropole, dans les notices 10 et 13, les évêchés de Péristasis et d'Athyra ; un troisième, celui de Lithoprosôpon, a été classé en Europe dans la notice 3.

Péristasis

L'un des deux nouveaux (avec Athyra) à figurer dans la notice 10 (qui remonte en gros au XIe siècle[180]), l'évêché de Péristasis (l'ancienne Tiristasis, l'actuelle Hosköy[181]) y fit sa première apparition, entre Kallipolis et Charioupolis, au sixième rang ; cependant, la notice 13 met Péristasis et Athyra en finale[182].

Au XIe siècle, le siège est associé à celui de Myriophyton dès sa première mention datée : la liste synodale de 1032. La même titulature apparaît beaucoup plus tard, dans la notice de l'époque turque, toujours parmi les suffragants d'Héraclée, et le titre double devient aussi celui d'une métropole moderne (Péristasis-et-Myriophyton)[183].

Athyra

Aussi récent que Péristasis à paraître sur la notice, Athyra (ou Athyras, l'actuelle Büjük Çekmece)[184] est inscrite dans les dernières

180. Sur le problème très compliqué de la datation des différentes recensions de cette notice, voir *Notitiae*, p. 115-117.

181. Sur la côte nord de la Propontide, dans la région de Ganochôra. En fait, l'identification de Péristasis avec l'actuelle Sarköy (LAURENT, V/1, p. 231), qui est située au sud-ouest de Myriophyton, s'avère erronée, voir TAŞLIKLIOĞLU, *Epigrafya* (sur la carte jointe à l'ouvrage). Les mentions de cette ville-forteresse sont plus fréquentes dans les sources tardives, v. CANTACUZÈNE, II, 475^{5} : Τηρίστασιν τὸ φρούριον ; *ibid.*, p. 476^{8} ; GRÉGORAS, II, 741-742. Voir I. PHRANGIDÈS, Ἱστορικογεωγραφικὴ περιγραφὴ τῆς Τιριστάσεως (Περιστάσεως) Γανοχώρων Θρᾴκης, in *Akademia*, fasc. 9, Athènes 1888, p. 136 sq. ; M. GEDEÔN, *Θρᾳκικαὶ Ἱστορίαι*, fasc. 3, *Μνήμη Γανοχώρων*, Constantinople 1913 ; sur la *pertinentia* de Péristasis dans la *Partitio*, v. CARILE, *Partitio*, 218^{38}, 251 ; ZAKYTHINOS, Études B, p. 173.

182. *Notitiae*, 10^{55}, 13^{69} ; *ibid.*, p. 104 et note 1, 144 ; DARROUZÈS, Variations, p. 11.

183. FICKER, *Erlasse*, p. 27 ; GRUMEL, n° 840. *Notitiae*, 21^{90}. Sur la ville de Myriophyton, située au sud-ouest de Péristasis, voir A. GERMIDÈS, Τὰ Γανόχωρα τῆς Ἀνατολικῆς Θρᾴκης, *Thrakika*, t. 46 (1972-1973), p. 273-274. Quelques mentions de la ville : SKYLITZÈS CONT. in CEDRÈNOS, II, 657^{13} ; ATTALEIATÈS, 90^{1}. Dans la *Partitio*, elle est caractérisée de proasteion, *casale*, voir CARILE, p. 218^{37}, 251 ; ZAKYTHINOS, Études B, *l.c.*

184. Bourg fortifié, situé entre Sèlyvria et Règion, sur le lac d'Athyra, où débouche la rivière homonyme, à l'ouest de la rivière de Mélas (auj. Kara-Sou). Plusieurs mentions dans les sources byzantines ; quelques exemples : THÉOPHANÈS CONTINUATUS, 614^{16} ; SKYLITZÈS CONT. in CEDRÈNOS, II, 730^{17} ; ATTALEIATÈS, 252^{18}, $253^{14\ 15}$, 85 ; ANNE COMNÈNE, I, 84^{13} ; II, 221^{10} ; KINNAMOS, 74^{6} ; CHONIATÈS, Van Dieten, 537^{35}, 629-630 C'est la *Natura* de FOUCHER DE CHARTRES, *Historia Iherosolymitana*, in *Recueil des*

notices (10 et 13), et à la dernière place, ce qui laisse entendre que l'évêché ne doit pas être bien ancien, car il est inconnu avant le XI^e^ siècle. Dans la notice 13, en particulier, une recension la favorise en omettant Péristasis[185].

Comme je l'ai dit à propos de Sergentzè, l'évêque d'Athyra, inconnu des conciles, «reçut» cet évêché au cours du patriarcat de Nicolas III (1084-1111), ce qui a constitué un cas spécial, qui allait à l'encontre des autres cas de transfert de la même époque : comme les deux sièges d'Héraclée sont très proches l'un de l'autre, cette mention ne pouvait signifier un vrai transfert d'un prélat qui aurait perdu son siège antérieur (voir les exemples Léontopolis/Arkadioupolis et Axioupolis/Avydos/Apros, concernant la même région, *supra*, p. 232 et 236) ; compte tenu aussi de l'ambiguïté du terme ἔλαβεν (qui alterne ailleurs avec ἐδόθη) et, surtout, de l'absence dans ce cas précis du participe σχολάζων, qui s'emploie, par contre, pour les prélats de Léontopolis et d'Axioupolis, on est enclin à y voir une donation en supplément de Sergentzè à l'évêque d'Athyra[186].

Rappelons, dans un autre sens, que ce même prélat est cité par le canoniste Balsamôn comme exemple d'usurpation des droits d'un autre diocèse, en l'occurrence celui de Sèlyvria, où le titulaire d'Athyra avait fait des ordinations contrevenant aux canons de Carthage et du concile *In Trullo*[187].

Lithoprosôpon

Inconnu par ailleurs, l'évêché de Lithoprosôpon figure uniquement et d'une manière équivoque dans les listes de 787 : d'abord en finale de la liste de présence (330^{e}), entre les évêchés de Lévédos et d'Arkadioupolis d'Asie ; mais dans la liste des signatures (120^{c}), il se trouve entre deux suffragants d'Héraclée, Lizikos et Hexamilion.

La notice 3 inscrit ce nom sous la métropole de Philippoupolis, mais en compagnie de trois autres noms : Markéla, Dékatéra et Lévédos, qui n'ont rien à voir avec la Thrace et dont deux au moins (Dékatéra et Lévédos) sont tirés de la même source que Lithoprosôpon, c'est-à-dire des listes de Nicée (787). Il y a une chance sur deux pour que cette localité soit en Europe ; seule une source extérieure pourrait trancher la difficulté[188].

Historiens des Croisades, Hist. Occ., III (1866), p. 331 ; la *Nature* de VILLEHARDOUIN, *La Conquête* II, § 420. Voir G. CHOURMOUZIADÈS, Ἐπαρχία Μετρῶν καὶ Ἀθύρων, in *Archeion*, 2, 1931, p. 41-42 ; PASPATÈS, Ta Thrakika proasteia, p. 36.

185. *Notitiae*, 10^{66}, 13^{70}. Même place sur la notice fictive 16 (140 e) et sur celle de l'époque turque (21^{92}) ; DARROUZÈS, Variations, p. 11. Cf. LAURENT, V/1, p. 236.

186. DARROUZÈS, Transferts, p. 182^{52} ; Ὁ ἐπίσκοπος Ἀθύρα ἔλαβε τὴν Σεργέντζην, *ibid.*, p. 207 ; cf. *Notitiae*, p. 127 et note 3. PG, t. 119, col. 908^{C}.

187. PG, t. 138, col. 212^{A}. Voir V. LAURENT, L'œuvre canonique du Concile in Trullo (691-692), *REB*, t. 23 (1965), p. 7-41.

188. DARROUZÈS, Nicée, p. 30, 57-58, 68 ; *Notitiae*, 3^{664}.

D'une manière générale, les suffragants d'Europe semblent se stabiliser dans la notice 7 au nombre de 16, si l'on tient compte de l'apparition d'Hexamilion au côté de Chersonèsos.

En comparant cet état de choses avec celui qui prévalait dans la liste ancienne, on remarquera la disparition de quelques noms et l'arrivée de nouveaux. Parmi ceux qui manquent, Vrysis a passé à l'Hémimont sur la même notice, en s'inscrivant aussi en doublet sur la liste des archevêchés; Ainos est aussi inscrite sur cette liste des archevêchés, cependant que Madytos a pris la relève de l'évêché de Koila, qui disparut dorénavant des notices.

Pourtant, les pertes d'Héraclée sont largement compensées par les nouveaux venus : Pamphylon, évêché jusqu'alors d'Andrinople et qui a fait un faux détour par Trajanoupolis; Sergentzè, qui fit alors sa première entrée dans les notices.

En revanche, si l'on suivait le mouvement inverse des suffragants d'Héraclée sur les notices, on signalerait ce qui suit :

Le plus grand nombre des évêchés, à savoir 10 d'entre eux, continuent, pendant des durées différentes et au moins jusqu'à la disparition des listes comportant des suffragants, de relever du ressort de la métropole; ce sont les évêchés de Théodoroupolis, Panion, Chersonèsos, Charioupolis, Chalkis, Daônion, Pamphylon, Lizikos, Sergentzè et Métrai.

Les 6 évêchés restants sont promus soit au rang d'archevêché (Tzouroulos), soit directement à celui de métropole (Rhaidestos, Kallipolis, Madytos); deux sont passés dans la liste des archevêchés pour devenir sitôt après des métropoles (Hexamilion, Mèdeia).

Il est à noter que la plupart de ces promotions ont eu lieu pendant l'époque troublée du XIV^e^ siècle, excepté celles de Madytos et de Kallipolis, qui figurent parmi les rares promotions du temps des Comnène (fin XI^e^ et au XII^e^ siècle respectivement).

Andrinople d'Hémimont

Compte tenu du tournant que prend la nouvelle tradition dans la notice 7, en ce qui concerne les métropoles voisines d'Andrinople, à savoir Philippoupolis, Rhodope et Héraclée, la liste de la première accuse non seulement une forte augmentation de sièges mais aussi un changement presque total des noms[189].

Or, même en prenant en considération le caractère compilatoire des recensions antérieures, qui marque aussi, par certains côtés, la notice

189. *Ibid.*, p. 74; Darrouzès, Variations, p. 26. Cf. Laurent, V/1, p. 543-544; voir *supra*, p. 228-229.

examinée, ces changements de sièges sont obligatoirement liés à des bouleversements survenus en Thrace à la suite des invasions slaves et des besoins de la christianisation des populations nouvelles. Ceci est particulièrement vrai au sujet de l'ancienne éparchie de Thrace (métropole, Philippoupolis) et de celle d'Hémimont (métropole, Andrinople), régions frontalières par excellence, et ce n'est qu'à travers une étude minutieuse de chaque agglomération que l'on pourrait saisir le chemin parcouru jusqu'à son érection en évêché[190].

Par ailleurs, et faut souligner du point de vue de la géographie ecclésiastique et, même, de la géographique historique tout court, que la juridiction de la métropole d'Andrinople s'étendait sur une grande partie de la côte de la mer Noire occidentale, et avait en certains moments atteint, et de toute façon avant la création de la métropole de Mésemvria (XIIe siècle, voir là-dessus, p. 244), les contreforts sud-est de l'Aimos et le cap homonyme.

Sôzopolis

Deuxième suffragant d'Andrinople après Mésemvria sur la notice ancienne, Sôzopolis (l'ancienne Apollôneia, auj. Sozopol, sur la côte bulgare de la mer Noire[191]) est passée en tête de la liste, après la stabilisation de Mésemvria au rang des archevêchés, dans la notice 7[192]. Depuis lors, l'évêché ne perdit jamais la première place jusqu'à la disparition de la liste des suffragants et jusqu'à son passage tardif en métropole, survenu, pour lui aussi, dans la foulée des promotions du XIVe siècle.

Les titulaires de l'évêché sont présents dans les listes conciliaires de 787 et de 869, mais ils ne se manifestent pas désormais sur la liste des signatures, pendant toute l'époque examinée[193].

Agathoupolis

Nouveau venu sur la notice 7, Agathoupolis (l'actuelle Ahtopol, en Bulgarie[194]) fut l'évêché le plus méridional d'Andrinople sur la côte de

190. Voir *supra*, p. 227-8; cf. DVORNIK, *Les Slaves, Byzance et Rome*, p. 237-239.

191. L'importance de la ville médiévale se situant surtout après le XIIIe siècle, avec l'expansion du commerce de la mer Noire, les mentions de la ville sont très rares dans les sources extérieures provenant de l'époque examinée: voir à titre d'exemple, BEŠEVLIEV, *Nadpisi*, n° 28 : Κά[στρον] Σωζοπό[λεως]; cf. n° 47[24-25] et p. 178. ANNE COMNÈNE, II, 13[18-22]; III, 72[31]. Voir JIREČEK, *Pătuvanija*, p. 822-827; V. VELKOV Prinos kăm materialnata kultura na srednovekovnija Sozopol, *IAI*, t. 27 (1964), p. 43-54; M. CONSTANTINIDÈS, Ἡ Ἀπολλωνία (Σωζόπολις νῦν), *Archeion*, t. 22 (1957), p. 169-189.

192. *Notitiae*, 1[440], 2[508], 3[584], 4[459], 7[622]; *ibid.*, p. 286 et note 621.

193. *Notitiae*, Index grec, *s.v.*; DARROUZÈS, Nicée, p. 54. Cf. LAURENT, V/1, p. 546.

194. Quelques mentions de la ville : CHONIATÈS, Van Dieten, 394[25], 398[23];

la mer Noire. S'inscrivant toujours après celui de Sôzopolis, il est resté dans le rang des évêchés, semble-t-il, jusqu'à la fin de l'empire et bien au-delà[195].

On ne lui connaît de noms de titulaires qu'à l'époque post-byzantine, où, au cours du XIX^e siècle, il fut uni au siège de Sôzopolis, en formant la métropole de Sôzoagathoupolis[196].

Déveltos

Évêché relativement nouveau sur la notice ancienne, puisqu'il y est inscrit à partir de la notice 3, Déveltos (la colonie romaine *(Colonia) Flavia Deultum*, auj. ruines de Stari-Debelt, près de la nouvelle ville homonyme [Debelt], en Bulgarie[197]) fut pourtant créé bien avant

PACHYMÈRE, I, éd. A. Failler, 449^{15}; II, Bonn, 601^{4}. Mentionnée au côté de Mèdeia dans la *Partitio* (CARILE, p. 217^{3} et p. 232), Agathoupolis avait joué un certain rôle comme centre commercial pendant l'époque tardive, voir ci-dessus, note 168. Cf JIREČEK, *Pătuvanija*, p. 830; G. HADJIGEÔRGIOU, Ἡ Ἀγαθούπολις τῆς Βορειοανατολικῆς Θρᾴκης, *Archeion*, t. 29 (1963), p. 368-370. Cf. ELISAVETA TODOROVA, Medieval genoese nautical cartography on the west Black Sea coast, *Études Balkaniques*, t. 17/2, 1981, p. 125 (Gatopoli).

195. Le titre provisoire de *métropolite d'Agathoupolis*, dû à un transfert, Andrinople/Agathoupolis et mentionné dans un acte synodal, daté de 1315 (MM, I, n° 3, p. 5; DARROUZÈS, *Regestes*, V, n^{os} 2032 et 2111 (Crit.); IDEM, *Le Registre synodal*, p. 250, 343, 347-348; cf. ASDRACHA, Les Rhodopes au XIV^e siècle, p. 42-43); il risque de ne pas correspondre à la réalité historique, puisque l'hypothèse postérieure à ces publications, d'O. Kresten (Zur angeblichen «Metropolis» Agathopolis im 14. Jahrhundert, *REB*, t. 38 (1980), p. 195-218), selon laquelle le document évoqué serait un faux du XV^e ou du XVI^e siècle, paraît être juste.

196. *Notitiae*, Index grec, *s.v.* Ἀγαθόπολις/ούπολις. Il est le seul évêché qu'on attribue à Andrinople dans la notice de l'époque turque, *ibid.*, 21^{110} : ὁ Ἀδριανουπόλεως Αἱμιμόντου ἔχει μία· τοῦ Ἀγαθουπόλεως. Sur l'évêché d'Agathoupolis en général voir DHGE, t. 1 (1912), col. 922 (S. PÉTRIDÈS).

197. La ville fut un maillon important sur le *limes* sub-balkanique, cf. JIREČEK, *Pătuvanija*, p. 836 (comprenant aussi les diverses formes du nom romain; cf. SAMOTHRAKÈS, *Lexikon, s.v.*). Son caractère frontalier se maintint à travers l'époque prôto- et méso-byzantine, face aux invasions slaves et, ensuite, face à l'État bulgare, voir THÉOPHANÈS, I, p. 495^{23}, 499^{13}; THÉOPHANÈS CONTINUATUS, 164^{20}-165^{10}; SKYLITZÈS, Thurn., 91-92^{95-98} : Ἡ δὲ βασιλὶς [Théodora] ἱλαρῶς λίαν τὴν ἱκεσίαν προσήκατο [de Michel-Boris] καὶ δέδωκεν ἔρημον. οὖσαν τηνικαῦτα, τὴν [la région] ἀπὸ τῆς καλουμένης Σιδηρᾶς, ὅριον τότε τυγχανούσης Ῥωμαίων τε καὶ Βουλγάρων, ἄχρι τῆς Δεβελτοῦ, ἣν οἱ Βούλγαροι Ζαγορὰν κατωνόμασαν (voir là-dessus, JIREČEK, *ibid.*, p. 747-748 et note 23; 837 et note 33; ST. RUNCIMAN, *A History of the first Bulgarian Empire*, Londres 1930, p. 72sq.; OSTROGORSKY, *Geschichte*, p. 164, 167, 169. BEŠEVLIEV, *Nadpisi*, n° 2^{14-15} et p. 111 (avec bibliographie abondante; n° 47^{24}). CHONIATÈS, Van Dieten, 547^{79}, 556^{79-81}. La ville ancienne et byzantine fut aussi avec Apollônia-Sôzopolis et bien avant elle, un centre commercial assez considérable, voir *RE*, t. 5/1, *s.v.* Develtos (Oberhummer); ZAKYTHINOS, Études A, p. 59; cf. G.L. LAMBOUSIADÈS, Περὶ Δεβελτοῦ, *EPhS*, t. 24 (1895), p. 3-10.

cette époque (IXe siècle), et il se manifesta aux conciles de 787 et de 879[198].

Sa place s'affirme dans la notice 7 en même temps que celle des deux autres ajouts de la notice 3 (Provaton et Voulgarophygon) et l'évêché se maintint jusqu'à la dernière liste des suffragants (notice 13). En revanche, l'évêché de Déveltos ne figure point parmi les nombreuses promotions du XIVe siècle[199]; il semble que le déclin de la ville, tiraillée après 1204 entre la domination byzantine et celle de l'État bulgare, a entraîné la disparition de son siège.

Trapovizyè

Évêché d'un site non identifié mais qui pourrait avoir été situé aux environs de Vizyè, il fut l'un des nouveaux venus dans la notice 7 et, à l'instar de Déveltos, continua à figurer sur la liste jusqu'à la notice 13. Pourtant, sa création est antérieure au Xe siècle, puisque son titulaire signa dans les listes conciliaires de 879[200].

En l'absence d'autres données historiques (on ne lui connaît que deux titulaires, l'un en 879, l'autre au Xe/XIe siècle), on pouvait dater la disparition de l'évêché indifféremment entre 1204 et 1369 (année de l'occupation ottomane d'Andrinople). D'autre part, cette même absence des données et les coutumes gérant la tradition de l'inscription des sièges dans les notices, m'amènent à formuler une hypothèse qui risque, certes, de rester dans le domaine spéculatif : Trapovizyè, évêché d'Andrinople, attesté au IXe siècle, pouvait être identique à Karavizyè qui, elle, a fait sa première apparition comme archevêché sur la notice 7 (Xe siècle), pour ne passer en métropole que dans la notice de l'époque turque. On serait donc, à partir de la notice 7, en présence d'un doublet encore parmi tant d'autres déjà relevés (Trapovizyè, évêché d'Hémimont = Karavizyè, archevêché), qui serait prolongé jusqu'à la dernière liste des suffragants (not. 13), cédant ensuite la place au seul archevêché de Karavizyé[201].

198. DARROUZÈS, Nicée, p. 54, 55; *Notitiae*, p. 286, note 621; MANSI, XVII A, col. 377B. Il fut même uni, semble-t-il, pendant un certain moment, au siège, de création contemporaine, de Sôzopolis, voir DHGE, t. 14 (1960), col. 142 (R. JANIN); LAURENT, V/1, p. 546, 548.

199. *Notitiae*, Index grec, *s.v.*; *ibid.*, p. 28; DARROUZÈS, Variations, p. 26.

200. MANSI, XVII A, col. 376E; *Notitiae*, Index grec, *s.v.* Τραποβιζύη. Cf. LAURENT, V/3, p. 123; DHGE, t. 11 (1949), col. 975-976, *s.v.* Carabizya (R. JANIN).

201. D'ailleurs, LE QUIEN, *Oriens Christianus*, I, col. 1189-1190, avait pensé que l'évêché de Trapovizyè pourrait évoquer celui de Karavizyè.

Karavos

Inconnu dans les listes conciliaires, Karavos apparaît parmi les évêchés nouveaux d'Andrinople dans la notice 7, et se maintient jusqu'à la notice 13. On ne lui connaît pas de titulaires et le site n'a pas été non plus identifié[202].

Voukellon

Si les identifications proposées pour les sites de Voukellon[203] et de Provaton (voir ci-dessous) s'avèrent correctes, les deux évêchés seraient, parmi tous les autres suffragants d'Andrinople, les plus proches de leur métropole. Mais, à l'encontre de Provaton, Voukellon entre pour la première fois dans la notice à partir de la liste 7 et s'y maintient jusqu'à la liste 13[204].

En fait, l'érection de l'évêché devait remonter au IXᵉ siècle, puisque son titulaire assista au concile de 879. D'autre part, à l'autre bout de la ligne, son existence se prolonge au moins jusqu'à la fin de l'empire, son évêque ayant été cité à propos d'une cérémonie qui eut lieu en 1403[205].

Provaton

Cité déjà parmi les nouveaux venus de la notice 3, l'évêché de Provaton ou Provatos (ἡ)[206] pouvait avoir été créé au VIIIᵉ siècle,

202. *Notitiae*, Index grec, *s.v.* La forme Κάραβον n'est pas à exclure du moment où le nom se rencontre toujours au génitif. On ne peut pas se prononcer sur l'identification avancée par I. SARAPHOGLOU (in *Thrakika*, t. 2 (1929), p. 82), selon laquelle Karavos serait l'ancienne ville thrace de *Καρπούδαιμον* que l'on doit rapprocher, elle, de Saranta-Ecclesiae, l'actuelle Kirklareli.

203. Ce serait le village actuel Fikla (en Turquie), au nord d'Andrinople, sur la rive droite du Toundža, voir ASDRACHA, *Les Rhodopes*, p. 148, où sont aussi relevées les mentions de la ville-forteresse dans les sources extérieures. Voukellon et Provaton furent deux maillons importants de la ligne frontalière de défense, sur la route menant d'Andrinople à Yambolis. Il est significatif de signaler là-dessus l'inscription sur une colonne-*horos* de la ville, [Κάστρον] Βουκέλ[ου] (BEŠEVLIEV, *Nadpisi*, nº 30), qui pourrait être datée des VIIIᵉ-Xᵉ siècles, comme c'est le cas, selon moi, de la plupart des colonnes portant des noms de forteresses thraces et emmenées, probablement par Syméon, en Bulgarie, de ses expéditions de 913 et de 923-924 en Thrace, voir CATHERINE ASDRACHA, CH. BAKIRTZIS, Inscriptions byzantines de Thrace (VIIIᵉ-XVᵉ s.). Édition et commentaire historique, *Archéologikon Deltion*, t. 35 (1980), 1986, p. 263-265, nº 18 (à propos du même cas concernant Didymoteichon); voir *supra*, les autres inscriptions déjà relevées, notes 84, 133, 191.

204. *Notitiae*, Index grec, *s.v.* Βούκελλον.

205. MANSI, XVII A, col. 376ᴱ. Cf. DHGE, t. 9 (1937), col. 1015 (R. JANIN), notice que l'on doit corriger d'après LAURENT, V/1, p. 549.

206. Très probablement, ruines près du village actuel Pravadi, à une distance de

quoiqu'il ne figurât pas dans les listes de Nicée II. Par contre, il fut présent au concile de 879, et sa place dans les notices se stabilisa à partir de la liste 7, toujours après Voukellon.

A l'instar de celui-ci, ainsi que du plus grand nombre des évêchés d'Andrinople, il est cité jusqu'à la dernière liste des suffragants (13), tandis que son identification avec la métropole éphémère de Πρόβανδος, Προβάνδους (au gén.), mentionnée comme ex-évêché d'Andrinople promue en métropole sous Andronic III[207], serait un témoin valable de la continuité du siège au-delà du XIII^e siècle.

Quant à la mention du transfert d'un titulaire de Provaton à la métropole d'Andrinople, sous le premier patriarcat d'Ignace (847-858)[208], entraînant du coup la promotion de l'évêque en métropolite, elle est, me semble-t-il, tout à fait véridique, comme l'est aussi la succession de son évêque Grégoire, inconnu par ailleurs, par Léon et Manuel, qui ont représenté l'évêché au concile de 879 (voir *infra*, p. 300-301).

En outre, dans ce cas-là, cette notice du *Traité des transferts* nous livre un témoignage de premier ordre sur la constitution du thème de Macédoine. En effet, en situant Provaton en «Macédoine», le rédacteur de la notice veut indiquer non pas la région de Macédoine, géographiquement parlant, mais le thème homonyme, qui fut créé vers cette époque sur une partie du territoire thrace, ayant Andrinople (métropole dont dépend Provaton) comme capitale[209].

De plus, la forme τῆς Προβάτου (gén.), donc ἡ Πρόβατος, utilisée dans cette notice s'accorde bien avec Πρόβανδος (ἡ), la métropole mentionnée ci-dessus, et confirme l'identification de Provaton-Provatos (évêché) à Provandos, métropole au XIV^e siècle.

20 km environ au nord-est d'Andrinople, sur la rivière Pravadi-deresi. Son nom bulgare antérieur étant *Provadija*, il se confondait habituellement chez les auteurs de nos jours à la ville homonyme des environs de Varna, cf. JIREČEK, *Păluvanija*, p. 759. Mentions peu nombreuses mais significatives dans les sources byzantines : Provaton est qualifiée de *kastron* sur une inscription protobulgare, qui se réfère aux invasions bulgares en Thrace, menées par Malamir et Isvoulos, sous l'empereur Théophile, voir BEŠEVLIEV, *Nadpisi*, n° 13[7]; THÉOPHANÈS, De Boor, p. 467 sq.

Cette forteresse était érigée sur la route militaire byzantine d'Andrinople-Markianoupolis, voir JIREČEK, *Die Heerstrasse*, p. 126. Sur l'importance de Provaton et sur les problèmes de son identification, voir ASDRACHA, *Les Rhodopes*, p. 148 (avec mentions des sources); EADEM, Les Rhodopes au XIV^e siècle, p. 43-44 (sur les évêchés de Voukellon et de Provaton).

207. MANSI, XVII A, col. 376^E. *Notitiae*, Index grec, *s.v.* Πρόβατον ... (Προβάνδου); 17[128-180] : Ἀπὸ δὲ ἐπισκόπων ἐτιμήθησαν μητροπολῖται· ... (τοῦ Ἀδριανουπόλεως) ὁ Προβάνδους, ...; 18[153]; *ibid.*, p. 28; DARROUZÈS, Variations, p. 26. Quoi qu'il en soit, le siège doit avoir été dévalué pendant la deuxième moitié du XIV^e siècle et n'est pas cité dans la liste de l'époque turque; cf. LAURENT, V/1, p. 550.

208. DARROUZÈS, Transferts, p. 179, n° 35 : Γρηγόριος ἐπίσκοπος τῆς Προβάτου Μακεδονίας εἰς Ἀδριανούπολιν τῆς αὐτῆς μετετέθη; *ibid.*, p. 201.

209. Voir *supra*, p. 223 et note 5.

Skopélos

Évêché d'Hémimont, attesté pour la première fois au concile de 787, Skopelos (l'actuel Eski-Poloz, au nord-ouest de Kirklareli, jadis Saranta Ecclesiai) fait partie des quatre évêchés d'Andrinople (les autres étant Pérveris, Pamphylon et Garella), qui sont passés provisoirement sous Trajanoupolis, dans la notice 3[210].

Sa réapparition après le nom d'Andrinople dans les listes de 879 se répercute dans la notice 7; l'évêché y retrouve son affectation normale et continue de figurer parmi les derniers suffragants de cette métropole jusqu'à sa promotion éphémère au même rang, au XIVe siècle[211].

Vrysis

Sur cet évêché, qui avait été, avec l'archevêché homonyme, l'un des doublets les plus durables des notices, voir *supra*, p. 240-241.

Voulgarophygon

Cité pour la première fois comme évêché d'Andrinople dans les listes de 787, Voulgarophygon (antérieurement Vourtoudizon, Vourdizon, d'après son nom ancien Vourtoudizos, l'actuelle Baba-Eski[212])

210. DARROUZÈS, Nicée, p. 54; *Notitiae*, 3^{558}; *ibid.*, p. 27. Cf. LAURENT, V/1, p. 551. Rares mentions dans les sources, cf. F. HALKIN, Un ermite des Balkans au XIVe siècle La Vie grecque inédite de Saint Romylos, *Byz*, t. 31 (Hommage à Ostrogorski), 1961, p. 129. L'éditeur identifie Skopelos avec Usküp, à l'est de Kirklareli. Ceci dit, il ne faut pas confondre les titulaires de cette Skopelos avec ceux de l'île homonyme de la mer Égée, voir l'étude critique de N. Bees, Beiträge zur Kirchlichen Geographie Griechenlands im Mittelalter und in der neueren Zeit, *Oriens Christianus*, N.S., IV (1915), p. 247-249 et note 7 (avec bibliographie).

211. MANSI, XVII A, col. 376^{E}. *Notitiae*, 7^{629}, 9^{503}, 10^{593}, 13^{644}; *ibid.*, p. 286; 17^{130}. A l'instar de plusieurs autres métropoles éphémères, Skopélos devait avoir été ramenée à son rang antérieur, même avant la conquête turque, période pendant laquelle son siège n'est point mentionné.

212. La ville devait avoir changé de nom, de Vourdizon à Voulgarophygon, par suite d'une attaque bulgare ayant entraîné une riposte byzantine, en 755/756 environ, cf. V. Beševliev, Die Feldzüge des Kaisers Konstantin V. gegen die Bulgaren, *Études Balkaniques*, t. 7/3 (1971), p. 6-7. Quoi qu'il en soit, elle figure avec son nom ancien sur une inscription protobulgare, découverte près de Šumen, voir IDEM, *Nadpisi*, 13^{8} et p. 130, ainsi que sur une autre colonne-borne parmi celles qui ont été découvertes dans les ruines de la Grande basilique de Pliska, *ibid.*, n° 20 : Κάστρον Βουρδίζου; cf. *supra*, note 203. Sur cette ville-forteresse, située sur la route militaire d'Andrinople-Constantinople, voir JIREČEK, *Die Herrstrasse*, p. 100; IDEM, *Pătuvanija*, p. 935; BEŠEVLIEV, *Nadpisi*, p. 32, 143 (avec la bibliographie y afférente; en particulier, VAS. TĂPKOVA-ZAIMOVA, Kreposti i ukrepeni gradove prez părvoto bălgarsko carstvo,

entre avec Déveltos et Provaton dans la notice 3, une nouveauté par rapport à l'ancienne liste (1 à 2). Pourtant, le siège n'y réapparaît que sur la notice 7, ayant été auparavant présent au concile de 879[213]. Ainsi se manifeste de nouveau le rapport entre le concile 787 et la notice 3, d'une part, le concile 879 et la notice 7, de l'autre.

Voulgarophygon n'a pas fait partie des métropoles éphémères du XIVᵉ siècle, sa disparition lors de la conquête ottomane ayant entraîné apparemment celle de son évêché.

Tzoïda

Le site non identifié de Tzoïda[214] fut l'un des plus anciens suffragants d'Andrinople, depuis la liste ancienne (nᵒ 1) jusqu'à la dernière notice comportant les suffragants (nᵒ 13). Apparemment absent des listes conciliaires, il doit pourtant être identifié au siège de *Τζόκου*, dont le titulaire prit part au concile de 879[215].

D'autre part, trois autres évêchés d'Andrinople, Pérveris, Pamphylon et Garella, qui figurent avec Skopélos sur les listes conciliaires de 787, ne sont pas admis dans la notice 7. Ayant été classés par erreur, tous les quatre, parmi les suffragants de Trajanoupolis dans la notice 3, ils ont depuis lors suivi des chemins différents : Pamphylon a été constamment, à partir de la liste 7, l'un des suffragants d'Héraclée, ce que son emplacement géographique, relativement proche de cette ville, justifiait suffisamment (v. *supra*, p. 253) ; Garella fut très tôt admis au rang des archevêchés, depuis la notice 2 (v. *supra*, p. 239) ; Skopélos figure dans la liste d'Hémimont à partir de la notice 7 ; Pérveris, au contraire, reste le seul suffragant complètement absent des autres notices[216].

Voenno-istoričeski Zbornik, t. 3 (1956), p. 41, note 1). Nombreuses mentions dans les sources byzantines, voir MORAVCSIK, *Byzantinoturcica*, II, p. 106, *s.v.* Βουλγαρόφυγον. A titre d'exemple : SKYLITZÈS, Thurn., $178^{53,55}$; ATTALEIATÈS, 29^{19} ; ANNE COMNÈNE, Leib, II, 108^{9}, 126^{10-12}. C'est le *Bulgarofigo* de la *Partitio Romanie* (CARILE, *Partitio*, p. 218^{29}, 247), le *Bulgarofle* de Villehardouin (*La Conquête*, II, § 344).

213. DARROUZÈS, Nicée, p. 54 ; *Notitiae*, Index grec, *s.v.* Βουλγαρόφυγον ; *ibid.*, p. 28, 286 et note 621 ; MANSI, XVII A, col. 376^{A}. Cf. DHGE, t. 10 (1938), col. 1199 (R. JANIN).

214. Quelques propositions d'identification : endroit à une distance de 26 km à l'est d'Andrinople, à l'emplacement présumé de la ville thrace Ourtoudizos (bourg turc actuel de Hafsa), voir G. LAMBOUSIADÈS, Θραχικαὶ Μελέται, *Ταχυδρόμος Κων/πόλεως*, 1903, nᵒ 1487 ; cf. STAMOULÈS, Catalogues, p. 173-174 ; près de la forteresse Pythion-Empythion, à savoir sur la frontière actuelle gréco-turque, sur la rive occidentale de l'Hèbre ; cf. ASDRACHA, *Les Rhodopes*, p. 136-137.

215. *Notitiae*, Index grec, *s.v.* Τζόϊδα/Τζώ, *ibid.*, p. 286, note 621 ; MANSI, XVII A, col. 376^{E}. Orthographe et genre du nom instables, cf. SAMOTHRAKÈS, *Lexikon*, *s.v.* Τζυειδῶν (ἡ) : Τζοΐδης, Τζόϊδος, Τζωΐδης, Τζώϊδα (τά).

216. *Notitiae*, 3^{557} : ὁ Περβέρου ; DARROUZÈS, Nicée, p. 54, 55. Selon l'auteur, il aurait disparu en prenant une nouvelle appellation. En outre, Vasilka Tăpkova-Zaimova date

A l'instar donc de la liste d'Europe, Hémimont voit ses suffragants se stabiliser au nombre de 11, dans la notice 7 ; ceci n'a pas varié au fil des diverses recensions, excepté pour la notice 13, où les ajouts arbitraires de Goloè et de Lima, en finale, doivent être attribués à une erreur de copie (v. *supra*, p. 227-228).

Pourtant, cette stabilisation implique pour cette métropole précise un changement presque total des noms de ses suffragants et non pas une addition de nouveaux aux anciens, comme ce fut le cas d'Héraclée. Ainsi, de la notice ancienne, seuls Sôzopolis et Tzoïda, le premier et le dernier dans la notice 7, sont restés, cependant que s'ajoutent plusieurs nouveaux : Agathoupolis, Trapovizyè, Karavos, Voukellon, Skopélos, Vrysis, ainsi que Déveltos, Provaton, Voulgarophygon, ces derniers cités aussi sur la notice 3.

L'arrivée des nouveaux compense donc les pertes subies par rapport à la liste ancienne, comme c'est le cas partout ailleurs dans ces séries de recensions.

Or, en sens inverse, on constate ceci en ce qui concerne les sièges manquants, qui avaient appartenu à l'Hémimont dans la notice ancienne : Mésemvria, Anchialos et Nikaia, le premier en doublet permanent, évêché/archevêché, jusqu'au xᵉ siècle, voient leur rang d'archevêché se stabiliser dans la nouvelle notice, quoique d'une manière différente pour chacun d'eux (v. *supra* p. 243, 244, 238). Anastasioupolis, cité comme évêché tant de Trajanoupolis que d'Andrinople, dans 1 et 2, reste définitivement sous la première métropole à partir de 3, de toute façon dans la notice 7 et depuis lors. Quant à l'évêché de Plôtinopolis, il passe aussi définitivement sous Trajanoupolis, pour être à la longue remplacé par le siège de Didymoteichon[217].

Pour la période ultérieure, les sièges d'Hémimont, dans leur majorité, ont conservé jusqu'à la fin leur statut d'évêchés, n'obtenant pas de promotion, même provisoire, et se perdant, plus ou moins vers l'époque de la conquête ottomane; ils resurgirent, quelques-uns d'entre eux, beaucoup plus tard, afin de servir des besoins en partie artificiels créés par le nouvel état de choses.

Seuls Sôzopolis et Skopélos passent au rang des métropoles du xɪvᵉ siècle, la seconde n'ayant pas tardé à retrouver son statut antérieur. D'ailleurs, si l'on admet l'identification Provaton/Provandos, on peut ajouter le siège de Προβάνδου dans cette catégorie des métropoles éphémères du xɪvᵉ siècle.

sa disparition au ɪxᵉ s., par suite des opérations militaires bulgares de cette époque, voir, Un évêché peu connu en Thrace orientale — Πέρδερις, *RESEE*, t. 9/3 (1971), p. 595-599.

217. Asdracha, *Les Rhodopes*, p. 130-131. A corriger une faute de frappe dans le second § de la p. 130 : au lieu de vɪɪɪᵉ s., lire ɪxᵉ siècle.

D'autres promotions sont également liées à des problèmes d'identification de sites : en admettant que Trapovizyè égale Karavizyè, on retiendra la promotion de l'évêché en archevêché sur la notice 7 ; dans le même sens, le cas de Vrysis exposé déjà, est lui aussi tributaire de questions similaires.

II. — PROSOPOGRAPHIE

A. Les métropolites à partir du concile de Nicée II (787).

1. Héraclée

Rappelons le problème qui se pose au sujet d'une confusion possible entre les six villes épiscopales du Patriarcat de Constantinople, citées dans les notices sous le nom d'Héraclée (Ἡράκλεια, exception faite d'Hèraklès ou Kybista et d'Hèrakleioupolis ou Pèdachthoè, en Asie Mineure) : Héraclée de Thrace (métropole depuis toujours), Héraclée du Pont ou Pontohèrakleia (évêché de Klaudioupolis, ensuite métropole), Héraclée de Salbakè, Héraclée de Latmos (évêchés de Carie), Héraclée de Macédoine (suffragant de Thessalonique) et Héraclée ou Pélagonia (évêché de Bulgarie). Ce problème concerne principalement les sceaux ne portant pas de référence géographique précise, d'autant que le titre d'évêque pouvait désigner indifférem-ment n'importe quel rang (voir Laurent, V/1, p. xxviii, 214, 686 : l'auteur examine aussi le titre «archevêque» d'Héraclée dans le sens général de pasteur de l'Église). Voir exemples d'emploi *in* Darrouzès, *Ecclésiologie*, 122^{8}, $124^{6,18}$, 140^{19} et *passim*, surtout p. 314^{10-14}. Sur un aperçu des titres épiscopaux en général, voir Menevisoglou, Les titres épiscopaux, 180-218.

La même ambiguïté concerne quelquefois des listes synodales de présence ou de signature (cf. MM, IV, 312 : Héraclée de Latmos), mais non pas les listes des conciles qui sont géographiques et hiérarchiques (cf. Mansi, XII, 998^{B}, 1106^{C}; XIII, 145^{D}, 368^{B}, 393^{C}; XVI, 144^{E}, 159^{A}, 194^{B}). Par ailleurs, la datation des sceaux étant en général approximative, le classement dans la liste épiscopale des évêques connus exclusivement par la sigillographie ne peut être, lui aussi, qu'approximatif.

Léon. Qualifié d'«évêque» (*episcopos*) d'Héraclée de Thrace, il assiste au concile de Nicée et en signe les actes (Mansi, XIII, col. 136^{A}, 365^{B}, 380^{E}; Darrouzès, Nicée, 13). Un sceau daté du viiie-ixe siècle lui est attribué : il y porte son titre de métropolite (Laurent, V/1, nº 300 ; Zacos-Veglery, I/II, nº 2124).

Constantin. Connu par deux sceaux datés de la première moitié du IXe siècle, il y porte respectivement le titre d'archevêque et d'évêque de la ville d'Héraclée (LAURENT, V/1, nos 301 et 302). Pourtant, une lecture différente de la légende du deuxième sceau (*Pontou* au lieu de *poleôs*) l'attribue à un Constantin, évêque de Pontohéraclée (ZACOS-VEGLERY, I/II, no 1331).

Ignace. Connu par son épitaphe, trouvée à Kamara Dere en 1965, vue et photographiée par I. Ševčenko en 1967, non identifiée et située à Héraclée (Dumbarton Oaks, Inédite, communiquée par C. Mango) : il y est intitulé métropolite d'Héraclée et higoumène du monastère (lequel?) où il fut enterré. Mort le 13 juin, indiction B, en l'an du monde 6362 (= 854), c'est-à-dire, sous le premier patriarcat d'Ignace (847-858). Si la lecture de la date est la bonne, il doit avoir occupé le siège avant ou après Nicéphore, l'évêque de Lagina, transféré à Héraclée par le même patriarche (voir rubrique suivante).

Nicéphore. Titulaire de Lagina, évêché de Pergè, en Pamphylie, fut transféré à la métropole d'Héraclée par le patriarche Ignace (DARROUZÈS, Transferts, no 34, p. 179 et 201), probablement pendant son premier patriarcat (847-858).

Jean. Quoiqu'il proclamât lui-même, au concile anti-photien de 869, avoir été ordonné par Ignace (au dire d'Anastase le Bibliothécaire : MANSI, XVI, col. 89B), il le fut, semble-t-il, par Photius pendant son premier patriarcat (858-867) (MANSI, *ibid.*, 360A). Il figure parmi les assistants à la condamnation synodale des antiphotiens et des iconoclastes, entre avril et août 861 (MANSI, XV, col. 220D, 243E ; XVI, 104C) ; il est aussi parmi les 130 signataires des dix-sept canons disciplinaires, entre mai et septembre 861 (PITRA, II, 127-141, signatures, p. XXIV-XXV ; Jean : XXV2 ; cf. GRUMEL, nos 467 et 468). Il assiste au concile photien de 879 et en signe les actes, en même temps qu'un autre Jean, également métropolite d'Héraclée, ordonné par Ignace pendant son deuxième patriarcat (867-877) (MANSI, XVII A, 374B, 500D, 512A ; cf. LE QUIEN, I, col. 1109-1110).

Le premier Jean est destinataire de trois lettres de Photius, écrites, les deux premières en 866, la troisième entre 867 et 872 (PHOTIUS, *Epistulae et Amphilochia* : Laourdas-Westerink, I, nos 9, 28 ; II, 218 ; VALETTAS, *Photius*, nos 148, 149. Cf. HERGENRÖTHER, *Photius*, I, 466, 593 ; II, 219).

Jean. (MANSI, XVII A, 373B, 513A («un assistant... [au concile photien de 879]... un second Jean d'Héraclée» (HERGENRÖTHER, II, 514)). Voir rubrique précédente. D'après Zônaras (III, 440), le siège d'Héraclée était vacant en septembre 886.

Nicolas. Connu par un sceau daté du IXe-Xe siècle ; il s'y intitule

«évêque d'Héraclée» (LAURENT, V/1, n° 877). Il aurait succédé plutôt aux deux Jean qu'à l'évêque Constantin, si ce dernier fait vraiment partie de la liste d'Héraclée (v. *supra*, p. 268). Son élévation dut avoir lieu après 886, puisque le siège d'Héraclée était vacant à cette date ; le nouveau patriarche Étienne I[er] fut pour cela, contrairement à la loi canon, intronisé par le Prototrône, le titulaire de Césarée de Cappadoce (PG, 137, col. 324[A] et 433[C] ; CEDRÈNOS, II, 249[13-15] : «parce que le [prélat] d'Héraclée ne faisait plus partie des vivants...»; cf. *infra*, rubrique *Nicéphore*, p. 270).

Démétrius. Partisan du patriarche Euthyme, déposé avec Gabriel (d'Ancyre), Grégoire (de Nicomédie), Hilariôn (d'Hiérapolis) et Cosmas par Nicolas I[er], lors de sa restauration, en juin 912 (JENKINS-WESTERINK, *Nicholas I*, Ep. 113 (vers 914) et p. 571 ; PG, 111, 329[C] ; KARLIN-HAYTER, *VE*, p. 120[28] sq. *ibid.*, 115[33-34] ; cf. GRUMEL, n° 706). En réalité, tous les titulaires euthymiens furent condamnés et déposés par des actes synodaux de la même date, GRUMEL, n[os] 630-632, 706 ; cf. KARLIN-HAYTER, Le Synode, 70-71. Démétrius devait avoir occupé le siège au moins depuis 902 : il reçut vers cette date une lettre d'Aréthas, le futur métropolite de Césarée, encore diacre (*Scripta Minora* : Westerink, I, n° 44), qui lui fit don d'un ouvrage de Marc-Aurèle dont il garda un double, copié de sa main. Démétrius est propriétaire d'un sceau, daté du début du x[e] siècle (LAURENT, V/1, n° 303, p. 215 : «IX[e] siècle (début)» est évidemment une faute de frappe).

Photius. Partisan intransigeant de Nicolas, il succéda à Démétrius en 912, mais il devait être exilé peu après, lorsque Nicolas perdit la régence de l'empire. Grégoire d'Éphèse, partisan aussi de Nicolas connut le même sort (JENKINS-WESTERINK, *Nicholas I* Ep. 132 : «lettre à Grégoire d'Éphèse et à Photius d'Héraclée, qui sont en exil», daté vers février 914 ; cf. *ibid.*, p. XXIX, 576 ; PG, 111, 349[D] ; cf. GRUMEL, n° 634 : datation de la lettre au premier patriarcat de Nicolas). Pour une analyse approfondie des problèmes de la tétragamie de Léon VI en rapport avec les bouleversements dans l'occupation des sièges qui en découlèrent, voir KARLIN-HAYTER, Le Synode, 60-74 ; EADEM, *Byz.*, 39, 1969, 492-496 (datation des lettres 39, 41, 42 et 48, adressées elles aussi à Grégoire d'Éphèse, pendant le second patriarcat de Nicolas ; cf. DARROUZÈS, *Épistoliers*, II, n° 40) ; OIKONOMIDÈS, *DOP*, 30, 1976, 1 ; et certes, KOUGÉAS, *Aréthas*, notamment, p. 6, 30, 73, 94, 119.

Jean. Intitulé «évêque» d'Héraclée, connu par un sceau daté de la première moitié du x[e] siècle (LAURENT, V/1, n° 878). Ceci rend à mon avis improbable son rapprochement de deux autres Jean, cités ci-dessus ; au contraire, il doit être placé entre Démétrius et Anastase (voir rubrique suivante).

Anastase. Élevé au trône d'Héraclée par le patriarche Tryphôn (928-931), il garda aussi la charge d'économe de Sainte-Sophie (R. Browning, *Byz*., 24, 1954, 402, 427, 441 : Lettre nº 1 de l'Anonyme de Londres) qu'il avait acquise en raison probablement de son ralliement à l'union de 920. Opposé à l'ordination de Théophylacte (933-956), fils de Romain Lécapène, il s'y rallia après une intervention de Théodore Daphnopatès (Darrouzès-Westerink, *Théodore Daphnopatès*, nº 2 et p. 12-13; Sakkeliôn, *DIEE*, 2, 1895, 401 ; cf. Darrouzès, *REB*, 14, 1956, p. 114, nº 2). En 945, avec Basile de Césarée, il donna l'habit monastique aux deux fils déchus de Romain Lécapène. Il mourut peu après, en 946 ou, du moins, entre janvier 945 et décembre 947 (Cedrènos, II, 325^{2}; Théoph. Cont., 439^{5-9} : rêve de Romain Lécapène à propos d'Anastase; cf. Le Quien, I, col. 1110; Darrouzès, *Épistoliers*, p. 28). Le métropolite Alexandre de Nicée (avant 925-944) considéra Anastase et Théodore de Cyzique comme ses principaux ennemis (Darrouzès, *ibid*., I, 4^{22}, 5^{75}, 6^{27}, 14^{45}, 16^{11}; cf. p. 31, 32, 75 et n. 15; cf. Paul Maas, *BN-J*, 3, 1922, 334; Grumel, nº 726). Un sceau portant la titulature de métropolite et d'économe de la Grande Église lui est attribué (Laurent, V/1, nº 304). Sur le titre d'économe, voir Darrouzès, *Recherches*, 16-17, 35-39 et *passim*.

Nicéphore. Titulaire du siège d'Héraclée en 956, portant le titre honorifique de *proèdre*. En raison d'un différend avec l'empereur Constantin VII et contrairement à la loi canonique (voir *supra*, p. 269), il ne fut pas autorisé à introniser le nouveau patriarche Polyeuctos (956-970), remplacé en cela par le prototrône de Césarée, Basile (Cedrènos, II, 334^{11}). Trois parties dispersées d'une même épigramme de Psellos lui furent attribuées (A. Papadopoulos-Kerameus, *VV*, 1, 1894, 135) : Περὶ Λουτροῦ : πολλῶν τὸ λουτρὸν ἀγαθῶν δωρημάτων... Νικηφόρος γὰρ πρόεδρος Ἡρακλείας... λουτρὸν ἐξωραΐσας προὔθηκε πᾶσι (cf. compte rendu in *BZ*, 4, 1895, 231 ; Eul. Kourilas, *Archeion*, 136-137). Sur la valeur de *proedros*, voir Darrouzès, *Registre*, 191, 273, cf. Anthimos Amaseias, *Néologos de Constantinople*, II, fasc. 28, 1893, 541-543; M. Gedeôn, *ibid*., 543-546.

Jean. Il participe au tome synodique du patriarche Sisinnius (996-998) créant des empêchements aux mariages de deux frères avec deux cousines, le 21 février 997 (PG, 119, 739^{D}; cf. Grumel, nº 804). Pour un Basile, cité dans une Ekthésis suspecte concernant l'empêchement au mariage qui implique le septième degré de consanguinité, de mars à septembre de la même année, voir *infra*, p. 273.

Arsène. Destinataire d'une série de billets de Léon, métropolite de Synades et syncelle, ambassadeur de la cour byzantine auprès

d'Otton III, en 997-998 (DARROUZÈS, *Épistoliers*, III, nos 17-21; IDEM, *REB*, 14, 1956, 104; Sp. LAMBROS, *NE*, t. 19, 1925, 1-33; t. 20, 1926-27, 324-342). Léon reproche à Arsène, sur un ton sarcastique, ses exactions aux dépens de ses suffragants, dont l'évêque de Rhaidestos (Lettre 19[11]). Vu que ces lettres, contenues dans le manuscrit de Patmos 706, sont considérées comme postérieures à 997 (DARROUZÈS, *Épistoliers*, 41), je situerais le mandat d'Arsène après celui de Jean, dans les toutes premières années du XIe siècle.

Nicolas. Connu par un sceau daté du XIe siècle (LAURENT, V/1, no 305) : il se dit moine, métropolite d'Héraclée.

Léonce. Propriétaire d'un sceau du XIe siècle; il y porte le titre d'évêque d'Héraclée (LAURENT, *ibid.*, no 879).

Michel. Un autre sceau du XIe siècle mentionne un Michel, évêque d'Héraclée, qui ne saurait être son homonyme métropolite, situé dans la deuxième moitié du XIIe siècle (LAURENT, *ibid.*, no 880; ZACOS-NESBITT, II, no 1008; voir *infra*, p. 273).

Mélétios. Il assiste au jugement synodal contre les Jacobites, en mai 1030 (FICKER, *Erlasse*, 19[12]; cf. GRUMEL, no 839) et signe le tome y afférent, en avril 1032 (FICKER, *ibid.*, 26[4]; GRUMEL, no 840).

Théodore (Tzanzès). Propriétaire d'un sceau frappé probablement après 1050 mais avant 1071, première date connue de son successeur, Théophile (LAURENT, V/1, no 306); Théodore s'intitule métropolite syncelle. Sur l'évolution de ce titre et sur sa dévaluation progressive au XIe siècle jusqu'à sa quasi-suppression par Alexis Comnène, avant 1094 environ, voir ATHÉNAGORAS, *EEBS*, 4, 1927, 3-38; V. GRUMEL, Les Métropolites syncelles, *Études Byzantines*, 3, 1945, 92-114; DARROUZÈS, *Recherches*, 17-19, 35-36 et *passim*. Pour d'autres membres de la famille Tzantzès, connue dès la fin du Xe siècle, dans LAURENT, *l. c.* (cf. THÉOPH. CONT., 655[19], 818[13], 819[15]; SKYLITZÈS, Thurn, 178[60]).

Théophile. Connu premièrement par un document du monastère d'Iviron, daté de janvier 1071 (*Actes d'Iviron*, II, no 40). Il porte le titre de syncelle (voir rubrique précédente) dans la liste de présence de novembre 1071 (S. KOUGÉAS, in *Εἰς Μνήμην Λάμπρου*, Athènes 1935, 574; cf. GRUMEL, no 900) et dans celle de mars 1072 (OIKONOMIDÈS, Décret, 57[6], 60, 63, 69). Il figure parmi les 35 prélats qui apposent leur signature au bas d'un chrysobulle de Nicéphore Botaneiatès de décembre 1079, sur l'application des peines de mort et sur le sort des membres de la maison impériale déchue (ZÉPOS, I, 283-288; cf. DÖLGER, *Regesten*, no 1047; signatures des membres du synode, dans GOUILLARD, Un chrysobulle, 30[3], 34). Il porte le titre de

proèdre et de protoproèdre (des protosyncelles) dans les listes synodales de mars 1082 (USPENSKI, Deloproizvodstvo, 30^{4-5}, 35^{9-10}; 41^{14}; GOUILLARD, Jean l'Italien, 137^{3-4}; cf. GRUMEL, n^{os} 925-926; mention de siège, en avril 1082, GRUMEL, n° 927). Membre de l'ambassade des métropolites envoyée à Romain Diogène par Michel III (ATTALEIATÈS, 178^{2}), il a occupé son siège probablement jusqu'en 1084 : dans la lettre synodale adressée à cette date à Alexis Ier contre la création de nouvelles métropoles, Théophile évoque un autre chrysobulle de Nicéphore Botaneiatès en faveur de la restitution du siège (alors) métropolitain de Madytos au métropolite (non nommé) d'Héraclée (voir *supra*, p. 252). Sur le titre protoproèdre (des protosyncelles) que l'on rencontre surtout à l'époque suivante, voir GRUMEL, Les métropolites syncelles, 106-108, 112.

Nicétas. Prôximos de l'école de Chalkoprateia (là-dessus, voir DARROUZÈS, *Recherches*, 211, 215, 232) dans sa jeunesse, diacre et didascale de la Grande Église; ensuite, il ne devint métropolite
didascale de la Grande Église ensuite, il ne devint métropolite
d'Héraclée qu'en 1117 (sans doute, après le mois de mai), date de son discours contre le métropolite Eustrate de Nicée, accusé d'erreurs sur l'Incarnation (DARROUZÈS, *Ecclésiologie*, n° 9, 276-304; première édition : P. IOANNOU, *Byz.*, 28, 1958, 8-30; IDEM, *REB*, 10, 1952, 27-34; cf. GRUMEL, n^{os} 1002-1003). Auteur de chaînes éxégétiques dont une chaîne de Saint-Luc, composée de juin 1116 à mai 1117 (cf. J. SICKENBERGER, *Die Lukaskatene des Nikelas von Herakleia* (Texte und Unters. N.F., t. 22) Leipzig 1902, 30-112) ainsi que de réponses canoniques (*PG*, 119, 936^{B}; cf. A. PAVLOV, *VV*, 2, 1895, 160-176). Destinataire de lettres de Théophylaktos d'Achrida : il y est mentionné comme maître des frères de Théophylactos et comme didascale de l'Évangile : GAUTIER, *Théophylacle*, II, Lettre n° 7^{1}, 9 (PG, 126, 509), daté de 1088/1089; n° $70^{1\,2,26}$ (PG, *ibid.*, 373), daté entre 1090 et 1094/5; n° $91^{1,10}$ (?) (PG, *ibid.*, 436-437), daté entre 1097 et 1104 (hiver); cf. *ibid.*, 94-96. Mais on ne doit pas le confondre avec des personnages du même nom, correspondants de Nicétas Stéthatos, mort vers 1090 (DARROUZÈS, *Stéthatos*, 19-21; voir sa critique sur l'opinion erronée de P. CHRÈSTOU, *ibid.*, 15-16). Nicétas fut le neveu du métropolite Étienne de Serrès, ce qui lui valut le surnom ὁ τοῦ Σερρῶν, *Serronius*, considéré longtemps comme impliquant une vraie charge. De ce vocable ὁ τοῦ, accompagné du nom d'un siège désignant presque toujours un lien de parenté avec son détenteur réel, voir *infra*, p. 292, *Étienne*; d'autres exemples dans DARROUZÈS, *Épistoliers*, 244^{6}; *Stéthatos*, 16, 89 note). Sur Nicétas et sur son œuvre, voir BECK, *Kirche*, 651-653; DARROUZÈS, *Ecclésiologie*, 54-62; IDEM, *REB*, 18, 1960, 181-182; IDEM, *Littérature et histoire*, n° VI, p. 179-184. Sur la charge de *prôximos*, voir IDEM, *Recherches*, 211, 215, 232 et *passim*.

Basile. Cité uniquement dans un codex de 1191 (Vindobonensis jur. gr. 11 : BENEŠEVIČ, Svedenija, 12, n. 2), censé résumer les principes d'une «Ekthésis» concernant les mariages défendus et portant la date de 997 (de mars à septembre), à savoir celle du «tomos» de Sisinnius (voir *supra*, p. 270). Trois autres métropolites y sont mentionnés : Léon de Césarée, Théodore de Sévasteia et Denis de Mélitènè. Étant donné que ces noms relèvent d'un *hapax* (les sièges d'Héraclée et de Mélitènè ont à cette date des titulaires différents), il n'y a que deux solutions possibles : soit éliminer tous les quatres de leurs listes respectives, soit accepter d'après PITSAKIS, *Τὸ κώλυμα γάμου*, 213-214, surtout notes 108-114 (très documentées; cf. GRUMEL, n° 805) le déplacement de ce texte ainsi que de l'«Ekthésis», ambiguë en elle-même, dans la période transitoire entre le tomos de Sininnius et l'arrangement de Luc Chrysovergès et de Manuel Comnène créant l'empêchement du mariage au septième degré de parenté (avril 1166 : cf. GRUMEL, n° 1068; DÖLGER, *Regesten*, n° 1468). La position donc de Basile dans cette partie de la liste d'Héraclée n'a qu'une valeur purement hypothétique.

Pierre. Il signa au bas de l'acte impérial qui déposa le patriarche Cosmas Attikos, accusé de bogomilisme, vers le 26 février 1147 (Lemme de codex Barocc., f° 577^{v}; cf. DÖLGER, n° 1351). Il assiste au synode qui jugea Sôtèrichos Panteugénos et en signe les procès-verbaux, en mai 1157 (PG, 140, 200^{A}; cf. 197^{B}; SAKKELIÔN, *PM*, 327; DARROUZÈS, Listes Synodales, 77 et 58-61 ; cf. GRUMEL, n^{os} 1041, 1043 et 1042). On ne sait pas si le même Pierre occupait le siège en 1143, où le nom seul de la ville est cité dans les listes synodales de 1143, mais il y est sûrement en 1156 (MANSI, XXI, 584^{D}; PG, 140, 147^{D}).

Michel. Il occupe déjà son poste en septembre 1161 : il reçoit un écrit contenant un ordre *(prostagè)* signé par quatre clercs de sa métropole, concernant un contrat de bail. En février 1164, il soumit ce document avec d'autres au synode, soulevant la question du maintien des baux des biens ecclésiastiques conclus au sujet des *enthyria* et des *autourgia* (USPENSKIJ, Mnenija, 30^{9}-32^{1}; PAPAD.-KERAMEUS, *Analekta*, IV, 106; date rectifiée par GRUMEL, n° 1055). Il assista au synode et signa l'Ekthésis sur des questions dogmatiques, de mai 1166/juillet 1167 (PG, 140, 238^{C}, 256^{A}, 257^{B-C}, 276^{A}; cf. GRUMEL, n^{os} 1073, 1075; CHALANDON, *Les Comnène*, 651). Il participa au synode qui condamna à l'anathème Constantin de Corfou et en signa l'acte final, en janvier-février 1170 (PG, 138, 212^{C}; PETIT, Documents, 480^{2}, 482^{35}, 489^{13}, 491^{5}; cf. GRUMEL, n^{os} 1109-1112. Je me contente de renvoyer aux éditions existantes; pour celle de S. Sakkos, voir D. STIERNON, *REB*, 28, 1970, 278-280). Michel doit être le métropolite cité par son siège dans une liste de 1169 (MANSI, XXI,

840E) et il est nommément cité dans une autre, de nov. 1171 (PG, 119, 788C; LAURENT, *EO*, 33, 1934, 310[4]).

Théodore (Krilopoulos). Successeur peut-être de Michel, il est premièrement connu par la version arménienne de la lettre synodale au Katholicos d'Arménie, de janvier 1177 : sa signature figure parmi celles de 19 prélats (Patr. Or. XXI, 605; cf. GRUMEL, n° 1132); il assista aussi au synode de sept. 1177 (cf. GRUMEL, n° 1134). Mentionné parmi les exégètes de l'Évangile de saint Matthieu (Sp. LAMBROS, *NE*, 1, 1904, 90). Il abdiqua en février 1189 : voir sa démission dans PG, 140, 1129C-1132C; J. IVÈRITIS, *Grég. Pal.*, 1, 1917, 350-351 (cf. DARROUZÈS, Transferts, 162, n. 29).

Manuel. Il assiste au synode et signe deux actes du patriarcat de Georges Xiphilin, en nov. 1191 et en janvier 1192, établissant les droits des évêques sur les églises construites sur un terrain consacré déjà par une stauropègia (SAKKELIÔN, *DIEE*, 3, 1889, 419, 423; PAPAD.-KERAMEUS, *BZ*, 11, 1902, 75; IDEM, *Analekta*, I, 462[1]; GRUMEL, nos 1179, 1180). Il souleva en synode la question des baptêmes des enfants musulmans (PG, 144, 1108C).

2. ANDRINOPLE

Comme pour Héraclée, le problème se pose au sujet d'Andrinople d'une confusion possible entre les quatre villes épiscopales citées dans les notices sous ce nom 'Αδριανούπολις : Andrinople d'Hémimont (métropole depuis toujours), Andrinople de l'ancienne Épire (évêché sous différentes métropoles, dite aussi Drynoupolis ou Dryinoupolis), Andrinople de Pisidie (évêché d'Antioche), Andrinople d'Honorias (évêché de Klaudioupolis). Ce problème concerne non pas les notices où l'identité des villes est facilement repérable, mais les sceaux sans référence géographique ainsi que les listes synodales dans certains cas (cf. MANSI, VI, 1179C; XII, 998A, 1103D, 369D; cf. LAURENT, Synodicon, 17-18, 20).

Manuel. Titulaire du siège en 787 : il assiste au concile de Nicée II et en signe les actes en qualité d'«évêque» d'Andrinople (MANSI, XII, 994C, 1094D; XIII, 137C, 365D, 384A; DARROUZÈS, Nicée, 13, 59 et n. 55). Il est identifié avec le «très saint archiéreus» qui, aprés la prise d'Andrinople par Krum en 813, fit partie de ses habitants emmenés en déportation en Bulgarie, voire, éventuellement, au nord du Danube, où il leur avait été permis de vivre dans une colonie auto-gouvernée, appelée «Macédoine» (voir plus bas). Les prélats de Déveltos et de Nikè se trouvaient du nombre (voir *infra*, p. 284, 300), ainsi que les parents du futur empereur Basile Ier et lui-même en bas-âge. Voir les

différentes versions du récit de la mise à mort de Manuel et de plusieurs de ses compagnons (814/815) : Scriptor incert. 345[2] ; Théoph. Contin., 216[6]-217[5] (Const. Porphyr., *Vita Basilii*) ; Georg. Contin., 765 ; Siméôn mag., *ibid.*, 817[23] ; Cedrènos, II, 185 ; Skylitzès, Thurn, 116[5]-117[1 22] ; Zônaras, III, 408 ; en particulier, les sources hagiographiques : *Synaxaire de Const.* (22 janvier), col. 415 ; Ménologe de Basile II : PG, 117, 276[D]-277[A] ; Prolog slave, *in* Ch. Loparev, *Zapiski* de *IRAO*, 3, 1888, 341 ; J. Martinov, *Annus eccl. graeco-slavicus, AASS*, XI octobre, p. 50 (22 janvier). Pour l'analyse de ces événements, voir H. Grégoire, *Byz.*, 9, 1934, 762-767 ; cf. Beševliev, *Nadpisi*, n° 2 et p. 111 ; aussi, Bury, *Eastern Empire*, 356, 359 (l'auteur se réfère à la « Macédoine » et aux « Macédoniens » dans le sens géographique du terme, tandis qu'il s'agit évidemment du thème de Macédoine, en Thrace orientale, lieu d'origine des déportés et source de l'appellation de leur colonie (v. *supra*, p. 223 ; cf. Zlatarski, *Istorija*, I/1, 277-278, 291, 293). A signaler que la tradition des chroniqueurs et du Synaxariste quant au lieu du martyre ne s'accorde pas avec celle du Synodikon : Manuel et les autres évêques auraient été mis à mort à Andrinople même (Laurent, Synodicon, 8, n° 1 ; cf. p. 13-14).

Grégoire. Évêque d'abord de Provaton, il fut transféré à la métropole d'Andrinople par Ignace (Darrouzès, Transferts, n° 35 et p. 201) lors de son premier mandat (847-858), paraît-il, puisqu'en 867 (début du second mandat), on trouve sur le siège le prélat qui suit.

Cosmas. Présumé ignatien, attesté au concile de 869/870, dont il signe les actes (Mansi, XVI, 144[E], 159[D], 194[C] ; cf. Le Quien, I, col. 1174). Sa présence dans le Synodikon reste problématique (Laurent, Synodicon, 19).

Philippe. Présumé pro-photien, attesté au concile de 879 (Mansi, XVI, 194[C] ; XVII A, 373[B] ; cf. Le Quien, *l. c.*). Cité dans le Synodikon (Laurent, 8, n° 7).

Sophrônios. Attesté au concile photien de 879 (Mansi, XVII A, 377[A] ; cf. le cas analogue des deux Jean d'Héraclée, *supra*, p. 268), Probablement l'un des prélats ordonnés par Ignace au cours de son second mandat. Absent du Synodikon.

Basile, Constantin. Cités uniquement dans la liste du Synodikon (Laurent, 8, n[os] 8-9 ; cf. p. 19), ils doivent être situés à l'extrême fin du IX[e] siècle.

Étienne. Accusé dans une lettre d'Aréthas, adressée au métropolite Grégoire d'Éphèse qui avait pris sa défense, de s'être volontairement livré aux Bulgares et d'avoir trahi sa foi (Aréthas, *Scripta Minora* :

Westerink, I, n° 36[2.23]; première édition : S. ŠESTAKOV, *B Sl*, 1, 1927, 161-163). Cet événement devait être situé en 923, date de la deuxième prise de la ville par Symeôn (cf. KOUGÉAS, *Arèthas*, 17-18; N. BÉÈS, *Ellènika*, 1, 1928, 368-369 (il propose la première prise d'Andrinople, en 914); ZLATARSKI, *Istorija*, I/2, 455 sq.). Étienne ne figure pas dans le Synodikon. Sur Grégoire d'Éphèse par rapport à Photius d'Héraclée, mentionnés dans la correspondance du patriarche Nicolas Ier, voir *supra*, p. 269.

Daniel, Nicétas, Constantin, Serge. Cités dans le Synodikon (LAURENT, Synodicon, 8, nos 10-13); placés avec réserve dans le courant du xe siècle (*ibid.*, 19).

Nicolas. Tenant la deuxième place dans le Synodikon, qualifié de «très saint... nouvel *Eleèmôn... myrovlytès...*» (*ibid.*, 8, n° 2; cf. p. 14), il jouissait pour cela d'un culte local; il a été identifié avec le proèdre (cf. *supra*, p. 270) d'Andrinople qui assista Jean Tzimiscès à ses derniers moments, en janvier 976 (Léon Diacre, 178[4]). Un sceau daté de la seconde moitié du xe siècle lui est attribué (LAURENT, V/1, n° 717).

Agapètos. Mentionné par le Synodikon (n° 14), attesté dans plusieurs listes de présence et de signature en divers synodes du patriarcat d'Alexis Studite (1025-1043), notamment, en 1027, 1028, 1030 (MANSI, XIX, 468[B], 477[B]; PG, 119, 837[C], 844[C]; FICKER, *Erlasse*, 20[1]).

Jean, Étienne. Cités dans le Synodikon (nos 15-16); placés avec réserve dans la première moitié du xie siècle.

Eusèbe. Mentionné par le Synodikon (n° 17; cf. p. 20); cité dans la liste de présence du synode de juillet 1054, qui rejeta le décret d'excommunication déposé par les légats romains contre le patriarche Michel Cérulaire (PG, 120, 737; WILL, *Acta et Scripta*, 156; GRUMEL, n° 869).

Panthèrios. Cité dans le Synodikon (n° 18); mentionné dans la liste de présence du synode, le 14 mars 1072 (OIKONOMIDÈS, Décret, 57[22], 60, 66).

Nicéphore. Cité dans le Synodikon juste après Panthérios (n° 19); il figure dans la liste synodale de mars 1082 (USPENSKIJ, Deloproizvodstvo, 30[6]; GOUILLARD, Jean l'Italien, 137[5]). Deux sceaux datés de la seconde moitié du xie siècle semblent lui avoir appartenu (LAURENT, V/1, nos 718 et 719). Pour l'argumentation au sujet d'un certain Nicolas Andrinopolitain (ou d'Andrinople), contemporain de Nicéphore, neveu et partisan de Léon de Chalcédoine mais non pas

métropolite d'Andrinople, voir OIKONOMIDÈS, Décret, 66-67, 78; cf. LAURENT, *ibid.*, p. 545; GAUTIER, Blachernes, 216, n. 2.

Eustathe, Myrôn, Marc. Mentionnés par le Synodikon (8, nos 20-22), inconnus par ailleurs.

Léon. Cité dans le Synodikon (no 23; cf. p. 21). Il figure dans les listes de présence du procès de Sôtèrichos Panteugénos, en mai 1157; manquant la séance de signature «parce qu'il se trouvait hors de la ville», il signa vers la fin de la liste en s'expliquant par une note (PG, 140, 177A-B, 180C, 193A-B, 196B : Léon d'Andrinople, mais aussi Léon l'Andrinopolitain, signifiant ici le titulaire de la métropole, cf. rubrique *Nicéphore*. DARROUZÈS, Listes Synodales, 60-61, 77). Pour d'autres signatures apposées de la même façon que celle de Léon, dans les listes de 1166, voir *ibid.*, 65-66. Sur le personnage, cf. CHALANDON, Les *Comnène*, 642 et n.

Georges. Cité dans le Synodikon (8, no 24; cf. p. 21); il assiste à l'acte synodal de juillet 1173, qui transféra à Kérasous, Michel, ancien métropolite d'Amaseia et ensuite d'Ankyra (ATHÉNAGORAS, *Orthodoxia*, 5, 1930, 543; DARROUZÈS, Transferts, no 58 et p. 210; cf. GRUMEL, no 1126). En janvier 1177, Georges est signataire de la lettre synodale adressée au Catholicos d'Arménie par le patriarche Michel d'Anchialos (1170-1178; seule conservée, la version arménienne, cf. GRUMEL, no 1132; voir *supra*, p. 274, *Théodore*).

Christodule, Eustathe, Théodose, Théodore, Gérasime. Connus exclusivement du Synodikon (8-9, nos 25-29); supposés s'être succédés sur le siège à de courts intervalles, de 1177 à 1204, et de 1225 à 1241 : ces dernières dates marquent en effet la domination successive sur la ville de Jean Vatatzès, de Théodore Comnène et d'Ivan Asen II (cf. ASDRACHA, *Les Rhodopes*, 145, 241-243). Le successeur des prélats ci-dessus, Germain Markoutzas (avant mai 1250-mai 1265), le seul métropolite d'Andrinople à accéder au trône patriarcal (mai 1265-septembre 1266) n'est pas cité dans le Synodikon, en raison sans doute de ses activités unionistes (cf. EADEM, *REB*, 31, 1973, 293-294).

B. Les archevêques à partir du concile de Nicée II (787).

VIZYÈ

Théodore. Qualifié d'«épiskopos», il est pourtant archevêque au concile de 787, auquel il assiste et dont il signe les actes (MANSI, XII, 994D, 1095A; XIII, 140D, 367E-368A; DARROUZÈS, Nicée, 20). Un sceau d'un «évêque» Georges, daté par les éditeurs de 787-815 (ZACOS-

Vegleby, I/II, n° 1332 : «on pourrait lire *Serge*»; pourtant le siège est occupé à la date indiquée par Théodore) doit plutôt être rapproché de l'archevêque homonyme, bien connu des conciles de 680/681 et de 691/692, propriétaire d'un autre sceau daté de la seconde moitié du VIIe siècle (Laurent, V/3, n° 1806).

Michel. Attesté au concile anti-photien de 869/870, dont il a signé «*omnia quae... judicata sunt... (subscripsi) manu propria*» (Mansi, XVI, 191^{D}; cf. *ibid.*, 144^{A}-158^{D} : «metropolita Bizyae»; il s'appelle «archevêque» seulement dans la liste de signature).

Pierre. Présent au concile photien de 879 (Mansi, XVII A, 373^{E}).

Euthyme. Mentionné dans la *Vie* de Sainte-Marie la Jeune († 902), protectrice de la ville de Vizyè : il avait assisté à sa mort (AASS, novembre IV, col. 697^{A}; *infra*, p. 301). Sur cette sainte et sur l'église épiscopale où elle fut enterrée, voir C. Mango, *ZR*, 11, 1968, 9-13; cf. G. Lambousiadès, *Thrakika*, 9, 1938, 65-66.

Nicétas. Attesté au synode de janvier 1028 (Mansi, XIX, 477^{B}; cf. Grumel, n° 835) et de mai 1030 (Ficker, *Erlasse*, 20^{10}; cf. Grumel, n° 839). Son successeur fut probablement le prélat anonyme qui s'intitule *proèdre* et *syncelle* sur un sceau daté de la période antérieure au mois d'août 1094 (Laurent, V/3, n° 1807) : date du prostagma d'Alexis Ier qui entraîna la suppression de l'usage du titre de syncelle (Dölger, *Regesten*, n° 1175; cf. Grumel, Les métropolites syncelles, 105-107; voir *supra*, p. 272). On peut ainsi serrer de plus près la chronologie de ce sceau, fixant le terminus *ante quem* de son propriétaire en mars 1072.

Léon. Attesté au synode du 14 mars 1072 (Oikonomidès, Décret, 57^{32}, 61), il réapparaît à celui de la fin 1094 (Mansi, XX, 1105^{B}; Gautier, Blachernes, 219^{11} et 272 : Léon aurait assisté au procès d'Eustrate de Nicée, en 1117); voir rubrique suivante.

Nicolas. Connu par un sceau daté de la fin du XIe siècle, où il porte le titre de proèdre (Laurent, V/3, n° 1808). L'absence du titre de syncelle en rapport avec ce qui a été dit à la rubrique de Nicétas m'incite à situer ce prélat immédiatement après Léon. Peut-être est-ce lui et non pas Léon, le métropolite qui participa au procès d'Eustrate de Nicée, en avril 1117 (éd. : P. Ioannou, *REB*, 10, 1952, 31; cf. Dölger, *Regesten*, n° 1273; Grumel, n° 1003; Darrouzès, *Ecclésiologie*, 59).

Théodore. Il figure dans les listes de présence mais pas dans celles de signature au procès de Sôtèrichos Panteugénos, en mai 1157 (PG, 140, 180^{C}; Sakkeliôn, *PM*, 317 (siège); Darrouzès, Listes Synodales,

77; cf. GRUMEL, n^{os} 1041, 1043; voir *supra*, p. 277). Par contre, il souscrit au tomos de 1166 concernant des questions dogmatiques (PG, 140, 260^{C}; cf. DHGE, 9, 1937, col. 44-45, s.v. Bizya (R. JANIN) [liste à corriger pour le XI^{e} et le XII^{e} siècle]. Il n'est pas sûr qu'il soit le métropolite anonyme de Vizyè, qui signa la déposition de Cosmas Attikos, en février 1147, cf. *supra*, p. 273, *Pierre*.

Jean. Il participa à un certain nombre de synodes : en 1170 (PG, 138, 212^{D}; PETIT, Documents, 480^{12}, 491^{7}; cf. *ibid.*, 485^{25}, 489^{16} (sièges); cf. GRUMEL, n^{os} 1110-1112); en 1171 (MANSI, XXII, 124^{D}); en 1173 (PG, 119, col. 908; RHALLÈS-POTLÈS, V, 394; cf. GRUMEL, n^{o} 1126 : il est absent, comme Jean d'Ainos, de deux manuscrits).

Nicétas (ou *Nicolas*). Il assista au synode de janvier 1192, qui s'occupa des droits des évêques (I. SAKKELIÔN, *DIEE*, 3, 1889, 423 : Nicétas; PAPAD.-KERAMEUS, *Analekta*, I, 462^{8} : Nicolas, lecture différente de l'abréviation; cf. GRUMEL, n^{o} 1180).

ARKADIOUPOLIS

Jean. Intitulé «épiskopos», il est pourtant archevêque au concile de 787, où il siège et dont il signe les actes (MANSI, XII, 994^{E}, 1095^{B}, 1099^{A}; XIII, 140^{E}, 368^{A}, 384^{C}; DARROUZÈS, Nicée, 20). Il ne faut pas le confondre avec Nicéphore l'évêque d'Arkadioupolis, suffragant d'Éphèse, qui assiste au même concile (MANSI, XIII, 373^{B}, 388^{A}; DARROUZÈS, *ibid.*, 27-29 (tableau de la p. 28), 57) : le problème posé est analogue à celui d'Héraclée, d'Andrinople, de Nikaia/Nikè et d'autres sièges homonymes d'Europe et d'Asie.

Basile. Attesté au concile de 879 (MANSI, XIII, 373^{C}).

Syméôn. Le deuxième titulaire d'Arkadioupolis qui assiste, lui aussi, au concile de 879 (MANSI, *ibid.*, 376^{A}) pourrait avoir appartenu au parti opposé à celui du précédent (voir *supra*, p. 275); il n'est pas impossible pourtant qu'il soit le suffragant (il est inscrit juste après Grégoire d'Héraclée du Latros).

Pierre. Propriétaire d'un sceau, daté du IX^{e}-X^{e} siècle (Laurent, V/1, n^{o} 823) : il y porte le titre d'archevêque.

Jean. Il signe le tomos contre l'hérésie des Jacobites (FICKER, *Erlasse*, 27^{8}; cf. GRUMEL, n^{o} 840). Il n'est pas improbable qu'il s'identifie au propriétaire d'un sceau daté (de la fin) du XI^{e} siècle (LAURENT, V/1, n^{o} 824).

Léon. Destinataire d'une lettre de Nicétas Stéthatos citée dans sa *Profession de foi*, appelé «proèdre d'Arkadioupolis (DARROUZÈS, *Stéthatos*, 458^{5-6}; cf. p. 13, 23). Il est possible qu'il soit l'archevêque de

Léontopolis d'Isaurie, transféré à Arkadioupolis sous le patriarcat de Nicolas Grammatikos (voir Darrouzès, Transferts, n° 51 et p. 207-208 ; cf. *supra*, p. 232).

Nicolas. Il appose sa signature au bas de l'acte impérial qui destitua le patriarche Cosmas Attikos accusé de bogomilisme, en février 1147 (Mansi, XXI, 705 ; Rhallès-Potlès, V, 311 ; cf. Dölger, *Regesten*, n° 1351).

Constantin. Il assiste au synode de 1157 et en signe les actes (PG, 140, 180[C] ; Sakkeliôn, *PM*, 328 ; Darrouzès, Listes Synodales, 77 ; cf. Grumel, n° 1043) ; même chose en 1166/1167 (PG, 140, 200[C], 237[B], 256[A-B], 260[D] ; cf. *ibid.*, 268[D], 276[A] (sièges) ; cf. Grumel, n[os] 1059, 1073-1075) et en 1170 (Petit, Documents, 480[13], 488[35], 491[7] ; 485[26.32], 489[17] ; cf. Grumel, n[os] 1109-1112 ; DHGE, 3, 1924, col. 1485 (R. Janin) ; peut-être aussi en janvier 1171 (V. Laurent, *EO*, 33, 1934, 310[8-9] (siège) ; cf. Grumel, n° 1119). Il ne faut pas le confondre avec un Michel, évêque d'Arkadioupolis (d'Éphèse), qui figure parmi les signataires, exclusivement d'Asie Mineure, d'une liste synodale de juillet 1167 (Petit, *ibid.*, 478[2]).

Prokonèsos

Nicétas. Intitulé « évêque », il est pourtant archevêque au concile de 787, auquel il assiste et dont il signe les actes (Mansi, XII, 994[D], 1095[C] ; XIII, 141[A], 385[A] ; Darrouzès, Nicée, 20).

Ignace. Attesté au concile phobien de 879 (Mansi, XVII A, 373[D]).

Denis. Attesté dans la liste synodale de nov. 1027 (Mansi, XIX, 468[B], 477[B] ; cf. Grumel, n° 833) et dans celle de mai 1030 (Ficker, *Erlasse*, 20[16] ; cf. Grumel, n° 839.

Léon. Connu par un sceau daté du XI[e] siècle : il s'y intitule « archevêque » (Laurent, V/1, n° 829).

Nicétas. Propriétaire d'un sceau daté du XI[e] siècle, même titre « archevêque » (Laurent, *ibid.*, n° 830).

On ne saurait inclure dans la liste de Prokonèsos un Cosmas, prétendu archevêque sous le règne de Michel VII Doukas (1071-1078), mentionné dans l'*Akolouthia* tardive d'un Saint-Timothée, qui aurait vécu dans l'île au VI[e] ou au IX[e] siècle (cf. M. Gedeôn, *EA*, 4, 1884, 628-629). Voir Janin, *Églises*, 211, n° 6.

Isaac. Il assiste au synode de 1166/1167 et en signe les actes (PG, 140, 237[B], 256[B], 260[D] ; cf. *ibid.*, 245[B], 268[D], 273[A] (sièges) ; cf. Grumel, n[os] 1059, 1075). Contrairement à la plupart des archevêques qui sont les mêmes à signer les listes de 1166 et de 1170, il est remplacé dans ces dernières par le titulaire suivant.

Théodore. Il signe en 1170 la liste synodale de l'acte condamnant à l'anathème Constantin de Corfou (PETIT, Documents, 489[8]) ; sur la date exacte des signatures apposées, voir GRUMEL, n° 1112 ; cf. *ibid*., n[os] 1109-1111.

SÈLYVRIA

Le titulaire du siège, déjà archevêque, est absent des listes de Nicée II.

Syméôn. Il est présent au concile de 879 (MANSI, XVII A, 373[D]).

Jacob. Propriétaire d'un sceau daté du début du x[e] siècle (LAURENT, V/1, n° 831) : il y porte le titre archevêque. Cf. K. KONSTANTOPOULOS, *Thrakika*, 1, 1928, 257-260.

Antipatros. Il signe le tomos contre les Jacobites, en avril 1032 (FICKER, *Erlasse*, 27[11] ; cf. GRUMEL, n° 840). Ce nom est rare mais porté par un saint évêque de Bostra, en Arabie Petraia, qui y vécut la première moitié du v[e] siècle (fête : 13 juin, AASS, juin III, p. 179).

Jean. Il assiste au synode de 1157, mais il ne figure pas dans la liste de signature (PG, 140, 180[C] ; DARROUZÈS, Listes Synodales, 77 ; cf. *ibid*., 74 ; cf. GRUMEL, n[os] 1041, 1043).

Théodule (la lecture «Théodore» est à supprimer). Il assiste au synode de 1166 et en signe les actes en tant qu'archevêque (PG, 140, 237[B], 256[B], 260[D] ; cf. 268[D], 269[D], 245[C] (siège) ; cf. GRUMEL, n° 1059 ; DARROUZÈS, Listes synodales, 74-75. Promu métropolite, il assista aux synodes de 1169, 1170 et 1171, et en signa les actes (MANSI, XXI, 841[A] ; PETIT, 480[12], 488[31], 491[67] ; cf. 485[19], 489[16] (siège) ; PAVLOV, Sinodaljnyj akt, 391 ; cf. GRUMEL, n[os] 1085, 1109-1112 – pourtant, il paraît qu'il n'y eut pas de changement de titulaire en 1170 – ; n[os] 1118-1120).

Théodore. Connu par un sceau non daté, il s'y intitule «archevêque» (ZACOS-NESBITT, II, n° 724 ; sur cet ouvrage, v. OIKONOMIDÈS, *REB*, 44, 1986, 263-267). Il serait tentant, malgré les données contradictoires, d'en faire le successeur du précédent, en 1171, mais ceci reste dans le domaine des hypothèses.

APROS

[?] *Justin*. Connu par une inscription non datée, trouvée près d'Apros (TAŞLIKLIOĞLU, *Epigrafya*, II, p. 83-84, n° 11 : selon l'éditeur, il s'agit d'une épitaphe, ce qui n'est pas probable d'après le texte) : qualifié de «très saint», il devait avoir participé (l. 3 : τῇ συν[δρομῇ] au lieu de τῇ συν[εδρίᾳ] de l'éditeur) à la fondation ou à la

restauration d'un bâtiment (?) (église?), avec un Georges, «très illustre», au mois de juin, indiction E'. La présence d'un *illustrissimus* permet de remonter à la période protobyzantine sans plus. Justin pourrait être l'un des premiers archevêques d'Apros (cf. l'emploi de ἁγιώτατος à propos de Manuel d'Andrinople).

Jean. Il est archevêque au concile de 787, auquel il assiste et dont il signe les actes en s'intitulant «épiskopos» (Mansi, XII, 994[E], 1095[D]; XIII, 141[A], 368[A], 385[A]; Darrouzès, Nicée, 20). Un moine Nicolas, appelé higoumène du monastère d'Apros et topotèrètès (ou τόπον ἐπέχων) du métropolite de Tyana dans les listes du concile (Mansi, XII, 994[B], 1091[A], 1150[E]; XIII, 136[C]), pourrait être attaché à la ville thrace plutôt qu'à un couvent de ce nom qui constitue un hapax (cf. Janin, *Églises*, 427, n. 4; Darrouzès, Nicée, p. 13, n. 7, p. 14).

Savas. Attesté au concile de 879 (Mansi, XVII A, 373[D], 513[B]).

Stratègios. Il assista au synode de nov. 1027, qui entérina le décret du patriarche Alexis Studite sur les donations de biens aux monastères (Mansi, XIX, 468[B], 477[B]; PG, 119, 837[C], 844[C]; cf. Grumel, nº 833; DHGE, 3, 1924, col. 1076 (R. Janin).

Nicétas. Signataire du tomos contre les Jacobites, en avril 1032 (Ficker, *Erlasse*, 27[13]; cf. Grumel, nº 840).

Michel. Attesté au synode de mars 1072 (Oikonomidès, Décret, 57[36], 61), il serait le propriétaire d'un sceau daté de la seconde moitié du XIe siècle (Laurent, V/1, nº 838). Par contre, on doit lui retirer une bulle à lui attribuée et appartenant à un évêque (anonyme) d'Agrai (*ibid.*, p. 651 et nº 543).

Romain (Artavasdos). Il eut un des plus longs mandats connus, passant du rang d'archevêque à celui de métropolite avec la promotion du siège, après le janvier 1171 (voir *supra*, p. 235). Il signe en archevêque les listes synodales de 1166/1167 (PG, 140, 281[B] : Ἄπ(ρου); cf. Grumel, nº 1075; Chalandon, *Les Comnène*, 651) et de 1170 (Petit, Documents, 480[14], 488[37]; cf. 485[33], 489[18] (sièges): cf. Grumel, nº 1109). En janvier 1171, encore archevêque, il souleva en synode la question de l'interdiction des emplois séculiers aux membres du clergé, voire aux lecteurs (cf. Grumel, nº 1119, et Darrouzès, Listes Synodales, 75, qui le donnent pour métropolite, mais il est encore archevêque : voir V. Laurent, *EO*, 33, 1934, 310[14]; 310[9]; aussi, *Notitiae*, 132-133). C'est comme métropolite qu'il provoqua une décision sur un cas de mariage, en juillet 1179 (Mansi, XXII, 208[B]; PG, 138, 764[A]; cf. Grumel, nº 1152). Dernières manifestations de Romain : novembre 1191 (Sakkeliôn, *DIEE*, 3, 1889, 419; Papad.-Kerameus, *BZ*, 11, 1902, 75; cf. Grumel, nº 1179); janvier

1192 (SAKKELIÔN, *ibid.*, 423; PAPAD.-KERAMEUS, *Analekta*, I, 462[7]; cf. GRUMEL, n° 1180); février 1197 (PG, 119, 888[A]; RHALLÈS-POTLÈS, V, 101; cf. GRUMEL, n° 1185).

Sur «Artavasdos», connu comme prénom du VIII[e] au X[e] siècle et comme patronyme à partir du XI[e], famille d'origine arménienne largement représentée au service de l'empire, pendant les XI[e] et XII[e] siècles, voir L. PETIT, *IRAIK*, 6, 1900, 57-58; SCHLUMBERGER, *Sigillographie*, p. 263, ZACOS-VEGLERY, I/1, n[os] 35, 262; AHRWEILER, *Smyrne*, 168; mais surtout, la liste complétée par KAŽDAN, *Armjane*, p. 111-114 : Stratègoi, un étairiarque, un spatharo-candidate, un patrice, un vestiaire, un vestès et hypatos, un mystographe, etc., plusieurs propriétaires terriens même en Italie du Sud; notre Romain Artavasdos, p. 114, n° 12. En revanche, on ne saurait déchiffrer dans la version arménienne de la lettre de Michel d'Anchialos au Catholicos d'Arménie, *Apros* sous *Aprnalzvoj* dont le titulaire Basile figure parmi les signataires (voir GRUMEL, n° 1132).

RHOUSION

Jean. Il est signataire dans la liste conciliaire de 869/870 (MANSI, XVI, 192[A] : *Ioannes archiepiscopus Russii* ou *«Rusu»*; là-dessus, voir *supra*, p. 237 et *infra*, la rubrique *Léon*).

Tryphôn. Attesté au concile photien de 879 (MANSI, XVII A, 363[D]).

Euthyme. Connu par la lettre mentionnée d'Aréthas à Grégoire d'Éphèse (*Scripta Minora* : Westerink, n° 36[18-19]; cf. BÉÈS, *Ellènika*, 1, 1928, 369-370) : cité comme exemple de comportement courageux envers les Bulgares, lors de l'attaque de Syméôn, en 923, en parfait contraste avec Étienne d'Andrinople (voir *supra*, p. 275-276).

Léon. Il assiste au synode de mai 1030 et signe le tomos contre les Jacobites, en avril 1030 (FICKER, *Erlasse*, 20[18] : «Léon Rhousiou»; *ibid.*, 27[9] : «Léon Rhousias»; cf. LAMBROS, *Catalogue*, I, 81, n° 9; II, 116, n° 141 : «Léon Rhôsias»; cf. GRUMEL, n[os] 839-840).

Théophylacte. Il figure dans la liste de présence du synode, au mois de mars 1072 (OIKONOMIDÈS, Décret, 58[37], 61).

KYPSELLA

Théophylacte. Il assiste au concile de 787 et en signe les actes (MANSI, XII, 994[D], 1095[D]; XIII, 141[A], 368[A], 385[A]; DARROUZÈS, Nicée, 20) : il se dit «épiskopos» tout en étant archevêque.

Étienne. Intitulé «archevêque», il figure dans les listes de présence et de signature du concile de 869-870 (MANSI, XVI, 135[A], 144[B], 158[D] : «métropolita», 192[A]).

Étienne. Attesté au concile de 879 (Mansi, XVII A, 373D, 513B).

Nicolas. Propriétaire d'un sceau datable du xe siècle (Zacos-Nesbitt, II, no 242) : il s'y intitule «archevêque».

Léon. Il est parmi les signataires du tomos du patriarche Sisinnius (996-998) concernant des empêchements de mariage, en février 997 (PG, 119, 741A ; cf. Grumel, no 804). Un sceau l'appelant «archevêque de Kypsellou» lui est attribué (Laurent, V/1, no 839; cf. *supra*, p. 273, *Basile*).

Pierre. Attesté dans les listes de présence de certains synodes sous le patriarcat d'Alexis Studite (1025-1043) : en nov. 1027, au sujet des donations des monastères (Mansi, XIX, 468B ; cf. Grumel, no 833) ; en mai 1030, au sujet des Jacobites (Ficker, *Erlasse*, 20[17]; cf. Grumel, no 839), et en avril 1038, au sujet d'un mariage de consanguinité (PG, 119, 741A; cf. Grumel, no 844).

Démétrius. Attesté dans une liste synodale de signature, en décembre 1079, à la fin d'un chrysobulle de Nicéphore Botaneiatès concernant des questions pénales (Gouillard, Un chrysobulle, 31[35], 34; cf. Dölger, *Regesten*, no 1047).

Jean. Il signa une série d'actes synodaux, en 1166/1167 (PG, 140, 281B; cf. Grumel, no 1075), en 1170 (Petit, Documents, 480[14], 488[38], 489[18]; cf. Grumel, no 1112) et en 1171 (Pavlov, Sinodaljnyj akt, 391 ; Laurent, *EO*, 33, 1934, 310[9] (siège) ; cf. Grumel, nos 1119-1120).

Nikè

Jean. Il figure dans une liste de présence et dans la liste de signature du concile de 787, en tant qu'«évêque de Nikaia de Thrace» (Mansi, XIII, 373A, 388C). Il est reclassé sous Héraclée dans la liste de signature (Darrouzès, Nicée, 30 [lege Jean à la place de Léon], 57-59). Il y a difficulté dans certains cas à distinguer ses titulaires de ceux de la grande métropole d'Asie Mineure (cf. *infra*, à propos de l'archevêque Jean).

Léon. L'un des trois évêques morts en Bulgarie (ou à Andrinople) (Synaxaire de Constantinople, 22 janvier : col. 414-415; cf. Darrouzès, Nicée, 58 et n. 55; *supra*, p. 00); les deux autres étaient le métropolite d'Andrinople Manuel et l'évêque de Déveltos, Georges, avec d'autres non identifiables (814/815). La qualification «évêque» du Synaxaire, bien que dépourvue de sens technique, correspondrait dans ce cas précis au rang réel de Jean, vu que la promotion du siège en archevêché se situe pendant le premier patriarcat de Photius (Grumel, Jean de Nikè, 170, voir rubrique suivante).

Jean. Promu archevêque sans doute par Photius, il est l'envoyé du patriarche et porteur de ses lettres au prince Ashot et au Catholicos Zacharie d'Arménie, en 862 et, peut-être, en 878/879 (DARROUZÈS, *REB*, 29, 1971, 141[18]; PHOTIUS, *Epistulae* : Laourdas-Westerink, III, n^{os} 284[18] et p. 3 [comm.], n° 285). Il assista au concile de Širakavan dont les Actes l'appellent *Vahan Nikioy arkiepiskopos* (PAPAD.-KERAMEUS et MARR, *Pravosl. Palest. Sbornik*, 11/1, 1892, 196 (en arménien); cf. GRUMMEL, n^{os} 473, 515-516. *Pravosl. Pal. Sbornik*, *ibid.*, Priloženie VII : p. 179-210 : version arménienne de la lettre de Photius au Catholicos; p. 210-213 : lettre de Photius à Ashot). Sur son identification, voir V. GRUMEL, l'envoyé de Photius au Catholicos Zacharie avec la suscription : «Jean, archevêque de Nicée» (PG, 96, l'ambiguïté Nikè/Nikaia en attachant ce Jean à la ville thrace. Jean avait lui-même adressé une lettre sur la fête de Noël au Catholicos Zacharie avec la suscription : «Jean, archevêque de Nicée» (*PG*, 96, 1436) mais il ne serait pas l'auteur d'une Invective, dite I^{re} du Pseudo-Isaac le catholicos, que lui ont attribuée Anastase de Nicée et Nikôn de la montagne Noire (V. GRUMEL, *ibid.*, 185-188). Jean serait mort ou aurait été transféré ailleurs peu avant la fin de 879, puisqu'il ne figure pas au concile de 879/880, où assiste le titulaire qui suit.

Théodore. Attesté au concile de 879 (MANSI, XVII A, 373^{C}), devait être le successeur immédiat de l'archevêque Jean.

Démétrius. Il signe les actes de 1166 (PG, 140, 260^{D}; cf. 269^{B}, 273^{A} (siège); cf. GRUMEL, n^{os} 1059, 1073) et le tomos de mars 1171 (PAVLOV, Sinodaljnyj akt, 391 ; cf. GRUMEL, n° 1120). C'est le même qui assista au synode en mars 1169 (MANSI, XXI, 841^{A}; cf. GRUMEL, n° 1085).

Georges. Il prit part au synode de février 1197, qui délibéra sur les droits des évêques dans leur diocèse (PG, 119, 888^{A}; cf. GRUMEL, n° 1185).

DRÈZIPARA/MESÈNÈ

Pour cette association des deux sièges, voir *supra*, p. 238-239.

Cyriaque. Archevêque, il représente Drèzipara au concile de 787 (MANSI, XII, 1098^{A}; XIII, 368^{B}, 384^{B} : intitulé «épiskopos»; DARROUZÈS, Nicée 20). Il ne faut pas confondre le siège de Mesènè avec les deux homonymes, suffragants, l'un de Corinthe, en Péloponèse, l'autre de Syracuse, en Sicile (cf. MANSI, XII, 994^{C}, 1095^{A}; XIII, 140^{A}, 365^{E}, 384^{BC} (787); XVI, 144^{C}, 159^{A}, 195^{A} (869) : Mesènè de Sicile, évêque Grégoire; cf. KYRIAKIDÈS, *Mélétai VI*, 88).

Philippe. Il représente le siège de Mesènè au concile de 879 (Mansi, XVII A, 373C).

Un «métropolite» Jean de Mesènè (Mansi, XXI, 707A; Rhallès-Potlès, V, 310[35]) qui paraît souscrire à la déposition de Cosmas Attikos, en 1147, est en fait métropolite de *Mésemvria*, voir *infra*, rubrique.

Georges. Attesté au synode de mars 1072 (Oikonomidès, Décret, 58[38], 61).

Nicétas. Signataire au synode de janvier 1170 (Petit, Documents, 489[1]; cf. Grumel, n° 1109).

Garella

Sisinnius. Il assiste au concile de 787 et en signe les actes (Mansi, XII, 1110D; XIII, 149C, 372D, 397A; Darrouzès, Nicée, 54) : il est suffragant d'Andrinople (voir *supra*, p. 239-240 et 265).

Hypatius. Présent au concile de 870 avec le titre archevêque (Mansi, XVI, 158D, 192C : *archiepiscopus Garihelae*).

Basile. Attesté au concile photien de 879 (Mansi, XVII A, 374C).

Léon. Connu par un sceau daté du xe-xie siècle : il s'y intitule évêque mais il est certainement archevêque (Laurent, V/I, n° 841).

Théodore. Propriétaire d'un sceau estimé du milieu du xie siècle (Laurent, *ibid*., n° 843).

Nicétas. Connu par deux sceaux datés de la seconde moitié du xie siècle (Laurent, V/1, n° 842 et V/3, n° 1816) : sur la première bulle, il porte son titre archevêque, sur la seconde, il s'intitule proèdre (cf. *supra*, p. 270, *Nicéphore*).

Vrysis (voir *supra*, p. 240-241 et *infra*, p. 301).

Nicétas. Archevêque, attesté au concile photien de 879 (Mansi, XVII A, 373C).

Léon. Attesté dans l'acte synodal de nov. 1027, concernant les donations de monastères (Mansi, XIX, 468B, 477B; PG, 119, 837C, 844C; cf. Grumel, n° 833).

Jean. Il figure dans la liste de présence du synode qui délibéra sur l'élection et l'ordination des évêques, le 14 mars 1072 (Oikonomidès, Décret, 58[39], 61).

Constantin. Attesté dans les listes synodales de 1166/1167 (PG, 140, 281B), de 1170 (Petit, Documents, 480[14], 489[2]; cf. 489[18], 491[7]) et de

1171 (PAVLOV, Sinodaljnyj akt, 391 ; cf. GRUMEL, nos 1073, 1075, 1120). Il doit être l'« archevêque de Mikra Vrysis » et « proèdre », dont le litige avec l'évêque de Mégalè Vrysis fut réglé par le synode sous le patriarcat de Luc Chrysovergès (1157-1170) (MANSI, XXII, 16B F ; PG, 119, 780D-781A ; cf. GRUMEL, no 1098).

DÉRKOS

Grégoire. Il est présent au concile de 787 et en signe les actes (MANSI, XII, 1099C ; XIII, 141B, 368B, 385B ; DARROUZÈS, Nicée, 20).

Néophyte. Présumé partisan de Photius, il assiste au concile de 879 (MANSI, XVII A, 373C) en même temps que Macaire, voir p. 309. Il est propriétaire d'un sceau estimé du dernier quart du IXe siècle (LAURENT, V/2, no 1817 ; cf. HERGENRÖTHER, *Photius*, II, 457-458).

Jean. Il signe le tomos synodal concernant certains empêchements de mariage, en février 997 (PG, 119, 741A ; RHALLÈS-POTLÈS, V, 19 ; cf. GRUMEL, no 804).

Constantin. Attesté dans la liste de présence de mai 1030 (FICKER, *Erlasse*, 20[13] ; cf. GRUMEL, no 839).

Jean. Il figure dans une liste de présence du synode de mai 1157 (DARROUZÈS, Listes Synodales, 77 ; cf. 59) ; attesté dans les listes de présence et de signature de 1166 (PG, 140, 237B, 256B, 261A, 276D ; cf. GRUMEL, nos 1059, 1073). Il est sans doute l'archevêque cité par Balsamôn (RHALLÈS-POTLÈS, II, 147-148 ; III, 487) : le synode ne lui permit pas de siéger dans son *prôtopapadikion* Philéas qu'il préférait à Dérkos en raison de sa plus grande densité démographique (διὰ τὸ πολυανθρωπότερον εἶναι) ; Philéas, où Jean aurait servi comme curé (prôtopapas), était un *emboreion*, sur la côte nord de Propontide, non loin d'Athyra (cf. ANNE COMNÈNE, Leib, II, 221[10] ; CHONIATÈS, Van Dieten, 567[44-45]).

Michel. Attesté au synode en mars 1171 (PAVLOV, *Sinodaljnyj akt*, 391 ; PAPAD.-KERAMEUS, *Analekta*, IV, 109 ; cf. GRUMEL, no 1120). Il signa la lettre du patriarche Michel d'Anchialos au Catholicos d'Arménie au sujet de l'Union, de janvier 1177 (Patr. Or., XXI, 605 ; cf. GRUMEL, no 1132). Il occupait, peut-être, son poste déjà en nov. 1170, si on peut l'identifier à l'« évêque de Dérkos », accusé avec d'autres par le patriarche Michel pour abus concernant des ordinations (PG, 138, 213D ; cf. GRUMEL, no 1118).

Georges. Il figure dans la liste de présence de janvier 1192 (SAKKELIÔN, *DIEE*, 3, 1889, 423 ; PAPAD.-KERAMEUS, *Analekta*, I, 462[9] ; cf. GRUMEL, no 1180).

Grégoire. Attesté au synode de février 1197 qui s'occupa des droits des évêques (PG, 119, 888^A ; RHALLÈS-POTLÈS, V, 101 ; cf. GRUMEL, n° 1185).

KARAVIZYÈ

Cosmas. Connu par un sceau daté du x^e siècle (LAURENT, V/1, n° 844) : il y porte le titre «archevêque d'Aravizyè».

Nicéphore. Il est présent au jugement synodal contre les Jacobites, en mai 1030 (FICKER, *Erlasse*, 20^19 ; cf. GRUMEL, n° 839).

Léon (ou *Léonce*). Il participa, en juillet 1054, au rejet du billet d'excommunication déposé par les légats romains contre le patriarche Michel Cérulaire (MANSI, XIX, 812^C; PG, 120, 737^A; cf. GRUMEL, n° 869; WILL, *Acta et Scripta*, 156).

Jean. Il prit part au synode des Blachernes de 1094, qui jugea sous la présidence d'Alexis Comnène l'affaire de Léon de Chalcédoine sur le culte des images (MANSI, XX, 1105^B; PG, 127, 973^C; GAUTIER, Blachernes, 219^12, 272; cf. GRUMEL, n° 967 (date rectifiée); LAURENT, V/3, p. 135). Un sceau estimé du XI^e siècle semble lui avoir appartenu (LAURENT, V/1, n° 845).

Grégoire Gavalas (et non Gamalas, lecture erronée). Sa signature comprenant aussi son patronyme figure au bas de l'acte impérial de la déposition de Cosmas Attikos, en février 1247 (MANSI, XXI, 705^D; cf. DÖLGER, n° 1351). Il eut, peut-être, ce poste déjà en 1140 et donc en 1143 : mentions de siège (MANSI, *ibid.*, 557^C; PAPAD.-KERAMEUS, *VV*, 2, 1895, 722; cf. GRUMEL, n^os 1007 et 1014). Attesté en 1156 (MANSI, *ibid.*, 838^D), il figure sur les listes de présence du procès de Sôtèrichos Panteugénos, en mai 1157 (PG, 140, 180^C : d'Aravizyè; SAKKELIÔN, PG, 317; DARROUZÈS, Listes Synodales, 77; cf. GRUMEL, n^os 1041, 1043, 1045). Bibliographie sur la famille de Gavalas, mentionnée dès le IX^e siècle : AHRWEILER, *Smyrne*, 169; KOUROUSÈS, *Manuel Gavalas*, 297-300; cf. PAPAD.-KERAMEUS, *EPhS*, 17, 1886 (Appendice), p. 34.

AINOS

Jean. Propriétaire d'un sceau estimé du VIII^e-IX^e siècle; il n'est pas sûr qu'il soit l'archevêque homonyme qui assista au concile de 879, vu que la frappe de la bulle pouvait remonter au VIII^e siècle (LAURENT, V/1, n° 855). Il s'y intitule «archevêque».

Jean. Attesté au concile photien de 879 (MANSI, XVII A, 373^C).

Michel. Archevêque, connu par un sceau daté du XI^e siècle (LAURENT, V/1, n° 856); il devait être à ce poste bien avant 1032, date de la création de la métropole (voir *supra*, p. 243).

Jean. Premier métropolite d'Ainos connu après la promotion du siège, il signa le tomos contre les Jacobites, en avril 1032 (FICKER, *Erlasse*, 26[32]; cf. GRUMEL, n° 840). Il porte en plus le titre «syncelle» sur deux sceaux qu'on lui a attribués et dont le premier date entre 1032 et 1054 (LAURENT, V/1, n° 798; ZACOS-NESBITT, II, n^os^ 511-512; cf. A. MORDTMANN, *EPhS*, 13, 1880, 93). Sur sa qualité de syncelle voir GRUMEL, Les métropolites syncelles, p. 110; d'autres renvois, *supra*, p. 272, *Théophile*.

Michel. Attesté au synode qui s'occupa de l'affaire de Léon de Chalcédoine, fin 1094 (MANSI, XX, 1105[B]; GAUTIER, Blachernes, 219[6], 268; cf. GRUMEL, n° 967), il doit être le propriétaire d'un sceau daté de la fin du XI^e^ siècle (LAURENT, V/3, n° 1789) : il y porte le titre «proèdre» (voir *supra*, p. 00). En revanche, il faut supprimer un «kyr Parthénios Hellespontios, proèdre d'Ainos» (B. STEPHANIDÈS, *BZ*, 14, 1085, p. 589, n° 1096) dont l'inscription à cette date environ est due à une bévue du catalogue des VOGEL-GARTHAUSEN (*Die Griechische Schreiber*, 220), qui avaient pris le chiffre 1096 (n° d'ordre d'un manuscrit d'Andrinople) pour la date du mandat de Parthénios. Ce dernier apparaît en fait dans les listes tardives de la métropole, de 1622 à 1639 (B. MYSTAKIDÈS, *Thrakika*, 2, 1929, 302-303).

Michel. Il figure dans la liste de présence du synode de nov. 1145, qui interdit la permutation de charges (cf. GRUMEL, n° 1019).

Jean. Il assista au synode de 1166/1167 et en signa les actes (PG, 140, 237[B], 260[C], 281[A]; cf. 244[B], 273[A], 274[B]; cf. GRUMEL, n^os^ 1059, 1075). Il est possible qu'il soit le métropolite mentionné par son siège aux séances synodales de mars 1169 et de février 1170 (MANSI, XXI, 841[A]; PETIT, Documents 489[17]; cf. GRUMEL, 1085, 1112); toujours est-il que son nom manque de la liste de présence de juillet 1173 dans deux manuscrits (même absence pour Jean de Vizyè, cf. GRUMEL, n° 1126). On remarquera la fréquence des noms Jean et Michel dans cette liste qui nous est conservée.

MÉSEMVRIA

Léon. Archevêque, il assiste au concile de 787 et en signe les actes : il s'y intitule «évêque» (MANSI, XII, 994[D], 1098[A]; XIII, 141[B], 368[B], 385[B]; DARROUZÈS, Nicée, 20).

David. On le cite comme «évêque» de Mésemvria, en 850 (ANTHIMOS AMASEIAS, *Néologos de Constantinople*, 20 juin 1891); il pourrait être identifié avec l'archevêque homonyme, connu par un sceau estimé du IX^e^ siècle (LAURENT, V/1, n° 857).

Timothée. Attesté au concile de 879 (MANSI, XVII A, 373[D]).

Constantin. Il figure sur la liste de présence du synode, en mai 1030 (Ficker, *Erlasse*, 20[20]; cf. Grumel, n° 839).

Grégoire. Il participa à la séance de la condamnation du billet d'excommunication papal, en juillet 1054 (PG, 120, 737; Will, *Acta et Scripta*, 156; cf. Grumel, n° 869).

Hilariôn. Inconnu des actes synodaux, il est cité par Nicétas d'Ancyre dans son discours sur le droit de démission, qui semble avoir été écrit avant 1092 (Darrouzès, *Ecclésiologie*, 256, l. 18-21 et 9-11; cf. p. 52) : date *ante quem* aussi pour l'archevêque Hilariôn qui envoya sa démission d'une façon irrégulière, selon Nicétas, après l'abandon de son siège. Le patriarche pourtant l'accepta et procéda à son remplacement. Ceci dut avoir eu lieu pendant les premières années de Nicolas Grammatikos (1084-1111).

Luc. Premier métropolite connu de Mésemvria, il fut auparavant higoumène du monastère de *Prodrome le Phovéros* (Monacheion), situé sur la rive asiatique du Bosphore (Janin, *Églises*, 7-8). Maître spirituel de Jean, son successeur et rénovateur du couvent en 1112, il y retourna probablement vers la fin de sa vie et y fut enterré. Sa mention dans la Hypotypôsis de Jean (: Papad.-Kerameus, *Noctes Petropolitanae*, 62[4]) en rapport avec les données sur le couvent peut situer son mandat à Mésemvria et, donc, la création de la métropole, dans le premier quart du XII^e^ siècle.

En revanche, il faut rayer de la liste des métropolites un prétendu Grégoire, en 1140 et en 1143 (Kônstantinidis, *Mésemvria*, 132), les listes synodales censées le mentionner ne donnant que le nom du siège (Mansi, XXI, 552^C^, 584^D^, 588^A^, 600^A^; Rhallès-Potlès, V, 76, 85, 88).

Jean. Il signe l'acte impérial de la déposition de Cosmas Attikos, en février 1147 (Mansi, XXI, 707^A^; Rhallès-Potlès, V, 310[35]; cf. Dölger, *Regesten*, n° 1351). Sur la base du codex Baroc., f° 578^r^, la lecture *Mesènè* des éditions ci-dessus est à remplacer par *Mésemvria* : cf. *Notitiae*, p. 131 et n. 2.

Théodore. Il figure dans la liste de présence du procès de Panteugénos, en mai 1157 (PG, 140, 180^C^; Darrouzès, Listes Synodales, 77; cf. 60; Sakkeliôn, *PM*, 317 (siège); cf. Grumel, n° 1043); il est absent des listes de signature. Même chose pour sa présence dans une seule liste de l'Ekthésis de 1166, le 2 mars (PG, 140, 237^B^; Darrouzès, *ibid.*, 78; cf. 64, 66). Peut-être à son poste dès janvier 1156 (PG, 140, 149^A^; cf. Grumel, n° 1038).

Basile. Il participe au synode de janvier 1170 et en signe les actes (Petit, Documents, 480[11-12]; 488[29]; cf. 485[12]; Darrouzès, Listes

Synodales, 79; cf. GRUMEL, n° 1109). Il assiste aussi au synode de mars 1171 (PAVLOV, Sinodaljnyj akt, 391; PAPAD.-KERAMEUS, *Analekta*, IV, 109; cf. GRUMEL, n° 1120) et à celui de juillet 1173 (ATHÉNAGORAS, *Orthodoxia*, 5, 1930, 543; cf. GRUMEL, n° 1126).

ANCHIALOS

Jacques. Évêque d'Anchialos, sous le patriarche Taraise (784-806), au plus tard durant le premier quart du IX^{e} siècle. Vers 826-827, il était devenu anachorète près du monastère des Eunuques à Pandèmos, dans la région de l'Olympe, en Bithynie (JANIN, *Églises*, 149). Mentionné dans les *Vies* de Saint-Antoine le Jeune (: PAPAD.-KERAMEUS, 207^{19-20}, $208^{22\,25}$, 212^{29}-213^{8} : Saint-Antoine assiste à sa mort; 214^{10}; cf. BHG, I, 50, n° 142), dont il fut le maître, et de Saint-Pierre d'Atroa qu'il accompagna dans ses visites monacales (LAURENT, *Saint-Pierre d'Atroa*, § 4^{8}, $65^{4.5}$, 66^{2}, $67^{2.18}$, $69^{2.5}$, 75^{3}; cf. BHG, III, 64, n° 2364); mis en rapport aussi avec le couvent d'Eristè, à Pandèmos (THÉODORE STUDITE, PG, 99, 1072^{C}). Mort entre 837 et 840, très vieux, il fut enterré au monastère des Eunuques, malgré l'intervention de l'ex-impératrice Prokopia, épouse de Michel Rangavès, qui voulait acquérir la relique au profit de son couvent de Pharos (cf. JANIN, *l. c.* et p. 162; cf. p. 148, 170 et n. 2). La chronologie de la *Vie* de Saint-Antoine est importante comme point de repère pour la datation de Jacques : voir F. HALKIN, *An. Boll.*, 62, 1944, 198 (cf. J. VAN DEN VEN, *BZ*, 19, 1910, 308; B. MENTHON, *L'Olympe de Bithynie*, Paris 1935, 114, 118, 141, 148-149, 152, 154; voir *supra*, p. 225, b).

Nicolas. Archevêque attesté au concile photien de 879 (MANSI, XVII A, 376^{E}-377^{A}).

Théo(dore) ou *Théo(dose)* (ou encore Théognoste ou Théopempte, etc.). Connu uniquement par un sceau à la légende mutilée, il se situe très approximativement au XI^{e}-XII^{e} siècle (LAURENT, V/1, n° 854).

Nicéphore. Propriétaire de deux sceaux, estimés également du XI^{e}-XII^{e} siècle (LAURENT, V/3, n^{os} 1823 et 1824). Sur la première bulle, il se dit archevêque d'Anchialos τῷ τοῦ 'Αντιοχείας, donc, neveu ou, au moins, proche parent du patriarche d'Antioche (cf. Nicétas (de Serrès), métropolite d'Héraclée, *supra*, p. 272). Celui-ci serait peut-être le patriarche homonyme qui monta au siège d'Antioche en 1079/1080 (son sceau : *ibid.*, V/2, n° 1525). La deuxième bulle où Nicéphore est appelé proèdre, fut trouvée dans les ruines de Pernik, sur la rive droite du Strymôn, au sud-ouest de Sofia. Pour une hypothèse au sujet de cette trouvaille, voir LAURENT, V/3, p. 165-166. Sur la forteresse de Pernik, voir Jordanka ČANGOVA, *ibid.*, 26, 1968, 123-137.

Elle ne doit pas être confondue avec le «Pernis» d'Ansbert ou le «Permis» de *Historia Peregrinorum*, la forteresse Péristitza des Rhodopes (cf. ASDRACHA, *Les Rhodopes*, 167 et n. 4).

Étienne. Il participe à l'Ekthésis de 1166 et signe certains actes (PG, 140, 237^B^, 248^A^, 256^B^, 261^A^; cf. 268^D^ 269^B^ (siège); cf. GRUMEL, n° 1059). Il assista au synode qui condamna Constantin de Corfou, en janvier 1170, et signa l'acte final (PETIT, Documents, 480[16], 489[7]; cf. 486[4]; cf. GRUMEL, n° 1109). En revanche, il faut rayer de la liste d'Anchialos, Michel, le futur patriarche de Constantinople (1170-1178; ainsi dans DHGE, 2, 1914, col. 1512 : S. VAIHLÉ). Le vocable ὁ τοῦ Ἀγχιάλου (PAPAD.-KERAMEUS, *Analekta*, I, 461) évoque la parenté (neveu?) du patriarche avec un archevêque anonyme, appelé *proèdre* d'Anchialos dans un discours d'Eustathe de Thessalonique (ANDRÉS, *Catalogo*, p. 122-123, f° 157^v^; cf. A. DIAMANTOPOULOS, *Thrakika*, 9, 1938, 172) : ce prélat ne pouvait être métropolite d'Anchialos, le siège étant alors un archevêché. Sur ce vocable ὁ τοῦ voir *supra*, p. 272. On connaît le nom du frère aîné de Michel III, Samuel, qui avait exercé la fonction de chartophylax, au début de ce patriarcat (cf. GRUMEL, n° 1143, Crit.).

Jean. Il assiste au synode de février 1197 sur les droits des évêques dans leur diocèse et il signe l'acte y afférent (PG, 119, 888^A^; cf. GRUMEL, n° 1185).

C. Les évêques suffragants.

1. MÉTROPOLE D'HÉRACLÉE

THÉODOROUPOLIS

Grégoire. Titulaire de l'évêché dans les listes conciliaires de 787 (MANSI, XII, 1099^B^; XIII, 144^A^, 368^D^; DARROUZÈS, Nicée, 30).

Jean. Attesté au concile de 879 (MANSI, XVII A, 376^B^).

Joseph. Connu par un sceau estimé du XI^e^ siècle (LAURENT, V/1, n° 307).

RHAIDESTOS

Jean. Il participa au concile de 787 et en signa les actes (MANSI, XII, 995^B^, 1099^A^; XIII, 141^E^, 368^D^, 388^C^; DARROUZÈS, Nicée, 30).

Nicolas. Présent au concile de 879 (MANSI, XVII A, 376^C^).

Théodore (ou Théodote ou Théodose). Propriétaire d'un sceau daté vers le milieu du XI^e siècle (LAURENT, V/1, n° 308).

Pothos. Connu par un sceau daté de la seconde partie du XI^e siècle (SCHLUMBERGER, *Sigillographie*, p. 731, 732 ; LAURENT, V/3, n° 1700 : il revient sur sa correction de Pothos en Jean, V/1, n° 309).

Michel. Propriétaire d'un sceau estimé de la seconde moitié du XII^e siècle (LAURENT, V/3 *bis* : il y corrige sa première lecture «Nicétas» et supprime le n° 310 (V/1) ; cf. V/2, p. 455).

Jean. Élevé à son siège probablement à l'extrême fin du XII^e siècle, il sut s'y maintenir en raison de son accord avec les Latins *(latinophrosynè)*. Destinataire d'une lettre du Pape Innocent III, du 14 juillet 1212 (PL, 216, col. 617 ; HALUŠČYNSKYJ, *Acta Innocentii*, Ep. 198). En bonnes relations avec Michel Choniatès, le métropolite d'Athènes qui lui adresse une lettre peu avant 1216 (STADTMÜLLER, *Choniates*, 265, n° 169). Propriétaire d'un sceau daté du XII^e-XIII^e siècle, voir LAURENT, V/1, n° 311 : l'auteur croit pouvoir identifier cet évêque avec son homonyme qui avait restauré son église, en 1232, avec de l'argent emprunté aux Vénitiens (cf. R. MOROZZO DELLA ROCCA - A. LOMBARDO, *Documenti del commercio veneziano nei secoli XI-XIII*, II, Turin 1940, n° 658). Autre sceau, peut-être du même : ZACOS-NESBITT, II, n° 782.

PANION

Jean. Attesté au concile de Nicée, en 787 (MANSI, XII, 995^B, 1099^A ; XIII, 141^E, 368^D, 388^C ; DARROUZÈS, Nicée, 30).

Stratègius. Titulaire du siège au concile de 879 (cf. LE QUIEN, I, col. 1120 ; GAMS, *Series Episcoporum Ecclesiae Catholicae*, Ratisbonne 1873, p. 427). Son absence des listes dans MANSI (XVII A, 373-377 ; 376^E : Στρατηγίου... [siège illisible]) semble être due à certains manuscrits utilisés.

Théodore. Connu par une inscription sur un cippe, daté du IX^e-X^e siècle ; des travaux de restauration auraient été entrepris pendant son mandat (PAPAD.-KERAMEUS, *EPhS*, 17, 1886, Appendice, 83, n° 13 ; DUMONT-HOMOLLE, *Mélanges*, 410, n° 86 a).

Akindynos. Connu par un sceau estimé du IX^e-X^e siècle (LAURENT, V/1, n° 313).

Jean. Propriétaire d'un sceau daté du début du XI^e siècle (*ibid.*, n° 314).

Paul. Deux sceaux datés du début du XI^e siècle lui ont été attribués (*ibid.*, n^{os} 315 et 316).

Michel. Connu par un sceau daté de la première moitié du XIe siècle (A. MORDTMANN, *EPhS*, 13, 1880, 93, no 31 ; LAURENT, V/1, no 317). Peut-être identifiable avec le propriétaire d'un sceau en bronze portant le monogramme d'un «Michel archiéreus de Panidos» (PAPAD.-KERAMEUS, *EPhS*, 17, 1886, App., 81, no 10 ; cf. S. PÉTRIDÈS, *EO*, 10, 1907, 222, no II). Voir là-dessus les réserves de LAURENT *(l. c.)* qui lit même «Jean» à la place de «Michel».

Théodore. Propriétaire d'un sceau daté du XIe-XIIe siècle (KONSTANTOPOULOS, *Byz. Mol.*, no 31 a ; LAURENT, V/1, no 318 : lecture rectifiée).

Nicéphore. Propriétaire d'un sceau daté comme le précédent (KONSTANTOPOULOS, *ibid.*, no 31 b ; LAURENT, *Bulles métriques*, no 427 : lecture corrigée ; IDEM, V/1, no 319).

Jean. Connu par un sceau daté du XIe-XIIe siècle (KONSTANTOPOULOS, *ibid.*, no 31 c ; LAURENT, *Bulles métriques*, no 426 ; IDEM, V/1, no 320).

Léon. Connu par un autre sceau daté du XIe-XIIe siècle (LAURENT, V/1, no 321).

Constantin (Manassès). Propriétaire d'un sceau daté vers 1170, il s'y intitule *proèdre* (v. *supra*, p. 270) de l'Église de Panion (MORDTMANN, *ibid.*, no 32 ; LAURENT, V/1, no 322 : lecture rectifiée de *proèdre* au lieu de *prostatès*). Il fut à juste titre identifié avec l'auteur homonyme, mort métropolite de Naupacte-et-Arta, en 1187 (N. BÉÈS, Konstantinos Manassis, der Metropolit von Naupaktos, ist identisch mit dem Schriftsteller Konstantinos Manassis, *B-NJ*, 7, 1929, 119-130). Cf. O. LAMPSIDÈS, *Δημοσιεύματα περὶ τὴν Χρονικὴν Σύνοψιν Κωνσταντίνου τοῦ Μανασσῆ*, Athènes 1980 ; HUNGER, *Literatur*, I, 419-422 et *passim*.

HEXAMILION

Le seul titulaire de Chersonèse connu est Pierre, qui assista au synode de 449 (cf. LE QUIEN, I, 1126 ; DHGE, 12, 1953, col. 636 (R. JANIN), voir *supra*, p. 249-250.

X. Évêque anonyme, il est représenté au concile de 787 par un prêtre délégué nommé Constantin ou Kônstas (MANSI, XIII, 388D ; DARROUZÈS, Nicée, 30). Celui-ci est qualifié de *presbytéros* et *topotèrètès*. Sisinnius, évêque de Chersonèse (de Crète) est présent également (MANSI, XIII, 145B, 369C, 392A).

Méthode. Attesté au concile photien de 879 (MANSI, XVII A, 376B).

Jean. Connu par un sceau daté du Xe (fin) - XIe (début) siècle (LAURENT, V/3, n° 1701).

Jean. Homonyme du précédent, connu par un autre sceau estimé de la fin du XIe siècle (LAURENT, V/1, n° 324).

Stylianos. Propriétaire de deux sceaux datés de la seconde moitié du XIe siècle (A. MORDTMANN, *EPhS*, 13, 1880, App., 93, n° 29; LAURENT, V/1, 325 et 326).

Jean. Propriétaire d'un sceau non daté (ZACOS-NESBITT, II, n° 781 : catalogué parmi les sceaux ayant appartenu à des membres du clergé, en général), peut-être l'un des évêques homonymes cités ci-dessus.

KALLIPOLIS

Melchisédec. Il assiste au concile de 787 et en signe les actes (MANSI, XII, 995B, 1099B; XIII, 141E, 368D, 388C; DARROUZÈS, Nicée, 30).

Tryphôn. Connu par une inscription non datée, trouvée à Gallipoli (DUMONT-HOMOLLE, *Mélanges*, 428, n° 100) : l'évêque Tryphôn aurait entrepris des travaux de restauration d'une église). Je l'enregistre avec réserve, d'autant que, d'après A. MORDTMANN (*Mitt. Deutsch. Archäol. Instit.*, 1881, 256-260) cette inscription provient de Lampsaque d'Asie Mineure.

CHARIOUPOLIS

Théophylacte. Présent au concile de 787, signataire des actes (MANSI, XII, 995B, 1099B; XIII, 144A, 368D, 388C : Charitopoleôs; DARROUZÈS, Nicée, 30).

Cosmas. Attesté au concile de 879 (MANSI, XVII A, 377D).

Michel. Connu par un sceau daté du XIe siècle; la représentation en forme d'édicule à coupole de Sainte-Sophie suggère que l'évêque y avait servi avant sa promotion (LAURENT, V/1, n° 335).

CHALKIS

Sisinnius. Il assiste au concile de 787 et en signe les actes (MANSI, XII, 995B, 996B : *Chalcedonis Thraciae*, 1099B; XIII, 144A, 368D, 388D; DARROUZÈS, Nicée, 30).

Démétrius. Connu par un sceau daté du VIIIe-IXe siècle (LAURENT, V/1, n° 328).

Sisinnius. Propriétaire d'un sceau daté de la seconde moitié du

IXe siècle, mais il pourrait bien être titulaire de Chalkis d'Eubée (LAURENT, *ibid.*, n° 329 et p. 232; cf. *supra*, p. 251 et note 153).

Théodore. Connu par un sceau daté du Xe-XIe siècle (LAURENT, *ibid.*, n° 330).

Jean. Un sceau daté de la seconde moitié du XIIe siècle lui est attribué (LAURENT, V/3, n° 1701 *bis*).

DAÔNION

Thomas. Il assiste au concile de 787 et en signe les actes (MANSI, XII, 1099B; XIII, 144A; 368D; DARROUZÈS, Nicée, 30).

Clément. Attesté au concile de 879 (MANSI, XVII A, 376A : Daônias).

MADYTOS

(Voir *supra*, p. 252, au sujet de son association avec Koila et de sa promotion en métropole.)

Léônidès (ou Léon). Il participe au concile de 787 et en signe les actes (MANSI, XII, 995B, 1099B : Léon; XIII, 144A : Léônidès, évêque de Madytos ἤτοι Koilès; 368D, 388C : Koilôn; DARROUZÈS, Nicée, 30 : Léonidès). Ne pas confondre les titulaires de Madytos/Madyta avec ceux de Magyda, en Lycie (cf. MANSI, XII, 999A : Marianos évêque de *Madytôn* au lieu de la forme correcte *Magydôn*, 1107D; XIII, 149B, 372D, 396C).

Constantin. Attesté au synode photien de 879 (MANSI, XVII A, 376B).

Euthyme. Évêque de Madytos, mort entre 989 et 996, fêté comme saint le 5 mai (AASS, nov. *Propylaeum*, 1902, 659; BHG, I, 205). Le patriarche Grégoire II de Chypre (1283-1289) lui écrivit son éloge : (ARCHIM. ARSENIJ, *Pohvaljnoe slovo sv. Efthimiju*, Moscou 1889; E. ANTONIADIS, *DIEE*, 4, 1894, 392-422; cf. E. KURTZ, *BZ*, 2, 1893, 314-316). Mentionné en termes élogieux par Psellos, dans une lettre adressée à un métropolite de Madytos, son contemporain (SATHAS, *MB*, IV, 373-374; cf. PAPADOPOULOS, *Madytos*, 35-37; voir *infra*, rubrique *Nicéphore*).

Nicétas. Un sceau d'une date qui serait postérieure à 1050-1060 l'appelle «évêque» (LAURENT, V/1, n° 331), mais le siège est déjà promu métropole (voir *supra*, p. 252), ce qui devait inciter plutôt son titulaire à abandonner le titre général d'«épiskopos». Il semble donc qu'une satisfaction provisoire fut donnée à la métropole d'Héraclée

aux dépens de son suffragant, selon les termes d'un chrysobulle de Nicéphore Botaneiatès, évoqué par le métropolite Théophile, en 1084 (LAURENT, V/1, n° 331 ; voir *supra*, p. 252, 272).

Clément. Probablement évêque, lui aussi, de Madytos, sur un sceau portant simplement son nom et estimé du XI^e^ siècle (LAURENT, V/3, n° 1790).

Nicéphore. Connu uniquement par deux sceaux datés de la seconde moitié du XI^e^ siècle ; sur l'un il porte le titre de métropolite, sur l'autre celui de proèdre (A. MORDTMANN, *EPhS*, 13, 1880, App., 91-92, n° 24 ; LAURENT, V/1, n° 727 ; *ibid.*, V/3, n° 1791). Identifié avec le correspondant de Psellos (cf. *supra*, rubrique *Euthyme*), qui possédait lui-même un bien impérial près de Madytos (cf. DÖLGER, *Regesten*, n° 908).

Nicolas. Propriétaire d'un sceau estimé du XI^e^ siècle et similaire à ceux de Nicéphore (rubrique précédente) : il y porte le titre «métropolite» (ZACOS-NESBITT, II, n° 635).

Basile. Métropolite de Madytos, il assiste au synode, en janvier et février 1170, et signe les actes condamnant à l'anathème le métropolite Constantin de Corfou (PETIT, Documents, 480[9], 488[23], 489[17] ; DARROUZÈS, Listes Synodales, 79-80). Il participe au synode en janvier 1171 (LAURENT, *EO*, 33, 1934, 310[7]) et signe le «tomos» adressé à Manuel Comnène, en mars de la même année (PAVLOV, Sinodaljnyj akt, 391).

Constantin (Kaloethès). Métropolite, lui aussi, il porte le titre *proèdre* sur un sceau daté du XII^e^-XIII^e^ siécle, voir LAURENT, V/3, n° 1792. L'éditeur l'a identifié avec son homonyme, titulaire du siège de Madytos juste avant 1204, ancien didascale œcuménique à l'École Patriarcale en même temps que Basile Kamatèros et Manuel Sarantènos ou Karantènos, les futurs patriarches (Sp. LAMBROS, *NE*, 13, 1916, 18 : lettre de Karantènos, «diacre et maître des philosophes à l'ex-didascale œcuménique Kyr Constantin Kaloethès, actuellement métropolite de Madyta»). Prodrome, le maître de Nicéphore Blemmydès fut parmi ses disciples (NICÉPHORE BLEMMYDÈS, *Epistulae* : N. FESTA, App. III, in *Theodori Lascaris Epistulae CCXVII*, Firenze 1898, 310). Réfugié à Nicée après l'occupation latine de la Thrace, il participa au synode patriarcal, en juin 1209 (C. HADJIPSALTIS, Ἡ Ἐκκλησία Κύπρου, *KSp*, 28, 1964, 142).

Théophane. Il assiste au synode qui délibéra sur les droits des évêques, en février 1197 (PG, 119, 888[A] ; cf. GRUMEL, n° 1185).

PAMPHYLON

Michel. Il figure dans les listes conciliaires de 787 comme suffragant d'Andrinople (MANSI, XII, 1110D; XIII, 149C, 372D, 397A; DARROUZÈS, Nicée, 54-55).

Pierre. Il assiste au concile de 879 (MANSI, XVII A, 376B).

Constantin. L'évêque de Pamphylon à qui sont adressées les réponses canoniques du métropolite d'Héraclée, Nicétas (vers 1117) sur de différents sujets concernant le mariage (PG, 119, 936B; cf. BECK, *Literatur*, 652; voir *supra*, p. 272).

Un certain Georges, proèdre, surnommé Pamphilos de son lieu d'origine, la province micrasiatique de Pamphylie, accusé de bogomilisme en 1140, n'est pas à prendre dans la liste de l'évêché thrace.

LIZIKOS

Benjamin. Il assiste au concile de 787 et en signe les actes (MANSI, XII, 995B, 1099C; XIII, 144A, 368D, 388D; DARROUZÈS, Nicée, 30).

Germain. Attesté au concile photien de 879 (MANSI, XVII A, 377C).

Étienne. Connu par un sceau non daté (ZACOS-NESBITT, II, nº 712). Sa place ici est purement hypothétique.

SERGENTZÈ

Jean. Il assiste au concile photien de 879 (MANSI, XVII A, 377A).

MÉTRAI

Constantin (ou Kônstas). Il figure dans les listes conciliaires de 787 (MANSI, XIII, 388D; DARROUZÈS, Nicée, 30, 57).

Grégoire. Attesté au concile de 879 (MANSI, XVII A, 374E).

TZOUROULOS

Sisinnius. Il participe au concile de 787 et en signe les actes (MANSI, XII, 995B; XIII, 144A, 388D; DARROUZÈS, Nicée, 30).

Basile. Il assiste au concile de 869 et signe (MANSI, XVI, 159C, 194B : *Basilius Zuruli*).

Basile. Homonyme du précédent, attesté au concile de 879 (MANSI, XVII A, 376D).

Nicéphore. Propriétaire d'un sceau daté de la seconde moitié du XIe siècle (LAURENT, V/1, nº 332).

PÉRISTASIS

Grégoire. Il assiste au synode et signe, comme évêque de Péristasis-et-Myriophyton, le tomos contre les Jacobites, en avril 1032 (FICKER, *Erlasse*, 27[19]; cf. GRUMEL, n° 840). Un sceau portant la même titulature, daté du XI[e] siècle, lui est attribué (LAURENT, V/1, n° 327).

ATHYRA

Oreste. Connu par un sceau daté du XI[e] siècle, après l'année 1050 (LAURENT, V/1, n° 333).

Léon. Propriétaire d'un sceau daté du XI[e] siècle (KONSTANTOPOULOS, *Byz. Mol.*, n° 56 b : lecture rectifiée par Bées, voir LAURENT, V/1, n° 334).

LITHOPROSÔPON

Jean. Il assiste au concile de 787 et en signe les actes (MANSI, XIII, 373[B], 388[C]; DARROUZÈS, Nicée, 30).

2. MÉTROPOLE D'ANDRINOPLE

SÔZOPOLIS

Euthyme. Il assiste au concile de 787 et en signe les actes (MANSI, XIII, 149[B], 372[D], 397[A]; DARROUZÈS, Nicée, 54). Un Léontios, économe et topotèrètès de Sôzopolis est le délégué du suffragant d'Antioche de Pisidie, assistant au même concile (MANSI, XII, 999[A]; 1107[D]).

Ignace. Attesté au concile photien de 879 (MANSI, XVII A, 373[E]).

Nicolas. Attesté au même concile que le prélat précédent (MANSI, *ibid.*, 376[B]). L'un d'eux dut avoir été ordonné par Photius, l'autre par Ignace (cf. *supra*, p. 268, 275).

Jean. Connu par un sceau daté du XI[e] siècle, où il s'intitule évêque de Sôzopolis (LAURENT, V/1, n° 720). L'éditeur souligne à juste titre la difficulté de distinguer entre les titulaires de Sôzopolis de Thrace et ceux du suffragant homonyme d'Antioche, en Pisidie. D'autres cas analogues à celui-ci, v. *supra*, p. 267, 274; notes 74, 131, 153.

Théodore. Sur le sceau qui lui appartient, estimé de la seconde moitié du XI[e] siècle (LAURENT, V/1, n° 721), figure l'effigie de son patron, le saint (militaire) Théodore.

Matthieu. Propriétaire d'un sceau daté, très approximativement, du XII^e-XIII^e siècle (LAURENT, *ibid.*, n° 722).

Jean. En l'absence de données de datation et de description de ce sceau, on ne saurait associer cet évêque de Sôzopolis (ZACOS-NESBITT, II, n° 507) à son homonyme cité ci-dessus.

DÉVELTOS

Eustrate. Il participe au concile de 787 et en signe les actes (MANSI, XII, 1110^C; XIII, 149^B, 372^D, 396^E; DARROUZÈS, Nicée, 54-55).

Georges. Refugié à Andrinople pendant l'attaque de Krum en Thrace, en 813, emmené en captivité et mort en Bulgarie, il fut honoré comme saint par la suite (*Synaxarium de Constant.* (22 janvier), 415; cf. JIREČEK, *Păluvanija*, 836; sur ces événements, voir *supra*, p. 274-275).

Syméôn. Attesté au concile de 879 (MANSI, XVII A, 377^B).

Constantin. Connu par un sceau daté entre le X^e et le XI^e siècle (LAURENT, V/1, n° 723).

TRAPOVIZYÈ

Constantin. Attesté au concile de 879 (MANSI, XVII A, 376^E).

Manuel. Connu par un sceau estimé du X^e-XI^e siècle (*Laurent*, V/3, n° 1776).

VOUKELLON

Jean. Attesté au concile de 879 (MANSI, *ibid.*, 376^E).

Théodore. Qualifié de moine et évêque de Voukellon sur un sceau daté du X^e-XI^e siècle (LAURENT, V/1, n° 724).

PROVATON

Grégoire. Évêque de Provaton avant d'être transféré par Ignace à Andrinople et donc promu métropolite (DARROUZÈS, Transferts, n° 35 et p. 201; sur le sens de «Macédoine» dans la notice de transfert, v. *supra*, p. 00). Ce transfert eut lieu sous le premier patriarcat d'Ignace (847-858), voir *supra*, p. 263.

Léon. Attesté au concile de 879 (MANSI, XVII A, 376^E : Léon Provandôn).

Manuel. Il participe au même concile que le titulaire précédant (MANSI, *l. c.* : Manuel Provatou; sur la divergence des noms, v. *supra*,

p. 263). L'ordre de leur succession reste indéterminé ; pour d'autres exemples du même genre, voir E. Honigmann, *Byz.*, 17, 1945, 175-178.

Constantin. Connu par un sceau daté approximativement du x^e-xi^e siècle (Laurent, V/1, n° 725).

Basile. Propriétaire d'un sceau non daté (Schlumberger, *Sigillographie*, 120).

Skopélos

Rouvim. Il prit part au concile de 787 et en signa les actes (Mansi, XII, 1110^D ; XIII, 149^C, 372^D, 397^A ; Darrouzès, Nicée, 54).

Vardanios. Attesté au concile de 879 (Mansi, XVII A, 376^E).

Constantin. Propriétaire d'un sceau estimé du xi^e siècle que Laurent assigne au siège de Thrace de préférence plutôt qu'au siège insulaire homonyme (*ibid.*, V/1, n° 726).

Vrysis

Sur le problème de distinguer entre Vrysis évêché et Vrysis archevêché, qui se répercute sur leurs titulaires respectifs, voir *supra*, p. 241. En plus, le fait que le terme «évêque» peut désigner aussi l'archevêque (cf. *supra*, p. 277 sq.) crée certaines difficultés dans l'attribution des noms, sauf dans les cas de subordination évidente à une métropole ou de présence simultanée des deux titulaires (cf. PG, 119, 780-781 ; 138, 389^D : sièges seulement).

Jean. Attesté au concile de 787 comme «épiskopos de Vrysis», suffragant d'Héraclée (Mansi, XII, 995^B, 1099^C; XIII, 144^A, 368^D; Darrouzès, Nicée, 30).

Étienne. Mentionné dans la *Vie* de Sainte-Marie la Jeune, de Vizyè, à propos de son intérêt pour les reliques de la sainte, morte en 902 (AASS, Nov. IV, p. 689^E ; cf. DHGE, 9, 1938, col. 1000 (R. Janin) ; cf. *supra*, p. 278, *Euthyme*). L'évêché devait être alors (début du x^e siècle) suffragant d'Andrinople.

Léon. Connu par un sceau non daté, où il s'intitule «évêque de Vrysis et syncelle» (Zacos-Nesbitt, II, n° 547). L'existence d'un archevêque homonyme de Vrysis, en 1027 (voir *supra*, p. 286), n'incite pas au rapprochement des deux Léon mais plutôt à l'attribution de l'évêque à Mégalè Vrysis, de l'archevêque à Mikra Vrysis, à moins qu'il ne s'agisse simplement d'une promotion de la même personne.

Boulgarophygon

Théodore. Participant et signataire au concile de 787 (Mansi, XII, 1110^{C}; XIII, 149^{B} : Théodose ; 372^{D}, 397^{A} ; Darrouzès, Nicée, 54).

Constantin. Attesté au concile de 879 (Mansi, XVII A, 376^{A} : Voulgarophygès ; cf. *Notitiae*, 286).

Tzoïda

Israël. Attesté au concile de 879 (Mansi, XVII A, 376^{E} : Tzokou ; cf. *Notitiae*, 286 et n. 621).

Pour les titulaires de PAMPHYLON et de GARELLA, voir *supra*, pp. 298 et 286 respectivement.

Pérveris

Basile. Il assiste au concile de 787 et en signe les actes (Mansi, XII, 1110^{C}; XIII, 149^{C} : Pervéraiou ; 372^{D}, 397^{A}; Darrouzès, Nicée, 54-55).

D. Officiers ecclésiastiques de quelques-uns des sièges examinés (liste indicative).

Héraclée

Basile Avasgos, prêtre (prôtopapas) ; *Nicéphore Drosos*, primicier des *tabularii* ; *Michel Elaphridis* ; *Jean Drosos*, prôtekdikos, nomikos et scribe : qualifiés de «prêtres et clercs de la métropole d'Héraclée», ils signent, en 1161, un ordre de Constantin Katharos (là-dessus, cf. Ahrweiler, *Smyrne*, 109) ayant affaire à un contrat de bail de 4000 pieds de vignes pour deux fois 27 ans ; cet écrit fit partie des pièces justificatives présentées au synode du 10 février 1164 par le métropolite d'Héraclée, Michel, sollicitant une sentence synodale au sujet des biens de l'Église (Uspenskij, Mnenija, 32$^{1-13}$; cf. Grumel, n° 1055, qui a rectifié les actes). Sur les fonctions et les titres cités ci-dessus, sur leur ordre hiérarchique et leur évolution, voir Darrouzès, *Recherches*, 89, 100-101, 119-121, 258-259, 272-273, 323-324, 534-536 et *passim*.

Andrinople

Michel, prêtre, ecclesiarchès de la métropole d'Andrinople ; *Georges*, lecteur (anagnôstès) ; *Michel*, proèdre, archonte des monastères de la

métropole; *Michel Stephanitis*, lecteur; *Michel* Achaias (?), prêtre, et autres noms illisibles : connus par un codex du x^{e}-xi^{e} siècle de la bibliothèque *Angelica* (G. Muccio, Pius Fr. de Cavalier, *Index Codicum Graecorum Bibliothecae Angelicae*, Florence-Rome 1896, 132-133, n° 87; cf. Allen, *Notes*, 39, n° 13), ils ne peuvent pas être datés avec précision. Sur les charges *ecclesiarchès* et archonte des monastères, voir Darrouzès, *Recherches*, 199-200, 272-273, 285, 312-313 et *passim*. Cf. Papad.-Kerameus, *Analekta*, II, 366-367.

Georges, diacre et lecteur, assiste, au côté du métropolite d'Andrinople, Léon (v. *supra*, p. 277), à l'acte synodal de mai 1157 (PG, 140, 196^{B}).

Vizyè

Anthimos. Économe, il assiste au côté de l'archevêque Euthyme (v. *supra*, p. 00) à la mort de Sainte-Marie la Jeune (AASS, Novembre, IV, col. 697^{A}). Sur la charge d'économe, voir Darrouzès, *Recherches*, 35-39, 59, 87, 303-309 et *passim*.

Mikra Vrysis

Léon Psellos. Taboullarios et clerc de l'archevêché, il a restauré «de sa main ... le saint livre ... de l'Évangile» et terminé ce travail le lundi 26 mai 1169 (et non pas 1171 : Lambros, *Catalogue*, I, 279; *Lege* Léon au lieu de «Luc?»; cf. Zakythinos, *EEBS*, 22, 1952, 171). Selon la notice, l'ordre fut donné à Léon par Gérasime, l'higoumène du monastère de Théodore le Kleisouriôtès dont l'emplacement est inconnu mais qui devait être situé, comme son nom l'indique, dans un endroit montagneux, ce qui n'est pourtant pas le cas des environs immédiats de Vrysis. Ce Psellos n'a rien à voir avec le dishypatos Léon Psellos dont on dispose d'un sceau daté du xi^{e}-xii^{e} siècle (Schlumberger, *REG*, 13, 1900, 485, n° 189).

Rhaidestos

X. Anonyme, chartophylax de l'évêché, propriétaire d'un sceau estimé du début du xii^{e} siècle (Laurent, V/1, n° 312). Sur cette fonction, voir Darrouzès, *Recherches*, 53-59, 64-66, 96-98, 345 et *passim*.

Panion

Léon. Économe de l'évêché, connu par un sceau daté de la première moitié du xii^{e} siècle (Laurent, V/1, n° 323).

HEXAMILION

Constantin ou *Kônstas*. Prêtre et topotèrètès de l'évêque (anonyme) d'Hexamilion, il assiste au concile de 787 (MANSI, XIII, 388D; DARROUZÈS, Nicée, 30; cf. *supra*, p. 294).

OUVRAGES ET REVUES CITÉS EN ABRÉGÉ

AASS	*Acta Sanctorum.*
ACTES D'IVIRON, II	Archives de l'Athos XV. *Actes d'Iviron*, II, DENISE PAPACHRYSSANTHOU, N. OIKONOMIDÈS ET AUTRES, Paris [1987].
ACTES DE LAVRA, I	Archives de l'Athos V. *Actes de Lavra*, I, N. SVORONOS, DENISE PAPACHRYSSANTHOU ET AUTRES, Paris 1970.
AHRWEILER, *Smyrne*	HÉLÈNE AHRWEILER, *L'histoire et la Géographie de la région de Smyrne entre les deux occupations turques (1081-1317) particulièrement au XIIIe siècle*, Paris 1965.
ALLEN, *Notes*	W. ALLEN, *Notes on Greek manuscripts in Italian Librairies*, Londres 1890.
ANASTASIOU, *Bibliographie*	I. ANASTASIOU, *Βιβλιογραφία τῶν ἐπισκοπικῶν καταλόγων τοῦ Πατριαρχείου Κωνσταντινουπόλεως καὶ τῆς Ἐκκλησίας τῆς Ἑλλάδος*, Thessalonique 1979.
An. Boll.	*Analecta Bollandiana.*
ANDRÉS, *Catalogo*	GR. DE ANDRÉS, *Catalogo de los Códices Griegos de la Real Biblioteca de el Escorial*, II, Madrid 1965.
ANSBERT	Historia de expeditione Friderici imperatoris (Der sogennante *Ansbert*) : A. Chroust, MGH, SS, Nova series, V, Berlin 1928, p. 1-115 (éd. anastatique, 1964).
Archeion	*Ἀρχεῖον Θρακικοῦ Λαογραφικοῦ καὶ Γλωσσικοῦ Θησαυροῦ.*
ASDRACHA, *Les Rhodopes*	CATHERINE ASDRACHA, *La région des Rhodopes aux XIIIe et XIVe siècles. Étude de géographie historique*, Texte und Forschungen des *B-NJ*, no 49, Athènes 1976.
— Les Rhodopes au XIVe siècle	— Les Rhodopes au XIVe siècle : administration et prosopographie ecclésiastiques, *B-NJ*, 23 [1979], p. 1-64.
BALARD, *La Romanie génoise*	M. BALARD, *La Romanie génoise (XIIe-début du XVe siècle*, I-II, Gênes 1978.
BECK, *Kirche*	H. G. BECK, *Kirche und Theologische Literatur im Byzantinischen Reich*, Munich 1959.
BENEŠEVIĆ, Svedenija	V. BENEŠEVIĆ, Svedenija o grečeskih rukopisah kanoničeskago soderžanija v bibliotekah monastyrej Vatopedi i Lavri sv Athanasija na Athona, Saint-Peterburg 1904, *VV*, 11, 1904, Suppl. II.
BHG	*Bibliotheca Hagiographica Graeca.*
BEŠEVLIEV, *Nadpisi*	V. BEŠEVLIEV, *Părvo-bălgarski nadpisi*, Sofia 1979.
B-NJ	*Byzantinisch-Neugriechische Jahrbücher.*

BSl	*Byzantinoslavica.*
Bury, *Eastern Empire*	J. B. Bury, *A History of the Eastern Roman Empire from the Fall of Irene to the Accession of Basil I (802-867)*, Londres 1912.
Byz	*Byzantion.*
Carile, *Partitio*	A. Carile, *Partitio terrarum Imperii Romanie*, Florence 1965.
Chalandon, *Les Comnène*	F. Chalandon, *Jean II Comnène (1118-1143) et Manuel Ier Comnène (1143-1180)*, Paris 1912.
Darrouzès, *Épistoliers*	J. Darrouzès, *Épistoliers byzantins du xe siècle*, Archives de l'Orient chrétien, no 6, Paris 1960.
— *Stéthatos*	— *Nicétas Stéthatos, Opuscules et Lettres*, Sources chrétiennes, no 81, Paris 1961.
— *Ecclesiologie*	— *Documents inédits d'Ecclésiologie byzantine*, Archives de l'Orient chrétien, no 10, Paris 1966.
— *Recherches*	— *Recherches sur les ὀφφίκια de l'Église byzantine*, Arch. de l'Orient chrétien, no 11, Paris 1970.
— Listes Synodales	— Listes synodales et Notitiae, *REB*, 28, 1970, 57-96.
— *Le Registre synodal*	— *Le Registre synodal du patriarcat byzantin au xive siècle*, Archives de l'Orient chrétien, no 12, Paris 1971.
— *Littérature et histoire*	— *Littérature et histoire des textes byzantins*, Variorum Reprints, Londres 1972.
— Nicée	— Listes épiscopales du concile de Nicée (787), *REB*, 33, 1975, 5-76.
— Notes inédites	— Notes inédites de Transferts épiscopaux, *REB*, 40, 1982, 157-170.
— L'édition des Notitiae	— L'édition des Notitiae Episcopatuum, *REB* 40, 1982, 215-221.
— Transferts	— Le traité des transferts, édition critique et commentaire, *REB*, 42, 1984, 147-214.
— Variations	— Sur les variations numériques des évêchés byzantins, *REB*, 44, 1986, 5-44.
Darrouzès-Westerink, *Théodore Daphnopatès*	J. Darrouzès-L. G. Westerink, *Théodore Daphnopatès, Correspondance*, éd. et trad., Paris 1978.
DHGE	*Dictionnaire d'Histoire et de Géographie ecclésiastiques.*
DIEE	*Δελτίον τῆς Ἱστορικῆς καὶ Ἐθνολογικῆς Ἑταιρείας τῆς Ἑλλάδος*
Dölger, *Regesten*	F. Dölger, *Regesten der Kaiserurkunden des Oströmischen Reiches von 565-1453*, I-V, Munich 1924-1965.
Dumont-Homolle, *Mélanges*	A. Dumont-Th. Homolle, *Mélanges d'Archéologie et d'Épigraphie*, Paris 1892.
Dvornik, *Les Slaves, Byzance et Rome*	F. Dvornik, *Les Slaves, Byzance et Rome au ixe siècle*, Paris 1926.
EA	*Ἐκκλησιαστικὴ Ἀλήθεια.*
EEBS	*Ἐπετηρὶς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν.*
EO	*Échos d'Orient.*
EPhS	*Ἑλληνικὸς Φιλολογικὸς Σύλλογος Κωνσταντινουπόλεως.*
Ficker, *Erlasse*	G. Ficker, *Erlasse des Patriarchen von Konstantinopel Alexios Studites*, Kiel 1911.
Gautier, Blachernes	P. Gautier, Le Synode des Blachernes (fin 1094). Étude prosopographique, *REB*, 29, 1971, 213-284.
— *Théophylacte*	*Théophylacte d'Achrida. Lettres*, Corpus Font. Hist. Byzant., XVI/II, Thessalonique 1986.

Gerland-Laurent, *Les listes conciliaires*	E. Gerland-V. Laurent, *Corpus Notitiarum Episcopatuum, I. Les listes conciliaires, I : Synode de Gabadius (394) et II : Concile d'Éphèse (431)*, Socii Assumptionistae Chalcedonenses, 1936.
Gelzer, *Texte*	H. Gelzer, *Ungedruckte und ungenügend veröffentlichte Texte der Notitiae episcopatuum*, Abhandlungen der K. Bayer. Akad. der Wissen. I Cl., 21/III, Munich 1900.
Gouillard, Jean l'Italien	J. Gouillard, Le procès de Jean l'Italien, les Actes et leurs sous-entendus, *TM*, 9, 1985, 135-174.
— Un chrysobulle	— Un chrysobulle de Nicéphore Botaneiatès à souscription synodale, *Byz*, 29-30, 1960, 29-41.
Grég. Pal.	*Γρηγόριος ὁ Παλαμᾶς.*
Grumel	V. Grumel, *Les Regestes des Actes du Patriarcat de Constantinople*, I/II, *Les Regestes de 715 à 1043*; I/III, *Les Regestes de 1043 à 1206*, Socii Assumptionistae Chalcedonenses, 1936-1947.
— Les métropolites syncelles	— Titulature de Métropolites Byzantins. I — Les métropolites syncelles, *Études Byzantines*, 3, 1945, 92-114.
— Jean de Nikè	— L'envoyé de Photius au Catholicos Zacharie : Jean de Nikè, *REB*, 14, 1956, 169-173.
Hadjipsaltis, Ἡ Ἐκκλησία Κύπρου	C. Hadjipsaltis, Ἡ Ἐκκλησία Κύπρου καὶ τὸ ἐν Νικαίᾳ Οἰκουμενικὸν Πατριαρχεῖον ἀρχομένου τοῦ ΙΓ' αἰῶνος, *KSp*, 28, 1964, 141-168.
Haluščynskyj, *Acta Innocentii*	Th. Haluščynskyj, *Acta Innocentii PP. III (1198-1216)*, Rome 1944 (*Fontes*, Series III, vol. II).
Hellenica	Louis Robert, *Hellenica. Recueil d'Épigraphie, de Numismatique et d'Antiquités grecques*, I-XIII, Paris 1940-1965.
Henri de Valenciennes, *Histoire*	Henri de Valenciennes, *Histoire de l'empereur Henri de Constantinople*, éd. J. Longnon, Paris 1948.
Hergenröther, *Photius*	J. Hergenröther, *Photius, Patriarch von Konstantinopel: sein Leben, seine Schriften und das griechische Schisma*, I-II, Regensburg 1867.
Historia Peregrinorum	*Historia peregrinorum*, ed. A. Chroust, MGH SS, Nova Series, V, 116-172.
Holtzmann, Unionsverhandlung	W. Holtzmann, Die Unionsverhandlungen zwischen Kaiser Alexios I. und Papst Urban II. im Jahre 1089, *BZ*, 28, 1928, 38-67.
Honigmann, *Synekdèmos*	E. Honigmann, *Le Synekdèmos d'Hiéroklès et l'Opuscule géographique de Georges de Chypre*, Bruxelles, 1939.
Hunger, *Literatur*	H. Hunger, *Die Hochsprachliche Profane Literatur der Byzantiner*, I-II, Munich 1978.
IAI ou *IBAI*	*Izvestija na Arheologičeskija Institut pri BAN* (Bălgarska Akademija na Naukite).
IBID	*Izvestija na Bălgarskoto Istoričesko Družestvo v Sofija.*
IRAIK	*Izvestija Russkago Arheologičeskago Instituta v Konstantinopole.*
IRAO	*Imperatorskoe Russkoe Arheologičeskoe Obščestvo.*
Janin, *Églises*	R. Janin, *Les Églises et les monastères des grands centres byzantins*, Paris 1975.
Jenkins-Westerink, *Nicholas I*	R. Jenkins-L. G. Westerink, *Nicholas I, Patriarch of Constantinople*, Letters, Dumb. Oaks Texts, 1973.
Jireček, *Die Heerstrasse*	C. Jireček, *Die Heerstrasse von Belgrad nach Konstantinopel und die Balkanpässe*, Prague 1877 (éd. anastatique, Amsterdam 1967).
— *Pătuvanija*	— *Pătuvanija po Bălgarija*, nouvelle édition annotée par E. Bužarski et V. Velkov, Sofia 1974.

JÖB	*Jahrbuch der Österreichischen Byzantinistik.*
KARASSOS, *La Thrace orientale*	CHR. KARASSOS, *Ἡ ἀνατολικὴ Θρᾴκη. Στρατιωτικὴ γεωγραφία*, Athènes 1928.
KARLIN-HAYTER, *VE*	PATRICIA KARLIN-HAYTER, *Vita Euthymii Patriarchae CP*, Bruxelles 1970.
— Le Synode	— Le Synode à Constantinople de 886 à 912 et le rôle de Nicolas le Mystique dans l'affaire de la Tétragamie, *JÖB*, 19, 1970, 59-101 (repris in EADEM, *Studies in Byzantine Political History : sources and controversies*, Variorum Reprints, Londres 1981, nº XVI).
KAŽDAN, *Armjane*	A. P. KAŽDAN, *Armjane v sostave gospodstvujuščego klassa Vizantijskoj Imperii v XI-XII vv*, Erevan 1975.
KONSTANTINIDIS, *Mésemvria*	M. KONSTANTINIDIS, *Ἡ Μεσημβρία τοῦ Εὐξείνου*, Athènes 1945.
KONSTANTOPOULOS, *Byz. Mol.*	K. KONSTANTOPOULOS, *Βυζαντινὰ Μολυβδόβουλλα τοῦ ἐν Ἀθήναις Ἐθνικοῦ Νομισματικοῦ Μουσείου*, Athènes 1917.
K Sp	*Κυπριακαὶ Σπουδαί.*
KOUGÉAS, *Aréthas*	S. KOUGÉAS, *Ὁ Καισαρείας Ἀρέθας καὶ τὸ ἔργον αὐτοῦ*, Athènes 1913.
KOUROUSÈS, *Manuel Gavalas*	ST. KOUROUSÈS, *Μανουὴλ Γαβαλᾶς, εἶτα Ματθαῖος μητροπολίτης Ἐφέσου* (1271/2-1355/60), Athènes 1972.
KYRIAKIDÈS, *Mélétai*	ST. KYRIAKIDÈS, *Βυζαντιναὶ Μελέται, II-V*, Thessalonique 1939.
— *Mélétai VI*	— *Βυζαντιναὶ Μελέται VI*, Thessalonique, 1947.
LAKIDÈS, *Vizyè et Mèdeia*	S. LAKIDÈS, *Ἱστορία τῆς ἐπαρχίας Βιζύης καὶ Μηδείας ἀπὸ τῶν ἀρχαιοτάτων χρόνων μέχρι τῶν καθ' ἡμᾶς*, Constantinople 1899.
LAMBROS, *Catalogue*	SP. LAMBROS, *Catalogue of the greek manuscripts on the Mount Athos*, I-II, Cambridge 1895-1900.
LAURENT, *Bulles métriques*	V. LAURENT, *Les bulles métriques dans la sigillographie byzantine*, Athènes 1932.
— Synodicon	— La liste épiscopale du Synodicon de la métropole d'Andrinople, *EO*, 38, 1939, 1-34.
— *Saint-Pierre d'Atroa*	— *La Vie merveilleuse de Saint-Pierre d'Atroa* († 837), Subs. Hagiogr., nº 29, Bruxelles 1956.
— *Corpus* ou LAURENT	— *Le Corpus des sceaux de l'empire byzantin*, V/1, 2, 3, Paris 1963-1972.
LE QUIEN	M. LE QUIEN, *Oriens Christianus*, I-III, Paris 1740.
MANSI	J. D. MANSI, *Sacrorum Conciliorum nova et amplissima Collectio*, Florence 1769 et suiv.
MENEVISOGLOU, Les titres épiscopaux	P. MENEVISOGLOU, Οἱ ἐπισκοπικοὶ τίτλοι ἐν τῇ Ὀρθοδόξῳ ἐκκλησίᾳ, *Ξενία Ἰακώβῳ ἀρχιεπισκόπῳ Βορείου καὶ Νοτίου Ἀμερικῆς*, Thessalonique 1985.
MGH SS	*Monumenta Germaniae historica, Scriptores.*
MM	F. MIKLOSICH et J. MÜLLER, *Acta et diplomata graeca medii aevi sacra et profana*, I-VI, Bonn 1860-1890.
MORAVCSIK, *Byzantinoturcica*	GY. MORAVCSIK, *Byzantinoturcica*, I-II, Berlin 1958.
NE	SP. LAMBROS, *Νέος Ἑλληνομνήμων*, 1-21, Athènes 1904-1927.
Notitiae	J. DARROUZÈS, *Notitiae Episcopatuum Ecclesiae Constantinopolitanae. Texte critique, introduction et notes*, Paris 1981.
OIKONOMIDÈS, Décret	N. OIKONOMIDÈS, Un décret synodal inédit du patriarche Jean VIII Xiphilin concernant l'élection et l'ordination des évêques, *REB*, 18, 1960, 55-78.

ORLANDOS-VRANOUSSIS, *Parthénon*	A. ORLANDOS-L. VRANOUSSIS, *Τὰ χαράγματα τοῦ Παρθενῶνος*, Athènes 1973.
OSTROGORSKY, *Geschichte*	G. OSTROGORSKY, *Geschichte des byzantinischen Staates*, Munich 1963.
PAPAD.-KERAMEUS, *Antiquités*	A. PAPADOPOULOS-KERAMEUS, *Ἀρχαιότητες καὶ Ἐπιγραφαὶ τῆς Θράκης καὶ Μακεδονίας*, Extrait de l'Annexe du t. 17 de *EPhS*, Constantinople 1886.
— *Analekta*	— *Ἀνάλεκτα Ἱεροσολυμιτικῆς σταχυολογίας*, Saint-Peterburg, I-V, 1891-1898.
— Xiphilin	— Συνοδικὴ πρᾶξις Γεωργίου Ξιφιλίνου, *BZ*, 11, 1902, 74-78.
— *Noctes*	— *Noctes Petropolitanae. Sbornik vizantijskih tekstov XII-XIII vekove*, Saint-Peterburg 1913.
PAPADOPOULOS, *Madytos*	CHRYSOSTOMOS PAPADOPOULOS, *Μάδυτος, ἡ πόλις τῆς Χερρονήσου*, Athènes 1890.
PASPATÈS, Ta Thrakika proasteia	A. G. PASPATÈS, Τὰ θρᾳκικὰ προάστεια τοῦ Βυζαντίου, *EPhS*, 12, 1879, 33-42.
Patr. Or.	*Patrologia Orientalis.*
PAVLOV, Sinodaljnyj akt	A. PAVLOV, Sinodaljnyj akt konstantinop. Patriarha Mihaila, *VV*, 2, 1895, 388-393.
PETIT, Documents	L. PETIT, Documents inédits sur le concile de 1166 et ses derniers adversaires, *VV*, 11, 1904, 465-493.
PG	*Patrologia Graeca.*
PITRA	I. B. PITRA, *Iuris Ecclesiastici Graecorum Historia et Monumenta*, I-II, Rome 1864, 1868.
PITSAKIS, *Τό κώλυμα γάμου*	C. PITSAKIS, *Τὸ κώλυμα γάμου λόγῳ συγγενείας ἑβδόμου βαθμοῦ ἐξ αἵματος στὸ βυζαντινὸ δίκαιο*, Athènes-Komotini 1985.
PL	*Patrologia Latina.*
Pravosl. Palest. Sbornik	*Pravoslavnyj Palestinskij Sbornik*, 1-62, Saint-Peterburg, 1880/1881-1916.
RHALLÈS-POTLÈS	G. A. RHALLÈS-M. POTLÈS, *Σύνταγμα τῶν θείων καὶ ἱερῶν κανόνων*, I-VI, Athènes 1852-1859.
RE	PAULY-G. WISSOWA, W. CROLL, *Real enzyklopädie der klassischen Altertums-Wissenschaft.*
REB	*Revue des Études byzantines.*
REG	*Revue des Études Grecques.*
RESEE	*Revue des Études Sud-Est Européennes.*
RHSEE	*Revue Historique du Sud-Est européen*, Bucarest 1924-1946.
ROBERT, *Bull. Épigr.*	JEANNE ROBERT ET L. ROBERT, *Bulletin Épigraphique*, Paris, I, 1938-1939 et suiv.
— Villes de Chersonèse	L. ROBERT, Villes de Chersonèse et de la Thrace, *Hellenica*, 5, 1948, 35-58.
SAKKELIÔN, *PM*	I. SAKKELIÔN, *Πατμιακὴ βιβλιοθήκη*, Athènes 1890.
SAMOTHRAKÈS, *Lexikon*	A. SAMOTHRAKÈS, *Λεξικὸν ἱστορικὸν καὶ γεωγραφικὸν τῆς Θρᾴκης*, Athènes 1963.
SATHAS, *MB*	C. SATHAS, *Μεσαιωνικὴ Βιβλιοθήκη*, I-VII, Venise, 1872 — Paris 1874-1894.
SCHLUMBERGER, *Sigillographie*	G. SCHLUMBERGER, *Sigillographie de l'Empire byzantin*, Paris 1884.
SCHWARTZ, *Acta Conciliorum*	E. SCHWARTZ, *Acta Conciliorum oecumenicorum*, I. Concilium Ephesinum 431, vol. I-V, Berlin 1922-1930. II. Concilium univ. chalcedonense 451, vol. I-VI, Berlin 1932-1938.
STAMOULÈS, Catalogues	A. STAMOULÈS, Ἀρχιερατικοὶ κατάλογοι τῶν ἐκκλησιῶν τῆς Θρᾴκης ἀπὸ Χριστοῦ, *Thrakika*, 14, 1940, 61-193.

STADTMÜLLER, *Choniates*	G. STADTMÜLLER, *Michael Choniates Metropolit von Athen (ca. 1138-ca. 1222), Orientalia Christiana*, 33/2, 1934.
Synaxarium de Constant.	*Synaxarium Ecclesiae Constantinopolitanae*, ed. H. Delehaye (Acta Sanctorum, Novembris *Propylaeum*, 1902).
TAFEL, *De Via Egnatia*	G. L. F. TAFEL, *De Via Militari Romanorum Egnatia, qua Illyricum, Macedonia et Thracia jungebantur*, Tubingen 1842 (Variorum Reprints, Londres 1972).
TAFEL-THOMAS, *Urkunden*	G. L. F. TAFEL-G. M. THOMAS, *Urkunden zur älteren Handels- und Staatsgeschichte der Republik Venedig*, I-III, Vienne 1856-1857.
TAŞLIKLIOĞLU, *Epigrafya*	Z. TAŞLIKLIOĞLU, *Trakya'da Epigrafya Arastirmalari*, I-II, Constantinople 1961-1971.
TM	*Travaux et Mémoires*.
USPENSKIJ, Deloproizvodstvo	TH. USPENSKIJ, Deloproizvodstvo po obvineniju Ioanna Itala v eresi, *IRAIK*, 2, 1897, 1-66.
— Mnenija	— Mnenija i postanovlenija konstantinopoljskih pomestnyh soborov XI i XII vv. o razdače cerkovnyh imuščestv (Haristikarii), *IRAIK*, 5, 1900, 1-48.
VALETTAS, *Photius*	I. VALETTAS, *Φωτίου τοῦ σοφωτάτου... Πατριάρχου Κωνσταντινουπόλεως Ἐπιστολαί*, Londres 1864.
VILLEHARDOUIN, *La Conquête*	VILLEHARDOUIN, *La conquête de Constantinople*, éd. E. Faral, I-II, Paris 1961.
VOGEL-GARTHAUSEN *Die Griechische Schreiber*	M. VOGEL und V. GARTHAUSEN, *Die griechische Schreiber des Mittelalters und der Renaissance*, Beihefte zum Zentralblatt für Bibliothekswesen XXXIII, Leipzig 1909.
VRYONIS, *Asia Minor*	SP. VRYONIS, JR., *The Decline of Medieval Hellenism in Asia Minor and the Process of Islamization from the Eleventh through the Fifteenth Century*, Berkeley, Los Angeles, Londres 1971.
VV	*Vizantijskij Vremennik*.
WILL, *Acta et Scripta*	C. WILL, *Acta et scripta quae de controversiis Ecclesiae graecae et latinae saeculo undecimo composita extant*, Leipzig et Marburg 1861.
ZACOS-VEGLERY	G. ZACOS and A. VEGLERY, *Byzantine Lead Seals*, I/1, 2, 3, Bâle 1972.
ZACOS-NESBITT	G. ZACOS-éd. NESBITT, *Byzantine Lead Seals*, II, Berne 1984 et 1985.
ZAKYTHINOS, Études A	D. ZAKYTHINOS, Μελέται περὶ τῆς διοικητικῆς διαιρέσεως καὶ τῆς ἐπαρχιακῆς διοικήσεως ἐν τῷ βυζαντινῷ κράτει, *EEBS*..., t. 18, 1948, 51-62.
— Études B	— *Ibidem*..., t. 22, 1952, 159-182.
ZEPOS	J. et P. ZEPOS, *Jus graecoromanum*, I-VIII, Athènes 1948.
ZLATARSKI, *Istorija*	V. ZLATARSKI, *Istorija na bălgarskata dăržava prez srednite vekove*, I-III, Sofia 1918-1940.
ZRVI ou *ZR*	*Zbornik Radova Vizantološkog Instituta*.

Addenda à la p. 287

Macaire. Attesté dans la liste de présence du même concile (MANSI, *ibid.*, 373E), il fut probablement nommé par Ignace (867-877, 2nd mandat) et se rallia à Photius lors du second mandat de celui-ci (877-886).

TABLE DES MATIÈRES

IMP. A. BONTEMPS, LIMOGES (France). - Dépôt légal : Février 1988. - IMP. N° 9502-87